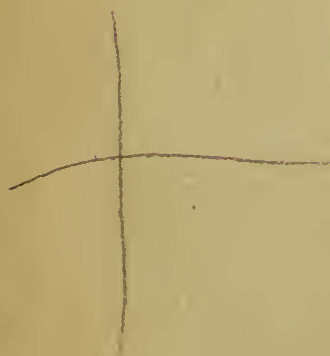




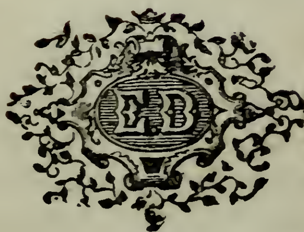
LE ROMAN

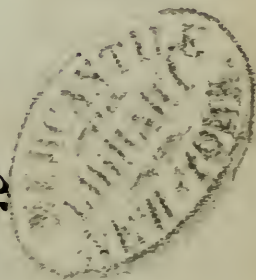
D'UNE

PAYSANNE

PAR

VICTOR PERCEVAL





PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—

1874

LE ROMAN
D'UNE PAYSANNE

PREMIÈRE PARTIE

I

La Normandie, orgueilleuse à plus d'un titre de son glorieux passé, est une de ces rares provinces qui ont traversé les siècles et subi les révolutions sans que le cachet de leur caractère national ait rien perdu de son originalité primitive. Il lui a bien fallu, pour la forme et à la surface, payer par quelques petites concessions les bienfaits de l'unité française, mais elle a conclu ce marché au meilleur compte possible, en vraie Normande qu'elle était, toutes réserves faites de ses vieilles coutumes et de son vieux langage.

Aussi un Normand est-il avant tout Normand, quitte à être ensuite Français, par supplément, quand les circonstances l'exigent.

Dans la partie centrale de cette féconde et pittoresque

province, perdu au beau milieu des pâturages, se trouve un village du nom de Chamblay.

Chamblay est situé sur la lisière des arrondissements de Caen et de Falaise : Caen, la ville de France où l'on plaide le plus après Rouen, et Falaise, une cité où les femmes portent sur la tête, en guise de bonnets, un obélisque de dentelles.

Ce village offre encore aujourd'hui l'aspect qu'il devait avoir il y a cent ans. Les mœurs, les coutumes, les modes même, y ont un cachet séculaire. Il est situé à plusieurs lieues de toute grande ville ; il ne se trouve sur la route d'aucun voyageur. On n'y passe point, on y va ; de là cet aspect un peu fossile d'un hameau dont les habitants se seraient endormis le siècle dernier pour ne se réveiller que ce matin.

Il n'y a pas d'auberge. L'étranger reçoit l'hospitalité dans la maison même où un intérêt quelconque l'a amené.

Tout mouvement industriel y est inconnu. On n'y entend aucun bruit d'usine ou de fabrique. Chacun y demande son pain au travail de la terre et y vit comme jadis y vivaient les aïeux, en pauvreté et en paix. Toutefois la pauvreté est là moins générale que n'y est profonde la paix. Il y règne un silence aussi imposant que celui de la mer. Tout bruit humain se perd dans l'espace.

La poudre du sentier et la terre du sillon absorbent le bruit des pas du cheval ; la vase de l'ornière annule le grincement des roues du chariot ; les troupeaux ruminent, bêlent, broutent et s'engraissent sans tapage. L'oreille n'est distraite de son oisiveté et exercée, d'instant à autre, que par le chant d'un coq ou les criailleries d'une couvée, et régulièrement, matin et soir par les tintements de l'angelus qui animent, pour des mi-

nutes, les mille cloches de la vallée immense où Chamblay tient obscurément sa place.

Ce paisible coin du monde doit à sa situation d'avoir conservé un reste traditionnel de la vie patriarcale.

Ajoutons que fermes et chaumières y ont poussé au hasard, de biais, de face, en travers, dans le plus profond mépris de l'alignement, sans le moindre égard pour la symétrie. Elles sont élevées au milieu de la *cour*, — la plus pauvre a la sienne, — c'est-à-dire au centre d'un enclos gazonné, drument planté de pommiers, d'arbres de rapport de diverses espèces, et plus ou moins peuplé d'animaux.

A Chamblay, comme dans toute la contrée environnante, la sécurité est absolue ; si les maisons ont des portes, c'est seulement par une vieille habitude dont on n'a pas encore songé à se défaire ; mais, quant à les fermer, personne ne s'en donne la peine. Tout au plus, la nuit, le petit Chaperon-Rouge aurait-il besoin de tourner la bobinette pour faire choir la chevillette.

L'espèce humaine serait-elle donc meilleure là qu'ailleurs? Mon Dieu, non ; mais comme le courant n'y est pas aux grandes luttes, aux grandes passions, aux grandes ambitions, nul ne peut y être poussé aux grands crimes, ni même aux grandes vilenies. L'existence y est une sorte de végétation régulière, pousse, floraison, déclin, contre laquelle personne ne s'insurge. Les femmes aussi sages que blondes, peu ou pas d'occasions de faillir; la vie au grand jour; un nom sur chaque face ; ni voyageurs, ni inconnus ; la solidarité de la famille, le respect de son nom, l'horreur du scandale...

Et voilà pourquoi, après quatre mille ans, en admettant qu'Abraham vienne miraculeusement à Chamblay, rien ne l'empêcherait de se croire encore en pleine Mésopotamie.

Un Parisien y mourrait d'ennui ; un Anglais, du spleen ; un Italien, de ce mal poétique dont le nom est si doux dans la langue du Dante ; mais cela n'empêchait pas Claude Francœur, le héros de cette histoire, de s'estimer le plus heureux des hommes de pouvoir y vivre. C'était son village ; pour lui, la patrie était là.

Claude n'avait pas vingt ans ; ses parents étaient morts depuis longtemps, et, bien que la loi lui eût nommé un tuteur, ce tuteur avait une telle confiance dans la science agricole et dans la sagesse de son pupille, qu'il le laissait maître absolu de ses actions et de son bien.

Le jeune homme devait sa renommée de savant non-seulement à ce qu'il savait lire, écrire et compter, mais surtout à ce que — vieille locution du pays — il lisait couramment *dans les écritures* et *dans les contrats ;* aussi venait-on souvent, des environs et du lointain, le prier de déchiffrer une lettre ou quelque assignation sur papier timbré.

Claude à cet avantage en joignait un autre : il avait un beau bien, comme on dit dans les campagnes.

Ainsi, l'habitation, située au midi, était vaste, régulière et couverte en tuile, luxe encore très-rare dans les villages de Normandie, à Chamblay surtout. La façade s'égayait d'une vieille vigne, de deux pêchers et de plantes grimpantes aux bifurcations capricieuses.

L'immense cour était entourée d'acacias, de frênes, de sureaux que reliait entre eux une haie touffue d'épines, de lilas et de coudriers.

D'un côté, les hangars, le pressoir, la grange, le fournil.

De l'autre, la basse-cour, l'écurie, les étables.

Tout cela était tenu avec un ordre et une propreté remarquables. Le bien-être se révélait dans les moindres détails. Les quatre chevaux de labour, plus deux

poulains, étaient gras et luisants; les bœufs étaient de taille à concourir au comice prochain; les vaches donnaient une crême à désespérer les ânesses; le berger et ses chiens commandaient à une centaine de brebis.

L'équipage, comme on dit, était à la hauteur du bien, et les anciens du pays prétendaient que Claude Francœur « ne se laisserait pas couper le cou pour quarante mille francs, » ce qui signifiait sans doute qu'il n'y avait pas moins de foin dans ses bottes que dans sa grange.

Indépendamment du maître, le personnel de l'habitation se composait d'une vieille servante appelée Pierrette, d'un garçon de ferme nommé Tranquille, et d'un berger d'une douzaine d'années, lequel répondait au nom de Rustaud.

Après le souper, fait en commun, Tranquille allait se coucher, à l'écurie, dans un hamac suspendu au-dessus de ses chevaux; Rustaud en faisait autant dans l'étable; Pierrette regagnait sa petite chambre attenant à la laiterie, et Claude... Ah! Claude trouvait alors que les soirées étaient bien longues, que la maison était bien grande, et que la vie à soi tout seul manquait de charme.

Le dimanche surtout n'en finissait pas, à ce point qu'il n'était jamais plus fatigué qu'après ce jour de repos.

Claude était un beau et brave garçon, bien pris de partout, à la figure franche et ouverte, vaillant au travail, secourable aux pauvres, plein de bonnes qualités, pas fier le moins du monde, et ne se souvenant de sa fortune que lorsqu'il s'agissait d'en faire profiter les autres.

Aussi, de Chamblay à Saint-Sylvain, et dans un rayon de deux à trois lieues, les mères de famille insinuaient-

elles volontiers que toutes les fées avaient assisté à sa naissance, et plus d'une fillette rougissait-elle, sous la mousseline de sa coiffe, lorsque ses yeux bleus venaient, d'aventure, à se croiser avec les grands yeux noirs du jeune fermier.

Dans plus d'une circonstance, on l'avait engagé à se marier; on lui avait même, avec plus ou moins de précision, indiqué celle-ci ou celle-là. De gros soupirs avaient été poussés à son adresse; les mères, ayant des filles à établir, lui vantaient les douceurs de la vie de famille, et les jolies Normandes accentuaient du regard le discours maternel. Claude répondait aux uns et aux autres qu'il ne songerait à se marier qu'après ses vingt-cinq ans révolus.

La vérité vraie était que son cœur battait aussi paisiblement que possible, et que pas une jolie fille ne lui avait encore troublé la cervelle.

Cependant il s'opéra bientôt, et presque subitement, une transformation dans le caractère et dans les habitudes de Claude Francœur. La mélancolie qui pesait sur son front disparut tout à coup, et, dans son entourage, on se demandait de quel côté soufflait le vent qui avait amené cette éclaircie.

La tâche du jour accomplie, et après le souper, Claude réglait avec ses compagnons de travail l'emploi du lendemain. Mais, un beau soir, au lieu de les congédier comme autrefois et de rester seul, de longues heures, les yeux et l'esprit appliqués sur des livres d'agriculture, il donna à sa toilette quelques soins, prit en main son bâton à lanière de cuir, et, suivi d'un de ses chiens, gagna la campagne d'un pas rapide.

Passe pour une fois! une affaire peut se présenter, un événement se produire, une fête se donner; mais voilà que ces excursions se renouvelèrent tous les jours.

Claude ne revenait qu'à une heure assez avancée de la nuit, ce qui ne l'empêchait pas d'être levé avec l'aurore et le premier à l'œuvre.

De plus, tout le long du chemin, il envoyait aux échos de la vallée, de sa voix pleine et grave, je ne sais quels hymnes joyeux dont il était, à la fois, le compositeur et le parolier. Les *Bouffes* n'eussent certainement pas voulu de sa musique, et Offenbach en aurait peut-être bien ri; mais c'était naïf et vrai, cela sortait du cœur en même temps que des lèvres, cela remerciait Dieu et célébrait la nature, qui venait sans doute de s'embellir, aux yeux du jeune homme, de quelque charme nouveau.

Où Claude allait-il? Quel champ ouvert aux conjectures!

II

Claude avait pour voisin un pauvre journalier nommé Gervais. Trop prodigue de son sang envers l'État, qui lui prendrait plus tard beaucoup de conscrits, ce brave homme n'avait qu'à compter le nombre de ses enfants pour se rappeler l'époque à laquelle il s'était marié : huit bambins, huit ans de ménage, chiffre égal. Au milieu de ce luxe d'affection, Gervais se résignait philosophiquement à la misère qui en était la conséquence.

— Bah! disait-il, Dieu les envoie, Dieu les nourrira!

Mais Dieu a tant de monde à nourrir qu'il fallait que Gervais y mît rudement du sien; et encore y avait-il bien des jours où les estomacs chômaient quelque peu.

La Gervaise — on l'appelait ainsi du nom de son mari — la Gervaise, disions-nous, toute jeune encore — elle avait à peine vingt-sept ans — n'acceptait pas aussi bénévolement les décrets de la Providence. Ses yeux s'arrêtaient rarement à sec sur ses huit enfants, chétifs et couverts de haillons.

— Pour être aidé du ciel, se disait cette vaillante mère, il faut commencer par s'aider soi-même.

Aussi cherchait-elle, et, parfois, elle trouvait du travail pour ses petits aînés; mais quel travail! Une vache à garder, une chèvre à mener paître, une brouette à remplir de fumier par les chemins. Et quel salaire! Une demi-douzaine d'œufs, une miche de pain, un quartier de fromage, et, de temps à autre, quelques sous.

Claude Francœur reprochait parfois à sa voisine de ne pas envoyer ses enfants à l'école gratuite du canton, et de les élever comme des brutes.

La Gervaise se campait alors les deux poings sur les hanches, et répondait :

— Mon brave Claude, j'aime mieux laisser grandir mes mioches dans l'ignorance que de les voir mourir de faim. Dieu qui me les a envoyés m'a donné pour tâche d'en faire des hommes, c'est assez pour mes forces; il doit y avoir de tout dans le monde; la science va bien aux uns, elle va mal aux autres. M'est avis que le bon Dieu sait ce qu'il fait, et que, s'il avait voulu créer de petits génies, ce n'est ni à moi ni à mon homme qu'il se serait adressé pour cela...

Il y a de grands orateurs, atteints de philanthropie, qui n'eussent pas manqué de terrasser, en prose magni-

fique, cette hérésie de Gervaise. Claude lui-même sentait qu'il y avait fort à dire, mais cela le tourmentait intérieurement de trouver tant de désaccord entre la théorie et la pratique, et il préférait se taire, quitte à remplacer l'inutile discours par quelque service plus réel et plus immédiat.

Du reste, dans les campagnes, les services en nature ne se refusent guère; l'argent excepté, on s'y prête volontiers toutes choses. Aussi Gervaise rendait-elle à son voisin de fréquentes visites, toutes plus intéressées les unes que les autres. Tantôt il s'agissait de disposer du fournil pour y cuire son pain; une autre fois, sa modeste récolte de pommes exigeait un pressoir, et elle n'en avait pas; puis ceci, puis cela.

L'art de demander, la science de tendre la main avec cet à-propos et cette mesure qui défient les refus, étaient innés chez Gervaise. Sur une plus vaste scène, à la cour par exemple, elle eût été une quémandeuse de premier ordre, quelque chose comme Léonore Galigaï ou la marquise de Béarn, soutirant au pouvoir les charges, les bénéfices, les brevets, pour les distribuer ou les vendre à leurs protégés.

A ces gens-là, il ne faut rien donner jamais, à moins que l'on ne soit résigné à leur donner toujours; car l'œuf octroyé aujourd'hui entraînera, demain, le don de la poule, sans compter la couvée que vous aurez à nourrir plus tard.

Mais le mieux est de voir Gervaise à l'œuvre, ce qui arrivera fréquemment dans le cours de ce récit.

Or, un soir que, sous un prétexte quelconque, elle venait d'entrer chez le jeune fermier :

— Ah! s'écria-t-elle dans un langage à elle, aussi dépouillé de grammaire que d'artifice, comme cela sent bon, le lâpin, ici !

C'était, en effet, l'heure du souper, et le fourneau accusait des préparatifs pleins de séductions.

— Et dire, ajouta Gervaise avec une sorte d'imprécation touchante, que mes pauvres enfants ne savent même pas quel goût ont les lapins!

— Qu'à cela ne tienne, ma voisine! répondit Claude en riant. Allez à l'étable; faites main basse sur le plus gros que vous trouverez et régalez votre maisonnée.

— Pour de vrai, cher homme du bon Dieu? On n'osera bientôt plus désirer quelque chose devant vous, dans la peur d'être prise au mot; si un chacun était comme vous... mais je m'entends; suffit! Le meilleur moyen de vous remercier est encore de vous obéir.

Et Gervaise courut à la niche, où son choix s'arrêta naturellement sur une femelle près de mettre bas.

A quelques jours de là, elle dit au jeune homme :

— A propos, mon voisin, j'oubliais de vous dire que ma lapine m'a donné des petits.

— Vous ne l'avez donc pas mangée, mère Gervais?

— Plus souvent! Je me suis dit comme ça : si les enfants en goûtent une fois, ils me tourmenteront pour recommencer; mieux vaut qu'ils pâtissent un peu, pour en avoir ensuite à leur suffisance.

— Très-bien raisonné, cela, mère Gervais!

— Et puis, d'en avoir toujours là une nichée, des petits et des grands, ça nous rappellera celui à qui nous les devons.

— Cela ne vaut pas la peine d'en parler.

— Mais si, mais si, que ça en vaut la peine! C'est mon idée, à moi, de vous dénoncer comme le meilleur cœur du pays... Vous ne me couperez pas la langue, peut-être?

— Non, dit Claude en plaisantant, ce serait là une rude besogne, dont je ne veux pas me charger.

— Tout cela est bel et bon, reprit la paysanne, mais je ne puis pourtant pas laisser mourir de faim ces chères petites bêtes; il faut que vous me permettiez d'aller, dans votre jardin, couper, pour elles, quelques mauvais choux.

— Allez, mère Gervais! allez!

— Pendant que j'y serai, je prendrai aussi quelques poignées de cette belle herbe qui pousse si drue le long de votre mare, ajouta Gervaise sans attendre la réponse, car elle avait déjà un pied hors de la salle pour se diriger vers le clos.

Dix minutes après, elle s'en retournait chez elle, chargée de plus d'herbes potagères qu'il n'en fallait pour nourrir tous les lapins du pays durant une semaine.

Le dimanche suivant, à l'issue de la messe, elle accosta Claude qui causait sur la place, avec quelques amis.

— Vous savez bien, lui dit-elle, que la belle lapine blanche dont vous m'avez fait cadeau m'a donné des petits?

— Oui, ma voisine, c'est vous-même qui êtes venue m'apprendre ce grave événement.

— Mais, ce que vous ne savez pas, c'est que ces pauvres petiots nous connaissent déjà; mon homme s'est mis à les aimer, moi aussi, les enfants aussi; les voilà quasiment comme de la famille : il va falloir les élever.

— Rien de plus facile.

— Ça vous plaît à dire, mon voisin; pour les élever, il faut une cabane.

— Eh bien?

— Mais quand on n'en a pas?

— On en construit une.

— Certainement, mon bon Claude, mais il faut de la terre glaise, un peu de plâtre, quelques briques... Je

sais bien qu'il y a de tout cela sous votre hangar. Je n'oserais jamais...

— Osez donc toujours, mère Gervais!

— Oh! le terrible homme que vous êtes! Quand donc serez-vous las de nous laisser prendre, chez vous, tout ce qui est à notre convenance?

Claude aurait fort bien pu lui répondre :« Quand vous serez lasse vous-même de tout demander; » mais le brave garçon n'y songea même pas, tant il lui paraissait naturel que ceux qui possèdent viennent en aide à ceux qui n'ont rien!

— Alors, voilà qui est entendu, reprit Gervaise; mon homme ira prendre le nécessaire, sous votre hangar... plus un peu de chaume dans votre pièce en regain : il lui faut bien une toiture à cette cabane, n'est-ce pas, mon voisin?

— Parbleu, ma voisine.

Et, avant que le jeune homme ne fût rentré chez lui, chaume, lattes, briques, plâtre et terre glaise, tout avait dextrement passé de la ferme à l'humble demeure des Gervais.

Quoique décimés par de nombreuses gibelottes, — on sait à quel point les lapins croissent et se multiplient — Gervaise en eut bientôt plus qu'elle n'en pouvait faire *sauter;* elle en portait, chaque semaine, aux marchés d'alentour, et s'en faisait une ressource notable.

Malheureusement, ce traité fameux qui enseigne « l'art de se faire trois mille livres de rentes en élevant des lapins » n'était jamais parvenu jusqu'à Chamblay... et d'ailleurs Gervaise ne savait pas lire.

Il en avait été de même pour les pigeons; d'abord une simple paire, puis le grain pour les nourrir, puis le colombier. Si bien que la rusée Normande n'avait pas

tardé à joindre au commerce des mammifères celui des gallinacés.

Parfois, sur certains marchés, elle se trouvait en concurrence avec Claude, et le cœur de la pauvre femme en saignait bien fort... pensez donc : nuire aux intérêts de son bienfaiteur! mais, de deux choses l'une : on est dans le commerce ou on n'y est pas; et, ma foi, quand on y est...

Il ne faudrait cependant pas croire que Gervaise fût une malhonnête femme; vous lui auriez confié un trésor qu'elle ne se serait pas permis d'y toucher... à moins que ses enfants ne s'éteignissent de besoin : auquel cas elle aurait peut-être donné un tour de clef à la cassette; mais quelle est la mère qui oserait l'en blâmer?

Gervaise était donc une brave femme ; au fond seulement, habituée dès l'enfance à vivre aux dépens d'autrui, elle n'était pas fière, et le peu d'éducation qu'elle avait reçue — autant dire pas du tout — ne lui avait donné, sur le *tien* et sur le *mien*, que des notions fort vagues.

Ensuite, elle ne demandait qu'à travailler. Par malheur, son état permanent de mère nourrice ne lui permettait qu'une seule besogne supplémentaire : celle d'allaiter deux marmots au lieu d'un. Aussi ne cessait-elle d'implorer des nourrissons à plusieurs lieues à la ronde. Mais qui lui en aurait donné? Dans nos campagnes, à moins de force majeure, les mères n'ont pas l'habitude de recourir à une étrangère pour remplir un devoir si doux.

Toutefois, le hasard finit par être propice à l'ardent désir de Gervaise. On l'appela, un jour, à Saint-Martin-des-Bois, village situé à deux lieues de Chamblay, sur une côte pittoresque qui domine le bourg de Saint-Sylvain ; et là, sur sa bonne mine, Mme de Bussières, la

femme du plus riche propriétaire du pays, lui confia un baby auquel elle venait de donner le jour.

III

Le baron de Bussières appartenait à la classe — ondoyante et diverse — des gentilshommes campagnards ; seulement, il était plus campagnard que gentilhomme, en ce sens que, rudesse d'écorce, vanité, entêtement, esprit de domination, goinfrerie, appétences brutales, il avait, du hobereau, tous les ridicules, sans en avoir les susceptibilités chevaleresques et les traditions délicates.

Il vivait et avait toujours vécu sur ses terres, retiré de tout commerce intellectuel, dans la plus complète indifférence de tout ce qui n'était pas *lui* et la satisfaction de ses goûts.

Ceux qui ruminent ainsi, toute leur vie, sur un même coin du globe, alors que leur fortune leur permettrait d'aller, de venir, de voir et de comparer, sont généralement possédés d'une passion qui n'admet pas le partage. Les uns aiment la chasse ou la pêche ; les autres aiment l'argent, l'agriculture, la terre pour elle-même, ou tout simplement une femme... M. de Bussières, lui, n'aimait que la table ; mais il l'aimait comme Gargantua, comme Trymalcion, comme Sancho-Pança.

Il ne vivait que pour manger bien, beaucoup et longtemps. Tout autre plaisir ne venait qu'à la suite et comme accessoire. Quand il n'ouvrait pas la bouche pour la remplir, il l'ouvrait rarement pour autre chose que pour dire à son cordon-bleu comment il la remplirait. Son grand souci était de varier les menus; comme ses paroles, ses actions se rapportaient invariablement à la mangeaille.

Montait-il à cheval, c'était pour gagner de l'appétit. Allait-il à la chasse, c'était pour approvisionner son office. Faisait-il une promenade à pied, c'était pour aider au travail de la digestion, à ses yeux le premier des travaux humains. Sa cervelle et son cœur ne prenaient dans son existence que la part infime qu'il ne donnait pas à son estomac, — le « roi des organes, » disait-il; les autres ne sont que ses très-humbles sujets. En cela, du moins, il se rendait bonne justice; car il ne pouvait guère compter, en ce monde, que comme machine à absorber.

Disciple enthousiaste des Brillat-Savarin, des Grimod de la Reynière, des Sussy et des Berchoux, M. de Bussières était encore un maître dans l'art qui a valu la célébrité à Carême. Pauvre, il eût trouvé une fortune dans son talent de cuisinier.

Ceux qui n'ont pas vu le luxe et l'admirable propreté déployés dans les cuisines des grandes maisons de l'Angleterre et des hôtelleries de l'ancienne Flandre auraient pu croire la cuisine de M. de Bussières sans rivale, tant elle était vaste, bien aérée, confortablement meublée, tant elle était surtout éblouissante et propre!

Il fallait voir notre gentilhomme dans son laboratoire culinaire, entouré de trois ou quatre jeunes et fraîches servantes! Il semblait se mouvoir là dans son milieu providentiel.

M. de Bussières donnait à ses aides de cuisine la dénomination d'élèves, et il se plaisait, comme telles, à les traiter avec la tendre familiarité d'un bon maître.

Après ce que nous avons eu occasion de dire des mœurs locales, il n'est pas besoin d'ajouter que M. de Bussières ne recrutait pas son personnel domestique dans le pays. Il allait au loin à sa recherche, et il déployait dans l'accomplissement de cette tâche toute l'astuce d'un diplomate de l'ancienne école.

Quand la vente de ses produits agricoles ou le besoin de s'approvisionner de comestibles le conduisait à Caen, il demandait aux fermiers avec lesquels il avait affaire s'ils ne connaissaient pas une jeune fille propre au service. Comme il promettait de bons gages — car il n'était point avare — les fermiers lui offraient assez généralement dix servantes au lieu d'une. On prenait rendez-vous. Si la jeune fille présentée réunissait les qualités de l'emploi auquel on la destinait, M. de Bussières scellait l'engagement, en lui remettant une petite somme d'argent pour subvenir aux frais de son voyage.

Le jour même de l'entrée au manoir de la nouvelle venue, le châtelain la mettait au courant de ses fonctions futures et, en manière de bienvenue, lui offrait quelques petits présents : de menus bijoux, une robe, des fichus... etc.

La jeune fille refusait-elle? Sur-le-champ, elle reprenait le chemin de son clocher. Acceptait-elle, au contraire? elle passait, par cela même et d'emblée, au rang d'élève.

Pauvre, M. de Bussières eut sans doute été forcé de quitter le pays sous l'action du mépris public, ou peut-être même à la suite de quelque volée de bois vert ; mais tel est, aux yeux des paysans, le prestige de la fortune, qu'on lui faisait, en quelque sorte, une auréole

de ses vices : on le qualifiait de gai compère : on riait de ses tours ; on clignait de l'œil à ses peccadilles. Puis, comme il était grand, vigoureux, bien bâti et que, suivant l'expression des paysans, il n'avait pas froid aux yeux, on lui témoignait, sans vergogne, un profond respect.

Comment et pourquoi cet homme, si peu fait pour le mariage, s'était-il marié? D'abord, pour obéir à la loi commune, et ensuite parce qu'il s'était agi de palper une dot claire et liquide.

Et quelle jeune femme douce, délicate, éthérée, il avait associé à sa triviale existence! Les deux antipodes : l'esprit et la matière, la grâce et la lourdeur, la Marguerite de Gœthe et le Falstaff de Shakspeare.

Quelques hommes grossiers aiment assez ces contrastes ; il ne leur déplaît pas de saccager les plus tendres fleurs, et le choix du baron peut se concevoir.

Mais elle, la pauvre jeune fille, à quel mirage s'était-elle trompée?

Mon Dieu, à aucun. Le monde est plein de ces unions contractées sous le régime de l'ennui, des obsessions, de l'indifférence. Le cœur n'a pas encore parlé, on le croit muet pour toujours ; on se dit : « Autant celui-là qu'un autre ; » et personne n'est-là pour répondre : « Mieux vaut personne que celui-là. »

M[lle] Christine du Mesnil était l'unique héritière d'une famille de noblesse récente ; orpheline de bonne heure, le soin de son éducation et de sa fortune avait été confié à une vieille tante fatiguée de tout, n'aspirant plus qu'au repos, et pour qui cette tutelle était une corvée dont elle ne demandait qu'à se débarrasser. Sa jeunesse était si loin qu'elle l'avait absolument oubliée ; la paix, le bien-être, le coin du feu, un carlin, le whist et les réussites paraissaient à ses soixante-dix ans les seules,

les immuables conditions du bonheur ; et elle se figurait qu'il devait en être de même pour les dix-huit ans de sa nièce.

Élevée dans la retraite, Mlle du Mesnil n'en avait pas moins fait, comme toute jeune fille, de fort jolis rêves : elle s'était tracé, de l'avenir, le plus attrayant des tableaux ; elle avait foi aux sentiments les plus délicats, les plus élevés. Aussi, la première fois qu'il avait été question de lui faire épouser M. de Bussières avait-elle commencé par dire non. Alórs, l'humeur de la tante s'en était aigrie, et la vie intérieure de la nièce en avait été un peu plus dure.

Au deuxième assaut, elle avait pleuré ; mais il n'en était résulté que des yeux rouges pour elle, et un peu plus d'acrimonie chez la tante.

Puis, celle-ci ayant eu, à point nommé, une attaque de paralysie, l'attaque passée, elle avait dit à sa nièce :

— Je sens bien que je n'en ai plus pour longtemps. La vieillesse y est pour quelque chose ; mais l'inquiétude y est pour plus encore.

— L'inquiétude de quoi, ma bonne tante ?

— De savoir ce que tu deviendras après ma mort, avait répondu la vieille douairière. Il est bien difficile à une jeune personne seule de se tenir en bonne odeur dans le monde ; elle serait la vertu même qu'il se trouverait toujours de mauvaises langues pour ternir sa robe d'innocence. La tache une fois faite, plus rien ne l'efface.

— Mais c'est affreux cela, ma tante !

— Soit, mais je n'y puis rien. Alors, les partis honorables s'écarteront de toi ; tu ne seras plus qu'une perle fausse, un diamant douteux, une hermine de seconde main, bonne tout au plus à tirer un mauvais sujet, perdu de dettes, des griffes de ses créanciers.

De même que des gouttes d'eau successives finissent par percer une pierre, ces discours, répétés chaque jour, ne laissaient pas que d'ébranler la pauvre Christine.

D'autre part, le baron se montrait, pour la circonstance, un ours assez bien léché ; il était aimable et prévenant ; il se tenait gentiment sur ses deux pattes, et lorsqu'il dînait chez la douairière, il ne mangeait que pour un ou pour deux, quitte à recommencer en rentrant chez lui.

D'autre part encore, la vieille tante avait eu une seconde attaque : décidément, sa nièce la tuait !

Et voilà comment, d'obsession en obsession, de découragement en découragement, de paralysie en paralysie, Mlle du Mesnil avait fini par épouser M. de Bussières.

Dans les premiers temps, aux yeux de tous, la jeune baronne parut assez heureuse, car elle n'avait pris que Dieu pour confident de ses souffrances. On pouvait, à la rigueur, la féliciter, et personne, sa tante la première, ne s'en faisait faute.

Christine se taisait, et, d'ailleurs, qu'aurait-elle pu dire qui n'eût été, pour elle-même, une éclaboussure au nom qu'elle portait ?

M. de Bussières ne quittait pour ainsi dire pas sa maison ; il administrait sagement sa fortune ; il ne refusait rien à sa femme ; il lui laissait faire tout ce qu'elle voulait.

Qu'exiger de plus ?

Ensuite, les plaies les plus honteuses ne s'étaient dévoilées que peu à peu.

Mme de Bussières était souvent sans prétexte ou sans excuse pour se soustraire aux bombances si chères à son mari. Si ce dernier avait pris femme, c'était au

moins pour qu'elle fît les honneurs de sa table. Mais, hélas! quels honneurs, et surtout quelle table! Le cœur de Christine se soulevait, rien que d'y penser! Au dessert, cela tournait naturellement aux gaillardises, et, alors, toutes les rougeurs lui montaient au front. Elle adressait au baron, à ses convives, un regard suppliant; ce regard semblait leur dire :

— Rappelez-vous donc qu'il y a, ici, une femme, et que vous n'êtes pas au cabaret?

Le hobereau répondait en ricanant :

— Bah! assez de singeries comme cela! ne faites donc pas la bégueule.

Une fois ou deux, Mme de Bussières, ainsi outragée, avait voulu se lever de table, mais le baron l'avait poursuivie et ramenée : violence polie en apparence, dont les minces poignets de la baronne n'en gardaient pas moins de cruels bracelets.

Tout à fait antipathique aux joies naïves du foyer, M. de Bussières n'aimait pas les enfants; il les redoutait, au contraire, comme des fauteurs de trouble, comme des gêneurs de sieste et de digestion. Néanmoins, il avait pour principe qu'un homme de *quelque chose* — par opposition avec les *gens de rien* — devait, autant que possible, laisser après soi un continuateur de son nom.

La Providence — au compte de laquelle on a l'habitude de porter ces sortes d'événements — la Providence avait exaucé ce souhait de M. de Bussières.

Marié au mois de mars, le hobereau avait calculé qu'il aurait un fils ou une fille pour ses étrennes; il l'avait, à l'avance, crié par-dessus les toits, élaborant déjà, dans sa tête, le menu des relevailles, lequel rappellerait tout simplement les noces de Cana.

Par malheur, tout en comblant ses vœux, cette même

Providence, dont nous parlions tout à l'heure, lui avait joué un de ces tours pendables qu'il est impossible de conjurer. Ainsi, plus empressé qu'on ne l'est, habituellement, d'être présenté à son illustre père, le jeune héritier, attendu pour le nouvel an, était apparu en octobre, quelques jours avant la Toussaint.

Ce sont là de ces événements qui mettent quelquefois martel en tête aux maris les plus débonnaires. Or, le baron, qui n'était pas précisément la douceur même, eut un accès de rage à ébranler les fondations du château de ses pères ; il abreuva sa femme des malédictions les plus insensées, des épithètes les plus insultantes.

Cependant, les médecins ayant déclaré que c'était là un de ces phénomènes auxquels la capricieuse nature se complaît parfois, le hobereau dut courber la tête ; mais ses doutes n'en subsistèrent pas moins.

— Madame, dit-il en revenant vers la malade qui fondait en larmes, ces messieurs affirment que j'ai tort. Il me manque un diplôme pour leur tenir tête. Ainsi soit-il ! Toutefois, croyez bien que je n'accepte cette opération, humaine ou céleste, d'un Saint-Esprit quelconque, que contraint par la loi. Quant à prodiguer sottement mes tendresses à ce jeune intrus, ceci est une autre affaire. Pour commencer, vous allez confier *votre* fils aux soins d'une nourrice, qui l'emportera le plus loin possible. Nous verrons plus tard.

— Monsieur, répondit Mme de Bussières d'une voix souverainement dédaigneuse, si cela ne dépend que de moi, vous ne le reverrez jamais.

Gervaise, appelée au château de Saint-Martin-des-Bois, s'y présenta dans ses plus beaux atours. Sans être précisément jolie, elle prévenait en sa faveur par une figure ronde, fraîche, régulière, et surtout par une

poitrine qui promettait au nouveau-né de copieuses libations.

Elle plut beaucoup à Mme de Bussières, et ce fut avec un enchantement plein de gratitude que la pauvre jeune mère vit son enfant suspendu au sein de la robuste paysanne.

C'était là une trop belle occasion de faire valoir sa nombreuse famille et la dureté des temps pour que la Gervaise y manquât. Il ne s'agissait plus ni de pigeons, ni de lapins, ni de cabane à construire, mais la fine mouche savait approprier son éloquence aux situations.

Naturellement, Mme de Bussières l'accablait des recommandations les plus minutieuses. Il fallait garer le chérubin du chaud et du froid, ne le laisser jamais seul, l'entretenir toujours de langes blancs et frais.

Or, c'étaient là de grandes sujétions. Que de savon à user, que de sucre à faire fondre, pour qu'il n'y eût pas de jalousie, et que les huit petits Gervais fussent traités sur le même pied que le jeune baron !

— C'est comme pour le trousseau, chère madame du bon Dieu, disait la Gervaise ; ces petits êtres, cela n'a l'air de rien, mais ils voient et ils sentent tout, comme les grandes personnes. Pour bien faire, il ne faut pas qu'ils soient habillés plus *fièrement* les uns que les autres. Les mioches, ça ne connaît pas la différence qu'il y a du riche au pauvre.

Si les miens s'apercevaient que j'ai des préférences pour le vôtre, savez-vous ce qui arriverait ? Ils prendraient de l'humeur mauvaise, ils se démèneraient comme des diables, ils auraient peut-être des convulsions... Ah ! dame !... et, alors, voyez-vous l'impatience me gagner, mon lait s'échauffer ? Votre petiot serait le premier à en souffrir... Est-il donc gentil ! et blanc ! et

frais! et rose! On dirait qu'il me connaît déjà! Tenez, voyez-vous cette veine sur le front? Je me suis laissé dire que, chez les garçons, c'est un signe qui annonce un grand esprit... Et puis, vous savez, mon homme et moi nous ne sommes pas intéressés. D'abord, ces soins-là, on serait riche comme Crésus, qu'on ne pourrait jamais les payer...

Si vous voulez que j'habille et que je traite ce cher innocent à la paysanne, ni plus ni moins que les miens, je ne demande pas mieux; et, quant au prix, ce sera ce que vous voudrez. Si nous n'étions pas si pauvres, ma bonne charitable dame, je vous le prendrais pour rien, tant je l'aime déjà!

La Gervaise savait bien ce qu'elle faisait en s'attaquant ainsi à cette délicate nature qui s'appelait Mme de Bussières. Quelle est donc la mère opulente, pouvant encadrer son baby de jolies petites choses soutachées, brodées, festonnées, qui permettrait qu'on l'enlaidît sous des langes grossiers?

— Je suis peut-être trop franche, reprit la Gervaise; une autre vous aurait promis, quitte à n'en rien faire, de sacrifier ses petits au vôtre; mais je ne mange pas de ce pain-là. Il faut donc que ce soit tout l'un ou tout l'autre; mais, quant à être soigné, par exemple, je ne vous dis que ça!

Ce fut naturellement tout l'autre, c'est-à-dire que Gervaise fut comblée de toute une cargaison de linge, de robes, de petits bas de laine, de brassières, de capuchons, de pelisses à défrayer la progéniture de la mère Gigogne.

Trois mois lui furent grassement payés à l'avance.

— Dès que je serai en état de sortir, lui dit Mme de Bussières en contenant à grand'peine les sanglots qui l'étouffaient, j'irai vous voir; si je tardais, n'en prenez

aucune inquiétude ; mais, à moins que je ne vous le demande, n'amenez ici mon enfant sous aucun prétexte.

La séparation fut si douloureuse, que, si elle l'avait pu, la jeune baronne eut bien volontiers échangé son sort contre celui de la paysanne.

Cependant, selon le calcul de Gervaise, il lui manquait encore une aubaine. Au moment de s'en retourner à Chamblay, ne voyant pas le père du poupon, elle s'en informa à une femme de chambre qui le lui montra en train de digérer son troisième repas sur un banc du jardin.

Joyeuse et confiante, Gervaise se dirigea vers le hobereau.

— Monsieur le baron, cria-t-elle de loin, le petit vient vous dire adieu.

— Hein ! fit le dormeur réveillé en sursaut, qu'est-ce qu'il y a? que me veut-on ? Quelle est la pécore qui se permet de venir troubler mon repos?

— C'est moi, monsieur le baron, je suis la nourrice.

— Eh bien, après?

— C'est bien tout votre portrait, allez, mon doux monsieur ; vous ne le renierez, pas, celui-là ! Et puis, voulez-vous que je vous dise, cette veine bleue qu'il a là, sur le front !...

M. de Bussières se leva, furieux, en brandissant un fouet de chasse, toujours pendu à un bouton de sa veste, et destiné soit à siffler, soit à houspiller ses chiens.

— L'insolente ! s'écria-t-il ; qu'est-ce qu'elle vient donc me chanter de veine sur le front? A-t-on jamais vu ! veux-tu bien me montrer tes talons, et tout de suite, péronnelle maudite, ou je vais t'arranger de la bonne manière !

Gervaise ne se le fit pas répéter ; elle se mit à courir comme si le diable la poursuivait.

— Et que je ne te rencontre jamais sur mon chemin ! ajouta M. de Bussières en manière de péroraison.

Après quoi, il se dirigea vers l'office, où, dans l'espoir que son estomac dérangé reprendrait sa place, il se fit administrer par l'une de ses élèves un grand verre d'eau sucrée.

— C'est égal, se disait Gervaise en regagnant Chamblay avec le petit baron, Christian de Bussières, suspendu à son cou, m'est avis que tout cela n'est pas clair, et qu'il y a du grabuge là-dessous.

IV

Ces jalons posés pour l'intelligence future du récit revenons à Claude Francœur, que nous avons laissé dérogeant à ses habitudes et passant à chanter par les chemins une partie des heures qu'il avait eu, jusque-là, l'habitude de consacrer à l'étude et au repos.

Le jeune fermier allait tour à tour vendre ses denrées agricoles et ses bestiaux sur les marchés des environs, à Mézidon, à Bretteville, à Falaise, mais surtout à Caen, où la concurrence était, à la vérité, plus grande, mais où il y avait aussi plus d'acheteurs.

Toutes les fois qu'il se rendait à la halle de cette dernière ville, il y rencontrait un ancien ami de son père, Nicolas Robertin, de Condé, village situé sur la route de Caen.

Durant le marché, leurs chevaux tiraient au même râtelier, et, les comptes débattus, les affaires réglées, le jeune homme et le vieillard dînaient ensemble ; après quoi, chacun enfourchait son bidet et regagnait son village.

Quand le père Robertin venait à la ville, il amenait toujours avec lui sa dernière enfant : ce qui est assez l'habitude des fermiers.

Or, Claude ayant un jour trouvé seule, à la halle de Caen, Marguerite Robertin, il s'en était naturellement montré surpris, et avait voulu savoir la cause de cette dérogation aux habitudes consacrées.

Marguerite lui apprit alors que son père avait reçu à la jambe un coup de pied de cheval, et qu'il en résultait une ordonnance du *vétérinaire* qui clouait le pauvre homme à la ferme pendant quelques semaines.

— Si j'avais su cela, dit Claude, je serais bien certainement allé le voir.

— Il est toujours temps, répondit la fillette.

— Mais, savez-vous, Marguerite, que vous êtes bien jeune, pour venir ainsi toute seule à la ville?

— Si je vous disais que ça me plaît beaucoup, Claude, je mentirais ; mais il faut bien vouloir ce qu'on ne peut empêcher, et quand le père commande...

— Pourquoi ne se fait-il pas remplacer par un de ses gars?

— Ah! dame, Claude, vous savez, j'ai l'habitude du marché et je connais la pratique. Ensuite, mes frères sont bien braves, mais, une fois qu'ils ont dans leur

pouquette l'argent de la vente, il n'y a plus moyen de l'en faire sortir ; alors ce sont des chamaillis à n'en plus finir, et, pour avoir la paix, on me charge de la corvée. Dieu merci, pour le père encore plus que pour moi, ça ne durera pas longtemps.

— Savez-vous, Marguerite, que vous voilà bien *grandette?*

— Mais, Claude, je cours sur mes seize ans? Je les attraperai à la Noël.

— En vérité, vous voilà *quasiment* une femme.

— Pourquoi donc me dire, comme ça, des choses peu avenantes?

— Moi! je vous dis des choses peu avenantes?

— Dame, me feriez-vous la révérence si je vous donnais à entendre que vous êtes *quasiment* un homme?

— Pardon, Marguerite, je ne sais plus ce que je dis.

— Qu'est-ce qui vous prend donc? Y a-t-il une mouche qui vous a piqué?

— Je crois bien que oui, répondit le jeune homme en regardant la fillette avec une sorte d'ébahissement dont il ne parvenait pas lui-même à se rendre compte.

— Mon Dieu, que vous êtes donc drôle aujourd'hui! dit Marguerite.

Et elle s'en fut dénouer ses sacs de blé.

Durant toute la matinée, Claude ne quitta pas des yeux la jeune fermière. Il rôdait incessamment autour d'elle, sans doute dans la pensée de la protéger pour le cas où ce serait nécessaire.

A la clôture de la halle, il osa se rapprocher tout à fait, et dit timidement :

— De ce que le père est absent, ce n'est point une raison pour que nous dînions chacun de notre côté, n'est-ce pas, Marguerite?

— Merci, Claude ; je n'ai pas faim, et j'ai hâte de m'en retourner.

— Tout au moins, avant de vous mettre en route, vous boirez bien un verre de cidre?

— Ça ne se refuse pas.

— Et vous croquerez bien une galette de vos jolies petites dents blanches?

— Ça se refuse encore moins, répondit la jeune fille en riant, comme pour justifier le compliment qu'on venait de lui faire.

Quand sa carriole fut attelée, et le cheval de Marguerite bridé, Claude dit à Tranquille, son domestique :

— Prends les devants, je te rejoindrai.

Puis, de ses bras nerveux, il souleva de terre la gentille fermière et l'assit sur le long panneau de sa monture.

— Je vais vous faire la conduite, jusqu'au haut de la côte Saint-Gilles, dit-il.

— Comme vous voudrez, Claude.

— Si toutefois ça vous fait plaisir.

— Ça ne me fera pas de peine.

Marguerite était une bonne et charmante jeune fille ; ses beaux yeux bleus exprimaient à la fois la franchise et la douceur; elle était de taille moyenne, menue, bien prise et gracieuse ; elle avait déjà les précieuses qualités de la ménagère, plus le grain de coquetterie naturelle dont nous ne trouvons pas mauvais que les femmes soient pourvues. Dans son entourage, on disait qu'elle avait le cœur sur les lèvres, ce qui eût été une bien jolie place, mais non plus jolie, cependant, que celle où le bon Dieu a la vieille habitude de le faire palpiter.

Marguerite parlait peu, comme il convient à une jeune fille, mais d'une façon à elle, tout originale. Nous

traduirons son patois, en conservant celles de ses formules qui faisaient le mieux valoir ses pensées.

La côte Saint-Gilles était au loin déjà. Les deux jeunes gens cheminaient depuis longtemps, sans avoir encore échangé une parole.

Marguerite laissait aller sa monture au pas ; Claude marchait à son côté, les yeux fixés sur elle.

Ce fut la jeune fille qui, la première, rompit le silence :

— Quelle est donc votre idée, Claude, de vous fatiguer, aujourd'hui, à me faire la conduite?

— C'est tout simplement parce que vous êtes seule, Marguerite... et aussi parce que je suis content de vous voir et d'être avec vous.

— J'en suis aise. Mais je ne veux pas que vous usiez inutilement vos jambes et vos souliers. Allons, dites-moi adieu, et prenez la traverse ; je vais mettre ma bête au trot.

— Pas encore, Marguerite! implora le jeune homme, comme s'il s'agissait d'une faveur.

— Est-ce que vous avez « à me causer? »

— Oui et non.

— Ce doit être l'un ou l'autre, pourtant.

— Tenez, Marguerite, je vais vous dire une chose... mais il faut me promettre de ne pas rire.

— Voulez-vous me faire pleurer d'aventure?

— Oh! non... tenez, Marguerite, quand, le dimanche, je me promène tout seul, dans ma cour ou dans mon jardin, que je sais par cœur, je me mets souvent à contempler le ciel pendant de longues heures, comme pour me distraire...

— Il n'y a pas de mal à cela, Claude, au contraire... Et vous y voyez de belles choses, sans doute?

— Ne m'en parlez pas, Marguerite!... Alors, mes idées galopent, galopent...

— Et vous ne pouvez plus les retenir?

— Je n'y essaye même pas ; je leur laisse la bride sur le cou...

— Ces belles choses, Claude, peut-on savoir ce que c'est?

— Mon Dieu! je ne sais pas trop moi-même ; c'est vague, c'est confus... mais, il me semble bien que c'est le bonheur.

— Alors, Claude, ça vaut la peine de regarder.

— Eh bien, Marguerite, depuis ce matin...

— Mais ce n'est pas dimanche, aujourd'hui.

— Non, c'est mieux que dimanche; aussi, ce n'est pas le ciel, c'est vous, depuis ce matin, que je ne cesse de regarder.

— Je m'en suis bien aperçue, dit naïvement la jeune fille.

— C'est plus fort que moi; je ne m'en lasse pas... Pourquoi? C'est que, depuis ce matin, je retrouve dans vos yeux, ce que, le dimanche, je vois dans le ciel.

Marguerite rougit et détourna la tête.

Après un silence de quelques minutes, ce fut encore elle qui reprit :

— Allons, Claude, voilà le jour qui tombe ; il faut se dire adieu.

— C'est étonnant comme, au moment de vous quitter, je me trouve avoir le cœur gros!... Vous devez vous dire que je suis bien bête, n'est-ce pas?

— C'est tout au contraire, Claude.

Il se fit un nouveau silence, pendant lequel Claude s'en fut cueillir une fleurette, une petite campanule bleue, sur le bord du chemin.

La jeune fille caressait doucement l'encolure de son cheval.

— Pour cette fois, reprit-elle, il faut me laisser prendre le trot. Je dirai au père toutes les bonnes et gentilles attentions que vous avez eues aujourd'hui pour moi.

— Il me semble que je marcherais, comme cela, toute la vie, à côté de vous, sans me fatiguer, dit le jeune homme... Au fait, puisque le père est souffrant, je ne vois pas pourquoi je n'irais pas jusqu'à Condé lui donner le bonsoir.

— Voilà une bonne pensée, Claude ; vous en êtes riche aujourd'hui, et vous en faites largesse à tout le monde.

Comme on le pense bien, le jeune fermier fut cordialement accueilli par le vieux Robertin. La canette de grès fit plus d'une fois le voyage du cellier à la salle. On parla beaucoup de la clavelée, de la récolte et des mercuriales, sans oublier la jambe du blessé, sur laquelle le vétérinaire avait naturellement appliqué un remède de cheval.

Claude, tout occupé de voir Marguerite aller et venir par la maison, n'était que fort peu à la conversation ; il ne répondait que par non et par oui ; mais le père Robertin était un peu bavard, et cela ne lui déplaisait pas de parler tout seul.

— Tiens, s'écria Claude, quand onze heures sonnèrent au coucou, je n'ai jamais vu le temps s'écouler si vite ! Vous avancez, pour sûr !

— Non, dit le bonhomme, nous retardons sur l'église.

Il fallait cependant bien s'en aller.

Claude, en entrant, avait déposé sur une huche son chapeau, son bâton et la fleurette bleue qu'il avait cueillie.

Il songeait à l'offrir à Marguerite avant de la quitter.

Offrir une fleur à une femme, cela n'a l'air de rien du tout, et le fait est que, dans beaucoup de circonstances, c'est fort peu de chose : autant en emporte le vent! mais, il y a des moments où cette simple initiative prend des proportions effrayantes, car elle peut mettre martel en une jeune tête et engager l'avenir.

Claude hésitait donc un peu et tremblait beaucoup. La difficulté se trancha toute seule, car il ne trouva plus la campanule là où il l'avait déposée. Il la cherchait des yeux autour de lui, lorsqu'il l'aperçut sur la cheminée, prenant le frais dans un verre d'eau, où il n'était guère probable qu'elle se fût installée toute seule.

— Est-ce que vous avez perdu quelque chose? demanda malicieusement la jeune paysanne, prête à restituer l'innocent larcin.

— Non, répondit Claude... au contraire.

Cet « au contraire » était bête comme tout, mais la petite Robertin le trouva spirituel au possible.

Elle accompagna le jeune fermier jusqu'à la barrière qui fermait le clos, du côté de la grande route.

— C'est à mon tour de vous faire la conduite, dit-elle en riant.

— Rentrez, Marguerite, rentrez... au revoir, et à bientôt.

Ce fut ce soir-là que, pour la première fois de sa vie, Claude, habituellement peu mélomane, trouva des chants dans son cœur.

V

Le lendemain soir, après souper, Claude Francœur dit à sa vieille servante :

— Je sors, Pierrette ; tu ne m'attendras pas, je rentrerai tard.

— Mais, *not'fieu*, il pleut dru comme grêle !

— Donne-moi le parapluie.

Et, armé d'un de ces vastes pépins de coton ou de soie rouge, — un des luxes du ménage normand — sous lequel aurait pu s'abriter toute l'arche de Noé, il gagna le chemin de Condé.

Condé était, depuis la veille, aux yeux du jeune homme, le roi des villages ; il se souvenait bien, vaguement, qu'il y en avait d'autres, mais il les aurait tous vus disparaître sans trop de chagrin, pourvu que Condé restât.

De son côté, et à peu près à la même heure, Marguerite Robertin lissait sa longue chevelure blonde et la relevait en chignon sur la nuque.

Si naïve qu'elle fût, elle entendait très-bien l'intérêt de sa beauté et, à l'exemple des jolies filles du Bessin, remplaçait habituellement le haut bonnet cauchois, parure des grands jours, par une longue bande de batiste

blanche coquettement relevée en ailes de papillon sur le sommet de la tête.

Du reste, Marguerite ne se serait pas faite plus pimpante que les autres jours, qu'elle aurait encore attiré l'attention, car, le costume à part, toute sa personne semblait être en fête. Aussi, lorsqu'elle vint s'asseoir, avec son rouet, à côté du lit où s'impatientait le blessé, celui-ci lui demanda en l'honneur de quel saint elle s'était attifée plus que de coutume.

— En l'honneur d'aucun, père, répondit la jeune fille; mais les veillées sont ouvertes; il peut nous venir du monde.

— Les écluses de là-haut sont ouvertes aussi, reprit le vieux père.

— On ne peut pas savoir... J'ai idée que nous aurons de la visite.

— C'est égal, fillette, il faudrait avoir le diable au corps pour...

Mais la phrase n'était pas achevée que basculait le loquet de la porte sous la main de Claude.

— Quel bon vent t'amène? demanda cordialement le bonhomme au jeune Francœur.

— Le vent du plaisir et de l'amitié, maître Robertin.

— Allons, tant mieux!

— Je m'ennuyais chez moi; et comme, hier, je me suis trouvé heureux ici, au milieu de vous tous, j'y reviens aujourd'hui. Si je vous gêne, vous n'avez qu'à le dire.

— Nous gêner? veux-tu bien te taire?

— Il pleut à verse, pas moins...

— Oui, Pierrette me l'a dit.

— Comment! Pierrette te l'a dit!... Tu t'en es sans doute bien aperçu toi-même?

Claude regarda ruisseler ses guêtres, comme pour s'assurer qu'on ne l'induisait pas en erreur.

— C'est bien à toi d'avoir bravé les mauvais chemins, reprit le blessé.

— Je ne serais donc pas un homme, s'il suffisait de quelques gouttes d'eau pour m'empêcher d'aller voir les gens qui me vont! Il n'y a pas de risque que je fonde comme un morceau de sucre.

— Tu es bien le fils de ton père, rude au mal et de solide amitié comme lui... Si nous faisions une partie de piquet, garçon, pour passer le temps?

— Oh! pour moi, maître Robertin, le temps passerait bien sans cela... Mais, du moment que cela peut vous être agréable...

— Tu sais le piquet, n'est-ce pas?

— Mon père me l'avait appris dans les derniers temps de sa vie, lorsqu'il ne pouvait plus sortir, ni aller aux assemblées.

Pendant ce temps, Marguerite avait dressé une petite table, à portée du blessé, puis elle avait repris son rouet, assise presque en face de Claude.

Aussi, le jeune homme était-il beaucoup plus occupé d'elle que de ses cartes; il faisait école sur école, oubliant les quintes, les quatorze, et n'annonçant jamais que la moitié de son jeu.

Le vieillard riait de bon cœur, et profitait sans scrupule, avec une générosité toute normande, des fautes de son innocent adversaire.

Mais Claude s'embarrassait peu de perdre, car il s'apercevait qu'il gagnait d'un autre côté.

La petite fleur bleue trônait toujours sur la haute cheminée. Marguerite en avait même renouvelé l'eau, sans avoir l'air de remarquer que Claude la regardait faire.

Marguerite avait été tout simplement en pension chez

les sœurs; mais ces charmants manéges sont tellement innés chez la femme qu'ils se développent n'importe où.

— Cela fait que ta toilette aura au moins servi à quelque chose, dit le père Robertin à sa fille, au moment où celle-ci offrait à Claude le coup de l'étrier, sur un petit plateau.

Claude interrogea le bonhomme du regard, comme pour avoir l'explication de cette phrase.

— Oui, continua le blessé, elle s'était fourré dans sa petite tête qu'il viendrait du monde pour la veillée... par un temps pareil! Aussi, je ne l'avais jamais vue si actionnée à se faire *brave!* Enfin, heureusement que tu es venu, toi, et qu'elle n'en a pas été entièrement pour ses frais!

Marguerite devint rouge comme une cerise, et il sembla à Claude qu'on lui versait du baume dans le cœur.

Au moment du départ, Robertin dit à son jeune ami, en manière d'adieu :

— Garçon, quand tu t'ennuieras chez toi, n'oublie pas que tu as, ici, ta place réservée au feu et à la table.

— Merci, père Robertin. Le chemin de chez vous m'est trop gai à prendre pour que je l'oublie de sitôt.

Comme la veille, mais un peu plus loin que la veille peut-être, Marguerite fit la conduite à Claude.

— A demain, lui dit-elle naïvement en le quittant.

Le jeune fermier fut exact au rendez-vous. Cette fois, il apporta à Marguerite un oiseau de luxe, une tourterelle blanche qu'il avait apprivoisée.

Ce fut une grande joie pour Marguerite, et une joie plus grande encore pour Claude de voir l'accueil fait à son présent.

Le dimanche suivant, il vint à la messe à Condé, et

fut naturellement se placer au banc des Robertin. Il va sans dire qu'il passa la journée avec eux.

Après un certain temps de ces assiduités, l'orphelin put croire qu'il avait retrouvé une famille, tant on l'entourait de sollicitude et d'affection.

A la vérité, Claude payait largement ses dettes de cœur. Il rendait à tous et en gros ce qu'il recevait de chacun en détail. Le brave garçon réussissait toujours, par quelque surprise agréable, à transformer en belles heures de récréation la monotonie habituelle de ce jour où Dieu a voulu qu'on se reposât, mais non pas que l'ennui fût un autre genre de fatigue.

C'était, selon le temps, des promenades aux environs, des goûters sur l'herbe, des lectures instructives et amusantes.

Selon l'habitude prise, dès le premier jour de leurs relations, Marguerite, quand sonnait l'heure de se quitter, continuait à faire au jeune homme une conduite de plus en plus prolongée.

Un soir, au retour d'une de ces absences Robertin dit à sa fille :

— D'où viens-tu donc, Marguerite?

— De reconduire Claude, père.

— Mais il y a une heure qu'il est parti.

— C'est que nous sommes d'abord allés jusqu'à l'église, puis il m'a ramenée ici, puis je l'ai de nouveau accompagné, et le temps s'est ainsi passé en allées et venues.

— Vous aviez donc beaucoup de choses à vous dire?

— Mon Dieu, oui et non.

— Est-ce que Claude *te parle*?

Se parler est, dans nos campagnes normandes, le synonyme de se faire la cour.

— On le dirait, père, répondit Marguerite.

— Et, à toi, te revient-il?

— Il m'est bien avenant.

— Si je lui en touchais deux mots?

— Rien ne presse, mon père; attendons.

— Comme tu voudras.

Telles étaient la confiance mutuelle, la droiture de cœur de ces honnêtes gens!

Un père plus civilisé aurait cru devoir prémunir sa fille contre les embûches de l'amour et l'environner de bastions; une fille moins ingénue aurait mis quelque sourdine à ses impressions. Mais comment redouter le mal quand on n'y croit pas?

A quelques jours de là, un soir, en serrant, au départ la main du père de Marguerite, Claude lui dit :

— Maître Robertin, il faut me promettre de venir dimanche, avec tous vos gens, à la messe à Chamblay.

— Tu sais, garçon, je n'aime pas beaucoup me déranger, objecta le bonhomme.

— Si vous refusez, vous me ferez de la peine.

— Cela suffit, reprit le vieillard, n'ajoute rien de plus et compte sur nous... Je serai même bien aise de visiter ton bien et de voir de mes propres yeux, si, depuis la mort de ton père, il a dépéri ou gagné en tes mains.

— Vous serez content, père Robertin.

Pour faire honneur à ses hôtes, Claude Francœur avait invité, du même coup, quelques-uns de ses amis. Or, en Normandie, inviter un ami, c'est inviter, à la fois, toute la maisonnée. Le mari ne va jamais en fête sans sa femme, la femme sans ses enfants, les enfants sans les grands parents, directs ou collatéraux, qui, d'habitude, les soignent, et dont toute famille est habituellement surchargée. Quatre invitations, total : un demi-cent de personnes à table.

Dès six heures du matin, toute la ferme était en grand émoi. La Gervaise était naturellement venue donner un coup de main à Pierrette. Quelle razzia dans la basse-cour et dans le colombier! Toutes les bêtes à plumes et à poil en réquisition! Le verger au pillage! Rustaud par voies et par chemins! Tranquille sur les dents!

Dès la veille, l'amphitryon était allé à Caen se munir des pièces de résistance et dévaliser quelques pâtissiers: des montagnes de viandes sur des promontoires de gâteaux.

Depuis la mort de ses parents, c'était la première fois que le jeune homme *traitait*, et il mettait naturellement toutes ses voiles dehors.

A la cuisine, trois broches tournaient, superposées sur les hauts chenets à crans. Ajax aurait pu faire rôtir ses bœufs devant ce vaste foyer renouvelé des repas d'Homère. Pendue à la crémaillère bouillonnait une immense marmite. Les cuivres étincelaient, les bûches craquaient, les flammes pétillaient.

Dans la grande salle, une table, à rallonges, et sur cette table, le linge des grands jours, aux senteurs d'iris, dont les ménagères font leur gloire.

L'argenterie, la porcelaine, les verres étaient un peu de toutes les paroisses, mais l'aspect n'en était que plus pittoresque; cela provenait, depuis plusieurs générations, de cadeaux aux anniversaires, d'achats faits dans les foires des environs, de lots gagnés aux assemblées.

Le vieux Robertin avait servi; il ne connaissait que l'heure militaire. Aussi entrait-il, avec sa famille, dans l'église de Chamblay, au moment où le premier coup de cloche annonçait la messe.

Marguerite trouva à la place qui lui était destinée, dans le banc des Francœur, un beau livre d'heures portant ses initiales. La jeune fille n'osa pas se retour-

ner pour remercier Claude du regard; mais ce dernier la vit s'abîmer en Dieu, le front dans les mains, et il pût en induire, sans trop de présomption, qu'il était peut-être pour quelque chose dans les confidences que sa jolie payse faisait au Seigneur.

L'office terminé, on se rendit au presbytère pour y attendre monsieur le curé, à qui, de coutume immémoriale, on réserve toujours, au village, la place d'honneur dans les réunions de famille.

Le pasteur offrit son bras à Marguerite — ce qui avait sa signification au point de vue des projets que nourrissait Claude — et prit la tête du cortége. Les autres suivaient par groupes et à distance.

Aucune parole sérieuse n'avait encore été échangée au sujet d'une union probable; cependant, il y avait « du mariage dans l'air ». Les malins clignaient de l'œil; les commères se souriaient de cet air capable et discret qui signifie : « On sait ce que parler veut dire. »

Bien entendu que tout le village était aux portes et se demandait quelle était cette jeune fille à qui M. le curé faisait si grand honneur. Il y avait là de quoi défrayer les commérages de la semaine entière.

Les paysannes s'attachaient curieusement à évaluer l'étrangère, comme toilette d'abord et comme femme ensuite. Mais, sous ce double rapport, Marguerite pouvait défier toute critique.

La jeunesse, l'innocence, le bonheur rayonnaient sur son charmant visage; elle était mieux que belle, elle était émue, gracieuse et jolie.

Sa mise était d'une simplicité exquise: une robe blanche sous une mantille noire; de longues mitaines en dentelles voilaient à demi ses bras, qu'une petite maîtresse — de celles qui aiment à n'avoir que le souffle — aurait peut-être trouvés d'un éclat trop vif. D'étroits

souliers de prunelle, à lisérés et à bouffettes roses, faisaient valoir un pied bien cambré. Rien de plus modeste à coup sûr; mais, en revanche, elle portait fièrement son haut bonnet cauchois aux larges ailes, aux plis et replis innombrables et tout entier en point d'Angleterre. Tout le luxe des Robertin s'était concentré dans cette œuvre d'art. Marguerite avait là, sur la tête, de quoi payer un lopin de terre. Aussi, les femmes de Chamblay y avaient-elles regardé tout de suite; c'était le point de repère, le certificat d'origine, la base de l'appréciation générale... Et, quant à la valeur de ce précieux couvre-chef, il n'y avait pas une jeune fille, sortant de poupée, qui, par livres, par sous et deniers, fût capable de s'y tromper.

En fait de bijoux, rien qu'une épingle fixant le bonnet, et de longues pendeloques d'or qui avaient appartenu à sa mère.

A la main, le livre d'heures que venait de lui offrir Claude, d'une façon aussi discrète que charmante.

Ainsi parée, dans ce milieu champêtre, toute rose d'émoi, toute palpitante d'un bonheur contenu, toute fière de l'honneur que lui faisait M. le curé, mesurant timidement son pas léger sur la marche lente du vieillard dont elle osait à peine frôler la soutane, Marguerite était adorable.

Accidentellement ressuscité, et passant par là d'aventure, Watteau n'eut pas manqué de vouloir la peindre. Pour ce faire, il lui aurait ôté sa mantille, il aurait retroussé sa jupe, et, du fard sur la joue, une mouche au coin de l'œil, la houlette à la main, le champeau campé sur l'oreille, il eut ajouté une paysanne de convention à toutes celles dont il a peuplé les trumeaux du siècle dernier... Eh bien, c'eut été dommage! Non pas que je veuille dire du mal de Watteau, pas plus que de Boucher,

de Greuze, de Mignard, mais parce que rien ne saurait valoir, ni remplacer cette candeur et cette grâce modeste dont la fille de Robertin était une si touchante expression.

— Le gars n'est pas bien à plaindre, se disaient les amis de Claude.

— Elle est pas mal avenante, estimaient les mères et les filles à marier ; mais trop petite...

— Trop maigre.

— Ça manque d'estomac.

— Je *gagerions* qu'elle est poitrinaire.

— Elle ne porterait pas *tant seulement* un demi-sac de blé au moulin.

— Fallait pas sortir de Chamblay pour trouver mieux que ça.

VI

On se mit à table à midi.

A deux heures, non-seulement on mangeait encore, mais il était question de boire le coup du milieu pour faire ce que les Normands appellent un trou, et se remettre ainsi l'appétit à neuf.

Ce fut ce moment que, sous le prétexte d'aller chanter les vêpres, qui ne *sonnaient* pas encore, le digne

vieux curé choisit pour se retirer. Il avait voulu donner publiquement un témoignage d'estime à son jeune paroissien ; mais, ce but atteint, il aurait craint, en prolongeant sa visite, de paralyser la gaîté des convives toujours un peu bruyante ; peut-être même aurait-il eu à entendre, et partant, à tolérer, vers la fin du repas, quelques propos plus légers qu'il ne convenait, et auxquels le plus simple était de se soustraire par une fuite prudente.

L'assemblée se leva en masse pour reconduire le pasteur jusqu'au détour du premier chemin. Ce qui, d'ailleurs, devait contribuer à creuser davantage encore le trou en question.

— Amusez-vous bien, mes amis, dit-il en congédiant son escorte ; mais, surtout, ne vous grisez pas.

L'opinion était unanime sur la première partie de ce programme, mais elle était partagée sur la seconde.

Puis on se remit à table, on mangea beaucoup, on mangea longtemps, on mangea encore, on mangea toujours, et ce fut ainsi que se réalisa ce miracle de contenants plus petits que leur contenu.

M. de Bussières n'était pas là, mais il était digne d'y être.

Après le café, Claude proposa d'aller respirer un air plus exclusivement chargé d'oxygène et dont les poumons de l'assistance devaient avoir grand besoin.

On visita tour-à-tour les prairies et les cultures du jeune fermier.

Et les pronostics d'aller leur train :

Le blé serait riche, le lin serait maigre, les foins ne rendraient pas, et cent autres oracles que pouvaient démentir une seule nuit d'orage ou quelques jours de soleil.

Ah ! la grosse affaire que le temps pour l'agriculteur !

A la ville, on s'en occupe pour se dire : « Irons-nous au bois? mettrons-nous telle robe? Fi! la vilaine boue! Oh! l'atroce poussière! » Tout le résultat est là.

Dans les campagnes, c'est le pain et le bien-être, c'est l'abondance ou la disette, une question de vie ou de mort.

En rentrant, on visita les étables et les écuries; le vieux Robertin voulait tout voir.

L'inspection finie, il attira le jeune homme à lui, et lui donna une cordiale accolade.

— Mon cher Claude, dit-il, j'ai le cœur plein de contentement; tout marche ici à souhait. Tu sais que je m'y connais. Ah! si ton brave homme de père pouvait revenir et voir tout cela!

Restait à visiter le jardin, pittoresquement encadré d'une haie de roseaux.

Le hasard,—prémédité peut-être,—voulut que Marguerite et Claude formassent l'arrière-garde. L'un des deux marchait plus lentement que l'autre; lequel? Je ne sais; toujours est-il que *l'autre* ralentit à son tour le pas, et qu'ils se trouvèrent bientôt cheminer côte à côte, à une honnête distance de toute oreille importune.

Tout d'abord, ils ne trouvèrent rien à se dire. Quelquefois, ils échangeaient un regard, mais, si expressif qu'il fût, ce n'était pas encore là ce qui pouvait éclaircir la situation.

Cependant, quand le jeune homme eut fait une suffisante provision de courage, il se hasarda à prendre la main de sa compagne, et lui dit d'une voix émue :

— Marguerite, vous plairiez-vous ici?

— Claude, balbutia la jeune paysanne toute tremblante, je crois deviner ce que vous voulez me dire.

— Marguerite, je vous aime; voulez-vous être ma femme?

— Vous avez un bien beau *butin*, Claude ; le mien ne pèserait pas lourd à côté du vôtre...

— Marguerite, si vous ne possédiez rien au monde, absolument rien, je vous aimerais tout autant ; tandis qu'une autre, aurait-elle cent lieues de terre à m'apporter, ne me plairait pas.

— Claude, voilà de bonnes paroles bien douces à entendre... mais...

— Ce qui m'a tout de suite pris le cœur, continua le jeune fermier avec une ardente expression de tendresse, c'est votre bonté, votre humeur qui est toujours la même, votre vaillance au travail.

— Je ne mérite pas tant d'éloges, Claude.

— Enfin, c'est vous que j'aime ! C'est vous, telle que vous êtes ! C'est vous tout entière !

— Vous ne me connaissez peut-être pas encore bien.

— Oh ! que si ! Nous nous *parlerions* pendant dix années, que je ne vous connaîtrais pas mieux... et,quant à vous aimer davantage, ce n'est pas possible... Vous ne me connaissez donc pas assez, vous, Marguerite ?

— Si, bien, Claude.

— Alors, c'est que je ne suis pas à votre goût comme cela ?

La jeune fille ne répondit rien.

Ils continuaient de marcher lentement, la main dans la main, et marquant, pour ainsi dire, le pas sur eux-mêmes.

Claude reprit bientôt, avec une nuance de tristesse :

— Vous ne voulez donc pas me répondre, Marguerite ?

— Si, Claude, et plutôt deux fois qu'une. C'est ma langue qui ne veut pas tourner... Tenez, pour parler clair et sans paroles, embrassez-moi...

Et, toute rougissante, tout émue, elle tendit à Claude sa joue veloutée comme une pêche.

C'était le baiser des fiançailles.

— Mais, nous voilà seuls ici, ajouta-t-elle ; allons rejoindre notre monde.

Ils furent bientôt au jardin, et la première chose que fit Marguerite, ce fut de se jeter au cou de son père.

— Quelle mouche t'a donc piquée ? demanda le vieux Robertin: je ne t'ai jamais vue comme cela; tu m'étouffes, fillette !... Bon ! voilà des larmes à présent ! ... Ils sont bien capables de s'être chamaillés... Est-ce que ce vilain Claude t'aura dit quelque chose de désagréable ? Ah ! mais, c'est que cela ne m'irait que tout juste, ajouta le bonhomme en souriant.

Marguerite se hissa jusqu'à l'oreille du vieillard, et lui dit d'une voix très émue, quoique ferme :

— Père, voulez-vous de Claude pour votre gendre ?

— Voilà donc les paroles de l'air, s'écria Robertin ; je me disais aussi : il doit y avoir une anguille sous roche.., mais, avant de te répondre, ma fille, il serait peut-être prudent de savoir si Claude veut de toi pour sa femme.

Le jeune homme fit un pas en avant.

— Père Robertin, dit-il, j'aime Marguerite, et Marguerite m'aime ; donnez-la moi ; je vous promets de la rendre heureuse.

Tout le monde entourait le bonhomme et les deux jeunes gens. Quoiqu'elle fût prévue, on attendait avec impatience la décision du père de famille.

— Écoute-moi, garçon, dit Robertin après une courte pause : sur ce que je viens de voir, si tu n'étais que le cultivateur, le simple ouvrier de ton bien, je me dirais : « Voilà un gaillard rangé, économe et qui n'a pas froid aux mains ; avec lui, ma fille sera toujours sûre d'avoir

une miche de pain dans la huche, » et je répondrais sur-le-champ à ta demande par un oui bien net. Au lieu de cela, tu travailles ta propre terre, ce qui est encore mieux ; alors, je ne vois pas pourquoi je bouderais le sort, en trouvant que le marié est trop beau... Et puis, le père Robertin a bien aussi quelques bons vieux louis qui ne doivent rien à personne... sans compter l'avenir.

Marguerite sauta de nouveau au cou de son père.

Claude serra cordialement la main du vieillard, mais sans lui rien dire, car sa voix était absente pour cause d'émotion.

— Allons, mes enfants, échangez vos gages, dit le vieillard ; j'y donne mon aveu.

Cette naïve coutume de se lier ainsi, par un don réciproque, si simple qu'il soit, est touchante au possible ; elle ne manque pas non plus de grandeur, et les Normands y mettent une sorte de solennité. Elle est, en quelque sorte, ce que la communion blanche est à la première communion. Ce n'est pas encore tout à fait comme si le notaire y avait passé, mais bien peu s'en faut. Aussi, est-il bien rare qu'on se dédise.

Claude ouvrit une petite boîte maroquinée, et y prit une longue chaîne, dont il enguirlanda, à plusieurs tours, le cou de sa fiancée. A cette chaîne pendait une croix, dite à la Jeannette, surmontée d'un cœur : le tout en or et de très-bon goût. Cela s'appelait autrefois un *esclavage*.

— Voici mon gage, dit Claude.

Marguerite sortit de sa gorgerette un médaillon, d'où elle exhuma la campanule bleue que le jeune homme n'avait pas osé lui offrir, quelques mois auparavant, mais qu'il avait mis tant de bonne volonté à se laisser prendre.

— Voilà le mien, reprit-elle.

La pauvre petite fleur était bien fanée, bien pâlie, bien recroquevillée, mais elle témoignait d'un culte si assidu, que Claude en fut le plus heureux homme du monde.

— A la Saint-Jean la noce! dit le père Robertin; elle se fera chez moi, et je compte bien y retrouver tous les amis qui sont ici en ce moment.

— A la Saint-Jean! répéta tristement Claude Francœur; dans trois mois!

— La belle affaire, garçon! ne dirait-on pas qu'il s'agit de l'éternité!

— Pourquoi pas à Pâques? demanda le jeune homme.

— Parce que... parce qu'il me faut plus de temps que ça, si tu veux absolument le savoir, pour m'habituer à ne plus voir ma fille. Je suis charmé que tu l'aimes, mais il m'est bien permis de l'aimer aussi, sacrebleu!

— Papa, dit Marguerite d'une voix caressante, en croisant ses petites mains autour du bras de son père, nous irons vous voir souvent, bien souvent... tous les dimanches d'abord.

— Ah! voilà mademoiselle qui s'en mêle aussi! Tu es donc bien pressée de me quitter?

— Mais cela ne s'appelle pas se quitter... Ce que j'en dis, moi, c'est à cause de Claude, qui était tout à l'heure si joyeux, et que je vois tout triste.

— Va donc pour Pâques! consentit Robertin. Toute réflexion faite, le plus tôt sera le mieux, car je ne crois pas que vous fassiez grand'chose de bon jusque-là.

Le mariage de Claude Francœur et de Marguerite Robertin fut en effet célébré, au village de Coudé, le jeudi avant le dimanche de *Quasimodo*.

VII

Il y a environ quatre ans que Claude et Marguerite sont mariés; quatre ans qui se sont envolés comme un rêve, dans le calme le plus uni, dans la plénitude du bonheur.

Nous sommes en avril. Le printemps commence à rire sous les jeunes pousses des haies et dans les fleurs de quelques pommiers précoces.

Marguerite, le bonnet au vent, la jupe retroussée, vaque aux soins du ménage, tout en répondant de la parole, du regard ou du geste, aux gentilles agaceries d'une petite fille de trois ans, qui la suit, pas à pas, de la maison à la laiterie, de la basse-cour au colombier, de la buanderie au jardin, sans jamais se plaindre, ni se lasser.

Cette blondinette s'appelle Modeste : un joli nom qui promet. Elle est rose et blanche, gracieuse comme une chatte dans toutes ses évolutions. Modeste commence à être un soupçon de femme; trois ans, pensez donc! Elle veut tout savoir, elle interroge : — « Pourquoi ceci? comment cela? » — et il s'agit de trouver des raisons à donner.

— Petite maman, dit tout à coup le baby dans son langage encore indécis, voilà Gervaise.

Gervaise arrivait en effet, tenant par la main le petit Christian de Bussières, un jeune camarade que Modeste avait déjà eu l'occasion d'apprécier souvent, et dont elle saluait toujours la venue par de joyeuses acclamations.

Christian avait trois ans de plus que Modeste. C'était un bambin d'une jolie venue, espiègle, décidé, joufflu comme une reinette et faisant honneur à celle qui l'avait nourri.

— Vous désirez quelque chose, Gervaise? demanda Mme Francœur, habituée à ne jamais voir sa voisine qu'en solliciteuse.

— Oh! rien qui presse; je viens seulement vous prier de fixer le jour où Claude pourra prêter à mon homme un de ses attelages pour labourer notre champ.

— Pour ça, mère Gervais, Claude seul pourra vous répondre ; revenez ce soir à la brune, vous le trouverez. Si vous avez besoin chez vous, je ferai votre commission, et Pierrette ira, demain matin, vous rendre réponse.

— Je ne veux pas déranger Pierrette ; mes jambes sont plus jeunes que les siennes ; ce soir, je donnerai un coup de pied jusqu'ici.

— A votre volonté. Et vos affaires, Gervaise, comment vont-elles?

Cette demande manquait de prudence, car, déjà très-loquace de sa nature, la paysanne ne tarissait plus lorsqu'on la mettait sur cet interminable chapitre.

— Ne m'en parlez pas! acheva-t-elle après une longue série de jérémiades. Enfin, que voulez-vous! Il faut bien prendre le temps comme le bon Dieu nous l'envoie. Pourtant, je mentirais si je disais que je n'ai pas eu de

chance avec ma basse-cour. Il y a aussi la *Marie-Jeanne*, que Mme de Bussières m'a donnée, et qui n'est plus seule dans son étable; mes chèvres sont bonnes laitières, et les bourgeois de Bretteville ne chôment point de fromage...

— D'apres ce que vous dites là, Gervaise, vous auriez tort de vous plaindre.

— Je ne me plains pas, ma voisine; ça pourrait être pire; mais, pensez donc, quand on a tant de marmaille à élever!... Enfin, c'est égal, je dois toujours une fière chandelle à la mère du petit, et s'il n'en fallait brûler qu'une douzaine pour que la bonne Vierge lui rende la santé...

— Elle est donc toujours malade, cette pauvre chère dame? interrompit Marguerite.

— Oui, répondit Gervaise, elle va toujours *tézi-tézant*. Sa figure, à ce que m'a dit mon homme, qui va toutes les semaines au château avec le frère de lait de Christian, est blanche comme un cierge de la Chandeleur.

— Vous n'allez donc pas à Saint-Martin avec le petit?

— Jamais, ma voisine; ça m'est défendu. Dans les commencements, Mme de Bussières venait elle-même, autant que son état maladif le lui permettait : mais, plus elle va, plus elle souffre, et plus ses visites deviennent rares... Ah! la bonne dame! Savez-vous, Marguerite, qu'elle m'a aussi donné un porc : un porc! C'est la joie et la santé d'une famille... la femelle s'entend!

Gervaise se rencontrait là, sans le savoir, avec Toussenel, le spirituel et galant auteur du *Monde des oiseaux*, lequel pose en principe que, dans toutes les races, la nôtre y comprise, la femelle est l'être privilégiée, la créature forte. Peut-être est-ce vrai ; peut-être,

pour ne parler que de l'espèce la plus noble, beaucoup de jolies femmes se l'avouent-elles à elles-mêmes ; mais je ne les ai jamais entendues l'avouer tout haut.

— Quelle privation pour cette pauvre mère de ne pas avoir son enfant auprès d'elle ! reprit tristement Marguerite.

— Surtout un enfant si bien venu, ma voisine, si gai, si attrayant ! Ce n'est pas lui qui se laisserait *lurer;* il est déjà malin comme un singe. M'est avis que, pour tenir si loin d'eux un chérubin qui serait la joie du logis, faut qu'il y ait quelque anicroche... Ah ! Seigneur, quand je pense que, d'un jour à l'autre, on peut venir me le reprendre, mon sang ne fait qu'un tour.

— Vous l'aimez bien, ce cher petit, mère Gervais ?

— Si je l'aime ! Et puis trente francs par mois, sans compter chaque dent que la mère me paie comme la première, songez donc, ma mignonne !... mais, regardez, continua-t-elle, regardez par plaisir comme Christian et la petiote s'accordent bien ensemble ! Dieu ! la belle enfant que votre Modeste ! et qu'elle pousse drument ! Ce n'est pas l'embarras, elle a de qui tenir.

La jeune femme de Claude rayonnait d'orgueil maternel.

— Et saine comme l'œil, fraîche comme une pousse d'avril. Après ça, ajouta Gervaise avec un soupir, vous me direz : « Rien ne lui manque ; elle a tout à gogo. » Si mes enfants avaient cette mine-là, je serais bien fière aussi, allez, ma voisine... Enfin, que voulez-vous ? A chacun son lot.

Puis, s'adressant à l'héritier des Bussières :

— Allons, mon garçon, allons-nous-en.

Modeste et Christian étaient assis, au milieu de la salle, sur un tapis encombré de joujoux.

Sans doute que cette place et ce voisinage de poupées

plaisaient au petit bonhomme, car il répondit, sans même daigner regarder sa nourrice :

— Je ne veux pas m'en aller; je suis bien ici.

— Des vouloirs! Qu'est-ce que c'est que ça? Ah! bien, oui, que je t'y prenne! Vite, en route, ou je prends un *sion* pour te donner des jambes.

Christian hésitait à obéir, lorsque Modeste tendit ses petits bras vers sa mère, et lui dit d'une voix caressante :

— Maman, moi aussi, je ne veux pas qu'il s'en aille.

— Bon! s'écria Gervaise, voilà l'autre qui s'en mêle, à présent. Ah! les diables d'enfants!

— Puisqu'ils se plaisent ensemble, mère Gervais, dit la fermière, laissons-les jouer. Quand vous viendrez ce tantôt causer avec Claude, vous emmènerez votre garçon.

Durant toute cette journée, la sympathie mutuelle des deux enfants ne fit que s'accroître. Modeste fit à Christian les honneurs de chez elle avec toute la gentillesse d'une fillette bien douée et ravie d'avoir un si charmant camarade. Après l'exhibition de sa fortune de jouets, elle lui présenta les compagnons habituels de ses jeux, c'est-à-dire ses chiens et sa chatte. Puis, assis sur l'herbe, ils procédèrent à une dînette royale, composée de fruits, de gâteaux et de confitures. Ce pauvre petit riche de Christian ne s'était jamais trouvé à pareille fête.

Peu à peu les hôtes de ce coin de paradis, descendu sur terre, étaient venus prendre, bon gré mal gré, leur part du festin.

Ici, un coq audacieux piquait la tartine que Modeste portait à sa bouche.

Et de rire!

La tartine tombée, un dindon vorace sautait dessus à coups de bec et achevait la victime.

Et de rire encore!

Un chien lapait une assiette d'un seul coup de langue.

— Mon nanan! criait Christian.

— Le gourmand! répondait Modeste.

Leur petit estomac plein, il s'agissait de faire dodo; pour les enfants, c'est l'instant propice; c'est aussi celui d'un peu de repos pour les gardiennes vigilantes. On coucha les bambins dans le même berceau, et ils firent leur méridienne entrelacés dans les bras l'un de l'autre.

Au réveil, nouveaux jeux, nouvelles courses, nouvelles tartines, et, surtout, nouveaux projets.

— Dis donc, insinua Modeste, si tu restais toujours ici?

— Je veux bien, répondit Christian.

Et ils allèrent aussitôt soumettre à la maman cette fameuse idée qui venait de naître.

Mais Marguerite ne prenait jamais l'initiative d'aucune décision, si peu importante qu'elle fût. Elle faisait ainsi remonter toute autorité au chef de la famille, lequel en usait d'ailleurs si bien que l'affection et le respect filials de l'enfant ne pouvaient que s'en augmenter.

— Nous demanderons cela, ce soir, au père, répondit-elle.

— Sois tranquille, va, dit en manière d'encouragement Modeste à son petit ami, papa dit toujours oui quand je l'embrasse, et je l'embrasserai tout plein fort: tiens, comme ça!

Et, prenant de ses deux mains mignonnes les joues de Christian, elle le baisa *en pincettes* sans plus de façon.

Christian ne douta plus que le père ne se rendît à cette mimique éloquente.

A la tombée du jour, le souper prêt et le couvert mis, Marguerite prit un marmot de chaque main pour aller, selon la coutume de chaque soir, à la rencontre de son mari.

La Gervaise était venue les rejoindre.

A peine avaient-ils fait quelques pas dans la poussière du chemin, qu'ils entendirent de loin un sifflement bien connu.

— Voici papa! s'écria Modeste.

En effet, on ne tarda pas à voir se détacher, dans la pénombre, la silhouette de Claude, suivi de son attelage de labour.

Pendant que Francœur embrassait sa femme, — c'était toujours par elle qu'il commençait — les enfants s'étaient accrochés à ses jambes qu'ils essayaient d'escalader, en répétant à qui mieux mieux : Bonjour, papa! bonjour, papa!

Gervaise, à son tour, donna le bonsoir à Claude.

Les chevaux, machinalement arrêtés à l'exemple de leur guide, saluaient de leurs hennissements le voisinage de l'écurie.

Les chiens fêtaient à leur manière, en jappant et en gambadant, le retour du maître.

Claude interrogea Gervaise du regard. Ce fut Marguerite qui répondit pour la pauvre femme.

Nous connaissons déjà trop le jeune fermier pour le croire capable de refuser un service alors qu'il était en son pouvoir de le rendre. Cependant il ne confiait pas volontiers son attelage à des mains étrangères.

— Gervais a-t-il de l'ouvrage? demanda-t-il, à la solliciteuse, dans l'espoir de trouver un biais qui lui permît d'écouter son cœur, tout en respectant ses scrupules de propriétaire.

— Oui, Claude, grâce au ciel! répondit Gervaise; en ce moment, il est bien occupé.

— Alors, ça le dérangera de labourer son champ.

— Dame, c'est bien le moins.

— Une journée perdue, mère Gervais, c'est de l'argent de moins au bout de la semaine, et l'argent est rare. Réflexion faite, nous irons, un de ces matins, Tranquille et moi, bâcler la besogne. Ce sera l'affaire de quelques heures. Par la même occasion, nous ensemencerons votre champ. J'ai justement un blé de semence qui vous donnera, l'année prochaine, des épis dont vous me direz des nouvelles, après la *passée* d'août.

— Ah! Claude, s'écria Gervaise, votre maison est toujours pour nous la maison du bon Dieu! S'il nous fallait mettre, au bout les uns des autres, tous les remerciements que nous vous devons, le chapelet en serait si long que, à nous tous, nous ne parviendrions jamais à l'égrener jusqu'au bout.

— Alors, autant ne pas commencer, mère Gervais. On doit s'entr'aider; je suis sûr que, à ma place, vous feriez comme moi. Donc, n'en parlons plus.

— Mais regarde donc, Claude, interrompit Marguerite, regarde donc comme te voilà gentiment guêtré?

— Oui, répondit le fermier en caressant les blondes chevelures des enfants, me voilà tout équipé pour monter au ciel; allons, mes petits anges, déployez vos ailes, et en route vers le paradis.

— Tu sais bien que nous n'avons pas des ailes, dit Modeste en son langage enfantin.

— Eh! quoi, vous n'avez pas d'ailes? tiens, c'est vrai, je m'étais trompé... vous êtes tout simplement de petits démons. Vite, vite, dégagez mes jambes, que je me sauve! vous sentez le roussi... à moins que ce ne soit le

souper qui brûle, ajouta gaiement Francœur en faisant un pas vers la ferme, et, en ce cas, il serait plus que temps de se mettre à table.

— Ah! bon Jésus, que vous êtes heureux!

— Comment, mère Gervais, vous êtes encore là!

— Mon Dieu, oui; et demandez-moi pourquoi? je pleure comme une bête, rien qu'à vous voir et à vous entendre ; après ça, vous me direz : chacun pleure à sa manière... C'est un drôle de mélange, allez! Ça me porte contentement de vous voir tant de bonheur, et j'en pleure de joie ; ça me porte ennui de comparer mon ménage au vôtre, et j'en pleure de chagrin : arrangez-moi ça!... Allons, mon petit Christian, dis bonsoir et merci à tout le monde; il est temps de regagner notre purgatoire.

Mais le bambin n'en étreignit que plus étroitement celle des jambes de Claude à laquelle il s'était cramponné.

— Papa, s'écria Modeste, comme elle l'avait fait le matin, je ne veux pas qu'il s'en aille.

— Ah! diable!

— Papa, reprit à son tour Christian, je ne veux pas m'en aller.

— Ah ! sapristi !

— Papa, nous voulons dormir dans le même dodo.

— Nom d'un petit bonhomme, voilà que ça devient sérieux.

— Je veux être ton petit garçon, ajouta Christian.

— Il me semble qu'ils veulent beaucoup de choses, dit le fermier.

Marguerite riait de tout son cœur.

— M'est avis, mère Gervais, dit Claude, que vous ferez sagement de nous tirer votre révérence.

— Comment! que je vous laisse mon *fieu?*

— Refuser à Modeste un si gentil camarade de lit, ce n'est pas possible; je serais un père sans entrailles.

— Mais...

— Vous n'êtes pas partie?

— Cependant, mon voisin...

— Vous n'êtes pas déjà loin?

— Je ne sais pas trop...

— Un mot de plus, mère Gervais, et je mets mon chien à vos trousses; gare à vos mollets!

— Alors, je me tais et je me sauve! Demain, au matin, je viendrai vous débarrasser du mioche.

Mais, le lendemain, quand la bonne femme voulut emmener Christian, les enfants se montrèrent si malheureux, versèrent tant de larmes, ils prièrent si bien, qu'il fallut renoncer à les séparer.

Le lendemain, même désespoir, mêmes supplications.

Marguerite dit alors à Gervaise :

— Puisqu'ils s'aiment tant, laissons-les ensemble.

Le troisième jour, la mère nourrice arriva chargée d'une malle. Impossible de découvrir les enfants; ils s'étaient cachés.

— Puisque c'est ainsi, dit Gervaise en riant, je ne viendrai plus vous redemander le petit ingrat. Quand il vous gênera, vous le renverrez. En attendant, voilà son *butin*, car ça en use des effets et du linge!

Peut-être bien que, sur le premier moment, la Gervaise s'en alla le cœur gros; mais nous nous rappelons qu'elle savait allier les sensations les plus disparates; aussi est-il permis de supposer que, toute tendresse à part, la perspective de toucher désormais des mois de nourrice sans avoir la peine de les gagner n'était pas précisément de nature à la désespérer plus que de raison.

Du reste, la chaumière des Gervais n'était plus aussi

misérable que par le passé ; grâce aux bienfaits de Claude et de Mme de Bussières, il y régnait maintenant une aisance relative. Débarrassée du petit baron, Gervaise allait pouvoir *se louer*, elle et ses quatre aînés, pour travailler aux champs ; soit une trentaine de francs par mois ; Christian en rapportait trente autres. Gervais, de son côté, gagnait par semaine un écu de six livres. Tout cela ne faisait pas bien loin de cent francs par mois ; or, au village, cent francs, c'est une somme.

Il n'y eut que le frère de lait de Christian — il s'appelait Guillaume — qui ne fut pas satisfait de se voir séparé de celui dont il avait toujours partagé le plus assidûment les jeux et les tartines.

Mais la Gervaise n'était pas femme à se préoccuper de si peu. Trop bénie du ciel, elle avait maintenant dix enfants, au lieu de huit, et toutes les économies, fût-ce celle d'une seule petite bouche, étaient bonnes à réaliser.

— Ces Francœur, disait-elle, ce soir-là, à son homme, c'est de braves gens, tout de même ; on n'en fait plus guère de cet acabit ; nous en avons eu de la chance de les avoir pour voisins. Il fait toujours bon à vivre dans les entourages de ceux qui ont de quoi. Aussi, attends voir qu'ils aient jamais besoin de nous ! Je ne le souhaite pas, mais ils apprendraient alors de quel pied se mouchent les Gervais.

A l'heure du coucher, quand toute sa marmaille fut à genoux, après cette invocation qui terminait leur naïve prière : « Mon Dieu, conservez la santé à papa, à maman, à toute la famille. » Gervaise ajouta :

— Et aux Francœur !

— Et aux Francœur ! répétèrent les petits.

— A l'avenir ne les oubliez jamais, mes chéris ; c'est à eux que vous devez d'être mieux nourris et mieux vêtus.

Ce texte fut désormais de fondation.

Puis, la bonne femme, voltairienne instinctive et sans le savoir, se dit à part elle :

— Si cette petite prière ne leur fait pas de bien, elle ne peut toujours pas leur faire de mal.

VIII

Par une tiède journée du mois d'août, Mme de Bussières, condamnée depuis plusieurs mois à ne pas sortir, se sentit assez forte pour entreprendre, en voiture, le voyage de Chamblay.

Grand fut son étonnement de trouver la maison Gervais presque à l'abandon, c'est-à-dire à la garde d'un enfant de neuf ans, qui en surveillait cinq autres, dont le dernier encore au berceau.

— Où est ta maman, mon petit ami? demanda la baronne à ce respectable chef de tribu.

L'enfant n'avait aucun mot d'ordre ; il répondit un peu effarouché et en se promenant le nez sur la manche de sa chemise :

— Elle travaille aux champs.

— Et mon fils? Elle l'aura sans doute emmené avec elle?

— Oh! non, madame ; Christian n'est plus avec nous depuis bien longtemps.

— Comment! Que me dites-vous là! Mais où est-il donc? demanda la jeune mère avec inquiétude.

— Il est chez les Francœur; il s'y plaît mieux que chez nous... Je voudrais bien y être aussi, moi, chez les Francœur! on y mange toutes sortes de bonnes choses.

— Est-ce bien loin d'ici? Peux-tu me conduire?

— Pas bien loin ; je vas vous montrer le chemin de leur *demeurance;* il n'y a que le pré à traverser, et la passerelle du *riolet.*

Après avoir généreusement récompensé son guide, Mme de Bussières, impatiente et peu rassurée, se dirigea, aussi rapidement que le lui permettait son état de faiblesse, vers la riante demeure qu'on venait de lui désigner.

Avant d'ouvrir la claire-voie qui servait d'entrée à la cour de Claude, la baronne, légèrement oppressée, s'arrêta un instant, et promena dans cette cour un regard curieux.

Marguerite, en coquet déshabillé d'indienne, était assise sous les arbres de l'enclos, non loin de l'habitation ; elle raccommodait une jaquette d'enfant que Mme de Bussières put reconnaître comme faisant partie du trousseau de son fils. A la droite de la jeune fermière, si près d'elle qu'elle n'avait qu'à tendre le bras pour y toucher, se balançait un large hamac, solidement fixé aux troncs de deux pommiers.

Dans cette couche aérienne sommeillaient Christian et Modeste.

Marguerite n'avait ni vu ni entendu s'approcher la visiteuse, inconnue pour elle.

Stella, une énorme chienne de berger, blanche comme

l'hermine, avait bien essayé de la signaler par un jappement sourd, mais sa maîtresse lui avait fait de grands yeux, en désignant le hamac.

Cela signifiait :

— Voulez-vous bien vous taire, Stella, et ne pas réveiller les petits!

Stella avait obéi, comme une intelligente bête qu'elle était.

Marguerite eut donc à réprimer un cri de surprise, lorsqu'elle vit tout à coup surgir à ses côtés, presque à l'état de fantôme, une élégante jeune femme, distinguée de traits et de tournure, mais si pâle que la blanche mousseline de sa robe s'en affaiblissait.

— Vous êtes madame Francœur, dit la baronne en saluant Marguerite avec un doux sourire.

— Oui, madame, répondit la fermière d'une voix un peu émue, je suis la femme de Claude Francœur et votre très-humble servante.

Puis, surmontant son embarras, elle ajouta :

— Quant à moi, madame, je n'ai pas besoin de vous demander qui vous êtes, attendu que, depuis plusieurs mois, j'ai sous les yeux votre portrait vivant. Tenez, poursuivit-elle en soulevant une sorte de moustiquaire qui entourait le hamac, regardez ce gentil vous-même...

En voyant son enfant si frais, si rose, si propret, si ferme de chair et si beau de santé, Mme de Bussières tendit la main à Marguerite.

— Que je vous dois de reconnaissance! dit-elle ; oh! merci! merci!

Et, attirant affectueusement à elle la jeune paysanne rouge et confuse, elle lui donna un de ces longs baisers dans lesquels l'âme se fond tout entière.

Rien de gracieux et de touchant à voir comme le

tendre épanchement de ces deux femmes de conditions si différentes, et que le plus doux des sentiments, l'amour maternel, réunissait autour du même berceau!

Christine regardait Marguerite avec des yeux ravis! elle la trouvait belle de cette double beauté qui résulte de la pureté des traits et du rayonnement de l'âme.

De son côté, Marguerite contemplait avec une sympathie mêlée d'attendrissement cette mélancolique jeune femme, ravagée par la souffrance et par le chagrin. Ses yeux seuls vivaient; mais quels yeux divins! et surtout quels regards, plus doux qu'une caresse!

Le contraste était frappant : chez l'une, la richesse, le dépérissement, la fatigue de vivre ; chez l'autre, le travail, la santé, l'existence épanouie dans toute sa fleur, le bonheur paisible et presque parfait raconté par tout ce qui l'entourait : une belle thèse, vivante et palpable, à développer pour le moraliste.

Marguerite avait aidé la baronne à ôter son chapeau et sa mante. Elles ne s'étaient encore vues qu'un instant, et il leur semblait déjà qu'elles s'étaient toujours connues.

— Et, maintenant, dit la fermière, embrassons nos enfants.

— Quoi! les réveiller?

— Oh! n'ayez crainte, madame, ils ont un bon réveil.

— C'est égal, laissons-les dormir et causons. Je vais me contenter d'effleurer leurs joues, car mes lèvres sont impatientes.

— A votre volonté, madame.

Cette jolie tâche faite et refaite, la baronne reprit :

— Nous avons bien des choses à nous dire : expliquez-moi donc, chère belle, comment il se fait que Christian

soit installé chez vous, ce dont je suis d'ailleurs toute ravie?

Marguerite raconta ce que nous savons.

— On verserait ici bien des larmes, si vous nous enleviez votre fils, ajouta la fermière lorsqu'elle eut fini.

Mme de Bussières n'avait jamais entendu parler des Francœur. Elle ne connaissait pas leur situation réelle, et, tout en voyant la jeune fermière entourée d'un certain bien-être, elle pouvait, elle devait même éprouver quelque scrupule à accepter ainsi, pour son fils, une hospitalité gratuite.

— Je ne serai pas si ingrate que cela envers la Providence, reprit-elle ; Christian perdrait trop au change. Toutefois, il me paraît juste que nous prenions quelques arrangements. La rémunération doit suivre la peine ; non pas que j'espère la proportionner au service rendu ; mais...

— Chère madame, interrompit Marguerite, je vous en prie, ne parlons pas de ça! Ce serait nous ôter tout le plaisir, et, d'ailleurs, mon mari ne voudrait pas... La seule chose possible, le seul arrangement d'amitié est que nous restions comme nous sommes; Christian sera toujours censément chez les Gervais. Là, vrai, madame, ils ont bien besoin de la pension du petit....

— Mais, cher bon cœur que vous êtes, je ne pensais pas le moins du monde à la leur ôter ; seulement...

— Si vous voulez leur ajouter quelque chose... pour nous.

— Qui sera pour eux, n'est-ce pas? acheva la baronne en souriant ; oh! avec le plus grand plaisir!

— Ce sera une bonne œuvre...

— Faite à vos dépens, ma toute belle.

— Mettons que nous la ferons de moitié.

Marguerite n'était pas Gervaise, il s'en fallait de tout point. Ce qui manquait extérieurement à la jeune fermière pour en faire une dame était peu de chose ; et quant à la fierté du cœur, aux délicatesses du tact, il ne lui manquait rien du tout.

La baronne le sentait bien ; aussi se demandait-elle avec un peu de honte ce que cette mère dévouée devait penser d'une femme qui se dégageait ainsi au profit des autres, du soin d'élever son fils.

De là aux confidences, il ne devait pas y avoir bien loin. Mme de Bussières raconta à sa nouvelle amie les chagrins intimes de son intérieur. Elle les lui raconta avec ménagement, en effarouchant le moins possible sa candeur, et pour la seule intelligence de la situation, comme nous l'avons fait nous-même par respect pour celles qui nous lisent.

— Vous le voyez, dit en terminant la désolée, je n'ai rien à attendre de la justice de mon mari. Il y a des torts que le temps efface ; ceux de M. de Bussières s'aggravent par leur durée même ; il a besoin que je paraisse coupable pour faire excuser sa propre conduite ; il aurait, demain, l'irréfragable preuve de mon innocence qu'il la répudierait, pour ne pas se donner le démenti du passé.

Marguerite voyait trouble dans ces secrètes horreurs ; mais son cœur lui disait qu'elle avait là, devant elle, une femme pure et persécutée ; aussi, dans un élan de commisération touchante, prit-elle la main de la baronne, qu'elle porta pieusement à ses lèvres.

— Vous me croyez, vous, dit Christine, et je vous en remercie ! M. de Bussières, lui aussi, me croit, j'en suis presque sûre ; seulement, ainsi que je viens de vous le dire, il entre dans ses calculs de douter. J'ai donc le devoir d'interdire, autant que possible, à ce pauvre en-

fant le toit paternel. Si votre désir de le garder reste le même, je le laisserai à vos soins jusqu'à ce qu'il ait l'âge d'entrer en pension...

— Tant que vous voudrez, chère madame.

— L'essentiel est que Christian n'ait jamais conscience de la conduite de son père, et que, à défaut d'affection, il lui garde au moins le respect.

En ce moment, une légère rumeur se produisit dans le feuillage des pommiers, et deux petites têtes sortirent du hamac.

— Allons, Christian, mon mignon, dit Marguerite, ouvre tes beaux yeux, et viens embrasser ta maman.

L'enfant frotta ses paupières, se roula sur lui-même, et parvint à se mettre sur ses genoux. Une fois dans cette attitude, conquise à grand'peine, il promena sur les deux femmes un regard étonné, et, finalement, se jeta au cou de Marguerite, qu'il mangea de baisers.

De pâle qu'elle était toujours, Mme de Bussières devint livide ; et, s'étreignant le visage à deux mains, elle fondit en larmes.

— Voyons, chère madame, remettez-vous, dit vivement Marguerite ; si le petit est d'abord venu à moi, c'est par habitude ; vous savez bien que les enfants ne raisonnent pas.

— Hélas! ma bonne Marguerite, — laissez-moi vous appeler ainsi, — ils ne raisonnent malheureusement que trop juste, car leur raison est de l'instinct, et l'instinct ne se trompe pas. Comment me préfèrerait-il à vous, moi une étrangère qu'il connaît à peine? Les soins de chaque jour venant de vous, c'est à vous qu'il les rétribue en caresses. Il a raison, et je ne puis pas même lui en vouloir pour cela... Quand il sera grand, si Dieu me prête vie, je lui dirai tout, et il me rendra peut-être son

affection ; mais, d'ici-là... Ah ! c'est égal, il vient, sans s'en douter, de me faire expier bien cruellement les torts de son père !

— Un peu plus de courage, chère madame ! Vous prenez du chagrin à plaisir. Ces soins que je lui donne, maintenant que vous voilà mieux portante, vous viendrez les partager aussi souvent que possible ; alors, il ne s'y trompera plus.

Et, déposant le petit garçon sur les genoux de sa mère en larmes :

— Allons, Christian, ajouta-t-elle gaîment, fais chaude fête à ta belle petite maman ! Si tu savais comme elle t'aime, et comme elle vient de loin pour te voir ! Embrasse-la fort, bien fort ! Encore plus que ça ! Ne sois pas honteux, mon chéri ! montre-nous toutes tes gentillesses ! Fais voir à ta maman que tu es un brave enfant, un vaillant garçon ! Attends, attends, Modeste va te prêcher d'exemple.

Elle prit la petite dans le hamac, l'installa à son tour sur les genoux de Mme de Bussières, puis, du geste, de la voix, du sourire, avec un entrain charmant, elle les amena à déployer toutes leurs grâces mignonnes, toutes leurs enfantines naïvetés.

Maintenant, la baronne pleurait de joie, car elle ne s'était jamais trouvée à pareille fête.

Une partie de la journée s'écoula ainsi, heureuse et rapide, en jeux de toutes sortes, en caresses sans fin : quatre enfants au lieu de deux.

Et que de pleurs, que de faux départs, que de retours soudains, lorsqu'il fallut se quitter !

Se quitter ! ah ! le vilain mot... parfois si joli !

Mme de Bussières promit de revenir, et elle tint parole dès le lendemain.

Cette fois, elle fit la connaissance de Claude, dont

elle put bientôt apprécier la droiture, le désintéressement et la loyauté. De même que sa femme, le jeune fermier portait sur son mâle visage le reflet de toutes ses précieuses qualités.

Durant toute la belle saison, la baronne put continuer ses visites sans interruption. Maintenant qu'elle avait conquis le cœur de son fils, elle ne pouvait plus s'en passer.

Quand vint l'automne, elle dut compter avec ses forces, et ne plus entreprendre le voyage de Saint-Martin-des-Bois à Chamblay, que lorsqu'elles le lui permettaient.

Naturellement, dans ces intervalles, la maladie de la pauvre mère se compliquait de la désolation où elle était de ne pouvoir aller à la ferme.

Christine écrivait alors à Marguerite quelques lignes de regret.

Un jour, à la suite d'une de ces lettres, qui respirait un découragement profond, l'excellente Marguerite conçut la pensée d'aller porter à Mme de Bussières la consolation qu'il lui était interdit de venir chercher elle-même.

Mais comment faire? Il ne pouvait être question d'aller au château braver la défense du maître.

Après y avoir longuement réfléchi, Marguerite écrivit le billet suivant :

« Chère Madame,

» Lundi, à deux heures, à l'endroit dit la *Garenne*.
» où il y a une croix de pierre, derrière votre parc.

» M. FRANCŒUR. »

La jeune fermière connaissait les futaies de Saint-Martin-des-Bois pour y avoir passé à diverses reprises.

Elle s'était rappelé ces détails de la garenne et de la croix, jugeant que ce site isolé, à une simple portée de fusil du château, serait favorable à l'entrevue qu'elle préméditait.

Malheureusement, ce fut M. de Bussières lui-même qui reçut cette lettre des mains du piéton. Il la tourna et la retourna ; elle lui brûlait les doigts. Qui, diable ! pouvait écrire à sa femme ! Elle n'était en correspondance avec personne, de son aveu du moins. Il y avait assurément un mystère là-dessous. Il tenait peut-être la preuve qu'il cherchait depuis si longtemps. Enfer et vengeance ! Le bon tour à jouer à cette médecine qui se prétend légale et accorde à la malice des femmes deux mois d'élasticité pour qu'elles vous trompent plus à l'aise !

Le baron n'était pas homme à respecter, en cette circonstance, le cachet d'une lettre ; et, à vrai dire, beaucoup de maris eussent agi comme lui.

— Francœur ! se dit-il après avoir lu, je ne connais pas ce nom-là. Quelque freluquet qu'elle aura connu chez sa tante, avant son mariage. Un rendez-vous dans la *garenne*, à mon nez et à ma barbe, rien que cela ! mais nous y serons trois, mon gaillard, et alors vous verrez un peu de quel bois je me chauffe ! Ces imbéciles de médecins ! C'est égal, l'ignorance a son bon côté, et, bien que je me doutasse de la chose, cela ne laisse pas que de vous porter un coup... Pourvu que ma digestion n'en souffre pas !

M. de Bussières recacheta la lettre de Marguerite, et la laissa parvenir à son adresse, comme si elle n'avait pas été interceptée au passage.

Le lundi suivant, à l'heure indiquée pour le rendez-vous, il était caché dans les taillis de la *garenne*, muni de deux pistolets ; car, malgré ses travers et quelques

goûts de bas étage, nés de l'inaction, de l'ennui, de l'inutilité de sa vie, c'était après tout un gentilhomme de bonne souche, bien décidé à ne pas faire bon marché de son honneur outragé.

Un peu avant deux heures, il vit arriver Christine, faible, languissante, se traînant à peine, et jetant autour d'elle des regards défiants, comme si elle avait eu crainte d'être vue.

Elle cachait sous sa mante un paquet de petite dimension.

— Qu'est-ce que cela peut être? pensa le baron. Est-ce qu'elle me dévaliserait, par hasard, pour défrayer cet insolent monsieur de ses voyages sur mes terres? Il ne manquerait plus que cela!

Mme de Bussières se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit au pied de la croix de pierre. Toute sa personne accusait la prostration, l'inertie; ses yeux seuls étincelaient d'espérance et ne quittaient plus le chemin par lequel devaient arriver Christian et Marguerite, car elle était bien sûre que cette dernière ne viendrait pas seule.

Le baron la contemplait de loin, à travers un épais feuillage.

— Quel air d'innocence! se disait-il; fiez-vous donc à l'enveloppe menteuse des femmes, à cette peau d'agneau immaculé qui cache des appétits de louve et des roueries de serpent! Ma parole d'honneur! on lui donnerait le bon Dieu sans confession...

Puis il ajouta, toujours mentalement, en regardant à sa montre.

— De mon temps, les hommes étaient plus exacts. Jamais, en pareille circonstance, je ne me serais permis de faire attendre une femme du monde. J'en suis pour ce que j'ai dit : C'est quelque croquant, quelque bel-

lâtre, qui se trouvera peut-être très-embarrassé de l'honneur que je vais lui faire d'échanger une balle avec lui... Il est capable de me faire manquer ma collation de trois heures et demie.

M. de Bussières se trouvait sans doute mal à l'aise, car il fit un mouvement pour changer de place. Le chien d'un de ses pistolets rencontra une branche d'arbre, et le coup partit, renvoyé d'écho en écho par toute la futaie.

Christine se leva d'un bond, et poussa un cri de terreur.

Le baron la rejoignit en deux ou trois enjambées, avant qu'elle eût le temps de s'y reconnaître, et lui mettant la main sur la bouche :

— Sur votre vie, madame, dit-il à voix sourde, pas un mot! pas un signe! pas un geste! je sais tout!

— Tout! répéta machinalement Mme de Bussières, plus morte que vive, en se laissant retomber au pied de la croix.

— Malheureuse! continua le baron, vous ne nierez plus cette fois! Je vais vous voir étalée dans toute votre honte ; car il va venir, n'est-ce pas? Je voulais vous surprendre, là, tous les deux ; le hasard en a décidé autrement ; mais, nous allons le laisser venir, et malheur à lui!

— Au nom du ciel, monsieur, dit la jeune femme d'une voix suppliante, quels sont vos projets? Qu'est-ce qu'il vous a donc fait?

— Comment! ce qu'il m'a fait?

— Je vous laisse bien tranquille ; je ne vous demande jamais rien pour lui ; je ne vous en parle même pas...

— En vérité, reprit le baron, pour oser me braver ainsi, madame, il faut que vous ayez perdu la tête, ou bien toute pudeur...

Mme de Bussières ne comprenait pas, elle ne pouvait pas comprendre. Au milieu de la bagarre, le paquet qu'elle avait apporté s'était étalé par terre ; des massepains, des gimblettes jonchaient le sol. Par habitude, tout en jetant feu et flamme, le baron s'était mis à en croquer quelques-uns.

— Hélas! dit Christine, je les avais apportés pour lui.

— Hein! fit le baron.

— Pauvre enfant! il aurait mieux fait de ne pas naître.

M. de Bussières regarda sa femme ; pour le coup, il la croyait folle, et il oublia, un instant, les griefs qu'il croyait avoir.

Pendant ce temps, Marguerite, tenant Christian par la main, doublait l'angle d'un sentier, à quelques pas de là ; à la vue d'un homme qu'elle ne connaissait pas, mais que, à son costume, elle prenait avec raison pour M. de Bussières, elle s'arrêta, ne sachant plus si elle devait s'avancer ou reculer.

Toute faible qu'elle était, Mme de Bussières eut un de ces accès de courage, fréquents chez les mères, lorsqu'il s'agit de sauvegarder leurs petits.

— Monsieur, dit-elle en se levant avec dignité, je ne faisais que vous mépriser ; maintenant, je vous hais! Je vous défends de faire un pas vers cet enfant!... Si Dieu vous inflige la punition de douter de lui, c'est bien fait : vous ne méritez pas d'avoir un fils... mais il n'en est pas moins le mien...

— Quoi! balbutia le baron, c'est là le... le petit qui est en nourrice à... à chose?

— Avant d'arriver jusqu'à lui, acheva Mme de Bussières, vous me marcherez sur le corps.

— Dieu m'en garde! reprit le gentilhomme tout honteux de son équipée.

Et, très-enchanté, au fond, de n'avoir à tuer personne, il prit, en quelque sorte, la fuite, dans une direction opposée à celle que Marguerite hésitait à suivre.

Ridicule par son résultat, mais terrifiante dans la forme, cette scène n'en impressionna pas moins M[me] de Bussières à ce point qu'elle en fut réduite à garder le lit pendant quelques semaines.

Au bout de ce temps, il se produisit un mieux sensible dans son état : l'un des derniers jets de la lampe qui s'éteint.

Elle revint alors à Chamblay aussi souvent que possible ; elle ne se trouvait bien que là ; elle aurait voulu y vivre toujours. Christian s'était tendrement attaché à elle. Chaque jour, lorsqu'il faisait beau, il guettait son arrivée. Dès que la voiture de sa mère apparaissait au sommet de la côte, il appelait Modeste, et tous deux, luttant de vitesse, couraient à la rencontre de la chère désirée.

— Ah! ma bonne Marguerite, disait la jeune femme en se laissant adorer et dorloter — une rareté pour elle — si la vie a de grands déboires, qu'on ne mérite pas toujours, elle a aussi de larges compensations qu'on ne mérite pas davantage. Que serais-je devenue sans vous? Ici, j'ai au moins la consolation de voir grandir mon fils dans un milieu où il ne reçoit que de bons exemples et de saines leçons qui lui profiteront quelque jour... S'il m'était donné d'habiter près de vous, je guérirais peut-être... Que j'aperçoive seulement, de loin, la feuillée de votre closerie, que j'entende la voix de nos chers enfants, et voilà que mes souffrances disparaissent comme par enchantement.

Selon la saison et la température, Marguerite installait la malade dans un fauteuil, au coin du feu,

sous la haute cheminée, ou bien à l'ombre des pommiers, sur l'herbe de la cour.

On étendait devant elle le tapis aux jouets. Les enfants venaient s'y rouler, rire, folâtrer... Parfois une petite révolte, un cri séditieux, une grosse larme chaude qui perlait sur la joue comme une pluie d'orage sur une rose-pompon... Mais le bonheur est fait de ces contrastes.

Pendant ce temps, la jolie fermière préparait quelque friandise ; le parfum en arrivait de loin, tout plein de promesses.

Si l'on était sage, c'était une récompense.

Dans le cas contraire, c'était un appât à faire valoir, une palme à conquérir, un motif pour qu'on ne fût plus méchant.

Ah! le bon temps! le joli temps! l'heureux temps!

Cette douce intimité, tour à tour interrompue et reprise, selon que Mme de Bussières souffrait plus ou moins, dura environ deux ans.

IX

A mesure qu'ils grandissaient, Christian et Modeste s'aimaient davantage; ils sympathisaient autant de caractère que de cœur; c'est-à-dire que, justifiant

l'humble nom qu'elle avait reçu au baptême, Modeste calquait, sans le savoir, ses habitudes et ses goûts sur ceux de son petit ami. Celui-ci, du reste, ne s'en prévalait pas pour faire le despote ; il était, au contraire, prodigue envers la fillette de sollicitude ingénieuse et de prévenances délicates. Il aurait tout fait pour lui épargner un bobo, une gronderie, ou pour lui causer une joyeuse surprise.

Modeste était déjà fière de cette supériorité de Christian ; elle y aidait même d'instinct, en se faisant plus faible, en se croyant plus protégée qu'elle ne l'était réellement.

Bref, dans leur milieu et à leur manière, Christian et Modeste jouaient cet adorable jeu de Paul et Virginie, qui, dès l'enfance, ouvre le cœur aux sentiments les plus tendres, et où il est bien rare que l'on ne gagne pas, pour plus tard, sinon le compagnon ou la compagne de sa vie, du moins un frère ou une sœur.

Mais, voilà que nos bambins grandissaient et qu'un intrus s'était avisé de venir rogner un peu la part, exclusive jusque-là, laissée aux amusements. Cet intrus était le travail. Nous devons ajouter que, présenté sous les apparences d'un plaisir nouveau, il n'avait pas été trop mal accueilli.

Christian de Bussières était maintenant un grand garçon de sept ans. Diable! Sept ans! Il n'y a plus à badiner! C'est le moment où, palais ou bicoque, on pose la première pierre du monument de l'avenir ; c'est l'heure où les princes sortent de gouvernante, pour devenir l'orgueil et le tracas d'un grave gouverneur.

Et les dents de sagesse, dont on affirme que la pousse commence aussi à cette époque! Notez que nous disons *commence*, car, pour beaucoup de personnes, elle ne s'achève jamais complétement.

Ah! mais non, monsieur le jeune homme! plus de hamac à deux, plus de berceau commun ; voici, désormais, votre chambre à vous; êtes-vous satisfait?

Christian ne le fut pas trop ; la communauté complète lui plaisait beaucoup. Cependant, sur cette affirmation, plus comique que sérieuse, que la réputation de Modeste l'exigeait ainsi, et surtout en raison de la petite importance que ce changement lui donnait, il finit par se résigner.

Quant à Modeste, dont le rôle était de s'abstenir, elle ne disait rien ; seulement, elle prenait son camarade par la main, et le regardait d'un petit air tendre à faire fondre toutes les neiges du *Jung-Frau.*

Cette chambre de Christian servait, en outre, de salle d'études. Par les mauvais temps, Mme de Bussières s'y installait, à l'heure de ses visites. C'était aussi là que Marguerite venait coudre. En quelques mois, les deux enfants y apprirent à lire et à écrire sans trop s'en douter.

Plus tard, l'horizon s'agrandit encore, et chaque jour, après le déjeuner, Christian portant les cahiers et les livres, ils partaient pour le presbytère, où les attendaient les leçons de M. le curé.

Ce petit voyage s'accomplissait sous la surveillance de Mouton.

Mouton, fils de Stella, et tout jeune encore, était un chien d'encolure solide, que l'on appelait ainsi par antithèse, parce que son précepteur, le berger Rustaud, lui avait appris à être aussi vorace et aussi méchant que possible.

— Dame! disait le gas normand, pour faire excuser son système d'éducation, faut qu'il puisse au besoin démolir un voleur de brebis et tenir tête à un loup.

Mouton avait même dépassé tout ce que son maître

espérait de lui : des culottes, parfois des mollets, les plus inoffensifs du monde, étaient sortis de ses crocs dans un état lamentable.

Le garde-champêtre s'en était ému, le conseil municipal aussi : il avait même été un instant question d'abattre l'animal pour cause de sûreté publique.

Mais, tout en répondant de son élève, Rustaud avait donné à entendre que, si on s'avisait d'y toucher, il « abattrait l'abatteur. »

Toutefois, Mouton avait trouvé son Carter — ou son Van-Hamburg — dans la petite personne de Christian. Pour cela, il avait suffi à l'intrépide enfant de ne jamais fuir devant la bête, de marcher toujours droit sur elle, et surtout de la prendre, non par le raisonnement, mais par le sucre et les friandises.

Mouton était ainsi devenu le chien damné, le garde-du-corps, l'auxiliaire de Christian. Sa férocité même, exercée non contre mais pour l'enfant, était une sauvegarde de plus. Il en était de Mouton comme de ce brigand que l'on prend à sa solde avant de s'aventurer dans les Abruzzes, ce qui vous garantit d'abord de lui, puis de ses confrères.

Voilà comment le terrible quadrupède avait été promu aux fonctions de confiance que nous le voyons remplir.

Arrivé au presbytère, Christian étendait le bras dans la direction de la ferme ; et il disait :

— Va voir maman !

Et non-seulement Mouton retournait au logis, mais il allait à la recherche de Marguerite jusqu'à ce qu'il l'eût trouvée ; après quoi, il aboyait à trois reprises, ce qui signifiait : « Ils sont arrivés à bon port. » Puis, il reprenait sa course, et allait s'étaler au soleil ou à la pluie,

devant la maison curiale, jusqu'à ce que sonnât l'heure du retour.

Bien que très-heureusement doués, Christian et Modeste avaient les défauts de leur âge. Ils sortaient, non des ateliers de Nuremberg, si célèbres par leurs bonshommes mécaniques, mais de la grande fabrique humaine, où rien n'est parfait. De là, de grandes propensions à l'école buissonnière ; aussi, de temps à autre, nos écoliers, sous un prétexte quelconque et même sans prétexte, capricieusement, follement, cédaient-ils au désir de secouer le joug bienfaisant de l'étude.

En cette rébellion au devoir, on commençait par tirer nonchalamment à gauche, par poursuivre des papillons, par courir pour courir.

Voyant cela, Mouton faisait entendre de longs gémissements ; puis il arrêtait les enfants, celle-ci par sa robe, celui-là par sa blouse, ou gambadait devant eux de manière à former obstacle à leur course. Par ces manéges, il réussissait parfois à ramener les fuyards dans la voie qui conduisait à l'école.

Mais, par exemple, avisait-on dans une haie d'épines un mûrier chargé de mûres bien noires et bien barbues, ou, dans un champ, un merisier tout resplendissant de la pourpre de ses fruits, au diable les gémissements de Mouton ! Christian escaladait la haie ou l'arbre, non pas sans laisser, ici ou là, quelques lambeaux de son pantalon et de sa blouse, et il jetait à Modeste, qui la recevait dans son tablier, la friande récolte. Alors on prenait place sur le dos d'un sillon ou sur la verte bordure du chemin, et l'on se barbouillait jusqu'aux oreilles, en faisant la part du menton.

Mouton, toujours gémissant, promenait sa douleur autour des maraudeurs ; on cherchait alors à l'amadouer par la gourmandise ou par la flatterie ; mais Mouton

restait aussi insensible à ces avances que les deux Romains de la *Décadence* de Couture.

Christian avait même essayé, en pure perte, de s'en faire un complice, en lui inculquant la passion des mûres.

Une fois bien avéré que l'impénitence était finale, que les deux marmots persistaient dans leur rébellion, Mouton se plantait une dernière fois devant eux, en les regardant d'une certaine façon.

C'était une manière de troisième avertissement, après quoi il s'en retournait tout seul vers la ferme, d'abord au pas, puis au petit trot, comme pour laisser aux délinquants le temps de se repentir, puis à fond de train et pour tout de bon.

— Va, sournois, traître, capon, lui criait alors Christian; va faire ton rapport à maman! On te connaît, monsieur le Saint difficile. Si, au lieu de mûres que tu n'aimes pas, je t'avais jeté une carcasse à ronger, tu n'aurais pas tant de scrupules. Mais, au retour, je te règlerai notre compte, et tu ne perdras pas pour attendre.

Une fois à la ferme, Mouton abordait Marguerite d'un petit air lamentable qui dévoilait tout de suite le pot aux roses à la mère inquiète. Celle-ci suivait le fidèle messager, à la recherche des réfractaires, qui s'étaient bien gardés de l'attendre. Mais le flair de Mouton ne tardait pas à les dépister, cachés derrière une haie ou blottis dans un champ de seigle.

Marguerite n'ayant pas l'habitude de gronder, les enfants ne mentaient jamais.

— Pourquoi n'êtes-vous pas chez M. le curé? leur demandait-elle.

— Parce que nous avons mieux aimé jouer, répondait

Christian, lequel prenait toujours le premier la parole dans les circonstances épineuses.

Le désordre de leur toilette un peu réparé, la mère se bornait à ajouter :

—Allons, marchez-devant moi... je crois bien que nous ne souperons pas joyeusement ce soir.

Ces simples paroles leur faisaient plus d'effet qu'une verte semonce ; et voici pourquoi :

Une de leurs tâches quotidiennes était de rédiger, chacun de son côté, une sorte de rapport de tout ce qu'ils avaient fait pendant la journée. Ces rapports accumulés étaient remis à Mme de Bussières, lors de ses visites ; mais, en attendant, Claude devait les trouver, chaque soir, sous son assiette, à l'heure du souper.

S'ils étaient satisfaisants, tout allait bien. On était gai, on mangeait de meilleur appétit, on bavardait davantage. Le repas achevé, Claude ne s'appartenait plus, il devenait la chose des deux enfants ; on se hissait sur ses genoux, on escaladait ses épaules, on l'enfourchait comme un cheval, on ébouriffait sa chevelure. Tours de force et d'adresse, sauts périlleux, culbutes aériennes, chutes prévues et imprévues, éclats de rire, assauts de folies, baisers pris au passage, rien ne manquait à la fête.

Dans le cas contraire, on soupait dans le plus profond silence, puis Claude prenait un livre.

Les enfants comprenaient que cela voulait dire : « Vous pouvez aller vous coucher. » Et, le baiser du soir froidement octroyé par le père mécontent, ils se retiraient le cœur gros.

Quelquefois, Christian se hasardait à dire, en manière de protestation :

— Nous ne le ferons plus.

Mais Claude restait inflexible et répondait simplement :

— Je l'espère.

Depuis quelque temps, un nouveau petit camarade était venu se joindre aux études, aux jeux, aux écoles buissonnières de Christian et de Modeste : c'était Guillaume, l'un des fils nombreux de la Gervaise et le frère de lait du petit baron.

Solide, bien pris de partout, plus grand qu'on ne l'est habituellement à cet âge, Guillaume était un véritable enfant de cette race normande qui semble bâtie de ciment et de fer. Les traits francs et ouverts, il plaisait tout de suite par une expression de droiture et de bonté. Il avait de beaux yeux noirs, pleins de vivacité; son front était un peu bas — le front du paysan — mais large et bombé, promettant l'intelligence et tenant ce qu'il promettait.

Son caractère ferme, fier, un peu sauvage, contrastait avec celui de Christian, plus facile, plus doux, plus uni; on eut dit que tous deux avaient déjà sondé l'avenir, ce qui ne pouvait être, et que le jeune paysan le redoutait, alors que l'héritier des Bussières n'avait que des sourires à lui envoyer.

Tous trois s'aimaient, du reste, et vivaient sur le pied d'une égalité parfaite, à cette nuance près que Christian en agissait un peu plus sans façon avec Modeste que ne l'osait faire Guillaume.

Bien entendu que cette nuance était presque imperceptible, et que personne ne s'en rendait compte, pas même le fils de Gervaise.

Claude Francœur avait remarqué cet enfant, une véritable fleur parmi les sauvageons qui composaient la famille Gervais ; il s'y était attaché, il avait vaguement fondé sur lui des projets que nous connaîtrons plus

tard, et, en attendant, il avait obtenu de Gervaise, non sans quelque difficulté, que le petit s'instruisît un peu, au lieu de garder les chèvres.

Claude, on l'a déjà remarqué sans doute, était un homme au-dessus de sa condition; il se tenait au courant des meilleures méthodes de culture, des simplifications nouvelles, des instruments de fraîche date; il suivait les comices agricoles, il étudiait, expérimentait, comparait. Beaucoup de bons et de beaux projets mûrissaient en lui; il aurait voulu, sous bien des rapports, transformer Chamblay. Malheureusement, il avait à lutter contre l'entêtement, contre l'ignorance, contre la routine : trois murailles de Chine qui vous arrêtent tout court si vous les attaquez trop ouvertement, mais qu'il est cependant possible de tourner avec de la patience et du temps.

Pendant l'hiver, Claude avait institué chez lui des veillées où la lecture remplaçait utilement les commérages et les contes de revenants. Quelques amis de choix, quelques cultivateurs se rassemblaient là. Claude leur lisait, non de lourds traités de morale qui les eussent tout de suite endormis ou chassés, mais des voyages intéressants, des romans honnêtes, desquels la morale se dégage toute seule, attrayante parce qu'elle amuse, et féconde parce qu'on s'en souvient.

Robinson, Gil-Blas, Paul et Virginie ont, à eux seuls, moralisé plus de gens que tous les in-folio réunis où l'on a, depuis quatre siècles, délayé quelques globules de sagesse dans des océans d'opium.

Peu à peu, on parla de ces lectures dans le village, et, du plus loin, on vint y prendre part.

Gervaise elle-même, si hostile aux livres qu'elle n'en voulait pas entendre parler, ne fut pas la dernière à répondre à l'appel de Claude. Il en résultait, à la vérité,

une économie de chauffage et de lumière qui pouvait bien ne pas être sans influence dans l'empressement de la paysanne.

Ce n'était rien, en apparence, que ces lectures; mais rappelez-vous ces fleuves qui commencent sous des broussailles, par un mince filet d'eau, et vous comprendrez le bien qu'elles devaient réaliser tôt ou tard.

Quelques mots maintenant sur l'emploi des jours de repos.

Mais, d'abord, une parenthèse, je vous prie :

Il y a des lecteurs qui commenceraient volontiers par la fin, ils voudraient connaître l'épilogue avant d'avoir lu le commencement ; ils trouvent sans doute que nous allons trop lentement.

Eh bien, nous en sommes désolé, mais nous n'écrivons pas pour ces lecteurs-là. Guillaume, Christian, Modeste, ces frais bourgeons d'aujourd'hui que nous verrons plus tard tout éclos, nous aimons à vivre avec eux, à les voir en germe, à constater leur croissance, à prévoir la récolte par les semailles, à préparer l'homme dans l'enfant, à juger de ce qu'il sera par ce qu'il est. Ce travail fait, toutes les impressions se déduisent ; c'est la compagnie de sapeurs qui devance le gros de l'armée et lui fraye, à coups de pioche, la route encombrée ; on sait alors où l'on va ! on n'a plus à demander : « Pourquoi cela? quel est celui-ci? » et l'action, bien engagée, se poursuit sans encombre.

En un mot, nous partons, non-seulement pour arriver, mais pour faire le chemin.

Nous en étions aux amusements des jours fériés. Or, dans les campagnes, il y en a beaucoup de ces vingt-quatre heures où chôme la charrue. Ce sont d'abord les grandes fêtes carillonnées, puis les fêtes accessoires dont regorge le calendrier, sans compter les lendemains et

les surlendemains, comme à Pâques et à la Pentecôte, sans compter aussi le jour qui précède, comme à la Noël. Joignez-y les jubilés, les anniversaires particuliers à chaque famille et les *assemblées* des villages voisins; si l'on ajoute à ce contingent les cinquante-deux dimanches de l'année, on aura un agréable total de cent jours de *farniente* au bout de l'an.

Sans doute le travail des champs est pénible et peu attrayant. Ensuite, dans les coups de feu, à la moisson, par exemple, ou lorsqu'il s'agit de rentrer les foins, on s'en arrange avec le bon Dieu, qui se prête aux accommodements.

Dans les campagnes, le chômage a son charme, parce qu'il a sa raison d'être, sa sécurité. Si le cultivateur cesse de travailler, c'est que le moment est venu où la terre travaille pour lui. L'inaction d'aujourd'hui se balance par les labeurs excessifs du lendemain ou de la veille, et, de toutes les façons, la récolte est au bout.

A la ville, au contraire, quand les hautes cheminées ne fument plus et que l'usine se ferme, c'est que la misère frappe aux portes et que le pain va manquer.

Or, la différence est celle-ci : l'ouvrier des champs s'arrête à la pauvreté; celui des villes dépasse souvent la misère.

Donc, à Chamblay comme partout, il y avait beaucoup de fêtes. Modeste était, tour à tour, reine des fileuses à la récolte du lin ; reine des glaneuses à l'époque de la moisson, puis reine de la galette aux jours de cuisson, et reine du pressoir. Ces couronnes éphémères, il va sans dire qu'elle les partageait avec Christian, sauf quelques cas où ce dernier donnait gentiment à entendre à sa petite amie, qu'il ne fallait pas absolument exclure leur camarade Guillaume de ces faveurs monarchiques.

Guillaume se montrait alors très-ému, très-embarrassé de sa dignité ; il avait l'air de comprendre que les couronnes n'étaient pas faites pour le front d'un fils de Gervaise ; il refusait, il rougissait ; souvent, il se cachait. Mais Christian allait le chercher et le ramenait par l'oreille, en lui disant :

— Sire, excusez-moi si je vous manque de respect.

Une ou deux fois par mois, le dimanche, on montait à cheval dès le matin :—Marguerite, en croupe de Claude, sur une jument appelée *Tontaine;* Modeste, en croupe de Christian, sur un jeune poulain issu de *Tontaine*, auquel revenait tout naturellement le nom de *Tonton*,— et on s'en allait passer la journée à Condé, chez le père Robertin.

Ces cavalcades n'étaient pas du goût de Guillaume ; il s'enfonçait alors tout seul dans les bois ; il était fort triste, et se disait que ses vrais dimanches, à lui, étaient dans la semaine.

D'autres fois, on attelait la carriole, et lesté de provisions, Mouton éclairant la route, on s'en allait aux fêtes des environs, à Mézidon, à Falaise ou ailleurs. On tirait aux loteries, on entrait dans les baraques, on ouvrait de grands yeux devant les phénomènes, et il en résultait un fonds de conjectures, de pourquoi et de comment, qui ne s'épuisait pas de sitôt.

Les visites des Robertin à la ferme alternaient avec celles des enfants à Condé.

Le vieux grand-père en était arrivé à confondre Christian et Modeste dans la distribution de ses caresses et de ses gâteries. Il lui semblait refleurir en deux rejetons, et sa joie en doublait.

Généralement, le lundi, l'école avait tort ; les trois enfants partaient bien avec l'intention de s'y rendre, mais on ne pouvait se dispenser de raconter à Guillaume

les incidents de la veille, que l'on avait vu ceci, admiré cela; les questions se multipliaient, les réponses aussi. On baguenaudait en chemin : le temps se passait bien vite... et, lorsque Mouton avait épuisé son répertoire de remontrances et d'avertissements, il s'en allait chercher Marguerite.

Mouton n'aimait pas le lundi.

Aussi, ce jour-là, le souper... mais on se rattrapait sur les jours suivants.

Ainsi s'écoulaient, à Chamblay, tranquillement et heureusement, les semaines, les mois, les années, comme un doux ruisseau bien limpide qui murmure sans cesse entre les mêmes rives, lorsqu'un triste événement vint y rappeler que le bonheur continu n'est pas de ce monde.

X

Un matin, Gervaise, en grand émoi, entra chez Marguerite.

— Vite, vite, dit-elle, le petiot! madame de Bussières est morte!

— Morte? s'écria Marguerite en fondant en larmes, Mme de Bussières est morte?

— On l'enterre à onze heures; M. le baron envoie

chercher le petit; il le croit toujours chez nous; faut pas qu'on se doute de rien. Le domestique et la voiture sont à notre porte; ils nous attendent.

— Morte! répétait Mme Claude.

— Hélas, oui, chère bonne dame, et plus heureuse que moi, car me v'là ruinée... Dire que, il n'y a pas plus de huit jours, elle était là où vous êtes, sur ce même fauteuil, quasiment bien portante. Bonnes gens, ce que c'est que de nous!

— Elle n'était pas bien forte, mais de là à mourir presque subitement... Avez-vous des détails, mère Gervais?

— Dame! elle est morte comme on meurt, quoi! parce qu'elle était au bout du rouleau... Il y avait du monde à dîner, même que le médecin en était, mais ça n'a rien fait; elle était restée dans sa chambre; tout à coup, on entend un cri, mais un cri! Les fourchettes s'arrêtent; M. le baron court, le médecin aussi... bref, on a trouvé la pauvre femme étendue sur le tapis, au beau milieu de sa chambre; à ce qu'il paraît, elle avait quelque chose de cassé dans la poitrine, je ne sais plus quoi; le domestique l'a pourtant dit : la rupture de... de... mais le nom n'y fait rien... Mon avis, à moi, est que ce sont les chagrins... Encore doit-on retenir sa langue!

Et, comme Marguerite continuait de pleurer :

— Faut se faire une raison. ma voisine, continua Gervaise; la plus à plaindre dans tout ça, c'est moi... Mais nous n'avons pas grand temps à perdre; faudrait avoir l'obligeance de m'arranger le petit en un tour de main.

Marguerite appela l'enfant; et, tout en procédant à sa toilette, elle lui apprit peu à peu le malheur qui le frappait, et en raison duquel on venait le chercher.

Christian ouvrait de grands yeux étonnés, car la mort

n'avait pas encore pour lui une signification bien exacte.

— Si ton père Claude était ici, ajouta la fermière, nous irions sans doute tous ensemble rendre les derniers devoirs à ta pauvre maman; mais il est à la ville, et je ne puis pas prendre sur moi de m'absenter d'ici. Ça me coûte gros, va, de te laisser partir seul!

— Mais je l'accompagne, moi! dit la Gervaise en se rengorgeant.

— Allons, embrasse-moi, et adieu reprit Marguerite! en étouffant ses pleurs. C'est la première fois que tu me quittes, depuis tantôt trois ans... Si j'allais ne plus te revoir!

— Maman, s'écria le petit bonhomme en pleurant à son tour, puisque mon autre maman est morte, je ne veux pas rester à Saint-Martin. Si je ne reviens pas ce soir, c'est que, bien sûr, on m'aura enfermé.

— Pas de révolte, mon Christian! Sois bien obéissant, bien sage, bien soumis. Fais voir à ton père que tu as été élevé par d'honnêtes gens. Va! mon bien-aimé, va! c'est la loi du bon Dieu, il faut nous y soumettre. Embrasse-moi encore!

Modeste était accourue, et ce fut bien une autre scène, plus touchante encore! Elle se rivait au cou de Christian; elle ne voulait pas le laisser partir; elle voulait aller avec lui, pour être plus sûre de le ramener.

Il fallut que Gervaise employât la violence pour couper court à cette scène d'adieux.

On arriva à Saint-Martin-des-Bois juste au moment où le convoi funèbre se mettait en marche. Ce fut donc derrière le cercueil de la mère que le père et le fils se virent pour la première fois.

Par respect humain, M. de Bussières se pencha vers l'enfant, et l'embrassa sur le front. Christian lui rendit

ce baiser du bout des lèvres, comme il l'aurait fait au premier venu.

Après la cérémonie, on revint, selon l'usage, à la maison mortuaire, pour y dîner. Dans les campagnes, cet usage résulte de ce que l'on fait souvent plusieurs lieues pour venir mettre en terre un parent ou un ami. On a consciencieusement pleuré le mort, c'est au mieux ; on est en règle avec son cœur, mais non avec l'estomac, et, comme il n'y a, le plus souvent, pas d'auberge, il est tout simple de se restaurer dans la maison du défunt, en l'honneur duquel on s'est déplacé.

On comprend que si, en pareille circonstance, la coutume était de réconforter ses invités, M. de Bussières n'était pas homme à y manquer. Si elle n'avait été de tradition, il l'aurait plutôt inventée.

On a beau dire, beau se targuer d'être fort et s'entourer le cœur d'un triple airain, il y a des moments où la fibre paternelle la plus coriace vibre malgré soi. En voyant son fils si naturellement gracieux et distingué, si bien tenu, si différent de ce qu'il se le figurait, une bouffée d'orgueil, sinon de tendresse, lui monta au cerveau, et prenant son héritier par la main, il fut, de groupe en groupe, dans la cour du château, répondre aux compliments de condoléance de ses invités.

On le complimentait aussi sur Christian, et il humait et encens comme s'il s'agissait de son œuvre morale, non moins que physique, comme s'il avait cultivé lui-même ce gentil rejeton, dont il n'avait pas même voulu entendre parler depuis plus de sept ans.

— Il n'était pas au château? demandait l'un.

— Je ne l'avais jamais vu, disait un autre.

— Il est cependant bon à montrer, ajoutait un troisième.

— Vous savez, répondait le baron en éludant, mais

d'un ton capable, l'éducation d'un garçon est une chose grave ; les mères les gâtent, au lieu de les mener virilement. Moi, j'ai voulu en faire un homme et le soustraire à cette influence ; mais j'avais l'œil dessus, sapristi ! et s'il s'était permis de broncher…

Ici, voyant que son fils le regardait d'un air étonné, et craignant qu'il ne fît œuvre d'enfant terrible, le baron jugea prudent de l'éloigner, et s'interrompant :

— Va rappeler aux servantes, mon bonhomme, dit-il, que nous avons faim, et demande-leur si on ne sert pas.

Christian ne se le fit pas répéter ; seulement, à la faveur du tumulte et de la foule, au lieu de gagner le corps de logis, il longea le mur des communs, traversa une cour de service où il avait remarqué qu'une porte charretière s'ouvrait sur les champs ; et, tête nue, il se mit à courir, comme un petit voleur, dans la direction de Chamblay.

Une seule personne avait remarqué cette manœuvre. C'était Gervaise ; mais elle était trop fine matoise pour ne pas comprendre que, à tout hasard, ses intérêts n'en pouvaient souffrir.

Le baron, sa tournée faite, l'ayant avisée dans un coin de la cour, fut à elle et la prit à part :

— Ma bonne femme, dit-il, vous êtes la nourrice de Christian, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur le baron, vot' très-humble servante.

Et elle fit une révérence pittoresque qu'aucun professeur de maintien ne lui avait jamais enseignée.

— Il me semble, reprit le hobereau, avec autant de belle humeur que ce jour de deuil pouvait le permettre sans inconvenance, que je vous ai fait peur une fois ou deux ; mais rassurez-vous, je ne suis pas aussi diable

que je suis noir. J'ai même à vous adresser mon compliment très-sincère sur la façon dont vous avez justifié la confiance que nous avons mise en vous. Sapristi! ça vous va de donner la becquée aux petits!

Gervaise étourdie, confuse, écarlate, prit le coin de son tablier, et se confondit en une révérence encore plus comique que la première.

— Cependant, poursuivit le baron, si bien que mon fils paraisse être chez vous, vous trouverez bon que je le garde.

La paysanne qui balançait gauchement le coin de son tablier, le porta à ses yeux.

— Il ne faut pas vous désoler, ma brave femme, reprit M. de Bussières; rappelez-vous que vous serez toujours la bienvenue au château.

Gervaise se mit à pousser quelque chose comme des beuglements.

— Voilà toujours de quoi vous consoler aujourd'hui, continua le baron en lui coulant deux louis, que la normande eut cependant la force de faire disparaître dans sa *pouquette;* revenez sous deux ou trois jours; nous règlerons le petit compte que vous pouviez avoir avec feu Mme de Bussières; et ce sera, pour moi, une nouvelle occasion de vous témoigner à quel point je suis satisfait... Ma parole d'honneur, on serait heureux d'avoir des enfants tout exprès pour vous les confier.

— Monsieur le baron est *ben* honnête! dit Gervaise, en baissant les yeux.

— Ainsi, c'est entendu, je le garde.

En ce moment, rentrait au château un fermier des environs, lequel avait profité de l'intervalle entre les funérailles et le repas pour aller donner ce qu'il appelait « un coup de pied » chez lui.

— C'est de vot' jeune gars que vous parlez, monsieur le baron? interrompit-il.

— Oui, mon brave, je ne veux plus qu'il me quitte; j'en ferai mon ami, mon camarade, mon convive; je lui apprendrai à chasser, à monter à cheval...

— Il y monte déjà, dit fièrement Gervaise.

— Voyez-vous ça! le gaillard! il tient de sa race! les Bussières ont toujours été des manières de centaures... Il faut que je m'applique aussi à lui faire un bon petit estomac d'autruche... Ça me distraira.

— En ce cas, reprit le fermier en riant, vous feriez peut-être bien d'envoyer quelqu'un à ses trousses, car je viens de le rencontrer courant à toutes jambes sur le chemin de Chamblay.

— Allons donc! il était là, il n'y a qu'un instant. Christian, Christian!

Mais l'écho seul répondit à cet appel.

— Du diable s'il vous entend, dit le fermier; au train dont il y allait, il doit être déjà loin.

Gervaise crut devoir intervenir :

— Il ne faut pas lui en vouloir, à ce cher petit, monsieur le baron, reprit-elle de sa voix pateline. Vous savez, les enfants, sauf vot' respect, c'est comme les bêtes : ça s'attache là où ça vit d'habitude. Tout ce beau monde, ça l'aura effarouché; il n'aura fait ni une ni deux, il s'en sera retourné chez nous. Ah! dame, c'est que, quand il a quelque chose dans la tête, il ne faut pas le contrarier.

— Cette fois, reprit M. de Bussières, je l'excuse... Mais il pourrait s'égarer, et je crois qu'il serait prudent d'aller à sa recherche.

— Oh! soyez tranquille, il doit avoir un compagnon de route qui est solide au poste, car j'ai vu Mouton rôder par ici.

— Qu'est-ce que cela, Mouton? ma brave femme?

— Mouton, monsieur le baron, c'est comme qui dirait un chien féroce...

— Il est mal nommé en ce cas.

— Un chien féroce pour tout le monde, continua Gervaise, mais que vot' petiot a endoctriné, que c'est à croire qu'il y a, là-dessous, de la sorcellerie. C'est tout comme saint Roch : quand on voit Christian, on voit Mouton...

— Oui-dà ! reprit le gentilhomme, chatouillé par ricochet dans son amour-propre, il paraît que le gaillard n'a pas froid aux yeux.

— Ni aux yeux, ni ailleurs, monsieur le baron, je vous le promets.

— C'est égal, nourrice, vous feriez bien de le suivre; un accident est si vite arrivé !

— Toute à vos ordres, monsieur le baron.

— Seulement, je réfléchis à une chose : il va y avoir ici, pendant quelques jours, du remue-ménage, des inventaires. des hommes d'ennui et de loi, le diable et son train ! mieux vaut que je vous laisse encore le fugitif pendant une semaine ou deux. Vous le raisonnerez, vous le préparerez à son installation qui, cette fois, sera définitive, car il ne s'agira plus de jouer des jambes. Si, au retour, vous ne le trouviez pas chez vous sain et sauf, vous m'expédieriez quelqu'un, et je ferais faire une battue; dans le cas contraire, pas de nouvelles bonnes nouvelles... mais j'y songe, faites un tour à la cuisine, et ne vous en allez pas sans biscuit. Décrochez quelque chose au garde-manger ou à la broche ; car le moins qui puisse arriver à notre petit diable, après une course pareille, c'est de mourir de faim en touchant au but.

— Oh! répliqua Gervaise, je lui avais bien « garni le jabot » ce matin, avant de l'amener.

— Parfait! dit le baron en souriant; vous êtes dans les bons principes; le jabot est toujours une chose qu'il est prudent de garnir... Allons, au revoir et à bientôt; je vous ferai prévenir quand je voudrai le petit.

A la cuisine, Gervaise déclina son titre et l'ordre du maître.

L'escadron volant des filles de service était dans son coup de feu.

— Servez-vous vous-même, lui répondit-on.

Comme on ne l'est jamais si bien que par soi, à ce qu'assure le proverbe, Gervaise ne demandait pas mieux. Elle déploya sa *pouche*, sorte de double bissac en toile, qui ne la quittait jamais et qu'elle savait, par expérience, pouvoir engloutir des cargaisons effrayantes. Et, sans avoir l'air d'y toucher, profitant des absences fortuites, des dos tournés, de l'attention absorbée ailleurs, elle se livra à un escamotage des mieux réussis.

Un chapon d'abord, que suivit une dinde; quant à celle-ci, ce fut le hasard; Gervaise n'y songeait même pas; mais, quand elle les vit là si également bien rissolés, si unis, si près l'un de l'autre que, du même coup de main, on pouvait faire deux volailles, elle n'eut pas le courage de les séparer. Ajoutez une motte de beurre, deux fromages, quatre pots de confitures variées et des fruits de diverses espèces. Gervaise allongea encore son bras rapace vers une étagère chargée de bouteilles de liqueurs et en prit une.

— Il faut que mon homme ait aussi sa régalade, se dit-elle; ça lui fera du bien de boire une goutte d'eau-de-vie avant de se mettre en route.

De ce côté le bissac était plein; à l'autre maintenant, car il fallait bien pouvoir l'équilibrer sur l'épaule.

— Ma mie, dit-elle à l'une des filles de cuisine, je vous prends ce reste de jambon.

— Vous avez bien sûr la berlue. nourrice, répliqua la servante, car c'est un jambon tout entier.

— Ah! bien, tant pis! fallait donc le dire! Maintenant qu'il a pris la poussière de ma « pouche, » il ne serait pas poli de le remettre à sa place. V'là-t-il pas une affaire!

Des bouteilles cachetées prenaient le frais dans une cuve pleine d'eau; la paysanne en pècha deux, non pour elle, mais encore pour son homme. Et puis, on ne mange pas sans boire, et M. le baron aurait été sans doute désolé d'étouffer quelqu'un.

Pour l'acquit de sa conscience, quoique personne ne pût l'entendre, Gervaise ajouta encore :

— Je vais vous prendre aussi quelques gâteaux.

Une douzaine de brioches compléta le poids.

— Faut bien songer aux petits, se disait Gervaise. Dites-donc, ma mie, ajouta-t-elle tout haut, en hélant une des servantes, M. le baron m'a recommandé de ne pas m'en aller sans biscuits : où donc qu'il y en a?

— Il n'y en a pas, répondit brusquement la cuisinière; mais, moi, à votre place, j'emporterais le château; comme ça vous seriez sûre de ne rien rater de ce qu'il y a dedans.

La pouche se trouvait à présent gonflée de comestibles comme un ballon, comme deux ballons de gaz. Après l'avoir placée en équilibre sur son épaule, la madrée commère détala avec la vitesse et la prudence du serpent. Quand elle eut gagné le bas de la côte Saint-Martin, elle se dit avec une joie intime, atténuée cependant par quelque amertume :

— Ah! mes pauvres enfants, si vous êtes trop misérablement vêtus pour que j'aie osé vous amener avec

moi à l'enterrement de notre Providence, vous goûterez du moins au repas de ses funérailles. Pendant quelques jours, vous allez vivre comme jamais vous n'avez vécu. Cette aubaine datera dans votre enfance et vous fera, dans le plus tard, regretter davantage la poule aux œufs d'or que nous venons de perdre. D'années en années, grâce à elle, nous sortions de la trop grande peine et, elle partie, j'en ai peur, nous allons, de mois en mois, retomber dans notre ancienne et dure misère.

Enfin à la grâce de Dieu !

XI

De retour à Chamblay, Gervaise alla d'abord, chez elle s'alléger de son lest, puis, ayant donné la clef des champs à ses chèvres, elle courut en toute hâte à la ferme.

Elle y trouva Christian triomphant de sa fuite, et racontant à la famille Francœur les événements de la journée.

L'enfant crut qu'elle venait le chercher et se réfugia derrière Claude.

— Sois tranquille, lui dit sa nourrice, ce n'est pas pour aujourd'hui, mais nous ne reculons que pour mieux sauter.

Elle raconta, à son tour, ce que nous savons de son entrevue avec M. de Bussières.

— Vous avez trop bien éduqué le petit, acheva-t-elle, et le père s'en est entiché. Il a sur Christian toutes sortes de projets que je ne comprends pas bien, entre autres celui de lui faire un estomac d'autruche; je vous demande un peu! comme si celui qu'il a ne suffisait pas!

Christian et Modeste s'étaient pris par la main et témoignaient de leur joie en s'embrassant étroitement.

A cet âge, quelques jours, c'est l'éternité.

— Satané sort! reprit la paysanne. V'là mes trente francs par mois qui sont morts aussi... Sans compter le reste. Je n'ai plus rien à espérer. Adieu mes trente francs! Cette fois-ci je puis bien faire la croix de clôture. — Ah! mes chers trente francs! je les regretterai toute ma vie et plus que je ne regrette mes quinze ans! Nous commencions à être un brin à notre aise, et puis patatras!

— Cependant, ma voisine, dit Claude en souriant, il me semble que vos affaires ne doivent pas trop mal aller.

— Vous dites vrai, Claude; je vous avouerai même que, depuis deux ans, grâce à la bonne chance, j'avais pu faire un magot de ma rente.

— Bravo, mère Gervais; c'est de l'économie, cela.

— Et de la bonne, car, depuis ces deux ans, je n'ai pas détourné une seule pièce de cent sous. Elles sont toutes entassées pêle-mêle, dans un coin bien caché, telles que Mme de Bussières me les a successivement données.

— Mais alors, voisine, vous n'en avez tiré ni bien ni profit.

— En apparence, non; en réalité, c'était toujours

tout pour nous, ça nous donnait du cœur au ventre et la paix de l'esprit. On prenait plaisir à se *casser* de travail, à se priver des moindres douceurs, et même du nécessaire, pour n'entamer pas les trente francs. Par exemple, il n'y a pas encore assez longtemps pour que je l'aie oublié, quand je tirais une langue de misère dont la longueur est venue bien souvent jusqu'à votre huche au pain et à votre marmite...

— Bah! quand il y en a pour quatre...

— Il y en a pour douze, n'est-ce pas, mon brave Claude? Oui, je sais cela... Eh bien! sitôt que j'avais en poche l'argent du gain de mon homme et du mien, crac! — pour citer une chose entre plusieurs — j'allais vite faire notre provision de sabots. Quand il en faut une paire chez nous, il en faut douze. Et je me disais, avec un contentement passager : « Cet hiver, mes enfants, du moins, n'auront pas froid aux pieds. Nous vivrons comme nous pourrons.

Les Francœur échangèrent un regard où se révélait leur attendrissement.

— L'achat fait et le boursicot vide, continua Gervaise, je me mettais martel en tête pour savoir où nous trouverions le pain de la semaine. Je n'en dormais pas, et que c'était des cauchemars à vous faire dresser les cheveux sur la tête! On maudissait le sort, on injuriait le diable guignon, on regardait d'un mauvais œil le bien du voisin...

— Un grain d'envie se glissait dans le cœur, quoi! interrompit le fermier.

— Oui, mon voisin ; on se disait : « Pourquoi ont ils, et pourquoi n'ai-je pas? » Le sang tournait à l'aigre ; on devenait méchant; et, durant le jour, on taillait sa besogne à la douce, sans tremper de sueur son front, ni attraper de courbature, à la manière des maçons et

de bien d'autres... Quoi qu'on fît, un peu plus ou un peu moins, c'était toujours la misère au bout de la semaine, au bout du mois, au bout de l'an. Comment s'intéresser à un pareil sort, même quand ce sort est le sien? — A quoi bon se mettre en frais de courage?

— Je vous ai pourtant toujours connue vaillante à la besogne, mère Gervais, dit Claude, naturellement observateur, et dont ce caractère original provoquait l'intérêt.

— Que voulez-vous, cher homme du Bon Dieu! poursuivit Gervaise; dix petits estomacs qui vous crient la faim sont un rude coup de fouet... Quoique ça, on rechignait; mais du jour où j'ai coulé dans un bas mes premiers écus, le ciel m'a toujours paru bleu, même lorsqu'il était noir. Moi aussi, j'avais de l'argent! moi aussi, j'avais de la soupe trempée pour le lendemain! A dater de ce moment, je n'ai plus eu qu'une pensée, celle de grossir mon magot : une véritable idée fixe.

— M'est avis que vous tourniez doucement à l'avarice, mère Gervais?

— Peut-être bien, Claude; mais la sécurité et le plaisir en sortaient tout de même. Mon homme et moi, les enfants *itou*, nous piochions double, et, d'un autre côté nous nous privions te priveras-tu! nous coupions quasiment les bouchées en quatre...

— Vous aviez tort, dit Francœur, et si je l'avais su...

— Nous parlions de sabots : eh bien! au lieu d'aller, comme de coutume, en acheter de neufs, à l'entrée de l'hiver, je tirais les vieux de leur coin, je les rafistolais avec du fil de fer, je leur mettais des emplâtres de cuir, et ils faisaient tant bien que mal, leur service. L'essentiel était de pouvoir se dire : « Il ne tiendrait qu'à nous de les remplacer. » Si nous n'avions pas eu d'argent,

nous aurions toujours été dans les transes de les voir se briser, et pour sûr, cela serait arrivé, allez, mon voisin! car voilà la justice du sort : le malheur attire le malheur... De même pour les habits : nous les portions qu'on voyait le jour à travers : mais nous n'avions pas froid. Il y a des idées qui vous réchauffent mieux les membres qu'un fagot qui flambe!...

— Bon pour vous, cela, mère Gervais, mais pour les enfants!

— Pour les enfants aussi, mon voisin. Je les éduquais comme ça. Quand ils criaient pour obtenir quelque chose, je vidais le bas aux écus, et je leur disais : « Nous avons de tout là-dedans. Si vous avez par trop froid, j'achèterai du froc pour vous faire des vestes; mais si j'achète du froc, adieu notre épargne, adieu nos belles pièces de cent sous. Tâchez donc d'avoir chaud... » et je les laissais courir tout l'hiver avec leurs blouses et leurs pantalons de toile, et ils avaient chaud!

— Oui, je comprends; c'est comme ceux qui dînent du fumet de la broche.

— Jour de Dieu! continua Gervaise qui s'animait à mesure qu'elle parlait; un magot, ça donne tous les droits, ça contente tous les appétits; nons n'étions jamais malades, parce que nous avions les moyens de l'être; et comme nous dormions sans crainte du réveil! A la *crique* du jour, on se levait sur deux pieds solides; on était frais comme la rosée, joyeux comme l'alouette; les chèvres étaient traites en un tour de main; les fromages se faisaient tout seuls; à mesure que je les étalais sur leur claie d'osier, il me semblait que j'empilais des pièces de dix sous, et j'y mettais un peu de mon âme dans ces diables de petits fromages!...

— Ainsi, tout votre bonheur consistait à amasser? demanda Marguerite.

— Oui, ma voisine, c'était du nouveau pour nous, et ce nouveau nous semblait bien doux ; mais le bon temps est passé ; plus de trente francs par mois ! Vienne une mauvaise année, un accident, et il en viendra, faudra entamer le trésor, ce sera le commencement de la fin...

— Mère nourrice, dit Christian, quand je serai grand et que je pourrai travailler, je te les rendrai, tes trente francs.

— Merci, mon chéri. Il le fera comme il le dit, ajouta Gervaise en contemplant avec orgueil le petit bambin. Mais, je reste là à jaser comme une pie borgne... Donc, mon pauvre Christian, un de ces jours, au premier appel de votre papa, je viendrai vous chercher, et ce sera « pour de bon. »

— Il ne s'en ira pas, dit Modeste.

— Jamais ! répéta résolûment Christian ; ma famille est ici !

Et il se jeta dans les bras de Marguerite, qui le couvrit de baisers.

— Allons, dit Gervaise, je me sauve... Tiens ! s'écria-t-elle en changeant soudainement de ton, voilà mes chèvres qui viennent me chercher. J'aurai laissé la barrière ouverte. Ah ! les maudites bêtes ! elles soupent à vos dépens ; bien sûr qu'elles trouvent votre herbe meilleure que la nôtre.

Et elle s'en alla, furieuse en apparence, chassant les indiscrètes à grands coups de gaule.

Pour dire vrai, Gervaise marchait rarement sans se faire accompagner de ses chèvres. Ce jour-là, elle les avait lâchées, dans l'intention formelle de les faire se repaître aux dépens de Claude, comme elle le disait elle-même ; mais il fallait bien qu'elle s'en excusât.

Il lui arrivait souvent de recourir à ces finesses cou-

sues de fil blanc, car elles n'échappaient point à la sagacité de Claude, mais il se contentait d'en rire. Gervaise arrivait comme par hasard, elle entamait un de ces bavardages qui n'en finissent pas, ou bien, lorsque Marguerite allait et venait, sans trop riposter, elle s'endormait au coin de l'âtre, durant une heure ou deux, sous le prétexte qu'elle tombait de lassitude ; après quoi, ses bêtes avaient eu le temps de déjeuner ou de souper, et le tour était fait.

Une quinzaine se passa sans que l'on entendît parler de M. de Bussières. A la ferme, on était dans un perpétuel qui-vive.

— Mon Claude, disait Marguerite à son mari, je ne puis m'habituer à la pensée de nous voir séparés de Christian. Pourvu que Modeste n'en fasse pas une maladie !

— On te le rendra peut-être, répondait Francœur, berçant ainsi sa femme d'un espoir qu'il n'avait pas lui-même.

Il avait un instant pensé, surtout dans l'intérêt de Gervaise, à tenter une démarche auprès de M. de Bussières. Mais à quel titre et sous quel prétexte ?

Le mieux était encore d'attendre et de voir venir.

XII

Laissons un instant Chamblay et les habitants de la ferme, pour aller jusqu'à Bretteville, gros bourg situé à quelques kilomètres de Saint-Martin-des-Bois.

A une demi portée de fusil des premières maisons de Bretteville, à gauche en venant de Saint-Sylvain, au fond d'une verte prairie, s'élève une maison de campagne de belle et simple apparence. On y arrive par une allée de marronniers si ombreuse, si touffue, qu'il n'y pleut jamais que lorsque la pluie a cessé, c'est-à-dire quand les feuilles, érigées en conques marines, finissent par céder à la pesanteur de l'eau.

Le corps de logis, flanqué de deux ailes du même style, est en briques rouges, encastrées de pierre de taille.

Devant le perron, une vaste nappe d'eau, bordée de plates-bandes, où dominent le myosotis et le géranium rouge.

Un grand parc, clos de murs, entoure la propriété.

Au fond, un immense rideau d'aulnes et de peupliers.

A droite et à gauche, de gras pâturages où ruminent

mélancoliquement des troupeaux de bœufs, tels que ce pauvre Troyon les faisait si bien... après Dieu.

Rien de gothique, ni mâchicoulis ni tourelles ; pas le moindre pan de mur qui s'écroule sous le lierre et les saxifrages ; pas le moindre pont-levis sous lequel croupisse l'eau verdâtre. Tout y est, au contraire, moderne, commode, élégant, depuis le pavillon chinois auquel on monte par un labyrinthe, jusqu'aux stores de nankin rayé de rouge qui défendent les appartements contre les ardeurs du soleil.

Les habitants de Bretteville appellent cette habitation la *maison bourgeoise*. M. de Bussières, lui, très-entiché de son vieux manoir, la nomme plaisamment une cage à chardonnerets.

Ce gentil castel appartient au commandant Duranton, chef d'escadron dans un régiment de chasseurs d'Afrique.

M. Duranton est un homme de quarante à quarante-deux ans, brun, grand, carré, habitué à se tenir droit comme un I sous le harnais de guerre, la loyauté en personne, très à cheval sur toutes les consignes, tant sociales que militaires, un peu rude d'aspect, mais, au fond, tout à fait du monde et non moins bien à sa place dans un salon qu'à la tête de son escadron.

Resté veuf, avec une petite fille, qui peut avoir actuellement de cinq à six ans, il a obtenu d'une vieille tante à lui, que, pendant cette vie nomade de garnison, à laquelle l'astreint son état, elle viendrait s'installer à Bretteville pour y surveiller l'éducation de Mlle Francine.

M. Duranton était le cousin germain de Mme de Bussières. Il avait toujours témoigné à la pauvre Christine, si mal mariée, l'intérêt le plus vif, le plus véritable, et celle-ci l'en avait récompensé en lui accordant une confiance entière. A ce point que, se voyant mourir, et vou-

lant soustraire au pouvoir paternel tout ce que la loi lui permettait d'en rogner, elle avait désigné le commandant comme subrogé tuteur de son fils, dont M. de Bussières restait forcément le tuteur légal.

A M. Duranton échéait également le soin de faire exécuter toutes les clauses du testament de Mme de Bussières.

Parmi ces clauses, et à part cette précaution préliminaire de donner un surveillant à son mari, il y en avait d'étranges qui blessaient profondément le baron.

Mme de Bussières léguait à Christian toute sa fortune immobilière ; à son cousin Duranton, pour le remercier de la tâche délicate qu'elle lui imposait, elle léguait ses livres, ses tableaux et les mille babioles intimes qui sont la coquetterie du chez soi.

Jusque-là il n'y avait pas trop à dire, et le baron paraissait disposé à s'exécuter de lui-même. Mais ce qui le froissait à outrance, ce qui avait déjà, plus d'une fois, failli apporter le trouble dans les fonctions de son estomac, c'était la part faite par la défunte à Marguerite Francœur.

Cette part, outre le linge et la garde-robe, comportait tous les joyaux successivement accumulés dans la famille par les mariages de plusieurs générations. C'était moins un écrin que le médailler des ancêtres de M. de Bussières ; chaque aïeule y avait ses reliques ; chaque époque y avait gravé son style, ses modes, son empreinte.

Or, valeur intrinsèque à part, le baron considérait cette riche collection de diamants et de pierreries comme faisant partie de son apanage, comme un dépôt qu'il était de son orgueil, — sinon de sa gloire, — de transmettre à ses descendants. Aussi, était-il bien résolu à ne pas s'en déposséder.

Attaquer en nullité le testament de sa femme eût sans doute été chose facile, car Mme de Bussières avait certainement outrepassé son droit, en disposant d'objets dont elle n'avait eu, en quelque sorte, que la propriété temporaire. Mais ce testament avait un préambule, une sorte d'exposé des motifs d'une vingtaine de pages, où la mourante s'était complu à retracer ses griefs de mère et ses souffrances de femme. C'était la triste histoire de son cœur méconnu, de sa vie torturée, de ses craintes sur l'avenir de Christian, si son père ne s'amendait pas. Elle terminait en adjurant le coupable de se rappeler ses devoirs si longtemps méconnus, d'adopter une existence plus conforme à la morale, plus digne de son nom, et mettait son pardon à ce prix.

Cette flèche de Parthe, décochée par la victime du fond de sa tombe, mettait M. de Bussières dans l'impossibilité de produire en justice un testament qui ne serait autre chose que la divulgation de ses torts et le certificat de son inconduite.

Que faire ?

Depuis bientôt un mois qu'il était veuf, le gentilhomme manifestait un chagrin réel, qu'il était permis d'attribuer à ses regrets d'époux, bien que les préoccupations que nous venons de dévoiler en fussent l'unique cause.

Il avait toutefois mis un crêpe à son chapeau ; mais, comme il ne portait jamais qu'une énorme casquette de chasse, rivée à sa tête comme un pommeau sur une canne, ce témoignage de douleur ne dépassait pas le vestibule du château, où il faisait le perpétuel ornement d'une patère.

Comme on le pense bien, il reculait le plus possible le moment de prendre un parti.

Or, M. Duranton était venu tout exprès à Bretteville pour obéir aux dernières volontés de Mme de Bussières.

Son congé allait expirer, et il entendait bien ne pas rejoindre son régiment sans avoir accompli la tâche imposée dans toute sa rigueur.

Il avait donc écrit au baron, très-amicalement du reste, qu'il lui donnait quarante-huit-heures pour tout délai ; après quoi, il se verrait forcé de prendre lui-même l'initiative des démarches à faire.

Cette lettre avait mis le comble à la mauvaise humeur de M. de Bussières. Il se sentait le cœur plein de récriminations, de reproches, et comme il n'avait personne là, sous la main, sur qui déverser sa colère, il était allé droit à Bretteville, avec l'intention de dire carrément à l'exécuteur du testament de sa femme tout ce qu'il pensait des avanies posthumes auxquelles il était en butte.

Toutefois, les deux cousins avaient commencé par se donner une poignée de main, puis le commandant avait offert au baron un excellent déjeuner, ce qui avait un peu attendri M. de Bussières, car rien ne trouvait mieux le chemin de son cœur que les procédés de ce genre.

Ils sont donc là tous les deux, prenant le café, sous la vérandah, pendant que Mlle Francine gambade sur la pelouse, où elle partage son temps entre le cerceau, la raquette et la course aux papillons.

— Quel excellent digestif ! disait le baron, en humant, à petits coups, un verre de Chartreuse ! Il y a pourtant des imbéciles qui prétendent que les communautés religieuses ne sont bonnes à rien !

— Ils ont tort, reprit en souriant le chef d'escadron. A propos, mon cousin, où en sommes-nous de nos affaires ?

— Nos affaires ! nos affaires ! Nous avons bien le temps d'y songer.

— C'est ce qui vous trompe ; il y a d'abord les délais légaux prescrits par la loi.

— Je me moque pas mal de la loi !...

— Il y a ensuite mon séjour ici, que je ne puis prolonger ; or, si vous vous moquez de la loi, moi, j'ai le plus grand respect pour la discipline.

— Libre à vous, mon cousin ; malgré tout le plaisir que j'ai à vous voir, ajouta M. de Bussières en dissimulant une légère grimace, je ne vous retiens pas.

— Mais vos tergiversations me retiennent, reprit le commandant. Allons, mon ami, que diable ! un peu de volonté et de raison !... Le fossé est là ; autant le sauter plus tôt que plus tard.

— Vous en parlez bien à votre aise, mon cousin.

— J'en parle comme le devoir m'ordonne de le faire.

— Ah ! oui, votre éternelle discipline ! à cheval sur tout !... Maudit testament ! Que les hommes de guerre ou d'État, que les gros bonnets de la littérature ou du barreau nous laissent leurs *mémoires*, j'y consens volontiers, bien que je n'en voie pas l'utilité ; mais si chaque femme incomprise se met sur le pied de léguer à la postérité ses souvenirs d'outre-tombe, où irons-nous, grand Dieu ?

— Cela nous engagerait peut-être à ne leur en laisser que d'agréables.

— Mais remarquez donc, commandant, que ça dépend souvent d'elles-mêmes, bien plus que de nous. Ah ! vive le célibat ! Avec cela qu'il n'y a pas assez de femmes errantes, pour qu'il soit nécessaire d'en prendre une à soi !

— Jolis principes !

— Faites donc le bon apôtre ! Je gagerais bien qu'au régiment... mais voilà ! j'ai voulu perpétuer ma lignée, et il fallait absolument, pour cela, que j'eusse une collaboratrice légitime. Le malheur est qu'on se

marie à colin maillard ; or, quand j'ai ôté le bandeau, qu'ai-je trouvé ?

— Vous avez trouvé une femme charmante, digne de tous les égards, de tous les respects.

— De trop de respects, mon cher ; maladive et jalouse par-dessus le marché ; si débile qu'elle n'a pas même pu porter un enfant neuf mois... à ce que prétendent les médecins...

— Baron, interrompit gravement le chef d'escadron, rappelez-vous que j'étais le cousin de Christine, et que je n'admets pas la plaisanterie sur ce point.

— Que diable ! reprit M. de Bussières, quand on est d'une complexion si glacée, on ne se permet pas d'être jalouse. C'est trop de moitié. Ne fallait-il pas que je me misse au vert, parce que ma femme y était ?

— Il fallait au moins ne pas étaler, devant elle et chez elle, vos déportements.

— Mes déportements ! Voilà le grand mot lâché ! En d'autres termes, je n'ai pas été suffisamment hypocrite. Aussi elle m'en punit bien ! Sa rancune me poursuit jusqu'après sa mort. Elle fait le vide dans ma maison ; elle dispose de mes tableaux, de mes souvenirs de famille...

— En ce qui me concerne, mon cousin, reprit M. Duranton, vous savez que, sauf une babiole quelconque que je désire m'adjuger comme souvenir, je suis tout disposé à renoncer aux avantages que Christine m'a faits. J'ai ce droit pour moi, mais non pour les autres.

— Il ne s'agit pas de vous, commandant. Moi aussi, j'ai le droit d'être fier et d'opposer ma générosité à la vôtre. Vous accepterez donc ce qui vous est échu en partage, ou vous direz pourquoi. Mais, quant aux joyaux des Bussières, les reliques de ma maison follement jetées en pâture à la convoitise d'une paysanne, je me débattrai comme un diable.

— Vous ne reculerez que pour mieux sauter.

— C'est ce que nous verrons ! Ah ! madame de Bussières ! madame de Bussières ! je ne sais si vous êtes au purgatoire ; je veux bien l'espérer pour vous ; mais, s'il fallait absolument mes prières pour racheter votre âme, je ne vous cache pas qu'elle serait exposée à y faire un long bail.

— Ma cousine, pendant sa courte existence, a semé trop de bienfaits pour ne pas récolter un peu de reconnaissance ; à défaut de vos prières, elle en aura d'autres.

— Oui, celles de ces maudits Francœur, par exemple ; ils sont assez bien payés pour cela... Francœur ! rien que ce nom me crispe les nerfs ! Francœur ! d'où cela sort-il, je vous prie ?

— Cela sort de soi-même, mon cousin ; cette origine en vaut bien une autre.

— Un rustre ! un vilain ! que j'eusse pu tailler à merci, il n'y a pas encore un siècle !

— Le beau malheur qu'il n'en soit plus ainsi ! dit en souriant M. Duranton.

— Et il faut que, moi, un Bussières, je m'abaisse à discuter, à parlementer avec cet homme !

— Pas le moins du monde, cher ami. Je trouverais plus gracieux, plus convenable, plus gentilhomme, que vous allassiez vous-même lui faire part de l'acte de libéralité dont sa femme est l'objet. Du moment que vous en jugez autrement, j'irai moi-même, j'irai dès demain.

— J'espère bien, commandant, que vous ne ferez pas cela.

— Je le ferai, à moins que vous ne m'en évitiez la peine.

— Mais puisque je ne veux pas délivrer le legs.

— En ce cas, attaquez le testament.

— Vous savez bien que c'est moralement impossible ; il est conçu dans de tels termes...

— Eh bien, alors, quoi? qu'est-ce? à quelle résolution vous arrêtez-vous ?

— Je ne sais pas... à aucune.

— Ah ! ceci est par trop fort ! Vous me ferez perdre patience à la fin !

En ce moment, une soubrette assez accorte passait devant le perron.

— Tiens, dit M. de Bussières en détournant brusquement le cours de l'entretien, je n'avais jamais vu chez vous ce minois fripon.

— Vous êtes incorrigible, s'écria le commandant qui ne put s'empêcher de rire ; il n'y a rien à espérer de vous.

— Si vous veniez à la congédier, ajouta le baron, je vous saurais gré de m'en informer.

— Je m'en garderai bien. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Irai-je ou n'irai-je, pas à Chamblay? Cette question doit être tranchée aujourd'hui.

M. de Bussières parut réfléchir ; après quoi, il reprit :

— Quel homme est-ce, au fond, que ce Claude Francœur?

— C'est un homme très-distingué dans son genre, et fort au-dessus de son état.

M. de Bussières haussa les épaules.

— Autrefois, dit-il, chacun restait dans le sien ; vos révolutions ont fait de belles choses.

— Ce n'est pas seulement un cultivateur, continua M. Duranton, c'est un agronome.

— Agronome !... un de ces grands mots nouveaux qui jettent de la poudre aux yeux. Si on vous laisse faire, il n'y aura bientôt plus de paysans ; vous aurez, en re-

vanche, un tas d'agronomes, comme vous dites, qui feront de la théorie, et. pendant ce temps, la terre se croisera les bras. .

Tout en sautant à la corde, la petite Francine s'était rapprochée ; elle n'avait eu qu'une seule fois l'occasion de voir Christian — à l'enterrement de Mme de Bussières — mais le souvenir lui en était resté.

— Pourquoi donc que tu n'as pas amené ton petit garçon? dit-elle au gentilhomme ; il est bien gentil ; nous aurions joué ensemble.

Le baron hissa l'enfant jusqu'à lui, l'embrassa et passa les doigts dans ses boucles brunes.

— Je te l'amènerai une autre fois, mon joli lutin, répondit-il.

Et il fouilla dans ses poches qui, toujours bourrées de friandises, eurent auprès de Francine le plus grand succès.

— A propos, mon cousin, reprit le commandant, vous n'allez sans doute pas laisser Christian à la ferme? Il commence à grandir ; ce n'est plus sa place.

— Ce ne l'a jamais été, dit M. de Bussières.

— Sa place est ici, ajouta ingénûment Francine ; n'est-ce pas, petit père? Moi, d'abord, je m'ennuie toute seule.

— Voulez-vous bien vous taire, mademoiselle, dit le commandant ; est-ce qu'on avoue ces choses-là ?

— Tiens, puisque c'est vrai ! Il sera mon petit mari, ajouta l'enfant.

Et elle s'en alla à la poursuite d'un papillon, qui butinait d'une fleur à l'autre.

— Eh bien, demanda M. Duranton à son hôte, au moment où ils allaient se quitter, que décidez-vous au sujet des Francœur ?

— Je voudrais pouvoir les envoyer à tous les diables.

— Fort bien, mais comme vous ne le pouvez pas, et qu'ils refuseraient sans doute d'y aller...

— Je vous demande encore deux jours pour y réfléchir ; est-ce trop?

— Deux jours, soit ; mais songez, baron, que c'est le dernier délai. Je n'ai pas recherché le témoignage de confiance que m'a donné ma cousine ; j'avoue même que je m'en serais parfaitement passé... mais, du moment où j'ai cru devoir l'accepter, je veux m'en montrer digne, dans toute l'étendue du mot.

— Et, pour ce faire, mon cousin, vous ne m'épargnerez aucune avanie, n'est-ce pas?

— Au contraire, baron, je voudrais pouvoir vous les épargner toutes ; mais il faudrait que vous vous les épargnassiez aussi un peu vous-même, en vous exécutant de bonne grâce.

— C'est bon ! c'est bon, nous verrons cela ! dit M. de Bussières en tendant amicalement la main au commandant.

Après quoi, il mit le pied à l'étrier, et s'en alla au petit galop de chasse, ce qui devait le préparer au repas suivant.

XIII

C'était un dimanche.

Les Francœur n'étaient pas allés à Condé ; les Robertin n'étaient pas venus à Chamblay, et, chose rare aux jours de repos, personne n'était venu s'asseoir à la table de Claude.

Marguerite voulut profiter de cet isolement relatif pour remplir un devoir de charité auquel elle attachait une grande importance.

On se rappelle que Modeste, Christian et Guillaume, son frère de lait, allaient prendre régulièrement des leçons au presbytère ; or, monsieur le curé ayant toujours refusé de mettre un prix à ces leçons, le fermier et sa femme s'étaient arrêtés au parti de convertir délicatement cette rétribution en aumône mensuelle pour les pauvres de la commune.

C'était cette aumône qu'il s'agissait de porter à la cure.

Marguerite avait donc emmené les enfants aux vêpres pour, ensuite, aller faire une visite à leur instituteur vénérable.

Claude était resté seul à la ferme ; il parcourait un numéro de l'*Echo agricole*, lorsque, soudain, Mouton

s'élança vers la cour, les oreilles dressées et avec ce grognement sourd qui annonce l'approche d'un étranger.

Claude leva les yeux et vit un cavalier attachant sa monture à l'un des barreaux de la claire-voie.

Ce cavalier portait une veste de chasse, dont chaque bouton représentait une tête de sanglier, — une casquette de chasse, dont la visière aurait pu, à la rigueur, en cas de pluie, abriter une deuxième personne ; — des guêtres de chasse montant jusqu'aux cuisses,— un fouet de chasse à sifflet. Tout était de chasse chez cet homme, jusqu'au teint hâlé, quoique fleuri, jusqu'à la grosse montre qui gonflait la poche de son gilet. Sa visière en arrêt, ses gantelets de daim et de grands éperons d'argent à courroies, le faisaient assez bien ressembler, de loin, à quelque chevalier de Guillaume-le-Conquérant, revenu en Normandie, après sept ou huit siècles, pour y respirer l'air natal.

— Bon ! se dit le fermier en reconnaissant M. de Bussières, voilà l'ennemi à ma porte ; en garde !

— Moi, venir ici, faire le premier pas ! se disait, de son côté, le baron en attachant son cheval ; c'est le monde renversé ! Et dire qu'il y a eu un temps où j'aurais pu bâtonner ce rustre, sans qu'il m'en coutât rien ! ou, mieux encore, le tuer tout bonnement, quitte à déposer cinq sous sur son cadavre pour subvenir aux frais de sa sépulture !

Claude était allé au devant de l'hôte, peu désiré, qui lui arrivait.

— Bonjour, monsieur Francœur, dit le hobereau en soulevant à demi sa prodigieuse casquette ; vous attendiez sans doute ma visite depuis longtemps ?

Le jeune fermier, pour toute réponse, s'inclina avec déférence.

— Mon Dieu ! au premier coup d'œil, continua le baron, il semblerait que naître et mourir sont les choses les plus simples du monde ; ce n'est jamais qu'une personne de plus ou de moins, et, dans la quantité... Eh bien, pas du tout ; cela vous condamne à d'odieuses formalités qui n'en finissent plus. Ainsi, depuis la mort de Mme de Bussières, c'est à peine si j'ai eu le temps de manger.

— Il n'y paraît guère, pensa le fermier.

— Libre aujourd'hui, maître Francœur, je viens vous faire la visite que je vous dois, et vous demander un service.

— Je suis tout à votre disposition, monsieur le baron.

— J'ignorais que mon fils eût grandi chez vous ; je savais encore moins qu'il y était élevé gratuitement...

— Ne parlons pas de cela, monsieur le baron.

— Au contraire, monsieur Francœur, parlons-en ; car, si reconnaissant que je puisse être des bons soins que vous lui avez donnés, je dois cependant vous dire que je ne l'eusse pas souffert.

— En ce cas, il n'y serait pas resté une heure, répondit Claude, car nous n'aurions accepté aucune rétribution.

— Soit. Cette part faite à nos susceptibilités réciproques, et comme aussi bien le passé est le passé, j'aborde sans ambages la question qui m'amène ici : Mme de Bussières vous faisait de fréquentes visites ; elle a dû vous dire, que, tout en sauvegardant autant que possible les apparences, comme il convenait à des gens de notre sorte, nous ne vivions pas dans une intelligence trop parfaite.

— Je n'ai jamais entendu madame la baronne se plaindre, reprit Claude.

— Vous m'étonnez.

— Cependant, pour répondre à votre franchise par une franchise égale, l'éloignement où vous teniez le petit nous prouvait assez qu'il y avait du désaccord dans le ménage.

— Ma femme n'est pas morte en parfaite chrétienne, continua M. de Bussières ; si j'ai eu des torts envers elle, ce qui est possible, elle ne me les a pas pardonnés... De là des précautions injurieuses qui ne tendraient à rien moins qu'à faire une lettre morte de mon autorité paternelle ; de là aussi quelques dispositions testamentaires d'une légalité douteuse et que je pourrais sans doute faire casser, mais à la plupart desquelles je veux néanmoins souscrire, par respect pour sa mémoire... Ainsi, Mme Francœur hérite de sa garde-robe et de ses bijoux.

— Ma femme ! s'écria Claude au comble de l'étonnement ; et que voulez-vous donc qu'elle en fasse ?

— Ceci la regarde.

Tout civilisé qu'était Claude Francœur, il pouvait, il devait même y avoir, dans un monde qui n'avait jamais été le sien, de certains usages gracieux dont la portée lui échappait.

— Ma femme n'a besoin de la défroque de personne, répondit-il d'un ton blessé.

— Entendons-nous, reprit le baron ; il y a défroque et défroque. Celle-ci se compose surtout de dentelles, de châles, d'objets de prix qui ne sont pas à dédaigner. Va pour cela ; va même pour les bijoux apportés en dot, ou acquis depuis, par Mme de Bussières. Mais, quant à ceux qui, accumulés de siècle en siècle, sont devenus comme une sorte d'annexe à notre généalogie ; quant à ceux qui, à part leur valeur intrinsèque, représentent des souvenirs, fallût-il plaider, je ne m'en dessaisirai jamais que contraint et forcé.

— Plaider contre qui? demanda Claude qui ne comprenait pas encore parfaitement.

— Contre votre femme, cher monsieur Francœur. Voir au col, aux bras, aux mains, aux oreilles d'une étrangère les parures de ma mère, ou, moi possédant assez d'argent pour les racheter, voir ces parures vendues, passées au creuset et fondues en lingots, jamais! Jamais ne n'accepterai volontairement cette humiliation, cette douleur filiale.

— En effet, monsieur le baron, reprit le fermier, cela ne se peut... pas plus qu'il n'est, selon moi, permis à une honnête femme de porter des bijoux qui ne lui viendraient pas de son père ou de son mari.

— Je vois avec plaisir que vous êtes dans les bons principes.

— Ma femme, poursuivit Claude, a tout ce que, dans sa modeste sphère, il lui est permis d'avoir.

— C'est cela même, cher monsieur Francœur; il y a, entre nous, une grande communauté de vues et d'appréciations. Aussi, me suis-je dit que de l'argent ferait bien mieux votre affaire.

— De l'argent! à nous?

— Oh! ne vous fâchez pas! Nous choisirions des experts; ils estimeraient les écrins, et je ne vous offrirais que leur stricte évaluation. De cette façon, au lieu d'avoir là, sous clef, un trésor inerte, improductif, vous palperiez des écus au moyen desquels votre bien pourrait s'arrondir.

— Je le trouve assez rond comme ça, reprit Claude; et, du jour où je changerai d'avis, je tâcherai de me contenter sans recourir à la générosité de personne.

— Diable, maître Francœur, mais savez-vous que vous avez la tête bien près du bonnet!

— Je l'ai surtout près du cœur, monsieur le baron, et

voilà pourquoi il me semble que Mme de Bussières ne devait pas nous traiter de la sorte.

— Vous ignorez peut-être qu'il s'agit d'une valeur de plus de cinquante mille francs?

— Raison de plus. J'aurais compris une simple bague, une petite croix, la moindre des choses... Mais un legs chargé d'or!... Non, monsieur le baron, ce serait trop lourd pour nos cœurs. Je m'étonne même que Mme de Bussières ait pu s'y tromper. On ne cherche pas à payer ce qui est inappréciable. Vous voyez que je n'y mets pas d'humilité; selon moi, Christian a retrouvé ici le premier des biens : une famille ; cela vaut plus que tous les bijoux de la terre.

Le baron tendit la main à Claude :

— Touchez là, dit-il ; vous êtes un brave homme ; on ne m'avait pas trompé sur votre compte.

— Si vous ne l'avez pas été, monsieur de Bussières, Mme la baronne l'aura été pour vous; sans cela, je le répète, son legs serait inexplicable.

— Et si je vous l'expliquais, cher monsieur Francœur?

— Je n'en serais vraiment pas fâché, monsieur le baron.

— Ecoutez, mon ami, je ne suis pas venu ici dans le but de tirer à vue sur la générosité de vos sentiments; je ne suis ni un grippe-sou, ni un procureur; je ne tends de piéges à personne; aussi, me convient-il de vous dire ce que je pense de tout cela. Vous pourrez ensuite vous prononcer en pleine connaissance de cause. A mon sens, quand ma femme a testé, la méfiance et la jalousie lui soufflaient à l'oreille des horreurs sur moi; elle a tout bonnement craint que, prostitués à quelque maîtresse, à plusieurs peut-être, ses diamants et ses robes ne passassent du salon à l'office... De là le don appa-

rent qu'elle faisait à votre femme, mais, en réalité, le dépôt sacré qu'elle confiait à l'honneur et à la délicatesse de Mme Francœur, bien sûre que ses intentions seraient devinées par vous, et que Christian, à sa majorité, retrouverait le tout parfaitement intact.

— A la bonne heure! dit le fermier; cette explication me soulage d'un grand poids.

— Vous, c'est possible, maître Claude, mais non pas moi. J'aurais mieux aimé mâcher un cent d'aiguilles que de faire un pareil aveu ; seulement, *il le fallait;* or, devant ce mot-là, un gentilhomme ne recule jamais. Et vos intentions restent-elles les mêmes?

— Absolument, monsieur le baron. Mme de Bussières avait le cœur ulcéré, et je suis sûr qu'elle vous jugeait mal. Cette confiance qu'elle vous a refusée, moi je l'aurai en vous. Le legs est entre vos mains ; qu'il y reste. Donnez-moi seulement votre parole que vous ne vous en dessaisirez qu'en faveur de Christian.

— Je vous la donne, répondit simplement M. de Bussières.

Au ton pénétré dont furent prononcés ces quatre mots, il était aisé de comprendre qu'ils valaient le serment le plus solennel.

Une crainte traversa l'esprit du gentilhomme.

— Tout cela est fort bien, reprit-il, mais Mme Francœur étant personnellement légataire, c'est surtout son avis qu'il importe d'avoir.

— Son avis et le mien, répondit le fermier, n'ont jamais fait qu'un.

— En ce cas, maître Claude, vous pouvez vous vanter d'être un homme heureux.

— Personne ne le sait mieux que moi, monsieur le baron.

— Je n'ai jamais pu en dire autant... pendant que

nous y sommes, et pour n'avoir plus à y revenir, permettez que je mette encore votre obligeance à contribution.

— Tout ce que vous voudrez.

— De vous à moi, reprit M. de Bussières, cette renonciation verbale suffirait; mais la loi est plus exigeante; elle a créé des notaires, et veut qu'on s'en serve...

— Je comprends; il faudrait qu'elle fût renouvelée et signée devant le notaire de Saint-Sylvain.

— Oui, et, de là, légalisée au greffe du tribunal de Falaise. Ce sera peut-être bien des dérangements.

— Ne vous préoccupez pas de cela, monsieur le baron; il n'est pas dans mes habitudes de faire les choses à demi; fixez un jour et une heure à votre convenance.

— Voulez-vous que ce soit demain?

— Demain, soit. Ma femme, les enfants et moi nous serons à Saint-Silvain, à dix heures; ce sera un devoir dont nous ferons une partie de plaisir.

— Voulez-vous que je vous envoie ma voiture?

— Merci, monsieur le baron; nous ferons la route à cheval; vous verrez comme notre Christian fait manœuvrer son poulain; c'est le meilleur cavalier du pays.

— A propos, je voudrais bien être présenté à madame Francœur et à monsieur mon fils. C'est bien le moins que...

— Bon! pensa Claude, il paraît qu'il n'est pas dans l'intention de nous l'enlever tout de suite.

Puis, tout haut :

— Ma femme est aux vêpres avec les enfants, interrompit-il; sans cela, monsieur le baron pense bien que le petit serait, depuis longtemps, dans ses bras.

— Hum! dans mes bras! je crains qu'il lui faille de l'apprentissage avant qu'il y vienne de lui-même.

— Oh! que non! mais je vais les envoyer chercher, reprit le fermier.

Et il siffla Mouton qui accourut à toutes jambes, en remuant la queue, ce balancier de son cœur.

A l'approche de l'énorme bête, M. de Bussières recula d'un pas.

— Qu'est-ce que cela! demanda-t-il, un loup?

— Le fait est qu'il en a l'air, et même aussi un peu la chanson. Christian n'en prétend pas moins, par amour-propre d'éleveur, que c'est le plus doux des caniches.

— Je me souviens en effet en avoir entendu parler par la nourrice *in partibus* de monsieur mon fils.

— Et intelligent! vous allez en avoir la preuve.

Claude indiqua du geste une direction, et cria :

— Allez chercher maître!

Mouton aboya un coup sec, et regarda le fermier.

— Non, dit Francœur en secouant la tête.

Le chien aboya trois fois.

— Oui, reprit Claude en frappant trois fois dans ses mains.

Et la bête partit de toute sa vitesse.

— Voilà une conversation en règle, dit en riant M. de Bussières.

— Tout ce qu'il y a de plus en règle, monsieur le baron ; la question était de savoir s'il devait seulement aller attendre Christian et l'escorter, au retour, ou bien le ramener sans retard.

— Et elle a été résolue?

— Oui, par les trois coups, et si bien résolue que

vous n'allez pas tarder à voir rentrer tout notre monde en courant.

— Mais, si on n'obéissait pas au messager?

— Ah! dame, les mollets seraient saufs, mais je ne répondrais pas des vêtements.

— L'aimable bête! pensa le gentilhomme; il faut toujours que ces paysans mal léchés laissent voir le bout de l'oreille.

Claude était cependant sur des épines, car, bien que M. de Bussières ne parût pas devoir emmener son fils, ce point délicat n'avait pas encore été abordé.

— Le jour où Christian quittera la ferme, hasarda-t-il enfin, il y laissera un grand vide.

— Ceci est encore un point qu'il convient de régler, reprit le hobereau ; et vous avez été trop coulant avec moi, mon cher monsieur Francœur, pour que je ne cherche pas à le faire à votre satisfaction.

— Ah! monsieur le baron, voilà une bonne parole, plus précieuse pour moi que tous les joyaux dont il s'agissait tout à l'heure. J'avais bien peur, je ne vous le cache pas, que la journée ne finît, ici, dans les larmes.

— Ma réputation est donc bien mauvaise? reprit en riant M. de Bussières; heureusement que je vaux mieux qu'elle. Moi vous léguer le chagrin en échange de vos gracieusetés! Allons donc! j'en suis incapable! Du reste, vous ne me devrez pas même un remerciement; l'une des dernières volontés de Mme de Bussières, — volonté à laquelle je suis, cette fois, heureux de pouvoir me rallier — a été que Christian restât confié à vos soins jusqu'à ce qu'il entre au collége, à huit ans révolus.

— En ce cas, nous ne le garderons plus longtemps, soupira le fermier.

— Il les aura précisément au mois d'octobre prochain, à la rentrée des classes, reprit le gentilhomme. Mais je suis un père si barbare, que je me refuse absolument à livrer mon fils, en plein hiver, au dur apprentissage des haricots et des pensums.

— Bravo! cria le fermier.

— Mon intention est donc de lui laisser la clef des champs jusqu'à Pâques...

— Ah! la bonne idée! et nous le garderons jusque-là? demanda Claude, tout heureux du bonheur inattendu qu'il allait causer à sa femme et à Modeste.

— S'il ne vous gêne pas trop, répondit en souriant le baron.

Marguerite et les enfants ne tardèrent pas à rentrer. Mouton les avait rencontrés en chemin, et son éloquence leur avait donné des ailes.

A la vue de M. de Bussières, ils devinrent pâles de rouges qu'ils étaient. Marguerite porta la main à son cœur. Christian et Modeste se serrèrent contre elle.

Claude la rassura de son premier regard; quelques courtes paroles achevèrent d'éclaircir la situation.

La fermière poussait doucement Christian vers son père. Elle désirait que cet acte de tendresse eût l'air d'être spontané.

— Ah! dit l'enfant terrible, s'il me laisse ici, je ne demande pas mieux.

Et il fut se jeter au cou du baron.

— A la bonne heure! dit ce dernier en plaisantant, voilà une tendresse de bon aloi; on sait au moins à quoi s'en tenir.

Du reste, M. de Bussières était tout à fait bon homme et il savait plaire quand il le voulait. Or, il le voulait toujours, quand le hasard le mettait en présence d'une jolie femme.

— Ma foi, tant pis, dit-il tout à coup, — sachant bien qu'il allait faire à ces braves gens le plus grand plaisir — vous penserez de moi ce que vous voudrez, mais j'ai un aveu à vous faire : ce matin, avant de venir ici, j'en avais gros sur le cœur, et l'estomac, son voisin, s'en est ressenti. En d'autres termes, je meurs de faim.

— Comment! s'écria Marguerite, vous ne disiez pas... Et toi, Claude, à quoi songeais-tu donc de ne rien offrir à M. le baron.

— Oh! vous savez, reprit le gentilhomme, une simple croûte, la moindre des choses; et puis, cela me fera un véritable plaisir de sentir mon verre toucher les vôtres.

— Tout l'honneur sera pour nous, dit la fermière en faisant une belle révérence.

— Et tout le plaisir aussi, ajouta Francœur.

Pour tenir compagnie au père de Christian, on résolut de hâter le souper. Marguerite se mit à l'œuvre; du reste, la maison était bonne, et tout fut prêt en un clin d'œil.

En attendant, et pour remédier tout de suite à la défaillance du baron, Claude était allé à la cave, et en revenait lesté d'une bouteille poudreuse.

— Diable! dit M. de Bussières en dégustant lentement la liqueur vermeille, ceci est du *chenu*, et je vous prie de croire que je m'y connais : une douzaine d'années de bouteille, au moins.

— Quinze, répondit Claude; ça me vient de mon père.

— Je vous en fais mon compliment, cher monsieur Francœur; un homme qui laisse du pareil vin ne meurt jamais tout entier; et, la preuve, c'est que vous allez me permettre de boire à son souvenir.

Le baron était vraiment charmant; il avait dix ans

de moins; il prenait Christian et Modeste sur ses genoux, et les faisait sauter à jambes que veux-tu. La gamine fourrageait dans ses favoris; le gamin essayait de déboucler ses grands éperons.

Marguerite épiait du coin de l'œil en allant et venant; elle ne pouvait s'empêcher de sourire, et se disait :

— Il n'a pourtant pas l'air d'un méchant homme.

Le repas fut très-gai. Chacun était satisfait, soulagé d'une crainte. Le gentilhomme trouvait tout excellent, et tout l'était en effet. Il dévorait le souper à belles dents, non sans dévorer un peu du regard la femme de l'amphitryon.

Marguerite avait vingt-quatre ans; elle était dans tout l'éclat de sa beauté. Aussi, pour un rien, — pour beaucoup, veux-je dire, — le baron aurait-il peut-être offert spontanément, dans son enthousiasme, quitte à le regretter ensuite, ce même legs dont il s'était tant évertué à esquiver la délivrance.

— Maintenant que je vous ai vue, madame, dit-il, je rougis de la démarche que je suis venu faire ici; elle est indigne d'un gentilhomme.

— Pourquoi donc? demanda Claude.

— Dame, les fleurs, les bijoux, les femmes, tout cela va si bien ensemble! Mais, madame Francœur fera bien un choix, n'est-ce pas? Je serais véritablement mortifié si elle refusait; un simple souvenir de ma femme...

— Je n'en veux d'autre que celui-ci, répondit Marguerite en attirant Christian sur son cœur.

— Ah! très-joli! C'est le mot de Cornélie, dont l'histoire a fait tant de fracas!

Cependant, il n'est si douce compagnie qui ne doive finir par se quitter; le baron s'était levé de table; ses

hôtes l'accompagnaient jusque dans la cour, où Tranquille achevait de brider le cheval du hobereau.

Au même instant, Gervaise, suivie de ses chèvres, franchissait la barrière. Elle n'eut pas fait quatre pas qu'elle se trouva face à face avec le père de son nourrisson. Malgré le crépuscule, ils se reconnurent.

— Ah! pensa la paysanne au comble de l'épouvante, voilà le pot aux roses découvert! Adieu mes beaux écus qui ne coûtaient rien, que la peine d'ouvrir la main pour les recevoir!

— Parbleu! la bonne femme, dit M. de Bussières, je suis bien aise de vous rencontrer! Savez-vous que vous êtes encore une fière farceuse, vous?

Gervaise, promptement remise de son trouble, interrompit le gentilhomme d'une voix câline.

— Si c'est Dieu possible! dit-elle; appeler farceuse une mère de dix enfants!

— Et moi qui la complimentais sur la belle venue du petit, comme si elle y était pour quelque chose!

— Mais je crois bien qu'elle y est pour tout, dit Claude en se rangeant du côté de sa voisine; nous n'avons fait que continuer son œuvre.

— A propos, et, le jour des obsèques, vous n'êtes donc pas morte d'indigestion? Figurez-vous qu'elle avait si bien dévalisé les cuisines que mes convives ont failli dîner par cœur.

— Monsieur le baron m'avait permis de garnir ma *pouche*, balbutia Gervaise en baissant les yeux.

— Très-bien, mais je ne me doutais pas que, pour garnir votre *pouche*, il fallait dégarnir la maison.

Gervaise creusait le sol du bout de son sabot.

— Les enfants ont été si heureux! dit-elle.

— Allons, ne parlons plus de cela, reprit gaiement le gentilhomme; je suis trop satisfait de ma journée pour

ne pas être porté à l'indulgence; j'ai même une bonne nouvelle à vous annoncer : Mme de Bussières vous a légué mille francs.

— Mille francs! répéta Gervaise en roulant des yeux effarés ; mille francs, à moi!

— Oui ; trouvez-vous demain, à dix heures, chez le notaire de Saint-Sylvain ; on vous les comptera en espèces sonnantes.

— Ah! monsieur le baron, est-ce bien vrai? Vous ne vous moquez pas de moi? Mille francs! Comment est-ce fait? Je ne pourrai jamais emporter tout cela... il faudra une charrette... C'est à ne pas croire ! Ce serait bien mal si vous vous gaussiez de moi!

Le hobereau eut un mouvement d'épaules qui frisait le dédain.

— Vous êtes folle, ma chère, dit-il du haut de ses trois merlettes sur champ de sinople.

— Mère Gervais, reprit Claude avec une imperceptible teinte d'ironie, vous oubliez qu'un homme du rang de M. de Bussières ne plaisante pas avec les gens de votre sorte. Demain matin, je vous prêterai un cheval, et nous ferons route ensemble.

— Excusez-moi, monsieur le baron, et vous aussi, Claude; c'est que, voyez-vous, mille francs et moi ça n'a jamais passé par la même porte... faut que je me pince, pour être bien sûre que je ne rêve pas... Bon! voilà encore mes gueuses de chèvres qui se sont invitées à souper chez vous!

Et elle courut faire semblant de les houspiller.

M. de Bussières embrassa les enfants, porta galamment à ses lèvres la main de Marguerite, très-interloquée de cette façon d'agir, fit ses adieux au fermier et lança sa monture au trot.

— Tu vois bien cet homme, n'est-ce pas? demanda

Claude à sa femme, en faisant allusion au cavalier qui disparaissait dans la poussière du chemin.

— Oui, après?

— Je détourne de lui un procès scandaleux, je lui fais l'abandon d'importantes valeurs ; il daigne me devoir ce double service, mais il ne fait pas assez cas de moi pour me donner une poignée de main.

— Tu crois?

— Je me trompe; tout à l'heure, quand nous étions seuls, dans un moment d'effusion, il m'a tendu sa noble griffe, mais c'était pour prendre cinquante mille francs qu'il y avait dans la mienne. Maintenant que le tour est fait, il reprend ses distances.

— Ce serait aussi par trop bête, dit Marguerite, qu'il fût venu chez toi, tout exprès, pour te demander un service et pour t'insulter.

— C'est égal, dit le fermier en manière de conclusion, c'était, dans tous les cas, un mauvais mari; c'est un mauvais père, et je le crois plus généreux en discours qu'en action; mais, puisqu'il veut absolument te faire un cadeau...

— Quoi! tu accepterais...?

— Oui, à ma manière.

Que faire *en un cheval* à moins que l'on n'y songe?

— Enfin! se disait M. de Bussières en regagnant son manoir ; il y a longtemps que je n'ai respiré si à l'aise! Ce cauchemar de Duranton va donc me laisser tranquille avec ses délais légaux, ses mises en demeure, et tout le tremblement de ses trente-six mille millions d'articles du Code... Le sommeil va peut-être me revenir, l'appétit aussi... Quant à ce dernier, il n'a jamais été bien loin; il n'aura que peu de chemin à faire.

Joli brin de femme que cette Marguerite! De l'œil, de

la fraîcheur, de la dent, et de la tournure par-dessus le marché ; ce qui est rare chez les paysannes, car, en général, ce ne sont pas des femmes, ce sont des paquets... ma parole d'honneur, cela vaudrait la peine de se baisser et de prendre... Et comme c'est dressé à obéir, à s'effacer, à être toujours contente ! Et de l'ordre ! Ça rapporte plus que ça ne coûte ; tandis que les autres... Ajoutez à cela l'instinct de l'art culinaire... Ce rustre de Claude a eu la main heureuse... et quand je dis rustre, il a, ma foi ! fort bon air, sans compter que ses manières..... jusqu'à je ne sais quelle fierté d'allures qui contraste singulièrement avec la bassesse de son extraction.

C'est égal, ce paysan dégrossi, cet homme qui n'est ni chair, ni poisson, m'est antipathique ; il me gêne ; il marche dans mon soleil ; seulement, le moment n'est pas venu de le lui laisser voir ; d'autant que sa femme... charmante, délicieuse, un morceau de roi, ma parole d'honneur !

M. de Bussières se parlait ainsi, à bâtons rompus, au trot cadencé de son double poney, lorsque, tout à coup, une salve de cris perçants faillit l'assourdir.

Ces cris : — Vive monsieur le baron ! vive monsieur le baron ! — sortaient de partout, de la cîme des arbres, des champs de seigle, des bords de la route.

C'était Gervaise qui avait eu la triomphante idée de ménager à son bienfaiteur cette désagréable surprise.

Vite ! vite ! toute sa marmaille réunie, elle avait pris un chemin de traverse qui devait la faire se trouver, à temps, sur le passage de M. de Bussières ; un dôme de branchages avait été bâclé en quelques coups de serpette ; puis la mère et les petits s'étaient cachés... on sait le reste.

Mais ce que l'on n'avait pas prévu, c'est que le cheval s'effrayerait, et que le cavalier serait sur le point d'être désarçonné.

Le baron possédait une collection variée de gros mots, qui, tous, virent le jour dans cette circonstance. Il se mit à galoper de ci de là, la houssine au vent, dispersant devant lui la tribu des Gervais, comme une nuée de moustiques.

La mère avait espéré une douce averse de pièces blanches ; mais l'humeur varie comme le temps, et ce fut une pluie de horions qu'elle se trouva récolter.

On assure, pourtant, que l'intention est tout.

XIV

Le lendemain matin, tout le monde fut exact au rendez-vous donné chez le notaire de Saint-Sylvain.

M. de Bussières était radieux ; il avait présidé à sa toilette avec un soin extrême. Une redingote remplaçait la veste de chasse ; un pantalon gris-perle, bien

tiré, faisait valoir son pied qu'il avait petit et sa jambe encore belle. Un diamant de prix étincelait à sa main gauche. Il était venu en calèche armoriée ; ses chevaux piaffaient devant la porte du notaire, sous les panonceaux.

— Il est toujours bon, pensait-il, de jeter un peu de poudre aux yeux des manants..... et surtout des femmes.

Les Francœur et Gervaise l'avaient devancé à l'étude.

Celle-ci, honteuse de son expédition de la veille, se tenait dans le coin le plus obscur de la salle.

— Belle dame, dit le gentilhomme en s'adressant à Marguerite, je suis vraiment au désespoir de vous avoir fait attendre.

— Ce n'est rien que cela, monsieur le baron.

— Et vous enlever à votre riante demeure, pour vous enfouir dans ce poudreux réduit qu'on appelle un greffe! Comment me faire pardonner tout cela?

— Vous êtes tout pardonné, dit rondement la jolie fermière.

— C'est que ce n'est pas tout, chère madame; je couve encore d'autres torts : ainsi, je me suis mis là — et il se piquait le front de l'index, — que je vous ferais, bon gré mal gré, accepter quelque bagatelle... Oh! M. Francœur a beau froncer le sourcil, je ne m'effraye pas pour si peu. D'abord, le premier devoir d'un mari est d'avoir tort...

— En ce cas, reprit Marguerite en riant, Claude manque à tous les siens, car je trouve toujours qu'il a raison.

— Vous le gâtez, cet heureux homme : prenez garde!

— Ma femme oublie de vous dire, reprit le fermier, que, le plus souvent, je devine sa façon de voir, et que

c'est en me conformant à la sienne, que nous sommes si souvent d'accord... Mais qu'à cela ne tienne, monsieur le baron, puisque la reconnaissance vous pèse...

— Elle ne me pèse pas, mon cher Claude... Vous permettez ce sans-gêne, n'est-ce pas?

— Comment donc?

— J'aime les braves gens, moi, et je suis tout aussi uni en relations qu'en affaires. Je disais donc que la reconnaissance ne me pèse pas, au contraire; seulement, je ne serais pas fâché de l'atténuer.

— Eh bien, nous acceptons vos largesses...

— Ah! enfin!

Marguerite regarda son mari d'un air étonné.

— Mais à la condition, acheva Claude, que nous en fixerons la valeur et que nous en choisirons l'emploi.

— Tout ce que vous voudrez! répondit M. de Bussières; trop heureux de... de...

— Mère Gervais, à l'ordre! cria le fermier; vous n'êtes pas de trop pour ce que j'ai à dire.

La paysanne sortit de son coin, et s'avança timidement à l'appel de Claude.

— Vous savez que, pas plus tard qu'hier soir, dit le gentilhomme, cette satanée femme a failli être la cause de ma mort? Pour un peu, je tombais de cheval.....

— Oui, elle nous a raconté cela; c'était une surprise qu'elle voulait vous faire.

— Bien obligé!

— L'intention était bonne.

— C'était la reconnaissance, marmotta Gervaise.

— Je préfère l'ingratitude, reprit M. de Bussières. C'est moins dangereux... Mais vous disiez donc, mon cher monsieur Claude?...

— Je disais, monsieur le baron, qu'une nourrice est une seconde mère, et qu'elle devait avoir, ou sa place marquée au foyer de la famille, ou le bien-être assuré pour le restant de ses jours. Ceci est surtout de tradition dans les maisons nobles... Or, Gervaise est pauvre, chargée de famille, réduite à accepter souvent de la charité de ses voisins ce qu'elle ne devrait tenir, selon moi, que de votre seule générosité... Vous n'y songiez pas, je le sais ; ce détail vous échappait, et voilà pourquoi je me permets...

— Mais, mon cher Francœur, vous perdez de vue que Mme de Bussières lui a laissé mille francs.

— C'est déjà quelque chose, mais ce n'est pas assez ; c'est le présent, mais ce n'est pas l'avenir... Combien le lopin de terre qui joint votre maisonnette et qui est actuellement à vendre ? ajouta le fermier en se tournant vers la paysanne.

— Deux mille francs, je crois, mon bon Claude, répondit Gervaise en écarquillant de grands yeux.

— Eh bien, monsieur le baron, reprit Francœur, permettez à ma femme de se substituer Gervaise...

Le hobereau allongea une moue, laquelle témoignait assez qu'il perdait au change.

— Reportez sur la nourrice de votre fils vos généreuses intentions, poursuivit Claude ; doublez le legs de feu Mme la baronne ; rien ne saurait être plus agréable à Mme Francœur. C'est là le cadeau détourné qu'elle vous permet de lui faire.

Le baron aurait certainement offert pour dix mille francs de bijoux à Marguerite, plutôt que dix écus à Gervaise ; mais Claude le prenait au piége, et il n'y avait pas à se dédire. Il y avait d'ailleurs là, dans l'étude, sans compter les clercs, une douzaine de per-

sonnes qui écoutaient, et dans l'opinion desquelles il s'agissait de ne pas déchoir.

— J'ignorais, reprit-il, que cette bonne femme fùt aussi besoigneuse ; sans cela, croyez bien que je n'aurais pas laissé à Mme Francœur le temps de manifester son désir; va pour deux mille francs!

Le tout fut fait de bonne grâce. Gervaise se jeta aux pieds du gentilhomme campagnard qui la releva majestueusement; il y avait là comme une sorte de foi et d'hommage renouvelés des temps féodaux; cela ne déplaisait pas à M. de Bussières, même au prix de mille francs. D'ailleurs, une fois n'était pas coutume, et, soit dit à sa louange, il donnait plus facilement son argent que sa main.

Les actes lus, signés, paraphés, le baron voulut, à son tour, offrir à dìner aux Francœur. Mais Claude refusa sous divers prétextes, plus ou moins plausibles, et qu'il fallut bien accepter.

Un équipage, cela ne se voit pas tous les jours à Saint-Sylvain. Celui de M. de Bussières avait ameuté les badauds et les enfants. Quand le gentilhomme eut franchi le marche-pied, il resta un instant debout, saluant à droite et à gauche. La situation était capiteuse, et lorsqu'il vit Marguerite attirée à l'une des fenêtres de l'étude par l'espèce d'émeute qu'il occasionnait, sa satisfaction n'eut plus de bornes.

Les chevaux détalèrent.

Il avait déjà doublé le coin de la rue, qu'il distribuait encore de gracieux ronds de bras et des sourires.

Gervaise tournait et retournait, dans tous les sens, deux chiffons de papier-joseph que le maître clerc lui avait remis, en échange d'une croix formulée, tant bien que mal, au bas de l'acte. La pauvre femme n'avait pas l'air trop rassuré.

— C'est ça, deux mille francs? demanda-t-elle a Claude. Je croyais qu'une si grosse somme faisait plus d'embarras.

— Et encore ne va-t-elle que passer entre vos mains, ma voisine.

— Hein ! dit Gervaise avec un geste de défiance.

— J'avais fait venir Jean Leroux, votre vendeur, reprit le fermier ; il est là ; nous venons de causer ensemble ; en faveur de l'argent comptant, il consent à une réduction. C'est une affaire d'or, et autant que vous en profitiez qu'un autre.

— Alors, le bien est à nous?

— On prépare les actes, mère Gervais ; non-seulement le bien est à vous, mais la meule de blé, la luzerne et toute la récolte sur pied... L'hiver peut venir, il ne vous manquera plus rien.

— Sauf des bestiaux pourtant, objecta l'insatiable Normande.

— Pas même des bestiaux, mère Gervais.

— Vous me dites ça d'un drôle d'air, Claude.

L'acquisition, frais compris, montait à dix-neuf cents francs. Gervaise en remporta cent, qui, sous la forme de louis d'or, lui faisaient en quelque sorte plus d'effet que les billets de mille. Elle devait venir, au prochain marché, retirer ses titres enregistrés.

Christian et Modeste n'avaient pas été amenés à l'étude. On les avait laissés, avec les montures, chez un ami de Claude, un des riches éleveurs du pays, dont les pâturages regorgeaient de troupeaux.

Quand Gervaise y arriva, la dernière — retenue qu'elle avait été par le soin de s'assurer, à chaque pas, que ses cinq louis restaient à leur poste, — elle trouva les Francœur et les deux enfants réunis dans la cour de l'habita-

tion, autour d'une vache laitière et d'un génisson de la plus belle espérance.

Christian vint à la rencontre de la paysanne.

— Mère nourrice, dit-il, il y a deux ans que Modeste et moi nous remplissons une tirelire à ton intention. Hier, nous l'avons cassée, et nous avons trouvé ces deux bêtes dedans.

Gervaise promena autour d'elle un regard ébahi ; l'émotion la paralysait. Tant de bonheurs successifs et inattendus ne dépassaient pas ses vœux, mais ils les comblaient... à peu de chose près.

Elle couvrait les enfants de baisers et de larmes.

— Tout cela dans une tirelire ! disait-elle, sans plus réfléchir, et frappée par la disproportion flagrante qu'il y avait entre le contenant et le contenu.

— Claude ! Claude ! reprit-elle, et vous, Marguerite, cœurs du bon Dieu, saintes et bonnes gens que vous êtes, je ne pourrai donc jamais vous témoigner en rien ma reconnaissance, ni vous rendre un seul grain de sable pour vos montagnes ?

— Au contraire, ma voisine, répondit Claude ; j'ai même l'intention d'être très-exigeant, et de placer mes services à gros intérêts... Mais nous parlerons de cela plus tard.

Le soir, Gervaise voulut renouveler, à l'égard des Francœur, mais dans des conditions plus prudentes, son ovation de la veille, si mal accueillie par M. de Bussières. Pour ce faire, elle débarbouilla tout son monde, opération d'autant plus longue qu'elle était plus rare, et son homme fermant la marche, elle fit processionnellement son entrée à la ferme.

— Voilà la première fois, dit Gervaise, que j'entre ici sans que ce soit pour y prendre ou pour y demander quelque chose. De belles paroles, nous n'en savons pas,

mais nous venons tous vous remercier du fin fond de notre âme... Et, pourtant, voyez l'habitude de quémander, je n'ai pas encore tout ce que je veux.

— Parlez, voisine ! parlez ! dit Marguerite.

— Je veux embrasser Claude, reprit Gervaise, et, pour la première fois que ça m'arrive, que le bon Dieu mette mon cœur tout entier sur mes lèvres.

Il va sans dire que Francœur se laissa faire de bonne grâce ; une larme furtive perlait dans le coin de ses yeux.

Ce baiser fut naturellement le signal de beaucoup d'autres. Gervaise avait en réalité très-bien fait de débarbouiller ses enfants.

— Voisine, demanda Marguerite, vous n'avez sans doute pas encore eu le temps de souper.

— Non. Il fallait que nous venions, d'abord, déborder ici le trop-plein de notre joie ; mais, encore un adieu ; et nous vous quittons pour aller faire bombance... C'est un grand jour ! la fortune nous vient ; il faut la bien recevoir ; autrement, elle serait capable de nous tourner les talons.

— Eh bien, si nous la fêtions ici, tous ensemble ? proposa le fermier.

Cette idée fut accueillie avec un enthousiasme que les enfants traduisirent par des cris et des cabrioles.

Gervaise, moins pauvre, était déjà plus circonspecte.

— Tout ce monde ! dit-elle ; ça va vous donner bien de l'embarras !

— Vous le partagerez, voisine, répondit Marguerite ; allons, vite, la main à la pâte !

Les préparatifs ne furent pas bien longs.

A la ville, il y a de tout ; mais il faut, pour improviser un repas, courir aux quatre points cardinaux. A la

campagne, les œufs, le beurre, la volaille, tout est sous la main, sans compter l'appétit qui se charge des assaisonnements.

— Mère Gervais, dit le fermier lorsque les fourchettes se furent ralenties, je vous ai prévenue que j'aurais, à mon tour, un service à vous demander.

— Plutôt dix qu'un seul, mon bon Claude ! Allez toujours, et n'ayez point peur !

— Vous ne pensiez pas si bien dire, voisine ; dix services, c'est juste le compte ; nous allons être quittes d'un seul coup... Il faut que vous envoyiez vos enfants à l'école.

— Je me doutais de l'histoire. Eh bien ! Claude, je les y enverrai... toutes les fois que je pourrai me passer d'eux à la maison.

— Cela ne suffit pas ; j'exige qu'ils y aillent tous les jours.

— Bien pour les petits, mon bon Claude ; ils iront dès demain ; quant aux grands, ce sera pour plus tard, après la Toussaint.

— Ah ! vous êtes incorrigible, et je me fâcherai à la fin.

Jusque-là, on avait pu croire que l'homme à Gervaise était privé du don de parler ; mais voici qui prouve le contraire :

— Femme, dit-il en ayant l'air de sortir de son assiette une tête roussâtre et crépue, laisse donc aviser M. Claude, puisque nous n'y entendons rien de rien, pas plus l'un que l'autre.

— Parle pour toi, animal, répliqua conjugalement Gervaise ; il y en a plus dans mon petit doigt que dans tout ton corps.

— Ainsi, reprit Francœur, voyez votre aîné ; il marche sur ses quatorze ans, et il ne sait pas lire !

— A quoi que ça sert?

Claude haussa les épaules et frappa du pied.

— Voilà Guillaume, reprit la Normande en désignant le frère de lait de Christian ; il n'a que huit ans, celui-là ; vous avez voulu en faire un savant, mêmement que, au dire de M. le curé, il connaît déjà toutes ses lettres.

— Ah ! *ouiche*, dit le petit, si je ne savais que cela !

— Eh bien, poursuivit Gervaise, malgré toute sa science, c'est celui qui m'a le moins rapporté.

Claude fit un appel à sa patience. La persuasion échouant, il essaya de pénétrer dans cette tête rebelle à grands coups d'images qui frappent mieux l'esprit :

— Voilà que vous avez maintenant le clos à Jean Leroux, n'est-ce pas? dit-il.

— Oui bien ; après, mon mignon?

— Il n'y a rien dedans, je suppose ; il n'a été ni fumé, ni remué, ni semé...

— Oh ! mais que si !... même que la récolte est à nous ; c'est dans l'acte.

— C'est une supposition que je fais, mère Gervais. Voilà donc votre terrain qui n'a rien dans le ventre, et vous le laissez comme cela... je suppose toujours.

— Bon !...

— Vienne la moisson, il vous donnera peut-être quelques mauvaises herbes, par habitude et parce que la nature est, d'elle-même, si laborieuse qu'il faut qu'elle travaille toujours, en bien ou en mal...

— Mais nous ne sommes pas encore si bêtes que ça ! interrompit la paysanne ; nous la travaillons nous mêmes ; nous suons dessus...

— Et elle vous le rend au centuple en fertilité... Eh bien ! comment ne comprenez-vous pas qu'il en est de même pour l'intelligence des enfants?... Cultivée, elle peut vous faire riches, un jour; en jachère, elle peut

vous rapporter tous les maux, y compris les larmes et le déshonneur.

— Ça me paraît sensé tout de même ce que dit là M. Claude, fit observer le père Gervais.

Sa femme n'était pas si facile à persuader ; elle paraissait réfléchir.

— Les années vont leur venir, à tous ces gaillards, reprit Francœur, et le temps que vous leur laissez gaspiller ne reviendra plus.

— Comme ça, not'terre se remuera toute seule ? demanda la Normande.

— Vous savez bien, ma voisine, que nous ne vous avons jamais refusé un coup d'épaule.

— Je ne dis pas, mon brave Claude... Et il faut qu'ils y aillent tous, tous, à cette satanée école qu'est si loin ?

— J'espère qu'un jour nous la rapprocherons.

— Les filles aussi bien que les garçons ?

— Les uns aussi bien que les autres, ma voisine.

— Que votre volonté soit donc suivie ! soupira Gervaise ; je me laisse conduire en aveugle, et par la grande *fiance* que j'ai toujours eue dans vos conseils ; mais, sur ma foi d'honnête femme, je ne comprends pas comment il pourra être utile à mes petits de savoir tant de choses pour faire ce que, mon homme et moi, nous avons appris avec la seule aide du bon Dieu !

— Allez toujours ! répondit Claude Francœur à ce naïf apôtre de l'ignorance... Demain se fait avec aujourd'hui... aucun de nous ne peut savoir ce que l'avenir lui réserve. Allons, mes bons amis, ajouta-t-il en se levant de table ; il commence à se faire tard ; c'est l'heure de se séparer ; bonne nuit, et à demain !

Au moment de mettre le pied dehors, Gervaise s'arrêta. L'instinct et l'habitude reprenaient le dessus ; elle

regardait ses mains vides ; il lui manquait quelque chose ; elle ne savait quoi.

— Comme le temps est noir ! dit-elle à Claude, n'avez-vous pas là un bout de lanterne ?

Et, à part elle :

— Maintenant que nous allons avoir une écurie et un grenier, ça pourra toujours servir.

XV

Aux approches de Pâques, M. de Bussières était allé, en personne, faire au collége de Caen les démarches d'usage, et payer le premier quartier de la pension ; après quoi il laissa aux Francœur le soin de présider à l'installation de son fils.

Marguerite voulait tout voir par elle-même ; elle voulait aussi ne se séparer que le plus tard possible de son enfant d'adoption.

Modeste avait compté les mois, puis les semaines, puis les jours. Elle demandait naïvement à sa mère s'il n'y aurait pas moyen d'arrêter le temps, et, comme essai, elle avait un soir détaché le balancier de la grande horloge, dans sa caisse de bois.

Mais, hélas ! cela n'y avait rien fait. Pâques était venu, et, un beau matin, Tontaine, attelée à la carriole bourrée de paquets, avait emmené toute la famille dans la direction de Caen.

Quelle différence avec les bonnes parties d'autrefois, alors qu'on allait aux foires voisines, ou à Condé, chez le père Robertin ! quels cris ! quelle joie ! quel entrain ! Maintenant, les cœurs étaient si gros que personne n'osait parler, dans la crainte de trahir ses larmes.

Mouton, lui-même, la queue basse, semblait comprendre qu'il ne ramènerait pas son jeune maître.

Il était midi lorsqu'on arriva dans la vieille capitale de la basse Normandie. Après le dîner, où on ne mangea guère, on alla faire une première visite au collége. L'entrée définitive ne devait avoir lieu que le lendemain.

L'aspect des hautes et sombres murailles du lycée n'était guère fait pour égayer la situation, ni la lourde porte percée d'un judas, ni la mine renfrognée du cerbère, ni la grille fermée qui séparait le vestibule du préau. Il y a de vraies prisons dont l'entrée est comme cela.

Les longs dortoirs, meublés de galettes qui affectent des apparences de matelas, firent surtout pousser de gros soupirs à Mme Francœur. Quoi ! son Christian était appelé à se meurtrir les reins sur ces sacs de noix ! ne pouvait-on lui acheter une bonne couchette, un sommier élastique ?

L'économe souriait et disait que non.

Et, le soir venu, qui lui borderait ses couvertures, à ce cher enfant ? Leur distribuait-on au moins quelque friandise pour les endormir ? Quel froid il devait faire, l'hiver, sur ces dalles toutes nues, sous ces voûtes sonores ! Tout cela pour apprendre des langues que personne ne parle plus ! Est-ce que, par hasard, Gervaise n'aurait pas raison ?

Les dernières heures de la journée furent employées à se promener par la ville, à essayer de se distraire, à

acheter mille petites choses en prévoyance des disettes futures.

Modeste ne quittait plus Christian ni du regard, ni de la main. Pourquoi donc ne la mettait-on pas aussi au collége ? C'était injuste, et elle réclamait.

Claude était le plus à plaindre, car il devait donner l'exemple de la fermeté, et il était, au fond, tout aussi désolé que les autres.

Le lendemain, les derniers, les terribles adieux se firent à l'hôtel. Francœur craignait une explosion publique qui suffirait à ridiculiser le *nouveau* aux yeux de ses condisciples. Il conduisit donc, tout seul, le banni au lieu de son exil, pendant que Marguerite et Modeste, étroitement embrassées, se baignaient mutuellement de leurs larmes.

— Il s'agit d'être homme, dit le fermier à l'enfant.

Et, l'amour-propre aidant, cette dernière épreuve fut presque subie avec stoïcisme.

— Ah ! mon bon Claude, disait tristement Marguerite en retournant à Chamblay, la richesse qu'on va donner à l'esprit de Christian vaut-elle la grande peine que déjà elle coûte à son cœur?

Au retour, ces braves gens trouvèrent leur maison déserte. Ils cherchaient l'absent de la pensée et du regard. Parfois, ils s'oubliaient jusqu'à l'appeler. Ainsi, à table, Claude tendait distraitement son verre et disait :

— Christian, verse-moi à boire.

Alors, la mère et la petite fille le regardaient avec un douloureux étonnement. Puis un instant après, Marguerite elle-même, partageant un fruit en deux, en donnait une moitié à sa fille, et posait l'autre à la place occupée naguère par le petit garçon.

Mouton, se redressant de toute sa hauteur, posait à

cette même place ses deux pattes de devant ; il tournait son museau à droite et à gauche, cherchant et ne trouvant pas, puis il s'en allait tristement fureter dans tous les coins de la ferme.

Il faut avoir perdu un enfant pour apprécier au vrai le vide que laisse après elle, au foyer de la famille, une seule de ces gracieuses petites créatures qui en sont le charme et la vie, et dont le seul tort, hélas ! est d'être destinées à devenir des hommes !

Cependant, on s'écrivait, de part et d'autre, une fois par semaine. Le premier dimanche de chaque mois, les Francœur faisaient le voyage de Caen ; on passait la journée avec le jeune collégien ; on lui faisait faire un bon dîner ; on renouvelait ses provisions de friandises, sans oublier ses finances.

De son côté, à Noël, à Pâques et aux grandes vacances, après avoir été faire acte de présence, durant quelques heures, chez son père légal, Christian regagnait bien vite son cher village de Chamblay, où il reprenait ses douces habitudes d'enfance.

Les rapports entre l'adolescent et sa famille adoptive étaient donc, sinon aussi assidus, du moins aussi étroits et aussi intimes que par le passé.

Ajoutons que, dans son ingéniosité à multiplier les occasions et les moyens de communiquer avec celui qu'elle appelait son frère, Modeste lui avait un jour dépêché Mouton, porteur d'un message fixé à son collier.

Mouton avait trop souvent accompagné les Francœur à Caen, pour ne savoir par cœur la route du collége. L'instinct seul, ce que Virgile appelle l'*odora canum vis*, aurait au besoin suffi pour le conduire à son maître.

C'était un jeudi, jour de promenade. Mouton, arrivé un peu avant l'heure de la sortie, s'était couché devant

la grande porte en attendant qu'elle s'ouvrît. On n'a jamais pu savoir pourquoi il n'avait pas songé à sonner.

Qu'on juge de la joie et de l'étonnement du lycéen, lorsque, en franchissant, à son rang, le seuil du collége, il se sentit en quelque sorte étouffé par les caresses de son vieil ami !

Au retour, il répondit par le même courrier.

A partir de ce moment, le chien revint tous les jeudis ; les élèves l'eurent bientôt pris en amitié ; son histoire leur était connue ; on l'accablait de gâteaux et de sucreries. Un beau jour, cette sympathie générale tourna à l'engouement ; voici dans quelles circonstances :

Les ébats de Mouton disloquaient naturellement un peu les rangs ; les élèves carambolaient l'un sur l'autre, et l'ordre en souffrait. Quand le « pion » était de bonne humeur, il ne faisait qu'en rire, tout allait bien et l'ordre se rétablissait vite... Malheureusement, le sort des pions n'est pas assez enviable pour qu'ils aient le privilége exclusif de la gaîté à toute heure. Par un jour de lune rousse, celui-ci se fâcha ; et comme Mouton ne venait là que pour Christian, ce fut à ce dernier que s'en prit le pion ; il alla même, pour mieux accentuer sa réprimande, jusqu'à allonger un peu les oreilles du jeune collégien.

Or, il était dans le caractère de Mouton de ne pas supporter qu'on mît la main sur son maître. En moins d'une seconde et de six coups de crocs, l'autorité fut étendue à terre, les habits en compote et la peau quelque peu trouée.

Le premier moment fut à la stupeur, et Christian en profita pour renvoyer le délinquant.

Quand le pion reprit ses sens, il se retrouva, à peu de chose près, sous le costume de St-Jean. Le paletot d'un

rhétoricien combla les lacunes tant bien que mal ; mais la colère du pion fut plus longue à cicatriser : elle coûta à Christian trois jours de prison, et le chien fut désormais consigné à la porte.

Mouton n'en eut pas moins l'effronterie de revenir les jeudis suivants. Seulement, en ville, il se tenait à distance et aboyait en sourdine comme pour dire bonjour; mais, une fois les rangs rompus, et les jeunes diables éparpillés sur les côteaux de Mondeville, Mouton reprenait ses droits de quadrupède, c'est-à-dire qu'il narguait le pion, déjouait ses poursuites, rejoignait son maître et s'acquittait, aussi ponctuellement que par le passé, de ses fonctions de facteur.

Toutefois, le temps est un grand maître, et les pions ne sont pas éternels ; si bien que, sous un confrère plus clément, — on appelle aussi les pions *chiens de basse-cour* —et à la sollicitation générale, Mouton fut amnistié.

Du reste, ces relations entre le collége et la ferme, aussi variées que multipliées, avaient pour excellent résultat de tenir Christian en haleine, de lui faire prendre la discipline en patience et d'écarter de lui cette nostalgie si poétiquement nommée le mal du pays.

Dans les premiers temps qui suivirent l'entrée de son fils au lycée de Caen, M. de Bussières avait fait à Chamblay de fréquentes apparitions. Tantôt, il venait tout exprès pour avoir, par ricochet, des nouvelles de son fils ; tantôt, il passait par là, et ne pouvait se dispenser de présenter ses hommages à Mme Francœur. Il envoyait souvent des fleurs de sa serre, du fruit de ses vergers, du gibier de sa chasse.

Claude n'accueillait ces marques d'attention qu'à contre-cœur et parce que, sous peine de témoigner une répulsion trop ouverte, il lui était impossible de les refuser.

Le baron jouait au serpent de la Bible, et se piquait au jeu, étonné de rencontrer une femme qui ne descendît pas de la première en ligne plus directe.

— Comment, se disait-il, une simple petite villageoise résisterait à l'honneur que je veux lui faire ! Ah ! nos anciens droits du Seigneur, qu'êtes-vous devenus ? Elle est gentille à croquer et, avec cela, un petit air de candeur qui assaisonne le tout le plus galamment du monde. Ajoutons que feu la baronne doit lui avoir dit de moi un mal affreux, et que les femmes sont toujours friandes de mauvais sujets... Que diable ! il faudrait pourtant s'entendre : puisqu'elle tient à être la mère de mon fils, cela me crée des droits... ou bien ce serait le monde renversé.

C'était surtout aux heures où il prévoyait que Claude devait être aux champs, que le hobereau venait à la ferme.

— Chère belle, disait-il, en mettant un baiser sur la main un peu hâlée de Marguerite, votre époux n'est donc jamais là ? Donnez-leur un trésor, à ces travailleurs acharnés, voilà le cas qu'ils en font !

— Mais, monsieur le baron, il faut que Francœur cultive notre bien.

— Certainement, mais il ne faut pas qu'il néglige l'un au profit de l'autre. A sa place, moi je m'occuperais d'abord du plus précieux... Ah ! la jolie culture ! Comme elle m'absorberait ! Mais, dites-moi donc où vous êtes allée chercher des yeux comme ceux-là ? Savez-vous bien qu'on n'a pas de pareils yeux ? Ce devrait être défendu ; ce sont des étincelles à n'en plus finir, et le feu est si vite mis !

Une autre fois, c'était le sourire, la taille ou le pied.

Marguerite n'était pas à la hauteur de ces quintes-

sences ; elle se disait que, dans le grand monde, l'usage était sans doute d'en agir ainsi ; elle craignait d'avoir l'air d'une sotte ou d'une mijaurée, d'autant que le baron avançait prudemment, et que si, à la contenance de la jeune femme, il jugeait avoir dépassé certaines limites, il rentrait en ligne aussitôt.

Comme tous les galants de son âge, il voulait apprivoiser avant de séduire.

Toutefois, l'instinct parlait ; Marguerite se trouvait mal à l'aise en face de ce gentilhomme familier. Elle se prenait à rougir, sans trop savoir pourquoi ; sa conscience n'était pas tranquille ; elle mentait à Claude par égard pour lui-même et dans la crainte de le contrarier.

— M. de Bussières est venu, disait-elle le soir, à son mari.

— Encore ! répondait le fermier. Que voulait-il !

— Mon Dieu ! rien ; il passait.

— Il passe bien souvent. Et de quoi avez-vous causé?

— De choses et d'autres, répondait Marguerite.

Et, pour couper court à de nouvelles questions, elle s'improvisait une besogne quelconque.

Claude n'était pas jaloux ; il ne croyait pas au mal ; sa confiance était si absolue qu'il ne la raisonnait même pas ; c'était plus qu'un dogme ; mais le baron était si notoirement perverti que son assiduité auprès d'une honnête femme équivalait à un semblant d'insulte.

Rompre carrément en visière avec M. de Bussières, ce n'était pas chose facile, d'autant que les relations avec Christian se trouveraient sans doute rompues du même coup.

Tout ce qu'il était possible de faire, c'était de recevoir le gentilhomme avec cette réserve froide et polie qui ôte souvent à ceux qui en sont l'objet l'envie de revenir.

Mais le baron se montrait bon prince; il chauffait lui-même l'entrain de ses hôtes, il parlait au besoin pour eux et prenait toutes choses du meilleur côté.

Les dépendances de la ferme étant d'un seul tenant, Claude n'était jamais bien loin de chez lui.

— A l'avenir, dit-il un jour à sa femme, dès que tu verras poindre la casquette de M. de Bussières, tu m'enverras chercher.

Ce que Marguerite ne manqua pas de faire.

Les premières fois, le baron crut à une coïncidence fatale; il accusa son étoile. Mais il n'y eut bientôt plus moyen de s'y tromper; à peine avait-il eu le temps d'attacher son cheval, que le fermier était là.

— Je vous dérange? demandait le vieux Lovelace.

— Nullement, monsieur le baron.

— Vous savez, j'entends ne gêner personne, et si vous avez des occupations....

— Oh! rien ne presse; je ne suis pas à la tâche... Et qu'y a-t-il pour votre service?

Marguerite se contentait de saluer, puis elle montait à l'étage supérieur ou s'en allait au jardin.

A cette question si simple : « Qu'y a-t-il pour votre service? » le hobereau restait la bouche ouverte, dans l'attitude d'un chasseur qui voit une compagnie de perdrix prendre son vol pendant qu'il charge son fusil.

On parlait un peu de la moisson, des progrès de Christian, des mercuriales du dernier marché.

— Et Mme Francœur? hasardait de temps en temps M. de Bussières.

— Elle est très-occupée aujourd'hui, répondait Claude; elle surveille sa lessive.

Une autre fois elle faisait la cueillette des fruits, ou ceci, ou cela.

— Ah! c'est comme cela! se dit un jour le baron en

revenant bredouille au manoir ; la petite se dérobe, elle a peur de succomber, c'est clair comme le jour... Et son grand benêt de mari qui ne manque jamais d'arriver là, comme un chien dans un jeu de quilles ! Ma foi, au diable les Agnès de village ! une de perdue, dix de retrouvées ! C'est mille francs que cela m'aura coûté, les mille francs de Gervaise... Et ce Francœur, avec ses prétentions à tout savoir et à tout mieux faire que les autres ! J'avais déjà quelques dents contre lui, ça complétera le râtelier ; il ne perdra pas pour attendre.

A dater de ce jour, Chamblay cessa de se trouver sur le chemin du baron, Marguerite n'eut plus à déranger son mari dans ses travaux de culture, et, tout ce qui, au sujet de Christian, intéressait à la fois le château et la ferme, fut diplomatiquement traité par correspondance.

Le baron, pour se refaire, avait alors tourné ses batteries vers une place moins bien défendue ; cette place s'appelait Mariette ; c'était cette soubrette que le gentilhomme avait remarquée chez le commandant Duranton, et qu'il avait retenue pour le cas où son cousin la congédierait.

Le congé ne venant pas de la part du maître, il s'était agi d'engager la caméριste à le provoquer. Or, il n'avait fallu, pour cela, qu'une paire de pendeloques d'or et un foulard des Indes.

C'était le prix auquel s'estimait provisoirement cette modeste fille.

Peut-être l'avenir nous apprendra-t-il que M. de Bussières n'avait jamais conclu le marché dont les conséquences fussent plus onéreuses.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

I

Comme dans le conte de la *Belle au bois dormant*, figurons-nous que nous nous sommes endormis il y a sept ou huit ans, pour ne nous réveiller que ce matin.

Chamblay, son église, la ferme Francœur n'en sont pas beaucoup plus vieux pour cela ; les choses sont restées à peu près ce qu'elles étaient. Mais il n'en est pas tout à fait de même des personnes : les enfants sont devenus des jeunes gens, les jeunes gens ont tourné à l'homme, ce dernier a fait un pas vers la vieillesse.

Claude et Marguerite étaient au printemps de la vie, les voilà à l'été : un été fleuri, charmant tempéré, plein de promesses tenues, mieux que le printemps en quelque sorte, si le grand charme de ce dernier n'était pas d'avoir à soi tout l'avenir.

M. de Bussières a un peu plus de goutte, un peu plus de rhumatismes, un peu plus de ces faiblesses amoureuses

qui sembleraient devoir s'éteindre avec l'âge, et qui ne font, au contraire, que croître et enlaidir.

Le commandant Duranton, grièvement blessé en Afrique, a été mis à la retraite avec le grade de colonel. Il s'est définitivement fixé à sa villa de Bretteville ; après avoir tué pas mal d'Arabes insoumis, saccagé beaucoup de gourbis rebelles, il cultive maintenant les plus belles fleurs du canton, sans compter sa fille unique, Mlle Francine, que nous avons entrevue toute gamine, jouant au cerceau, réclamant pour petit mari son cousin Christian, et que nous retrouvons une belle et sémillante brune, aux alentours de seize ans, menant haut la main la maison de son père, qu'elle fait un peu marcher comme le commandant faisait autrefois marcher son escadron.

Les Gervais ont continué à prospérer ; les petits ruisseaux sont devenus rivières. Gervaise n'a plus de nourrissons, pas même pour son compte. Selon la promesse faite à Claude, ses enfants, filles et garçons, grands et petits, sont allés à l'école de Bretteville, d'abord en rechignant un peu, puis de meilleure grâce. Sans être rapides, leurs progrès ont été satisfaisants ; ils ont appris juste ce qu'il fallait, mais rien au-delà ; aussi, pour le peu d'importance qu'ils ont dans cette histoire, les retrouverons-nous, en temps et lieu, pourvus de gagne-pain en harmonie avec leur condition.

Guillaume Gervais, le frère de lait de Christian, avait seul fait preuve d'une persévérance sans égale ; il s'était acharné à l'étude, justifiant ainsi la prédilection de Claude, qui avait toujours eu en une estime particulière le caractère fier, ferme et réservé du petit bonhomme.

— Celui-là fera son chemin, répétait souvent le fermier à Gervaise.

La paysanne hochait la tête d'un air de doute ; mais

on devine que son amour-propre maternel ne demandait pas mieux que de croire.

Du reste, en homme sage et prévoyant qu'il était, Claude Francœur n'avait pas cherché à faire sortir Guillaume de la sphère où il était né, sans lui assigner dans sa pensée une carrière, dont il devait lui faciliter l'accès.

Or, il n'y avait pas d'école à Chamblay ; les enfants devaient aller à Bretteville, ce qui ajoutait un prétexte à peu près plausible à la mauvaise volonté des parents. Claude, entre autres améliorations communales, celles-ci réalisées, celles-là en simple germe, Claude, disions-nous, avait, de longue date, formé le projet de doter Chamblay d'une maison d'école.

La maison, c'était l'affaire de quelques mois ; il serait toujours temps d'en réunir les matériaux quand le permettraient les ressources. Mais un bon instituteur est plus long à créer ; on n'empile pas la science aussi facilement que des moellons ; et voilà pourquoi Claude avait voulu préparer à l'avance le fonctionnaire pour l'époque, encore incertaine, où la fonction serait à donner.

Ce fonctionnaire, dans les prévisions du fermier, devait être Guillaume, et, ainsi que nous l'avons déjà dit, jamais leçons n'étaient entrées dans une jeune tête mieux préparée à les recevoir.

Les progrès, l'énergie, la persévérance de Guillaume étaient-ils dus à l'unique amour du travail, à la soif d'apprendre, ou bien à l'ambition, légitime du reste, de se faire, dans le monde, une place honorable? Il y avait sans doute de tout cela ; mais toujours est-il que, parmi les récompenses qui rémunéraient ses efforts, un simple sourire de Modeste était celle qui pénétrait le mieux au fond de son cœur.

Les éloges de Claude, les encouragements du curé, les prix remportés à Bretteville, le chatouillaient agréablement. Il en était heureux avec modération, fier avec calme. Mais un sourire de Modeste !... pour l'obtenir, il aurait appris et dévoré en huit jours la pitance scolaire de plusieurs années.

Comment était né ce culte ? où et quand avait commencé cette affection silencieuse ? C'était un mystère. A en croire le pauvre garçon, ce sentiment, comme l'existence de Dieu, n'avait pas eu d'origine et n'aurait pas de fin. Pourtant, le nom avait changé, et il avait un jour reconnu, avec frayeur, que ce qu'il croyait n'être qu'une tendre amitié était un ardent amour.

Nous disons avec frayeur, car Guillaume était un esprit juste et pratique, et, en admettant même qu'il devînt un jour le maître d'école de Chamblay, il ne tombait pas sous le sens qu'on lui accordât jamais la plus riche héritière du village.

Cependant, quelque soin qu'il eût mis à le garder, Claude avait pénétré son secret.

Or, Claude, à tort ou à raison, qualifiait la hiérarchie sociale d'invention bouffonne ; il n'avait d'autre ambition que de donner à sa fille un bon et brave mari qu'elle aimât, dont elle fût aimée ; et, ce mari, une fois trouvé, quant à l'éconduire pour motifs d'écus, c'était là une petitesse d'esprit dont il ne se figurait pas qu'un père, digne de ce nom, pût jamais se rendre coupable.

Loin d'effrayer ce jeune et loyal amour, Francœur l'avait au contraire encouragé, à ce point que, un dimanche, à la sortie des vêpres, sous le porche de l'église, Guillaume avait osé en faire, à celle qui en était l'objet, le demi-aveu.

Modeste n'avait pas reçu cette fausse éducation qui voue à la syncope ou aux grimaces les demoiselles con-

sultées, pour la première fois, sur l'état de leur cœur. Elle ne repoussa pas Guillaume ; elle se montra même honorée de sa recherche, tout en laissant au temps et aux circonstances le soin de rompre ou de raffermir ces projets lointains.

Peut-être n'était-ce pas là une réponse fort encourageante ; mais Modeste était encore bien jeune, et sans doute ne discernait-elle encore qu'imparfaitement ce qui se passait en elle.

Quant à Guillaume, il n'en demandait pas davantage ; il n'aurait même jamais osé en espérer autant. On croit volontiers selon ses désirs ; dès ce moment, l'avenir fut à lui, il le broda des perspectives les plus chatoyantes.

Claude, de son côté, poursuivait son œuvre ; quand le moment fut venu, il obtint pour son protégé, le curé aidant, une demi-bourse à l'Ecole normale de Paris.

Le futur instituteur était donc parti pour la grande ville, léger d'argent et de bagage, mais aussi millionnaire que possible au point de vue de ces deux beaux trésors de la jeunesse qui s'appellent l'Illusion et l'Espérance.

Il y avait déjà trois ans de cela, au moment où nous renouons cette histoire. Le jeune homme venait de passer brillamment ses examens du premier degré, et il allait revenir à Chamblay, où l'attendait, selon lui, la récompense de ses luttes et de ses travaux.

Christian venait également de terminer ses humanités au collége de Caen.

Nous sommes au milieu du mois d'août : les vacances commencent, et, cette fois, pour ne plus finir.

M. de Bussières a envoyé à Caen un domestique et un cheval de main qui doivent ramener son fils à Saint-Martin-des-Bois ; car, dans la pensée du baron, de même que Christian en a fini avec le collége, il doit en finir aussi avec « les gens de Chamblay. »

Le gentilhomme regarde fréquemment à sa montre ; son estomac s'impatiente ; il a invité à déjeuner, pour la circonstance, le colonel Duranton, le subrogé-tuteur du jeune homme, et tous deux se demandent la cause d'un retard qu'ils ne s'expliquent pas.

— Le gaillard a peut-être voulu passer par Chamblay, dit le colonel.

— S'il a fait cela, reprit impétueusement le barón, je le déshérite !

— Bon ! vous voilà encore avec vos exagérations! heureusement que vous n'en pensez pas un mot ; autant en emporte le vent !

Les deux cousins ont conservé de leurs anciens démêlés, survenus au sujet du testament de feu Mme de Bussières, l'habitude de se chamailler. Mais le temps a fait son office habituel qui est d'adoucir les angles et de calmer les inimitiés. Maintenant que le colonel a sa retraite, et qu'ils habitent constamment à peu de distance l'un de l'autre, ils se voient plus souvent, ils chassent ensemble, et de l'habitude est née peu à peu une sorte d'amitié, mêlée de brusquerie, où il est convenu que peuvent s'échanger les vérités les plus dures, sans froisser personne.

— Ma foi, tant pis pour lui ! reprit M. de Bussières ; nous lui avons accordé le quart d'heure de grâce ; mettons-nous à table.

Mais, au même instant, un bruit de chevaux, lancés au galop, s'éteignit dans la cour, au bas du perron, et, deux secondes après, Christian passait des bras de son père dans ceux du colonel.

Le jeune homme avait un peu prolongé ses adieux avant de quitter le collége, et de là le retard dont se plaignait le baron.

— Ainsi tu n'es allé nulle part, avant de venir ici ? demanda M. de Bussières.

— Nulle part, mon père; je sais trop ce que je vous dois pour ne pas vous réserver toujours ma première visite.

Le vieux gentilhomme jeta au colonel un regard vainqueur ; ce regard voulait dire :

— Vous voyez bien que votre supposition n'avait pas le sens commun.

Puis, tout haut :

— Allons, maintenant la parole est aux fourchettes; nous causerons plus tard.

Profitons de ce silence pour examiner un peu Christian ; ce n'est plus le joyeux et turbulent enfant de la ferme ; il est grand et mince ; il a les traits de sa mère, doux et mélancoliques ; une fine moustache blonde commence à estomper ses lèvres. Lui, le casse-cou d'autrefois, le dompteur de Mouton, le diable à quatre, le briseur de toutes choses, « pour voir comment c'était fait en dedans » le seul reproche qu'on pourrait maintenant lui faire, c'est d'être trop sérieux pour son âge.

— Ah çà, mon cousin, demanda le colonel, que vas-tu faire de ce grand garçon ?

— Mais je n'ai rien à faire. Né gentilhomme et propriétaire, gentilhomme et propriétaire il vivra, à l'exemple de ses aïeux et de monsieur son père. C'est simple comme bonjour... Et je me permets d'ajouter que ce n'est pas là un avenir absolument lamentable.

— Certainement ; mais on ne condamne pas ainsi un jeune homme à l'oisiveté.

— Condamner ! voilà un bien gros mot.... Dans tous les cas, en ta qualité de subrogé-tuteur, tu as droit au chapitre, et c'est même pour cela que je t'ai convoqué.

Le colonel s'inclina en signe de remercîment pour un acte de déférence auquel on ne l'avait pas accoutumé.

— Voyons, continua M. de Bussières, qui, à peu près rassasié, en était arrivé à alterner les morceaux et les mots, je ne demande pas mieux que d'être éclairé ; quelle carrière peut embrasser, au temps où nous vivons, un jeune gentilhomme ?

— Il n'en manque pas, dit M. Duranton.

— Assurément, mais encore faut-il qu'elles soient convenables. L'état militaire ? S'il y avait encore des croisades, je ne dirais pas non ; mais, aujourd'hui, je trouve que les guerres sont bêtes comme tout...

— Baron ! interrompit le colonel.

— Eh bien, quoi ? je ne veux pas t'offenser. Tu t'es trouvé être au service, tu as fait les campagnes qui se sont présentées...

— C'était mon devoir.

— Soit, mais tu ne les a pas choisies, j'imagine ?

— Pour cela, non.

— Alors, tu es hors de cause. Qu'y a-t-il encore ? la jurisprudence ? Oui, je pourrais envoyer Christian faire son droit à Paris ou à Caen, à Rennes ou à Toulouse. Il y apprendrait à embrouiller les questions les plus simples, et à rendre obscures les choses les plus claires. Et après ? Ça l'avancerait beaucoup, n'est-ce pas ? Je me suis avisé d'avoir une idée à moi... Tu permets, n'est-ce pas, colonel ?

— Comment donc, mon cousin, pour une fois que cela arrive !

— Cette idée, la voici : j'émancipe dès à présent Christian, et je le mets en possession de la fortune de sa mère...

— Christian est bien jeune ! fit observer M. Duranton.

— C'est une preuve de confiance que je veux lui donner. J'espère ainsi, en le traitant en homme avant l'âge, l'attacher au sol qui l'a vu naître, lui faire prendre ra-

cine dans le pays, l'y retenir par ses intérêts... Qu'en penses-tu, mon garçon? ajouta le gentilhomme en s'adressant directement à son fils.

— Mon père, dit le jeune homme en serrant avec effusion les mains du baron, vous combleriez là le plus cher de mes vœux ; je n'ai d'autre ambition que de vivre ici...

— Et aussi un peu à Chamblay, je suppose, ajouta malicieusement M. Duranton.

— Voilà précisément ce à quoi je m'oppose, reprit le baron ; assez de Chamblay comme cela ! Que Christian visite ces braves gens de temps à autre, rien de mieux ; qu'il cherche même les occasions de leur être utile ou agréable, rien de mieux encore ; mais de là à s'inféoder aux Francœur, à vivre au milieu d'eux, à répudier le château pour la ferme, il y a loin : et c'est ce que je prétends empêcher... Du reste, ceci est une question, sur laquelle Christian et moi nous aurons tout le temps de revenir...

— Est-ce à dire que je suis de trop? demanda M. Duranton.

— Bon ! voilà le chef d'escadron qui enfourche son cheval de guerre ! Vous êtes si peu de trop, monsieur mon cousin, que je vous ai invité tout exprès à déjeuner pour écouter ce que je vais dire...

— Alors, je suis ici à l'état d'auditeur, et non de convive ?

— Sois ici à l'état que tu voudras, mais laisse-moi parler, je te prie. *Primo* et d'une, mon enfant, quand j'ai eu la douleur de perdre ta mère...

Ici, le colonel fut pris d'une légère quinte de toux, qu'il s'empressa d'éteindre en avalant un verre de Bordeaux.

— Quand j'ai eu la douleur de perdre ta mère, répéta

gravement M. de Bussières, son apport personnel montait à deux cent mille francs ; j'aurais pu m'en attribuer les revenus jusqu'à ta majorité...

— Tu ne l'as pas fait ? demanda M. Duranton.

— Je les ai ajoutés au capital, reprit le gentilhomme, et il en résulte que, de deux cent mille francs, il s'élève aujourd'hui à un peu plus de cent mille écus.

— Tu as au moins prélevé les frais de son entretien et de son éducation ?

— Pas davantage, monsieur mon cousin ; j'ai pourvu à tout de ma fortune privée.

Et se tournant vers son fils avec une affectueuse et touchante bonhomie :

— J'ai eu peut-être quelques torts envers toi, mon enfant, reprit M. de Bussières, puissé-je ainsi les avoir rachetés !

— Mon père ! dit Christian en se jetant, tout ému, dans les bras du baron.

— C'est bien, ce que tu as fait là ! dit le colonel avec effusion.

Et il secoua vigoureusement la main du vieux gentilhomme.

— Sapristi ! quel poigne !... ce n'est pas une raison pour me désarticuler l'épaule... Quant à mes comptes de tutelle, ils sont là-haut, et quand tu voudras les examiner...

— Je ne te ferai pas cette injure.

— Demain matin, Christian visitera ses propriétés ; après-demain, nous ferons régulariser son émancipation chez le notaire de Saint-Sylvain.

— Tu vas vite en besogne.

— D'ici à peu de jours, mon enfant, tu auras donc à veiller toi-même à ton propre grain ; on prend vite goût à cette besogne ; tu trouveras ici bonne table et

bon gîte; si tu le veux, je serai moins ton père que ton camarade. Ajoute à cela d'aimables voisins...

Le colonel salua.

— Ce n'est pas pour toi que je dis cela, s'interrompit le baron.... D'aimables voisins, de charmantes voisines, de belles armes, beaucoup de gibier, de bons chevaux, voilà plus qu'il n'en faut pour mener gaiement la vie.

Sans doute que, aux yeux du jeune homme, il y manquait encore quelque chose, car il n'approuva que du bout des lèvres.

— Quand je mourrai, reprit le gentilhomme, le plus tard possible...

— Mon père !

— Tu seras millionnaire.

— La belle avance ! dit M. Duranton. Si encore cela pouvait faire dîner deux fois !

— Ah ! oui, soupira le baron ; ce serait là une prérogative que j'achèterais bien cher ! Pourtant on y arrive, en graduant ses menus... Quant à être millionnaire, mon cousin, la chose, à vrai dire, n'a de valeur que pour les croquants... mais il fait toujours bon de leur jeter aux yeux cette poudre aveuglante...

— Tiens, s'écria tout-à-coup le colonel en regardant par une fenêtre, qui est-ce qui nous arrive donc par là-bas ? on jurerait que c'est ma fille.

Mlle Francine, suivie d'un groom, apparaissait en effet, à distance, montée sur une jument arabe que son père avait ramenée d'Afrique, et qu'elle maniait en véritable écuyère.

Une amazone de toile écrue, soutachée d'arabesques rouges, dessinait gracieusement sa taille, et se drapait, en longs plis flottants, presque jusqu'à terre. Un petit chapeau de paille, mutin, coquet, retroussé, orné d'une

plume blanche à la Henri IV, couvrait à peine le bout de sa tête. Une fraise droite, à petits plis, maintenue par un ruban de satin cerise, encadrait son cou. Deux grands lévriers blancs, mouchetés de taches rousses, et qu'elle lutinait du bout de sa houssine, gambadaient autour du cheval.

C'était, en somme, la plus gracieuse apparition qui se pût rêver.

— Elle vient sans doute au devant de moi, dit le colonel.

— Une charmante idée qu'elle a eue, ajouta le baron.

— Christian, mon ami, reprit M. Duranton, fais-moi le plaisir d'aller recevoir ta cousine, et de la conduire au jardin ; nous vous rappellerons tout à l'heure.

Le jeune homme s'empressa d'exécuter cet ordre agréable.

— On dirait que tu le renvoies ? interrogea M. de Bussières.

— Tout juste, mon cousin ; j'ai à te dire certaines choses qu'il ne doit pas entendre.

— Des énormités, en ce cas, selon ta coutume.

— Mon Dieu, non ; ainsi je commence par reconnaître humblement que tu vaux mieux que ta réputation.

— Pour beaucoup d'autres, c'est le contraire. Ensuite, ma réputation est-elle bien aussi mauvaise que tu le prétends ?

— Quant à cela, je l'affirme.

— Soit. Et t'es-tu jamais demandé pourquoi ?

— Parbleu ! parce que tu es un mauvais sujet ; parce qu'il te manque la vertu.

— Non pas la vertu, mais l'hypocrisie. Ah ! l'hypocrisie ! quel bon petit vernis à déguiser toutes les turpi-

tudes !... Si je voulais m'en donner la peine, on m'adorerait comme un petit saint.

— Je serais curieux de voir comment tu t'y prendrais pour cela.

— Rien de plus facile ; le procédé est infaillible : je commencerais par donner à l'église deux ou trois mauvaises croûtes ou quelques statues de rencontre.

— Bien ! Ensuite ? demanda le colonel en riant.

— Ensuite, à certain jour de la semaine, je déposerais quarante sous sur la table de ma cuisine, où chaque porte-besace des environs aurait le droit d'en prendre un. Peu de frais, comme tu vois, et quarante trompettes de la renommée qui me béniraient...

— Plus ou moins.

— Enfin, ils en auraient l'air, et ce serait toujours cela. Vers la Noël, atteler de six grands chevaux de labour une voiture de bois qu'un seul âne pourrait aisément traîner, et s'en aller, en cet appareil, déposer de chaumière en chaumière une demi-douzaine de fagots... Quel petit manteau-bleu je ferais bien vite !... Le conseil municipal de Saint-Martin-des-Bois serait capable de me voter une couronne...

— De rosière ? demanda en souriant M. Duranton.

— De philanthrope, mauvais plaisant. Ce bon M. Claude lui-même et sa pimbêche de femme daigneraient m'accorder leur estime ; celle-ci n'aurait peut-être jamais songé à cacher Orgon par-dessous la table....

— Que veux-tu dire ?

— Rien ! un souvenir qui me passe par la tête... Que veux-tu ? Ces façons cafardes ne sont pas de mon fait.

— Je te sais pourtant charitable et généreux.

— Oui, à ma manière : je choisis les pauvres honteux ; et ceux-là se gardent bien d'aller crier sur les toits la sollicitude dont ils sont l'objet. Enfin, je fais mal le

bien, à ce qu'il paraît ; je ne pose pas pour l'apôtre ; je ne place pas mes charités à usure... Dans tous les cas, tu vois que, si je pèche, ce n'est pas par ignorance ; j'ai le doigté et l'instrument ; je pourrais, au besoin, jouer de la considération publique comme Paganini jouait du violon. Mais c'est précisément parce que je sais ce qu'elle vaut, et comment on l'achète, que je la dédaigne.

— Soit, mais de deux choses l'une : il faut que tu éloignes d'ici ton fils, ou que tu changes de conduite, car ta façon de vivre est un véritable scandale...

— Ah ! ah ! voilà donc que ça vient ! s'écria le baron en se frottant les mains ; je me disais aussi : « Duranton ne m'a pas encore abreuvé d'injures ; à quoi pense-t-il donc ? Il manque à tous ses devoirs. »

— Tant que tu as été seul, reprit le colonel, tu pouvais, à la rigueur, vivre à ta guise...

— En vérité ! j'avais cette liberté grande !... Avoue, mon officier, que c'est là une bien belle prérogative.

— Fais de l'ironie tant que tu voudras ; il n'en est pas moins vrai que Christian est à l'âge où l'on subit fatalement toutes les influences, les mauvaises aussi bien et encore mieux que les bonnes... Je n'imagine pas que tu veuilles, de parti pris, le pervertir par ton exemple !

— Lâche donc le mot tout de suite, et dis qu'il est question des servantes.

— Oui, il est question des servantes.

— Je n'en ai plus que cinq...

— Une bagatelle ! Quand je pense que nous en avions une à laquelle nous avions la faiblesse de tenir...

— Mariette ?

— Oui, Mariette, et que tu ne t'es pas fait scrupule de nous l'enlever par des moyens qu'il me répugne de qualifier...

— Qualifie toujours pendant que tu y es... D'abord, pour celle-là, c'est de ta faute.

— Comment! de ma faute?

— Il ne fallait pas me faire manger de ses coulis à la Chambord... Dieu, quels coulis!... Je ne pouvais cependant pas aller tout exprès à Bretteville pour t'en demander ; cela aurait fini par t'ennuyer, d'autant que tu ne les aimes peut-être pas autant que moi... Alors, j'ai préféré les avoir sous la main, et voilà toute l'histoire.

— Oui, l'une pour ses coulis, et celle-là pour autre chose ; du reste, ce sont tes affaires.

— J'aime à le croire.

— Seulement, comme tu n'es sans doute pas disposé à tenir compte de mes remontrances...

— Non, mais elles m'amusent, et je serais désolé d'en être privé ; les distractions sont si rares, ici!

— Comme tu n'es plus précisément de la première jeunesse...

— Tu crois cela, toi?

— Et que, d'ici à peu, il faudra bien que tu deviennes sage par nécessité...

— Oui-dà!

— Que n'autorises-tu provisoirement Christian à vivre à Chamblay, comme par le passé, auprès de l'honnête homme qui, bien plus que toi, lui a jusqu'ici servi de père?

— Parce que cet homme me fait l'effet d'un Tartuffe, et que je le déteste cordialement.

— C'est une singulière façon de reconnaître les services qu'il t'a rendus.

— S'il veut les évaluer en argent, je suis prêt à les lui payer.

— Tu sais bien qu'il n'en fera rien.

— Eh bien! alors, que réclame-t-il?

— Il ne réclame rien ; c'est moi qui réclame pour lui de l'estime et des égards.

— Ma parole d'honneur, vous êtes tous plus insensés les uns que les autres! D'abord, toi, à t'entendre, on croirait que tu sors d'une capucinière plutôt que d'un régiment.

— La morale est une des consignes de la société.

— Et alors tu l'observes militairement... mais sans conviction.

— Je l'observe du mieux que je puis.

— Avec ça, mon gaillard, que tu n'as jamais fait de frasques, en garnison... et ailleurs! Ne dirait-on pas que je suis bon à pendre, parce que je ne déteste pas les jolies femmes? En ce cas, mon cher Caton, le chanvre serait hors de prix sur tous les marchés du monde, et, pour ma part, je n'hésiterais pas à en semer mes terres.

— Tu es incorrigible !

— Je suis un bon gentilhomme, et je chasse de race, voilà tout: comme le Béarnais, comme Louis XIV, comme Louis XV... Au surplus, Christian n'est pas destiné à se faire moine, que je sache ; il suivrait ces illustres traces, que je n'y verrais aucun inconvénient.

— Voyons, dit le colonel Duranton en se levant, il est temps de rappeler les enfants ; parlons peu et parlons bien : tu ne veux pas t'amender?

— Je me sens trop peu coupable pour prendre ce soin.

— Tu gardes toutes tes péronnelles?

— Je les garde.

— Et tu gardes aussi Christian?

— Parfaitement, cher ami.

— En ce cas, reprit gravement M. Duranton, je ne remettrai plus les pieds chez toi.

— De toi à moi, riposta le baron en riant, nous savons ce que valent ces menaces. Je te reverrai certainement la semaine prochaine... Nous avons besoin l'un de l'autre; je suis sûr que ces secousses chroniques nous évitent bien des maladies... Si tu ne viens pas, j'irai moi-même te réclamer jusqu'à Bretteville, ne fût-ce que par hygiène.

En ce moment, Mlle Francine, portant sur le bras gauche la queue de sa jupe, fit son entrée dans la salle à manger.

Elle paraissait de mauvaise humeur et fort animée.

— Bonjour, mon oncle, dit-elle; bonjour, père.

Et elle alla tendre successivement son jeune front au baron et au colonel.

— Te voilà seule? demanda M. Duranton.

— Nous t'avions envoyé Christian, ajouta M. de Bussières.

— En effet, je l'ai vu un instant... Eh bien, il peut se vanter d'être aimable et empressé !...

— Qu'est-ce ce qu'il y a donc?

— Il y a, mon oncle, que nous nous promenions dans le parc; nous causions gentiment de beaucoup de choses... Quand je dis que nous causions, cela signifie qu'il me répondait de temps en temps par oui et par non... lorsque, tout à coup, au détour d'une allée, je ne le vois plus... Mon cousin avait disparu!...

— Voyez-vous ça! dit le colonel en riant.

— Je l'appelle : rien! je le cherche dans tous les coins du parc : rien! Je rentre, je m'informe... Et savez-vous ce que j'apprends?

— Tu m'effrayes, ma fille!

— J'espère bien qu'il ne lui est pas arrivé malheur!

— Pire que cela! Et moi qui croyais enfin avoir trouvé un vrai cousin, avec qui courir, bavarder, danser

et cavalcader ! Ah! mais c'est que je n'entends pas que cela se passe ainsi! D'abord, quand on a une cousine, c'est pour la distraire!

— Enfin, nous diras-tu?...

— Eh bien, il venait de partir, sans même me dire adieu, ou au revoir.

— Partir! s'écria M. de Bussières en assénant sur la table un furieux coup de poing; mais comment? et pour où?

— A cheval, et pour Chamblay, à ce que présume le garçon d'écurie, qui l'a vu filer au grand galop dans cette direction.

— Baron, dit le colonel avec une pointe de sarcasme, si tu n'es pas reconnaissant, ton fils l'est pour deux; de cette façon, le compte se retrouve.

II

Lorsque Christian aperçut, de loin, les toits de la ferme Francœur, il était trois heures de l'après-midi.

Claude devait être aux champs, mais Marguerite serait là sans doute, Modeste aussi, et comme elles ne savaient pas au juste le jour de son arrivée, il se faisait une douce joie de les surprendre.

Pour les cœurs bien doués, qui se gonflent facilement

et se trahissent volontiers par une larme au coin de l'œil, ces coups de théâtre ont un charme infini.

Seulement, Christian avait compté sans Mouton, lequel, après avoir signalé son approche en aboyant comme un enragé, prit un essor si violent vers le grand chemin qu'il faillit en renverser une fille de basse-cour.

Marguerite accourut du fond d'un cellier.

Modeste pointa son joli petit museau à une fenêtre de l'étage, puis elle descendit quatre à quatre.

Nous ne compterons ni les étreintes, ni les baisers : ce serait trop long.

Claude, lui, en allant à Caen pour ses affaires, poussait de temps à autre jusqu'au lycée ; mais, depuis que l'enfant, devenu un jeune homme, avait abordé les classes supérieures, Mme Francœur et sa fille avaient nécessairement cessé d'aller, comme autrefois, le combler de confitures et de cajoleries.

Près de six mois s'étaient donc écoulés depuis qu'ils ne s'étaient vus.

Que de choses à se dire ! que de questions à s'échapper des lèvres, rapides et pressées comme une volée d'oiseaux dont la cage vient de s'ouvrir !

— Et le grand-papa Robertin ? — Et tes études ? — Et la jument bai, est-ce qu'elle saute toujours ? — Combien de prix as-tu remportés ? — A-t-on vendu la vache noire ? — Et d'accessits ? — Le bœuf roux est-il devenu plus docile ?

Rien n'était changé dans cet intérieur modeste, et cependant Christian regardait tout, avec des yeux ravis ; il allait de chambre en chambre, il fouillait les armoires, il exhumait ses anciens livres et ses vieux joujoux.

La ferme était tout à l'heure si paisible qu'on y en-

tendait bourdonner les mouches. Maintenant elle éclatait de bruit et de mouvement, elle rayonnait de sourires.

Modeste était devenue le vivant portrait de sa mère, lorsque celle-ci avait seize ans : même œil limpide et bleu, frangé de longs cils noirs; le teint blanc et rose, l'ovale fin et distingué, les cheveux comme les peintres en donnent à Cérès.

Bonne, douce et simple, Modeste, nous croyons l'avoir déjà dit, avait, plus que personne, le droit de porter son nom. Elle trouvait tout de suite le chemin des cœurs. Elle avait passé deux années dans un couvent des environs; sa mère avait fait, à la volonté de Claude, cette dure concession de se séparer de sa fille.

Par exception, celle-ci était rentrée dans sa famille aussi naïve, aussi naturelle, aussi peu prétentieuse que lorsqu'elle en était sortie. On ne lui avait fait écorcher aucune langue exotique ni aucun instrument; elle ne connaissait que très-peu les Mèdes et encore moins Gengis-Khan; vous lui eussiez demandé à quelle époque correspondait l'ère des Séleucides ou bien celle de Nabonassar, qu'elle ne vous aurait sans doute pas répondu. Mais, en revanche, elle n'ignorait pas que Bordeaux était autrefois en Guyenne, Poitiers en Aquitaine, et savait à peu près son histoire de France, ce qui a bien son charme pour une Française. Bref, si elle n'était pas précisément faite pour briller, elle ne serait déplacée nulle part.

Modeste avait eu pour Christian, pendant son exil, une foule de ces attentions par lesquelles se trahissent les cœurs ingénus; elle lui avait guilloché ceci et brodé cela; elle avait embelli sa chambre; elle avait entretenu ses fleurs, soigné ses oiseaux... Il lui avait semblé que le jour où reviendrait définitivement son ami d'enfance

serait le plus beau de sa vie; et, cependant, elle était comme à la gêne dans son bonheur, ce n'était plus la même franchise d'allures, le même sans-façon; elle avait déjà dit, deux ou trois fois, *vous* au lieu de *toi.*

De son côté, au premier baiser, le jeune homme avait éprouvé une sensation, inconnue jusque-là, qui l'avait bouleversé des pieds à la tête. Peu s'en était fallu qu'il ne dît « mademoiselle » de même que Modeste avait été bien près de l'appeler « monsieur. »

Il n'est pas absolument difficile de donner à ces pronostics leur sens véritable.

Nous avons dit que toute la ferme était en émoi, si bien que l'attention de Gervaise, occupée à garder ses chèvres dans son nouvel enclos, sur la lisière du jardin de Claude, en avait été attirée.

Or, en général, et même en particulier, il ne déplaisait pas à la brave Normande de savoir ce qui se passait dans ses alentours.

Elle arriva donc, cahin-caha, sans en avoir l'air, tout en tricotant, une longue aiguille fichée dans les cheveux, prête à pénétrer dans tous les secrets et à profiter de toutes les aubaines.

— Faut avouer, dit-elle, qu'on n'engendre point ici la mélancolie; la joie est à sa place chez vous, ma voisine, et ça me fait plaisir de l'y voir.

Christian sortit d'une pièce voisine, et plantant bravement deux vigoureux baisers sur les joues de la paysanne ébahie :

— J'ai l'honneur de présenter mes hommages à madame Gervais, dit-il, d'un ton où le comique se mêlait au respectueux.

Christian avait quitté sa tunique d'uniforme; il était mis avec une certaine élégance et en jeune homme de sa condition.

— Sainte Vierge! s'écria Gervaise, quel beau langage et quel beau monsieur! Le voilà quasiment de la taille de Claude! Viens donc que je te regarde au jour... Qui est-ce qui dirait jamais que c'est là le petiot que j'ai nourri de mon lait, et qui, sans reproche, m'a fait passer tant de nuits blanches!... C'est à peine si j'ose l'embrasser, tant ma peau tannée jure avec la sienne...

— La peau ne fait rien, nourrice, c'est le cœur qui est tout... Et le père Gervais? et toute la famille?

— Mon homme va bien, et les gars filent un bon coton; Dieu a mesuré la récompeuse au mal qu'ils m'ont donné; ils sont honnêtes et de profit; je ne travaille censément plus que pour mon plaisir.

— Quand on te disait, nourrice, qu'il fallait les instruire, et qu'ils n'en feraient que mieux leur chemin!

— On avait raison, mon fieu, et moi j'étais une buse de faire la sourde-oreille.

— Pierre est toujours charpentier? demanda le jeune de Bussières.

— Oui, et ça ne lui fait pas de tort de savoir prendre ses mesures sur le papier.

— Je le crois bien!

— Alain est jardinier chez M. Duranton, à Bretteville. Il a appris dans les livres à tuer les chenilles, à greffer les arbres, à amender les terres... est-ce que je sais? un tas de manigances qui font qu'on le paye deux fois plus qu'un autre... Il n'y a que Jacques. que ça n'avance guère d'en savoir si long pour être tisserand...

— Ça avance toujours, nourrice, quand ça ne serait qu'à lire, le dimanche, au lieu d'aller au cabaret... Et Joseph?

— Joseph tient les livres, depuis le mois dernier, chez un éleveur; Antoine est encore bien jeune. Les filles poussent aussi... Lise est autant dire une demoi-

selle... Tout cela a du bon, mêlé de mauvais; ainsi, ne s'est-elle pas avisée, pas plus tard qu'hier, de me dire qu'elle en sait trop long pour garder les vaches! Elles ne peuvent pourtant pas se garder toutes seules... M'est avis que, si nous avions tant seulement un ou deux savants de moins, ça n'irait peut-être pas plus mal.

— A propos de savant, nourrice, vous ne me parlez pas de mon frère Guillaume.

— Oh! pour celui-là!...

— Est-ce qu'il y a longtemps que vous avez eu de ses nouvelles?

— Nous l'attendons au premier jour, dit Mme Francœur qui allait et venait, en vaquant aux soins du ménage.

Modeste s'était mise à travailler dans l'embrasure d'une fenêtre; mais elle était plus à la conversation qu'à sa couture.

Au nom de Guillaume, elle se sentit rougir.

— Un maître d'école! reprit la Gervaise; excusez du peu! C'est l'idée à Claude que la marmaille de Chamblay n'aille plus à Bretteville pour apprendre ses lettres. On saluera mon gars dans les rues comme M. le curé... Pourvu qu'il nous reconnaisse seulement, et que la vanité ne lui trouble pas la cervelle!

— Nourrice, ce que vous dites là est mal; je réponds de mon frère Guillaume comme de moi.

— Toi, mon fieu, ce n'est pas la même chose; tu es né dans le grand; tu sais tout naturellement porter la fortune; il n'y a pas de danger qu'elle te grise...

— Voilà papa! s'écria tout à coup Modeste.

Et elle se précipita vers la cour au devant du fermier.

Christian en fit autant, et Claude, pris d'assaut, représenta bientôt le groupe du Laocoon... avec les serpents en moins et le bonheur en plus.

Des chèvres étrangères broutaient dans la cour.

— Les maudites bêtes! dit Gervaise; voilà encore qu'elles m'ont suivie: elles n'en font jamais d'autres!

— Bah! reprit Claude avec son bon sourire, ne faites donc pas attention!... Depuis que vous avez le pré voisin, c'est à charge de revanche; j'ai surpris, l'autre jour, deux ou trois de mes moutons qui se gobergeaient à vos dépens.

Au village, — peut-être avons-nous déjà eu l'occasion de le dire, — toute liesse se traduit par un bon repas.

Gervaise ne se rappelait pas bien si elle avait soupé, et rien que ce manque de mémoire l'autorisait à recommencer.

Ce repas du soir fut gai comme ceux dont on ne se fit pas faute d'évoquer le souvenir; on s'amusa beaucoup de ce que Modeste, distraite ou troublée, avait mis à la place du jeune homme son petit couvert d'autrefois.

Christian aurait bien voulu rester à la ferme; c'était facile; sa chambre l'attendait toujours; on n'avait pas même eu besoin de la préparer.

Jusque-là, le jeune homme avait éludé de parler de son père, de sa réception au château, des projets que le baron formait pour l'avenir, et surtout l'intention sérieuse, exprimée par ce dernier, de garder son fils près de lui.

Quand Claude l'interrogea à ce sujet, Christian lui répondit la vérité, car il ne savait pas mentir.

— Et tes intentions à toi? demanda le fermier.

— Je voudrais pouvoir me couper en deux... les jambes là-bas, et le cœur ici, ajouta le jeune baron en coulant à Modeste un regard furtif.

— Ton père a raison, reprit Francœur; je partage son avis.

— Toi aussi, Claude! s'écria Marguerite sur le ton du reproche.

— Fi! que c'est vilain! ajouta Modeste en fronçant sa bouche qui devint ainsi une petite grenade.

Le fermier n'eut pas de peine à prouver à sa femme et à sa fille qu'elles raisonnaient comme des linottes, et à Christian qu'il n'avait pas d'autre parti à prendre que celui d'obéir à M. de Bussières.

— Oui, en apparence, concéda le jeune homme, je ne dis pas non.

— En apparence et en réalité, mon garçon. Sans compter que le rôle de me faire le complice de ta désobéissance ne me conviendrait d'aucune manière, j'eusse très-certainement pris, de moi-même, l'initiative de te renvoyer à Saint-Martin-des-Bois.

— Tu n'es donc plus mon second père? demanda tristement le jeune homme.

— Si, mon cher garçon, mais il ne faut pas perdre de vue qu'il y en a un premier.

— Soit, mais il ne me reste plus qu'une mère, et elle est ici. Je n'ai jamais eu qu'une sœur, et elle est également ici.

— Il n'y a pas bien loin de Chamblay à Saint-Martin-des-Bois, et je ne pense pas qu'on t'empêche de venir nous voir quand tu le voudras.

— Il ne manquerait plus que cela! C'est pour le coup que je serais forcé de désobéir...

— Tu obéirais, j'en suis sûr, dit Claude, comme un fils soumis que tu es, et que je veux que tu sois.

— Oh! que non! Qu'on essaie un peu!

— On n'essaiera pas, je l'espère... Rustaud, ajouta le fermier en s'adressant au berger qui était venu allumer sa pipe aux cendres de l'âtre, que l'on selle le cheval de M. Christian.

— Bon! dit ce dernier, voilà que l'on va m'appeler monsieur, à présent! C'était bien la peine de quitter le collége!.. Pour un rien, j'y retournerais... Et toi, nourrice, j'espère bien que tu ne vas plus me parler qu'à la troisième personne, et en m'appelant monsieur le baron!

— Il n'y a pas de danger, dit Gervaise; je t'ai trop débarbouillé pour cela; bon lait ne saurait mentir.

Cette soirée, si bien commencée, tournait au lugubre.

Excepté Gervaise, qui venait de souper pour la seconde fois, et dont les chèvres digéraient un herbage qui ne coûtait rien, tout le monde était mécontent de soi et des autres.

Modeste, qui avait, en pure perte, dévalisé le jardin, pour fleurir la chambre de Christian, s'était éclipsée afin de pleurer à l'aise.

Marguerite ne savait plus ce qu'elle faisait; elle venait de verser du cidre dans la lampe, et de l'huile dans un verre.

Francœur s'efforçait de paraître gai, mais il était sérieux malgré lui. Tout son entrain consistait à tambouriner une marche funèbre, sur son assiette, avec un couteau.

Christian s'était accoudé sur la table, le front dans les mains.

La nuit commençait à venir.

Tout à coup, il se leva et siffla Mouton :

— Allons, mon camarade, dit-il, tu vas m'escorter jusqu'à Saint-Martin, n'est-ce pas?

Le chien tourna sur lui-même, comme une toupie d'Allemagne, en jappant de satisfaction.

— Je vais voir si mon cheval est prêt, ajouta le jeune homme.

Comme il débouchait dans la cour, il vit une ombre assise à l'entrée du clos, sous un pommier.

Pour tout autre que le jeune homme, ce n'était qu'une ombre; pour lui, c'était Modeste.

Il fut droit à elle, et, la serrant sur son cœur :

— Tu sais, lui dit-il, quoi qu'on dise ou qu'on fasse, je n'aimerai jamais que toi.

Puis, il lui mit un long baiser sur les lèvres, et rentra tout seul, dans la salle, prendre son chapeau.

Tout cela s'était passé en moins de cinq minutes. Le fermier et la fermière n'avaient pas bougé. Gervaise achevait de faire fondre un morceau de sucre dans un petit verre d'eau-de-vie.

Claude tendit la main à celui qu'il n'osait plus considérer comme son fils adoptif.

— Au revoir, mon garçon, dit-il.

— Au revoir, père, répéta Christian.

Il embrassa Marguerite, il embrassa Gervaise, tout cela précipitamment, comme s'il ne se fut senti qu'une lueur de courage dont il était urgent de profiter.

Une seconde après, il était en selle, et fuyait ventre à terre, comme le héros de la ballade allemande.

Dans d'autres circonstances, s'il était resté le commensal de la ferme, la mine n'aurait sans doute éclaté que plus tard. Comprimé, bouillant, trop plein de tendresse, il en était arrivé de son cœur comme des chaudières sans soupape, qui font explosion.

Une demi-heure après, Modeste n'avait pas encore reparu.

On la retrouva à la même place, sous le même pommier.

Gervaise, qui avait quelques prétentions en médecine, lui tâta le pouls et lui trouva de la fièvre.

Il pleuvait depuis un quart d'heure, et Modeste était légèrement vêtue.

— S'il est possible de rester ainsi à l'humidité ! dit la paysanne ; c'est le froid qui l'aura saisie.

— Tu perds donc la tête, mon enfant? demanda doucement Marguerite.

— Il pleut? Je ne m'en étais pas aperçue... Je me trouvais si bien là !

Le père ne demanda rien : peut-être commencait-il à craindre d'en trop savoir.

On coucha Modeste ; on lui fit une infusion de tilleul. Dans les campagnes, on se figure avoir obvié à tous les maux, quand on a fait bouillir quelques herbes.

Hélas ! le tilleul était impuissant en pareille affaire.

Dès que la jeune fille fut seule dans sa chambre, elle repoussa ses couvertures et ouvrit la fenêtre.

Ce qu'il lui fallait, surtout en ce moment, c'était de voir revenir Mouton.

Mouton revint vers onze heures. C'était le signe que son maître était arrivé à bon port... Et alors, Modeste se coucha pour tout de bon.

III

M. de Bussières était un peu de la nature des soupes au lait, s'emportant volontiers lorsqu'il était sur le feu, c'est-à-dire sous l'impression du moment, puis se calmant à miracle au moindre réfrigérant.

La veille, s'il avait tenu là Christian, au moment où

ce dernier venait de quitter un peu trop cavalièrement Mlle Francine Duranton, il l'aurait grondé vertement.

Le lendemain, il y pensait à peine ; et, d'ailleurs, son intention était de soumettre le jeune homme par la douceur.

Dès six heures du matin, les chevaux étaient sellés, et le baron sonnait une fanfare sous les fenêtres de son fils, pour le réveiller.

On se rappelle qu'il était question d'aller passer en revue les propriétés du jeune homme, lesquelles n'étaient pas « d'un seul tenant », comme disent les campagnards, mais bien éparpillées, au proche et au loin, sur une grande étendue de terrain.

— Allons, s'écria le vieux gentilhomme, en route, mauvaise troupe ! Rappelle-toi que tous les hommes solides sont du matin, et que ceux qui font du jour la nuit ne valent pas tripette.

Christian, qui s'attendait à une bourrasque, fut charmé de voir se lever l'aurore sous des auspices aussi favorables.

Le baron avait déjà avalé un de ces plantureux potages où ne chavirent pas les cuillères, et qui sont la providence des chasseurs.

Il haussa dédaigneusement les épaules en voyant son fils se lester d'un doigt de chocolat.

— Voilà pourtant comme on nous les élève, dit-il ; faites donc des hommes avec cela !

Le factotum du baron, un vieux serviteur de la famille, nommée Pierrotin, les accompagnait.

A chaque station, on mettait pied à terre. Christian examinait la nature du sol et faisait prendre des notes par le régisseur.

Le baron qui n'avait jamais beaucoup tourmenté la terre, la laissant produire comme elle l'entendait, sem-

blait, d'abord, n'avoir pas grande confiance dans l'opportunité de ce travail, — l'intendant non plus.

Mais le jeune homme émettait des idées si claires, des théories si pratiques, il arrivait à des déductions tellement manifestes, que les deux routiniers finirent par se regarder d'un air qui signifiait :

— Tiens, tiens, tiens, mais tout cela n'est pas si dénué de bons sens que nous le pensions.

— Tu veux donc marcher sur les brisées de Triptolème? demanda plaisamment M. de Bussières ; que va dire cet homme vénérable ?

— Bah ! il y a longtemps qu'il est détrôné.

— Mais pas si longtemps, mon garçon ; et la preuve, c'est que je suis encore un de ses sujets.

— Parce que vous avez le culte des vieilles dynasties, mon cher père, reprit le jeune homme en riant ; j'espère d'ailleurs bien que vous n'allez pas tarder vous-même à secouer son joug.

— A savoir... Je ne dis pas non ; qu'en penses-tu, mon vieux Pierrotin ?

— Dame, j'en penserai ce que voudra monsieur le baron.

— A la bonne heure ! voilà une opinion qui ne te compromettra pas... Elle me rappelle ce courtisan qui, interrogé sur le temps probable qu'il ferait le lendemain, répondait à Louis XIV : « Sire, il fera le temps qu'il plaira à Votre Majesté. » Et tu disais donc, Christian, que les bois ainsi aménagés, les terres ainsi amendées, les cultures ainsi alternées, une propriété doit doubler de rapport ?

— Certainement, mon père ; et, si vous le permettez...

— Comment, si je le permets? D'abord, puisque je t'émancipe, tu es le maître ; fais des essais, mon garçon ;

opère sur toi-même ; et, si je vois que tes expériences réussissent, eh bien, alors... quoique tout cela ne doive pas changer grand'chose au capital foncier....

— Mais, mon père, permettez-moi de vous dire que ceci est une erreur ; le capital augmente nécessairement selon les revenus.

— C'est, ma foi ! vrai ; je n'y songeais pas... Te voilà bien savant !... Moi qui croyais qu'on ne t'avait appris que le latin : et encore tout au plus !

— De cette science-là, mon père, j'en ai plus acquis pendant mes vacances que pendant mes classes ; c'est aux enseignements de ce bon Claude que je la dois.

— Ce bon Claude ! cet excellent Claude ! Ce bon Dieu de Claude ! pensa le gentilhomme ; je n'entends chanter que les louanges de ce fermier, par tout le monde et sur tous les tons.

— En ce cas, reprit M. de Bussières, je n'ai guère confiance, et j'aime encore mieux ma bonne vieille manière de ne rien surmener, pas plus la terre que les gens ou les bêtes ; qui va doucement va longtemps.

Christian ne répliqua pas, sachant à quel point son père était prévenu contre Claude Francœur, et bien décidé d'ailleurs à n'en agir qu'à sa guise, puisqu'on lui laissait le champ libre.

On rentra pour l'heure du dîner, qui était invariablement servi à midi.

La promenade avait encore élargi l'appétit du baron, déjà fort ouvert sans ce stimulant.

— A propos, demanda-t-il à son fils en lui versant à boire, tu ne me parles pas de ta cousine ; il y avait quelque temps que tu ne l'avais vue : comment la trouves-tu ?

— Elle n'est pas trop mal, ce me semble.

— Pas trop mal ! en vérité ! je ne serais pas fâché de

savoir comment il te les faut ; je les commanderais... C'est à dire que Francine devient charmante ; elle tient plus qu'elle n'avait promis ; et, avec cela, le caractère le plus franc, le plus gai, le plus aimable...

— Je ne conteste pas toutes ses qualités.

— C'est, ma foi, bien heureux ! sans compter que ce diable de Duranton a joliment arrondi ses propriétés. C'est un original ; nous nous mordons plus souvent que nous ne nous embrassons ; mais, au fond, il a le cœur sur la main... Tu ne manges pas, garçon !

— Je ne fais que cela depuis une heure, mon père.

— Une heure, ce n'est pas assez, Christian ; pense donc que tu en as mis six, depuis ce matin, à diminuer tes forces ! L'hygiène n'est qu'une question d'équilibre : tant à la dépense, tant à la recette.

Le jeune homme ne put s'empêcher de frémir à cette proposition monstrueuse.

— Au collége, dit-il, nous étions, en moyenne, quinze heures par jour au jeu ou à l'étude, et chacun de nos quatre repas durait quinze minutes.

— Aussi, pourrais-je m'amuser à te compter les os, si j'y voyais quelque utilité. Bon pour les hommes de rien de se faire si minces, si ratatinés ; mais aux hommes de quelque chose, il faut plus de poids... Ah ! si on s'entendait à bien mener la vie, comme elle durerait ! Au lieu de cela, on s'agite, on se tourmente, on passe les nuits, on fait de l'existence une course au clocher... Veux-tu que je te déroule un joli petit plan d'existence de coq en pâte, sans émotions, sans inquiétudes, sans secousses : rien que des digestions et des menus ?

— Déroulez, mon père, répondit insouciamment Christian, dont le quart d'une oreille écoutait à peine.

— Toutes les matinées comme celle d'aujourd'hui, reprit M. de Bussières, c'est-à-dire une course apéritive,

ou une partie de chasse, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Ensuite le dîner, puis la sieste ; puis une partie de billard, jusqu'à l'heure du lunch ; puis, selon le temps, une séance d'escrime, une visite à quelque voisin ou une seconde promenade ; puis le souper, après lequel tu auras le droit de me gagner, tous les soirs, une vingtaine de sous au piquet : un jeu que je t'apprendrai.

— Vous êtes bien bon ! murmura le jeune homme.

— Cela te fera trois ou quatre cents francs d'ajoutés à tes revenus, continua M. de Bussières! d'une voix somnolente... Hein ! quel avenir charmant! poursuivit-il par phrases détachées. Quelle douce uniformité ! A ce système-là, on doit vivre toujours....

— Trop !... pensa Christian.

— Mathusalem, comparé à nous, sera mort à la fleur de l'âge... Mais, voilà que mes yeux se ferment... Si tu m'en crois, tu feras comme moi... Une heure de sieste... En Espagne, ils n'ont que cela de bon... ça et les Andalouses.

La respiration du vieux gentilhomme annonça bientôt qu'il dormait du sommeil du juste... qui a bien dîné.

Le jeune homme fit comme la veille : il monta à cheval et prit la direction de Chamblay.

Le lendemain et les jours suivants, mêmes escapades. Il assistait assez régulièrement au dîner, mais ses concessions se bornaient à cela.

Tout en ne voulant pas se fâcher ouvertement, le baron enrageait ; il risquait parfois une remontrance, que Christian subissait avec respect, sans chercher à atténuer ses torts, mais aussi sans qu'elle le fît déroger le moins du monde à ses habitudes. C'était moins le parti pris de se révolter, que l'oubli des mercuriales de la veille et l'insouciance de celles du lendemain.

Quand, par hasard, M. de Bussières ne mangeait ou

ne dormait pas, il lui arrivait de songer aux moyens de réprimer une insubordination si calme et si ferme à la fois. Mais, à moins d'enfermer le jeune homme dans son appartement, il n'en trouvait pas. Et encore, à défaut de la porte, ne s'en irait-il pas par la fenêtre ?

Ensuite, survinrent quelques circonstances qui légitimèrent, jusqu'à un certain point, les fréquentes absences de Christian.

Par exemple, un jour que M. de Bussières trouvait le dîner détestable et qu'il se plaignait vertement, Mlle Mariette, le cordon-bleu de service, était survenue, pourpre de colère, l'ironie à la bouche, si bien que toutes les idées de Christian sur la hiérarchie sociale en avaient été bouleversées. Or, ce jour-là, le baron avait été le premier à s'avouer que la présence de son fils n'était pas toujours aussi indispensable qu'il se l'était figuré.

De son côté, Christian, affligé de ces esclandres, s'était jugé plus autorisé à laisser le champ libre à son père.

Ajoutons encore que, dirigeant lui-même l'exploitation de ses terres, inaugurant de nouveaux systèmes, construisant une ferme modèle, le tout d'après les conseils et sous la direction de Francœur, il était tout simple qu'il fût souvent absent, et que ses relations forcées avec la ferme s'en accrussent d'autant.

Christian avait surtout accueilli avec enthousiasme le projet d'ériger une école à Chamblay, et de mettre Guillaume à la tête de cette école. Ce fut entre Claude et lui un combat de générosité, d'où il résulta que le fermier ferait à la commune l'abandon d'une maisonnette qu'il serait facile d'approprier à l'emploi qu'on lui destinait, et que Christian, autorisé par son père, constituerait une rente de six cents francs au profit de l'instituteur.

Christian en était encore à savoir le premier mot de l'amour que son frère de lait portait à Modeste et des

projets d'union formés pour l'avenir. D'abord, les paysans se tiennent volontiers dans une sage réserve; ensuite, ces projets étaient encore fort en l'air; car, d'une part, Modeste ne s'était pas prononcée, et, de l'autre, l'absence avait très-bien pu changer les idées de Guillaume.

Quant aux relations entre nos deux jeunes gens — Christian et Modeste — elles se modifiaient si insensiblement, que de plus expérimentés ne s'en seraient pas rendu compte.

Cette explosion d'un moment, le soir, sous le pommier, alors qu'il venait d'être décidé que le jeune baron n'habiterait plus la ferme, n'avait pas eu de lendemain; elle avait été mise sur le compte, non de l'amour, mais de la douleur. Ah! si on les avait persécutés, s'ils ne s'étaient plus revus, les obstacles eussent très-certainement soufflé sur l'étincelle, qui serait devenue un incendie; mais, Christian revenant chaque jour, et les choses reprenant leur train d'autrefois, l'apparence du calme était rentrée dans leur cœur.

Les voyant si bien frère et sœur, Claude lui-même, qui avait eu un instant d'appréhension, en était revenu à la confiance la plus absolue.

Bien entendu que leurs jeux n'étaient plus les mêmes que par le passé; cache-cache et cligne-musette avaient fait leur temps; mais, pendant que la jeune fille lui lisait tout haut quelque belle histoire, le jeune homme traçait des dessins de broderies, d'où naissaient, plus tard, sous les doigts de Modeste, les merveilles si connues du commerce de Caen.

Ils allaient à la pêche, ils herborisaient, ils s'embrassaient, ils se disaient *tu*, ils marchaient la main dans la main, et jusque-là, Dieu n'avait jamais cessé d'être en tiers avec eux.

Cependant — explique qui pourra cette transformation — hier encore, votre voix était assurée, et voilà qu'elle tremble ; ses doigts étaient muets, et voilà qu'ils frissonnent au contact des vôtres; vous rougissez à propos de rien; vous vous cherchez sans cesse, et vous avez peur d'être à deux. Ses paroles — à lui ou à elle — vous les laissiez s'envoler ; autant en emportait le vent; mais voilà que vous les arrêtez au passage, que vous les analysez et que vous les défaites, syllabe à syllabe, pour voir s'il n'y aurait pas quelque double sens qui se cache dessous.

La chaise d'où elle se levait n'était qu'une chaise vide : maintenant, c'est un tabernacle. Le ruban, la fleur qu'elle avait portés, n'étaient que des riens, et ce sont des trésors; elle marchait comme tout le monde, et voilà que vous reconnaissez son pas entre mille. Elle pouvait entrer ou sortir, sans que le firmament s'allumât soudain, ou que le ciel en fût précisément obscurci, et voilà que c'est d'elle seule — ou de lui seul — que vient la lumière....

C'est du reste une situation charmante — quoique mêlée de gros chagrins — si charmante que, si les amoureux étaient habiles, ils la prolongeraient le plus qu'ils pourraient; mais ils ne sont qu'amoureux.

Plus tard, quand nous sommes devenus capables de faire de la stratégie galante et de calculer les étapes, c'est que l'amour a fui... nous ne sommes plus qu'habiles.

Entre deux jeunes cœurs qui s'aiment loyalement, qui prennent l'amour pour de l'amitié, qui se voient chaque jour sans contrainte, l'aveu et surtout le dénouement peuvent se faire attendre longtemps. Il est vrai qu'un rien peut précipiter l'un et l'autre.

Un soir que, causant avec Claude d'irrigations et de culture, Christian était resté à la ferme plus tard que

d'habitude, et qu'il s'en retournait lentement au château, il fut tout à coup rejoint par Mouton, lequel, tout en aboyant, se mit à lécher ses bottes.

Qu'y avait-il donc? D'où venait cette poursuite inaccoutumée? Un malheur, un événement quelconque réclamaient-ils sa présence? Etait-ce une lubie de l'animal, le désir soudain de dire à son maître un dernier bonsoir?

Continuer sa route, renvoyer Mouton, emporter le doute avec soi n'était guère possible. Le jeune homme rebroussa chemin.

Tout, à la ferme, respirait le calme le plus parfait; les lumières étaient éteintes; une seule fenêtre était ouverte à l'étage, et Modeste, en déshabillé blanc, y prenait tranquillement l'air.

— Tu as donc oublié quelque chose? demanda-t-elle à Christian en le reconnaissant.

— Je croyais qu'on me rappelait.

La situation fut éclaircie en quelques mots échangés à demi-voix, pour ne réveiller personne. C'était une boutade, une gentillesse de Mouton, et le jeune homme n'avait pas compris; il en serait quitte pour refaire le chemin, et pour dire une seconde fois bonsoir à sa sœur chérie; le malheur n'était pas bien grand.

Premier hasard : le coup de tête du chien.

Second hasard : Modeste était à sa fenêtre.

Troisième hasard : une échelle était là, plantée de la veille devant la vigne, surchargée de fruits, qui courait le long des murs de la ferme.

Cette échelle suggéra une idée à Christian; deux minutes après, il perchait à quatre mètres du sol, et tenait dans sa main celle de la jeune fille.

C'était bon, c'était nouveau, c'était bizarre; ils ne s'étaient jamais parlé dans cette position; ajoutez le mys-

tère et ce parfum d'aventure qui grise si facilement les jeunes cerveaux.

Ce qu'ils se dirent? rien de plus que ce qu'ils se disaient tous les jours, et devant tout le monde.

Toujours est-il que ce jeu ne leur déplut pas, et que, à partir de cette soirée, sans que Mouton s'en mêlât, Christian revint souvent dire à Modeste un bonsoir discret.

Peu à peu, les séances en vinrent à se prolonger; le temps passait si vite! les nuits étaient si courtes!

— Quoi! déjà l'alouette qui chante! disait le jeune homme, sans se douter qu'il passait de Bernardin de Saint-Pierre à Shakspeare, que Virginie devenait tout doucement Juliette, et Paul, Roméo.

IV

Guillaume Gervais, dans le désir louable d'ajouter à ses ressources et de diminuer d'autant les sacrifices que faisait pour lui Claude Francœur, Guillaume donnait ce que l'on appelle des répétitions : c'est-à-dire qu'il avait ouvert une sorte de cours particulier, où quelques élèves attardés essayaient de rattraper le temps qu'ils avaient perdu.

Comme il ne devait plus revenir, il avait tenu à bien

gagner son argent et à faire ce cours aussi complet que possible.

Cette circonstance l'avait retenu à Paris pendant quelques semaines au-delà de l'époque fixée pour son retour à Chamblay.

Ce retard était un sacrifice; mais, ainsi que nous ne tarderons pas à en avoir la preuve, Guillaume était l'homme des sacrifices. La reconnaissance et surtout l'amour lui avaient fait faire des miracles ; il s'était jeté à corps perdu dans les rudes labeurs de l'étude. Les premiers mois de son séjour à l'Ecole normale avaient été bien durs ! que de nuits il avait passées, le front sur ses livres, mais l'esprit à Chamblay, luttant, souffrant, gémissant, partagé entre la réalité et le rêve, entre le découragement et le devoir !

Ses grandes joies, ses récréations les meilleures étaient de fermer les yeux, de ressusciter le village, de revoir la ferme, de se dire : « Modeste fait ceci, Modeste fait cela », de lui demander mentalement une approbation ou un sourire... après quoi, la tâche devenait un peu moins ardue, en raison de la récompense qui brillait au bout.

Le jour vint pourtant où Guillaume, libre de tout devoir, put se mettre en route pour la Normandie.

Il arriva à Caen vers dix heures du soir; pour tout homme demandant au temps son emploi normal, le plus simple était d'y coucher; mais, pour le fils de Gervaise, le moment présent n'avait d'autre charme que celui de hâter l'avenir.

Qu'eût-il fait, les yeux ouverts, impatient et comptant les secondes, dans un lit d'hôtel ? La nuit était superbe; en partant tout de suite, à pied, le sac sur le dos, il arriverait au petit jour, et ce serait quelques heures de gagnées.

Lorsqu'il aperçut l'humble clocher de Chamblay, toutes les joies du souvenir chantaient dans son cœur. Des larmes d'attendrissement lui venaient au cœur. Là vivaient tous ceux qu'il aimait. Quelle douce surprise il devait leur faire! Et Modeste! comme il allait la trouver changée, grandie, embellie... non pas embellie, c'était impossible. Ah! l'heureux homme que faisait Guillaume.

Pour gagner le toit paternel, il fallait en quelque sorte côtoyer la ferme; il ne l'eût pas fallu, elle aurait été à l'autre bout du village, que le jeune homme se serait arrangé de façon à la mettre sur son chemin.

La lune enveloppait d'une blanche lumière la façade de la maison de Claude, en piquant çà et là, dans les rameaux de fleurs grimpantes qui couronnaient sa toiture, des rayons argentés.

Tout à coup, Guillaume s'arrêta, le regard attiré, rivé sur un groupe, informe d'abord, mais dont, à mesure qu'il regardait, chaque détail devenait plus précis.

Modeste, dans une attitude pleine d'abandon et de grâce, était assise de biais, le dos au mur, sur l'appui de sa fenêtre. Près d'elle, à demi-caché par les ceps de vigne qui encadraient la croisée, se dessinait vaguement une forme humaine.

Guillaume se rapprocha autant que possible de la haie de clôture, et alors, dans cet imposant silence qui, en pleine campagne, donne aux heures nocturnes tant de grandeur et de poésie, s'éleva, imperceptible d'abord, puis un peu plus distinct, le chuchotement de deux voix.

Puis l'échelle se fit visible, puis la silhouette du jeune baron s'accusa nettement... et le malheureux Guillaume ne put plus douter.

— Christian ! murmura-t-il en se rejetant en arrière, Christian !

Il tomba affaissé contre un arbre, sans pensée, sans haleine, anéanti. Il ne sentait plus le sol sous ses pieds ; il roulait inconscient de sa chute dans un abîme de souffrance et de désespoir.

Ah ! que Dieu eût été plus clément s'il l'avait pulvérisé d'un coup de foudre !

La première inspiration de Guillaume, en revenant à lui, fut de franchir la haie et d'aller demander à Christian raison de son bonheur... La seconde, la meilleure, celle qu'il eut la force et la raison de suivre, fut de fuir au plus vite.

Seulement, dans sa fuite, il heurta violemment le cheval de Christian, attaché à un arbre, et que, dans son trouble, il n'avait pas vu. Le cheval hennit et se câbra ; Mouton se mit de la partie. Tranquille, réveillé en sursaut, ouvrit une lucarne de l'écurie... Christian n'eut que le temps d'enjamber la fenêtre, et de tirer à lui l'échelle qui pouvait le trahir.

Guillaume ne marchait pas ; la terre ne le portait plus ; l'œil noyé de larmes, l'esprit perdu, la tête en feu, il allait droit devant lui, se cognant aux arbres et aux taillis, trébuchant dans les ravins, s'enfonçant dans les mares d'eau.

Quand le jour vint à poindre, il s'aperçut qu'il était dans les bois, à une portée de fusil du château de Bussières. Il tomba au pied d'un arbre, le front dans les mains, la poitrine gonflée, fou de douleur, cherchant une ligne de conduite, un parti à prendre, et ne trouvant rien.

Tout le monde a éprouvé cela : il y a de certaines réalités, monstrueuses et presque impossibles, auxquelles on finit par ne plus croire à mesure qu'elles

s'éloignent de vous. L'hallucination n'est-elle pas une chose démontrée et incontestée? D'où venait-il donc? Comment était-il là? Avait-il seulement été à Chamblay?

Le doute commençait à s'emparer sérieusement de son esprit, lorsque le galop d'un cheval retentit sur la chaussée; il n'eut que le temps de se jeter dans un fourré, et vit passer, à quelques pas de lui, Christian qui rentrait au château.

C'était le coup de grâce.

Du reste, cela valait encore mieux que cette fièvre de l'incertitude où se perdait sa raison.

Guillaume eut alors un accès de vaillance ; il regarda face à face le passé, puis l'avenir.

Le passé, c'était la misère et l'humiliation, sa mère harcelant les Francœur, ses frères mendiant sur les routes; leur vie à tous, y compris la sienne, était faite des bienfaits d'autrui... N'était-ce pas là de beaux titres, de glorieuses annales, pour oser disputer le cœur d'une jeune fille au baron de Bussières?

L'avenir... depuis qu'il avait vécu à Paris, la situation d'un pauvre instituteur de village n'avait plus, à ses yeux, le même prestige qu'autrefois.

Ensuite, selon toutes les apparences, non-seulement Christian aimait Modeste, mais Modeste aimait aussi Christian ; et alors, à quoi bon lutter? Il n'avait pas même le droit de se plaindre ; Mlle Francœur ne lui avait rien promis, et quant au jeune baron, il ignorait, sans doute encore, à l'heure qu'il était, les folles espérances conçues par son frère de lait.

L'honnête garçon se disait tout cela, et bien d'autres choses encore ; il accusait le sort, mais il était le premier à justifier ceux qui causaient involontairement son malheur. Toutefois, il frémissait rien qu'à la

pensée de se retrouver en face de Christian, et de recevoir, comme par le passé, les témoignages de son affection.

Que lui restait-il à faire? Quitter le pays? ne revoir personne? emporter bien loin, n'importe où, sa misère et son désespoir? Ah! que ne le pouvait-il! Mais est-ce qu'il s'appartenait? Est-ce qu'il n'était pas lié à Claude par le bienfait de cette instruction si vaillamment, si péniblement acquise, et devenue tout à coup, pour lui, une lourde chaîne qui le clouait à Chamblay?

— Allons, se dit Guillaume en reprenant son bâton de voyage, le devoir d'abord, puis à la volonté de Dieu!

Et, l'œil sec, le pas raffermi, le visage gai en apparence, mais la mort dans l'âme, il fut embrasser les siens.

Le fils de Gervaise, peut-être l'avons-nous déjà dit, était grand, robuste et bien bâti. Tels ont dû être ces Normands qui firent la conquête de l'Angleterre, en 1066. Sa phisionomie charmait tout d'abord par une expression de droiture et de bonté ; c'était la douceur dans la force, le calme dans l'énergie ; ses grands yeux noirs seuls, à de certains éclairs, trahissaient l'ardeur du foyer.

Sa mise était simple et convenable ; il n'y avait rien d'emprunté dans son attitude, ni dans ses manières. Peut-être n'était-ce pas un *monsieur* dans toute l'acception raffinée du mot, mais ce n'était pas non plus un paysan dégrossi. Prenez le milieu, et vous aurez un homme du peuple bien élevé.

Nécessairement, après les devoirs de famille remplis, sa première visite devait être pour Claude.

Le fermier se trouvait seul chez lui; Marguerite et Modeste étaient allées à Bretteville, à une messe de mariage; elles ne devaient pas tarder à revenir.

Guillaume fut presque heureux de cette absence qui le mettait plus à l'aise.

Francœur accueillit le jeune homme comme on sourit à une œuvre dont on est satisfait ; car, il n'y avait pas à dire, moralement parlant, le jeune Gervais était son œuvre, et, si ce dernier s'était montré digne des sacrifices faits pour lui, il y avait bien aussi quelque mérite à l'avoir discerné dans la foule des petits paysans qui faisaient l'espoir de Chamblay.

— Te voilà un homme, dit Claude, un homme de toutes les façons : par la taille et l'intelligence ; je savais bien qu'il y avait en toi l'étoffe d'un instituteur... Ma femme et Modeste vont être grandement étonnées, non pas de te voir, car tu es attendu, mais du changement qui s'est opéré dans toute ta personne.

Au seul nom de Modeste, tout le sang du jeune homme reflua vers son cœur.

— Maître Claude, dit-il, si vous le permettez, je reviendrai plus tard.

— Plus tard ! Pourquoi donc ? Si tu crois que je vais te laisser partir comme cela !... Mais tu m'appartiens, mon garçon... Aujourd'hui, surtout !... Tiens, voilà justement mademoiselle ma fille et madame sa mère qui reviennent ! Attention au coup de théâtre !...

Pendant que Claude faisait un pas vers le seuil, Guillaume se reculait dans l'ombre, à l'angle de la cheminée.

Modeste était en fraîche robe de jaconas bleu, et coquettement coiffée d'un petit chapeau de paille rond. Elle entra la première dans la salle, et fut droit à son père qu'elle embrassa, sans remarquer la présence d'un tiers.

A l'étudier de près, on l'eût peut-être trouvée plus pâle que de coutume ; ses yeux, un peu cernés, semblaient avoir pleuré. Le père et la mère en avaient fait la remarque, le matin, mais la responsabilité en était

restée à cette commode migraine qui les endosse toutes.

Claude se laissa mettre un baiser sur chaque joue, après quoi il prit sa fille par le menton, et, la tournant doucement du côté où se trouvait Guillaume :

— Regarde donc un peu ce grand garcon, dit-il en riant ; le reconnais-tu ?

De pâle qu'elle était, Modeste devint pourpre.

— Si je reconnais Guillaume, cher père? répondit-elle en surmontant de son mieux l'embarras que lui causait une rencontre à laquelle elle n'était pas préparée ; comment peux-tu me faire une pareille question ?

Puis, sans même remarquer la métamorphose du jeune homme, elle lui tendit tranquillement la main.

Cet accueil assez froid ne surprit pas Guillaume ; il s'y attendait. Aussi alla-t-il, sans trouble apparent, au-devant de la petite main tendue vers la sienne.

Marguerite eut plus d'effusion ; elle accueillit en véritable mère le fils de sa voisine.

Modeste, remontée chez elle, sous le prétexte d'ôter son chapeau et sa mantille, ne se pressait pas de descendre. Elle s'était agenouillée devant une petite statue de la Vierge et pleurait à chaudes larmes.

Claude, lui, était franchement heureux.

— J'ai envoyé un exprès à Christian, dit-il à sa femme ; je le demande au plus vite sans lui dire pourquoi ; il aura le plaisir de la surprise... Fais-nous un bon dîner ; je veux que nous fêtions la réunion de nos trois enfants.

Ces derniers mots pénétrèrent dans le cœur de Guillaume comme une lame d'acier.

— Leurs trois enfants! pensa-t-il ; bon pour Christian et Modeste, mais moi !

Le fermier et son protégé s'en allèrent, dans le clos, causer de l'école future.

En traversant la cour, le jeune homme s'arrèta machinalement devant une échelle appuyée contre les espaliers.

— Que regardes-tu donc là? demanda Claude.

— Rien : le raisin est beau cette année, n'est-ce pas?

— Il n'y a pas n'excès, répondit maître Francœur.

Modeste était parvenue à refouler ses larmes; elle aidait sa mère, triste et silencieuse.

— Tu souffres toujours? demandait Marguerite.

— Un peu moins; je viens de me bassiner les tempes avec du vinaigre.

— C'est donc cela que tes yeux sont rouges; tu t'en seras mis partout.

Christian arriva vers midi, les traits bouleversés. On se rappelle que l'espèce d'émeute de la nuit précédente l'avait forcé à se réfugier chez Modeste. Tout était bientôt rentré dans le calme; il avait pu s'échapper sans être apercu. Mais que s'était-il passé après son départ? Un incident quelconque avait-il trahi sa présence? Claude était-il sur la voie de la vérité? Pourquoi le faire demander ainsi en toute hâte, ce qui n'était jamais arrivé?

Il y avait bien là de quoi inspirer au jeune baron de graves inquiétudes. Aussi, quand il vit Guillaume, et que Francœur lui tendit la main, sa poitrine se trouva-t-elle soulagée d'un énorme poids.

Tout s'expliquait.

Les deux jeunes gens s'embrassèrent, et, dans l'effusion générale, personne ne remarqua que Guillaume y mettait peut-être moins d'élan que la circonstance ne le comportait.

Vers la fin du repas, Gervaise, en cornette blanche, tirée à quatre épingles, en l'honneur du retour de son fils, mais toujours active et la quenouille à la ceinture, vint faire sa visite quotidienne.

— Tiens, dit-elle en s'arrêtant à l'entrée de la salle, vous êtes encore attablés ! Ne vous dérangez point ; je n'ai pas le temps de poser... Hein !... que dites-vous de mon fieu?... Je suis venue à seule fin de voir un peu la mine qu'il fait parmi vous ; car, ce matin, à son arrivée, il avait plutôt l'air d'un trépassé que d'une âme vivante.

— J'étais fatigué, ma mère, interrompit le jeune homme.

— Tu dois l'être encore, mon ami, dit Claude, remarquant pour la première fois la face contractée de son protégé.

La vérité est que, sauf le fermier et sa femme, tout le monde était mal à l'aise. Modeste n'osait pas lever les yeux, elle prenait mille prétextes pour aller et venir, et Christian, quoique rassuré sur les suites de son équipée, semblait redouter de lui adresser la parole.

— Bah ! dit ce dernier, ce ne sera rien ; c'est l'émotion, c'est la joie, c'est le changement d'air. Nous allons faire à Guillaume de joyeuses vacances ; je me charge de lui rendre ses belles couleurs. Aimes-tu la chasse ? frère?

— Non, répondit Guillaume.

— Aimes-tu la pêche, les promenades à cheval, les excursions en voiture?

A mesure que parlait Christian, Guillaume faisait, de la tête, un signe négatif.

— Ah çà ! qu'aimes-tu donc ? demanda le jeune baron.

— Mon fieu a raison, reprit Gervaise ; ce sont là plaisirs de riches qui ne conviennent point à celui qui n'a ni pain sur la planche, ni farine chez le meunier.

— Cependant, mère Gervais, fit observer Claude, quand on a bien travaillé, il n'est pas défendu de se distraire.

— Je ne dis pas ; mais il y a distraction et distraction. A chacun son lot. Moi, je n'y vas pas par quatre chemins pour dire la vérité à mes enfants, et, tout bellement éduqués qu'il sont, ils n'en savent pas si long que ceux qui ont appris la vie, non dans les bouquins, mais par l'expérience. Ecoute bien ceci, mon garçon : garde-toi de faire le monsieur et de devenir trop *faraud*.

— V'lan ! ajouta joyeusement Christian, en manière de péroraison.

Gervaise, tout étonnée d'en avoir tant dit, rajusta sa quenouille, reprit son fuseau et s'en alla, sur ce morceau d'éloquence, sans saluer ni tourner la tête.

— La sagesse a parlé par la bouche de ma mère, dit Guillaume, heureux d'avoir un prétexte plausible pour décliner les invitations de son frère de lait.

— Il y a certainement beaucoup de vrai dans ce que vient de nous débiter la brave mère Gervais, reprit Francœur ; mais l'exagération ne mène à rien : il y a, en toutes choses, des nuances qu'il s'agit de savoir saisir ; au surplus, nous reparlerons de cela.

Et, se levant de table :

— Guillaume doit une de ses premières visites à M. le curé, ajouta-t-il ; Christian, veux-tu que nous l'accompagnions ?

— Certainement, père.

— En ce cas, dit le fermier, je vais faire un bout de toilette.

— Moi aussi, dit le jeune baron qui était en blouse de toile grise. Ce sera l'affaire d'un temps de galop ; je vous rejoindrai à la cure.

Marguerite venait d'être appelée au dehors par une servante.

Modeste et Guillaume se trouvèrent seuls.

La jeune fille était debout dans l'embrasure d'une

fenêtre, le front appuyé contre les vitres, troublée jusqu'au fond de l'âme par l'appréhension d'un entretien qu'il n'était guère possible d'éviter.

Guillaume faisait semblant de feuilleter un livre d'agriculture, trouvé sous sa main, et qu'il tenait à l'envers.

Il était là, tremblant, immobile, n'osant faire un pas, décidé à parler et ne trouvant rien à dire.

— Vous ne venez pas avec nous, mademoiselle Modeste? demanda-t-il enfin, surmontant son embarras.

— Non, monsieur Guillaume; ma mère a besoin de moi.

— Vous m'appelez monsieur?

— Vous m'appelez bien mademoiselle!

— C'est vrai, reprit le jeune homme d'une voix emue; j'ai pour ainsi dire été élevé dans cette maison, et, je ne sais pourquoi, mais il me semble que je n'y suis plus qu'un étranger.

— Oh! dit Modeste en se retournant avec un mouvement plein de grâce, cela est mal! Mon père vous a pourtant fait grand accueil, et ma mère aussi.

— Oui... ce n'est pas d'eux que je me plains.

— De qui donc, Guillaume?

— Et quand je dis, « me plaindre, » le mot est inexact; je constate, voilà tout. Il n'y a ici qu'une personne que je ne trouve plus la même, et, cette personne, c'est vous.

— Oh! moi! fit Modeste en secouant tristement la tête.

Cela semblait signifier : « Je ne compte plus, je ne vaux même pas la peine qu'on s'occupe de moi. »

— Ecoutez, reprit le jeune homme, laissez-moi vous rappeler une circonstance sur laquelle nous ne reviendrons plus jamais, si vous le désirez... Un soir, il y a

trois ans de cela, en sortant de l'église où nous venions de prier ensemble, je vous ai avoué...

— Que vous m'aimiez, acheva Modeste ; je ne l'ai pas oublié.

— A cette époque, poursuivit Guillaume, vous étiez presque une enfant ; vous pouviez d'autant moins engager l'avenir que vous ne saviez pas même si, un jour, je me rendrais digne de l'affection que j'ambitionnais.

— Vous vous en êtes rendu digne, Guillaume, je le sais.

— J'ai pris votre silence pour une approbation, votre sourire pour un encouragement... Eh bien, aujourd'hui que j'ai atteint le but que la sollicitude de votre père m'avait indiqué, aujourd'hui que vous devez lire plus distinctement en vous-même, si je vous disais : « Modeste, je vous aime toujours, je vous aime plus que jamais... » que me répondriez-vous ?

Peu à peu, la jeune fille avait repris conscience de sa situation.

— Mon cher Guillaume reprit-elle, en lui tendant la main, c'est la vérité que vous voulez, n'est-ce pas?

Le pauvre garçon sentit déjà la première atteinte du coup qui allait le frapper.

— Oui, répondit-il en s'efforçant de raffermir sa voix.

— J'ai pour vous beaucoup d'amitié, continua Modeste, parce que je vous connais depuis mon enfance, parce que mes parents vous tiennent en grande estime, et que j'ai appris moi-même à apprécier vos bonnes qualités ; je vous crois, plus que personne, appelé à faire le bonheur d'une honnête femme... mais, mon ami, l'amour ne se commande pas; Dieu le met dans les cœurs, et il ne l'a pas mis dans le mien.

— Modeste, reprit Guillaume en refoulant de son mieux les larmes qui l'oppressaient, je vous remercie de

votre sincérité. Que tout soit oublié : non pour moi, car, ainsi que vous venez de le dire, l'amour ne se commande pas, et je voudrais imposer silence à mon cœur qu'il n'en parlerait pas moins; mais, pour vous, qui n'êtes pas coupable de ma folie et qui ne devez pas souffrir de mon mal... à l'avenir, mon tendre attachement ne se trahira plus au dehors; tout se passera en dedans... je saurai respecter vos inclinations.

— Mes inclinations! s'écria Modeste en rougissant d'autant plus qu'elle le voulait moins.

— Je ne témoignerai aucune jalousie...

— Aucune jalousie! répéta la jeune fille au comble de l'effroi; que voulez-vous dire, Guillaume?

Elle ne savait pas feindre; son trouble en avouait plus, à lui seul, que tout ce qu'avait pu surprendre le fils de Gervaise.

Guillaume était généreux; il eut pitié de celle qui, avec une si cruelle probité, venait de lui arracher tout espoir.

— Hélas! reprit-il, je perdrais un peu la tête qu'il ne faudrait pas m'en vouloir; mes idées se heurtent et se mêlent... je ne sais rien, je ne veux rien savoir...

Comme Guillaume achevait ces mots, Claude, prêt à partir, entra dans la salle.

— Eh bien! mes enfants, demanda-t-il, le sourire aux lèvres, avez-vous renouvelé connaissance?.., Mais qu'a-t-elle donc? ajouta le fermier en se précipitant vers sa fille, on dirait qu'elle se trouve mal!...

Plus morte que vive, la pauvre enfant venait en effet de se laisser tomber sur une chaise.

— Mlle Modeste se plaignait de souffrir beaucoup, balbutia Guillaume.

— C'est cette maudite migraine! dit Marguerite qui venait d'accourir.

Quand Modeste rouvrit les yeux, elle regarda autour d'elle avec étonnement, comme si elle ne se rendait pas bien compte de l'endroit où elle était.

Puis, sa poitrine éclatant, elle répandit un déluge de larmes.

Claude crut un instant que sa fille devenait folle.

— J'avais trop de bonheur, dit-il, Dieu me frappe comme Job.

L'excellent homme ne savait pas si bien dire.

— Ce n'est rien, père, reprit Modeste ; ne t'inquiète donc pas ! Il fallait cela pour me guérir.

On ne songeait plus à faire une visite au curé.

Christian, ne trouvant personne au presbytère, revint à la ferme.

Au moment où il descendait de cheval, Guillaume lui dit en le regardant fixement :

— Modeste s'est trouvée mal, pendant ton absence.

— Modeste ! s'écria le jeune baron.

Et il se mit à courir vers l'habitation.

Mais, à moitié chemin, il s'arrêta et s'assit sur un banc, la main sur le cœur, comme s'il étouffait.

— Est-ce que, toi aussi, tu vas tomber en syncope ? s'écria le fils de Gervaise.

— Elle va mieux ? demanda Christian sans répondre à la question de son frère de lait.

— Oui ; elle a beaucoup pleuré.

— Et Claude, qu'a-t-il dit ?

— Claude s'est comparé à Job ; il a dit que le malheur allait s'abattre sur sa maison ; qu'en penses-tu ?

— Que veux-tu que j'en pense ? J'espère bien que non.

— En sorte que, si tu pouvais l'empêcher...

— Voilà une demande ! tu sais bien que je me jetterais au feu pour lui.

— Ça ne l'avancerait pas à grand'chose ; il y aurait peut-être mieux à faire.

— Quoi donc ?

— Je ne sais pas ; en pareil cas, on s'inspire des circonstances.

— De quelles circonstances ? En vérité, nous parlons par énigmes, comme les augures de l'antiquité.

— Oui, à cela près que nous ne rions pas en nous parlant.

— C'est singulier, pensait Christian ; il ne peut pourtant rien savoir... je le trouve tout changé ; il est vrai qu'il n'a jamais été d'une gaîté bien folle.

Claude apparut en se frottant les mains.

— Tout va bien, dit-il aux deux jeunes gens ; l'orage est passé... Ah ! ces petites filles ! Il n'est pas trop tard... Voulez-vous que nous allions faire la visite projetée !

— Allons ! dit Christian.

— Allons ! répéta Guillaume.

V

Une semaine environ après les petites scènes domestiques dont la ferme Francœur, habituellement si calme, avait été le témoin, Christian fut trouver son père à l'heure où, achevant son dîner, ce dernier trempait or-

dinairement quelques biscuits dans plusieurs verres de Rivesaltes.

Il y avait deux ou trois jours que, couchant, ou faisant semblant de coucher sous le même toit, le jeune homme n'avait pas fait acte de présence. Aussi s'attendait-il à une semonce du plus beau vert, et avait-il, avec adresse, choisi le moment où le vieux gentilhomme n'aimait pas à se mettre en colère par égard pour sa digestion.

De plus, comme c'était à peu près l'heure de la sieste, il y avait toute chance qu'on ne le garderait pas trop longtemps.

— Ah! dit ironiquement le baron, monsieur mon fils, soyez le bienvenu!

— Bon appétit, cher père, répondit Christian avec embarras.

— Mon appétit, monsieur, n'a nullement besoin de vos souhaits, reprit M. de Bussières, toujours sur le même ton de politesse ironique; mais oserais-je vous demander, si ce n'est pas trop indiscret, quel est le grave intérêt qui vous ramène près de moi?

— D'abord, mon père, le désir de vous voir ; ensuite...

— Parfait!... Eh bien, maintenant que vous m'avez vu, maintenant que, telle que vous l'entendez, votre tâche filiale est accomplie, je me ferais un scrupule de vous retenir davantage... Retournez au plus vite vous encanailler...

— Oh! mon père! cette sévérité...

— Oui, je te le conseille, parlons-en de cette sévérité à outrance! Je ne te demande même pas où tu passes tout le temps que tu dérobes à tes devoirs de famille... Je veux bien que le diable m'emporte si je comprends le charme qui te retient au milieu de ces paysans! à moins que...

— D'abord, mon cher père, ce ne sont pas des paysans comme vous le croyez.

— Oui, je sais : moitié bourgeois, moitié manants, ni chair ni poisson.

— Ensuite, je ne suis pas constamment chez eux ; la chasse est ouverte depuis quinze jours, et je bats la plaine à votre intention.

— Trop bon, en vérité !

— Hier encore, j'ai envoyé à la cuisine deux lièvres et une demi-douzaine de perdreaux.

— Excellents, par parenthèse. Ah! ils venaient de toi? Cela mérite considération.

— Avant-hier, j'en ai expédié autant à Bretteville, chez le cousin Duranton.

— Allons, cela me raccommode un peu avec toi... Es-tu au moins allé en manger ta part?

— Non, mon père, je n'en ai pas eu le loisir.

— Oh! le loisir!...

— Mais, mon père, songez donc que je passe une partie de mon temps à surveiller les travaux qui s'exécutent à la ferme du Mesnil et le défrichement du bois des Aulnes.

— Oui, sous ce rapport, tu vas bien.

— Ces bonnes paroles, mon père, m'encouragent à vous parler d'une affaire qui m'intéresse beaucoup, et à laquelle je désire vous intéresser un peu.

— Parle, mon garçon ! parle ! dit le baron en avalant un bâillement; rien de ce qui te concerne ne saurait m'être indifférent... mais tâche d'être bref, car je sens le sommeil qui me gagne.

— Voilà ce que c'est, reprit Christian ; je désire fonder une école libre et gratuite...

M. de Bussières bondit sur son fauteuil.

— Hein! comment dis-tu cela? une école! tu veux fonder une école! pourquoi faire, mon Dieu?

— Pour y instruire les enfants de la commune.

— Oh! la commune! voilà encore un mot qui me crispe les nerfs! Tu ne peux donc pas dire « le village ? »

— Le village, soit.

— Et après?... Quand ces enfants seront instruits?

— Ils auront plus de chances de faire leur chemin.

— Et ils le feront, sois-en sûr, innocent que tu es, mais à nos dépens. Une école! Heureusement que c'est une plaisanterie... Cela m'a tout à fait réveillé... Une école! Il va falloir que je prenne encore un ou deux biscuits et quelques doigts de Rivesaltes, pour me remettre au point où j'en étais... une école!...

— Je ne plaisante pas le moins du monde, mon père; ne m'avez-vous pas autorisé à disposer de mes revenus?

— Parfaitement. Uses-en en gentilhomme, fais quelques folies, crève-moi des chevaux, compromets une femme, deux femmes, autant de femmes que tu voudras... je t'y aiderai volontiers... c'est-à-dire, non... je ne t'y aiderai pas, mais je fermerai les yeux; tandis qu'une école... Il doit y avoir du Francœur là-dessous. Est-ce toi qui vas faire le pédagogue?

— Non, mon père; je n'en serais pas capable.

— Je l'espère bien!

— Nous destinons la place d'instituteur à Guillaume Gervais, un garçon plein de savoir et de mérite.

— Gervais... j'ai déjà entendu ce nom-là.

— C'est mon frère de lait, le fils de Gervaise.

— Encore cette famille de gueux et de parasites!

— Si gueux signifie pauvres, mon père, vous êtes dans le vrai; mais, c'est une raison de plus pour...

— Que lui faut-il donc, à cette insatiable nourrice?

N'a-t-elle pas été assez payée des quelques gouttes de mauvais lait qu'elle nous a vendues ? A part les libéralités de ta mère, ne m'a-t-elle pas déjà soutiré mille francs ? Donnons-lui tout de suite le château et que cela finisse !

— Mais, mon père...

— Je vois d'ici toute la trame ; M. Claude s'élève gentiment un piédestal dont tu paies les frais. Ah ! c'est un habile homme que M. Claude !... Je te parie une poularde contre une mauviette que la Gervaise, comblée, enrichie par nous, se figure tout devoir, non aux de Bussières, mais au grand Claude, à l'immense Claude, au généreux Claude ! Sème les écus, mon fils, il récoltera les bénédictions. Mais revenons un peu à cette bouffonnerie : cela te coûterait... combien ?

Christian, embarrassé et mécontent, garda le silence.

— Oh ! reprit le baron, rassure-toi. Si tu veux absolument être un imbécile, je ne vois pas trop comment je t'en empêcherais. Ensuite, si ta parole est engagée, il n'y a plus à y revenir ; un de Bussières ne se dédit pas... Allons, parle, ne crains plus de m'étonner ; quand on a résisté à l'annonce saugrenue de ton projet d'école, c'est qu'on est à l'épreuve de tout, même de la bombe.

— Mon père, reprit timidement le jeune homme, il ne faut pas perdre de vue que j'ai vécu longtemps chez les Francœur...

— Tu y vis même encore, intercala le baron.

— Sans que cela y paraisse, et en ajoutant les années aux années, ils ont nécessairement dépensé pour moi une somme assez forte...

— Je ne demandais pas mieux que de les indemniser ; ils n'ont pas voulu.

— Et vous m'avez dit souvent que vous le regrettiez, n'est-ce pas, mon père ?

— Certainement. A telle enseigne que, dans le temps, j'ai imaginé mille moyens, plus ingénieux les uns que les autres, de faire accepter à M[me] Francœur un cadeau de prix : le tout en pure perte.

— Eh bien, reprit habilement Christian, le vrai, le seul moyen, moi, je l'ai trouvé. Claude fonde une école...

— Avec ton argent ; j'ai compris.

— Non, mon père ; il donne la maison.

— Ah ! diable ! sans doute une vieille grange dont il ne sait que faire.

— Seulement, poursuivit le jeune homme, ce n'est pas assez que la maison.

— Que faut-il donc encore ?

— Il faut un instituteur.

— Avec ça qu'il en manque, de cette graine malsaine ! Je croyais qu'il y avait là dans la, coulisse, un Gervais tout prêt ?

— Oui, mon père ; mais si on ne lui constitue pas des émoluments, de quoi vivra-t-il ?

— Selon moi, il n'est pas nécessaire que cela vive.

Christian se mit à rire.

— Vous lui permettrez bien, dit-il, de ne pas partager, à cet égard, votre avis... Cet obstacle arrêtait Francœur ; moi, je le lève, en sacrifiant une bagatelle de douze mille francs.

— Douze mille francs ! Peste ! et tu veux que ce croquant mange tout cela ?

— Douze mille francs de capital, ce n'est jamais que six cents francs de rente... Ajoutez que je donne cette somme au nom de ma mère, que son souvenir se perpétuera dans la commune, dans le village, veux-je dire. Les notaires meurent, mais les actes restent. Dans cent ans, dans deux cents ans, tant que Chamblay existera, tant qu'il y

aura un maître d'école pour émarger ses cinquante écus par trimestre, on répétera que les de Bussières sont les bienfaiteurs du pays.

Ce dernier argument était, plus que tout autre, de nature à convaincre le vieux gentilhomme. D'ailleurs le Rivesaltes, pris à certaines doses, avait pour infaillible résultat de le porter à l'attendrissement. Si, en ce quart d'heure, on lui avait demandé d'ajouter douze autres mille francs à ceux de son fils, il n'aurait pas hésité à les donner :

— Allons, dit-il en avalant une dernière gorgée de son vin de prédilection, va pour l'école! va pour Claude! va pour les Gervais! va pour tout le monde!... Nous ferons une cérémonie d'inauguration, à tout renverser... D'abord, au-dessus de la porte de l'établissement, une plaque de marbre avec la date de sa fondation... en lettres d'or... A genoux, sur le seuil, le pédagogue en bonnet d'âne... Sur la place, des mâts de cocagne, ornés de grammaires de Lhomond... C'est moi qui les offre... Devant la mairie, un fût de colonne supportant le buste du sire Francœur, couronné par le garde-champêtre... J'enverrai tous... tous mes canards... pour former l'orchestre.

Et, sur ce, le baron s'endormit, la bouche encore illuminée d'un joyeux sourire.

VI

Le temps s'écoulait. Une école ne s'ouvre pas comme une taverne, pour laquelle il suffit d'un simple arrêté de M. le maire; il faut des enquêtes, des rapports de celui-ci à celui-là, puis de celui-là à celui-ci, de bureau en bureau, d'abord en montant, puis en redescendant... Ah! l'administration n'oublie rien en France; elle va par poids et par mesure, et ce qu'elle use annuellement de rames de papier témoigne assez de toutes les souris dont elle a la prétention de faire des montagnes.

Guillaume, en attendant, n'avait rien à faire, et cette liberté lui était d'autant plus à charge que, à moins de se tenir complétement à l'écart, il fallait bien qu'il en consacrât les loisirs à Christian qui les réclamait.

Sous l'impression immédiate de son malheur, Guillaume avait failli se trahir plusieurs fois, le jour de son arrivée; il avait, sans calcul, infligé à Christian et à Modeste de cruelles angoisses, et cela s'explique. Mais, depuis, il était parvenu à se contraindre mieux, et les deux intéressés, tout à fait rassurés, étaient à mille lieues de croire qu'il possédât leur secret.

Ce n'était guère qu'à l'heure du repos que Guillaume rentrait en possession de lui-même; et quel repos!

Comme tous ceux qui ont une plaie, il aimait à y retourner le poignard. Ainsi, quand tout le monde était couché, il gagnait une hauteur qui dominait la cour de la ferme, et, de ce calvaire, l'œil ardemment fixé sur la fenêtre de Modeste, il attendait son apparition. C'était à la fois, pour lui, une joie suprême et une douleur horrible que de la voir se pencher au dehors, écouter d'une oreille inquiète tous les bruits de la nuit, tressaillir et se rejeter en arrière au souffle de l'air dans la cime des arbres, au réveil d'un oiseau passant d'une branche à l'autre, à l'écho lointain d'un marcheur attardé.

A l'approche de Christian, qu'il devinait, même avant la jeune fille, il fermait les yeux, s'étreignant le front dans ses mains crispées, formant les plus sinistres projets, et demandant à Dieu la force de ne pas les exécuter.

Puis, il fuyait, le plus loin possible, jusqu'à ce qu'il tombât de lassitude... Quand les étoiles s'éteignaient au ciel, et qu'au silence de la nuit succédaient les vagues rumeurs de la nature qui s'éveille, il rentrait chez lui, comme ces fauves que le jour offusque.

Mais, de dormir, il ne pouvait pas en être question. Qu'on juge de la figure de déterré qu'il devait se faire peu à peu ! Aussi, Gervaise disait-elle parfois qu'on lui avait changé son fils, non pas en nourrice, mais à Paris.

Par moment, Guillaume était pris de l'irrésistible désir d'attirer Christian à l'écart et de lui dire tout : ses espérances perdues, son bonheur détruit, ses nuits sans sommeil, ses jours pleins d'angoisses... Il aurait voulu pouvoir se déchirer la poitrine, à coup d'ongles féroces, et lui dire : « Tiens, regarde, voilà ton ouvrage ; je t'aimais comme un frère, et voilà que la haine envahit mon cœur ! »

Mais, à quoi bon? Est-ce que Modeste l'aimait? Est-ce que, en admettant que Christian s'effaçât, il aurait plus de chances de lui succéder?

Et, d'ailleurs, devant le bon sourire du jeune baron, sous la caresse de son regard, au contact de sa main loyalement tendue, la colère de Guillaume ne résistait pas.

— Frère, lui dit un jour Christian, une idée m'est venue ; il faut que je t'en fasse part... Viens!

Et le fils de Gervaise se laissa emmener.

Les deux jeunes gens traversèrent le village, bras dessus bras dessous.

Ils se trouvèrent bientôt dans une vaste prairie, plantée de pommiers et de différentes essences d'arbres, tous en plein rapport.

— Que penses-tu de cela? demanda Christian.

— C'est un beau morceau de terre; je suppose qu'il t'appartient.

— Il ne m'appartient plus; je l'ai donné à un ami.

—Tu as eu tort,dit froidement l'instituteur en quittant le bras de son compagnon.

— Et si cet ami s'appelait Guillaume Gervais?

Le jeune paysan devint pourpre.

— Mon cher Christian, je n'ai rien fait, que je sache, pour justifier cet accès de générosité....

— Par exemple! est-ce que, entre nous...

— Je te saurais même gré de ne pas insister, interrompit Guillaume ; ce sera m'épargner un refus pénible. Si pauvre diable que l'on soit, on n'en a pas moins son genre de fierté. Mon cœur n'a plus de place pour accueillir de nouveaux bienfaits : non pas que les anciens me pèsent, mais j'en ai assez. L'instruction que je dois à maître Claude et à M. le curé me fait suffisamment riche, car celui-là est riche qui peut gagner sa vie.

Christian était stupéfait, moins encore de ce que disait son ami, que de la sourde amertume que trahissait le son de sa voix.

— Guillaume! Guillaume! s'écria-t-il, tu as l'air de m'en vouloir... que t'ai-je donc fait?

Le fils de Gervaise détourna la tête, sans répondre.

— Mes intentions étaient bonnes, reprit tristement le jeune baron; Dieu m'est témoin que je ne voulais pas t'offenser...

— Oh! je le sais, dit Guillaume ému malgré lui.

— De ce que nous sommes frères en quelque sorte, de ce que nous avons grandi dans les mêmes jeux et sur les mêmes genoux, je m'étais cru permis de te faire un don d'une valeur modique, mais dont il me semblait que la possession pourrait contribuer un peu à ton bonheur.

— A mon bonheur! répéta Guillaume en adressant au ciel un étrange regard.

— Comme tu dis cela!

— Mais tout le monde s'en est occupé, de mon bonheur! reprit le malheureux jeune homme, avec une impatience qu'il voulait en vain refréner. C'est sans doute pour cela qu'il est si complet... La maison que je vais occuper vient de Claude, l'ameublement vient de toi... que sais-je! Je ne pourrai pas faire un pas dans cette école, sans y retrouver la trace d'une aumône...

— D'une aumône! ah! Guillaume, tais-toi! tais-toi! tu es absurde! Tu ne te rends certainement pas compte de ce que tu dis... Je cherche le camarade d'autrefois, mais je ne le retrouve plus... Voyons, tu as un chagrin; n'est-ce pas? Quelque chose qui te tourmente, qui t'aigrit le caractère... Confie-moi tes peines, que j'en prenne la moitié, et le tout, si je puis.

— Eh bien, oui, dit Guillaume, je souffre!... je souffre

d'avoir embrassé une profession pour laquelle j'ai reconnu trop tard que je ne suis pas fait... Il me faut de l'air, de l'espace, de l'indépendance...

— Les professions ne manquent pas, il faut en prendre une autre.

—Et Claude qui compte sur moi! que penserait-il de ce changement survenu dans mes goûts,dans mes aptitudes?

— Claude t'aime pour toi-même ; il est homme à tout comprendre ; il veut te donner un état, et non te condamner à un esclavage.

— Je n'oserai jamais lui dire...

— Veux-tu que je m'en charge?

— Non, je préfère attendre.

— Ce serait peut-être le plus sage, reprit Christian. Une fois l'école ouverte et le branle donné, nous aviserons à te trouver un remplaçant... Pendant ce temps, je te ferai bâtir une jolie petite ferme sur le terrain que nous venons de visiter.

Et comme Guillaume faisait un geste de refus :

— Si tu ne veux pas que je te la donne, entêté que tu es, continua Christian en manière de plaisanterie, je te la louerai... et même très-cher. Cela te va-t-il?

— Je ne me sens pas non plus un grand entraînement vers l'agriculture.

— Ah! çà, mon gaillard, que comptes-tu donc faire?

— Voyager.

— Mais on ne passe pas sa vie sur les grands chemins... Ce n'est pas une profession, cela... Quand tu reviendras, il faudra bien que tu te cases quelque part.

— Je ne reviendrai pas, pensa Guillaume.

— Au surplus, reprit le jeune gentilhomme, qui vivra, verra : le temps est un grand maître... En attendant, quand il te prendra la fantaisie de courir le monde, souviens-toi que ma bourse est à ton service.

— Je te remercie, mon cher Christian.

— Merci oui?

— Merci non! J'ai des bras, du courage et de la bonne volonté... avec cela on trouve toujours à s'utiliser à bord d'un navire.

— D'un navire! où veux-tu donc aller? aux antipodes?

— En Amérique.

— Rien que cela! et que comptes-tu faire en Amérique?

— Ce que le hasard voudra.

— Sans reproche, mon cher ami, il paraît que nous ne sommes pas absolument nécessaires à ton bonheur.

Guillaume se tut.

— Est-ce que le séjour de Paris t'aurait fait oublier les affections, les liens de famille? Eh quoi! tu quitterais Chamblay sans regrets, sans remords?

— Sans remords, oui; ma conscience n'a rien à se reprocher. Tout le monde ne pourrait pas en dire autant.

Le jeune gentilhomme fit un bond comme s'il venait de marcher sur une vipère.

— A qui veux-tu faire allusion? demanda-t-il.

— Je m'entends, et cela suffit.

— Ecoute, Guillaume, ce changement n'est pas naturel... Tu as un secret, quelque chose, je ne sais quoi qui te pèse sur le cœur...

— Et toi, n'en as-tu pas de secret?

Christian eut un élan de confiance; il allait tout avouer, mais il se rappela qu'il ne s'agissait pas de lui seul.

— Non, dit-il, je n'en ai pas.

— Eh bien, moi non plus.

— Que dira ta pauvre mère, si fière de toi? insista Christian; que diront maître Francœur et cette bonne

Marguerite qui t'appellent leur troisième enfant?... Que dira Modeste?...

— Elle dira... ils diront, se reprit Guillaume, que, pour en venir là, il fallait que je fusse bien malheureux.

— Enfin? tu l'avoues donc?

Et, prenant avec effusion la main de son ami :

— Au nom du ciel, frère, dis-moi ce que tu as!... je le veux! je l'exige!... Il n'y a pas de mal sans remède.

Guillaume était au supplice.

— Qui pourrait, mieux que moi, te venir en aide et te consoler?

— Toi, moins que personne! fut sur le point d'avouer Guillaume.

— As-tu des dettes? as-tu contracté des engagements que tu ne peux tenir? as-tu joué et perdu?... que sais-je? as-tu cédé à un de ces entraînements, à une de ces fascinations dont Paris est pavé?

— Rassure-toi; rien de tout cela.

— Un amour contrarié, peut-être?

Le malheureux jeune homme prit cette balle au bond :

— Oui, c'est cela, dit-il; tu as deviné... mais ne m'en demande pas davantage. Du reste, tu le sauras un jour ou l'autre...

— Soit, mon pauvre ami; il ne m'appartient pas de te faire violence; mon droit s'arrête là.

Pendant que cette scène se passait, en pleine campagne, entre les deux jeunes gens, Modeste et Arlette, l'une des sœurs de Guillaume, causaient de leur côté dans la cour de la ferme. Elles étaient assises sur l'herbe, ajustant de longues bandes de mousseline, que la brise gonflait parfois comme des voiles latines, et quelles disputaient alors, en riant, aux entreprises de Mouton, lequel ne se faisait aucun scrupule de les happer au vol.

— Veux-tu bien finir, vilaine bête ! disait Arlette ; tu vas déchirer nos rideaux ! des rideaux qui feront un si bel effet aux fenêtres de la maison d'école !...

Modeste n'avait plus cette égalité d'humeur qui était une de ses attrayantes qualités. Depuis quelque temps, elle passait, en un clin d'œil, de la gaîté à la tristesse. Ainsi, tout à l'heure, alerte et folâtre, voilà que, maintenant, pensive, muette, le menton dans la main, son regard se fixait vaguement devant elle.

— Qu'avez-vous donc, mademoiselle Modeste ? demanda Arlette, frappée de cette tristesse soudaine.

— Plaît-il ?

— On dirait que vous sortez d'un rêve.

Modeste reprit sa couture, agaça Mouton, et se mit à chanter, d'une voix douce et mélancolique, ce refrain naïf que, tout enfant, elle avait appris sur les genoux de sa mère :

Adieu Noël...
Il est passé !
Noël s'en va,
Il reviendra.

— Comme je voudrais être encore au temps où je chantais cela ! dit-elle avec une expression de regret ; n'est-ce pas, Arlette, que l'on n'est véritablement heureux que quand on est tout petit ?

— A savoir, Modeste ; si c'est votre idée, ce n'est pas la mienne. Il y a temps pour tout. Moi, je ne suis pas fâchée d'être grande.

Il y eut un moment de silence.

— Dis-moi donc, — reprit Mlle Francœur, s'armant de courage pour faire une question qui, depuis une heure, lui brûlait les lèvres, — dis-moi donc pourquoi ta mère était, l'autre soir, si fort en colère contre ta sœur Lise.

— Oh ! des bêtises ! Ce sont des affaires qu'une sage demoiselle comme vous ne doit pas savoir.

Modeste rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Lise a donc fait quelque chose de bien mal ? demanda-t-elle.

Arlette inclina légèrement la tête.

— Sois gentille, ma petite Arlette, je te promets de n'en rien dire à personne.

— Eh bien, voilà ce que c'est : la mère a surpris ma sœur en train de rire et de se promener, avec le fils du meunier, dans le bois des Aulnes...

— Ah !

— Oui ; Prosper lui avait donné, là, un rendez-vous ; et Lise, comme une sotte qu'elle est, y était allée, sans songer qu'une honnête fille ne s'expose pas ainsi à faire mal parler d'elle.

Modeste détourna la tête ; son cœur battait à se rompre.

Puis, craignant sans doute que son émotion ne fût remarquée, elle dit en s'efforçant de sourire :

— Si Prosper aime ta sœur, il l'épousera.

Arlette secoua la tête :

— S'il l'aimait, reprit-elle, il ne chercherait pas à lui faire du tort ; il la respecterait.

— Oui, répondit Modeste d'une voix défaillante, je crois que tu as raison. Le respect est la meilleure preuve d'affection que l'on puisse donner.

Mouton eut le bon esprit de choisir ce moment pour s'enfuir avec un lé d'étoffe. Arlette courut après lui, ce qui permit à Modeste de reprendre un peu d'assurance.

Arlette revint bientôt tout essoufflée, défripant de son mieux la mousseline.

— Et ton amoureux à toi, demanda Mlle Francœur, est-il mieux intentionné que Prosper ?

— Oh! oui... avant de me rien dire, il a parlé à mes parents.

— Il n'est pas de Chamblay, à ce qu'il me semble?

— Tout son monde habite Saint-Martin-des-Bois.

— Vient-il souvent te voir?

— Pas très-souvent ; mais nous nous contentons de penser, lui à moi, moi à lui. Il travaille de son côté, moi du mien ; ça nous donne du cœur et de la patience, de songer que nous amassons pour nous mettre en ménage.

— Mais vous vous voyez au moins de temps en temps?

— Il vient le premier dimanche de chaque mois ; nous faisons, ce jour-là, provision de bonheur pour quatre semaines. Ce n'est pas un amour à grand tra-la-la, mais c'est solide. Nous ne faisons pas beaucoup de chemin, mais nous sommes sûrs d'arriver.

Modeste écoutait, le visage en feu, la confidence de ce chaste et paisible attachement.

— Et vous, dit à son tour Arlette, il y aura sans doute bientôt quelque beau monsieur qui rôdera par ici.

— Pourquoi un beau monsieur? demanda Modeste, toujours inquiète et condamnée à voir des allusions où il n'y en avait pas.

— Parce que vous êtes le plus riche parti du village, mademoiselle Modeste.

— Je me trouve bien auprès de mes parents.

— On a beau être bien, il est toujours agréable d'être mieux.

Modeste ne répondit pas ; elle essuya furtivement deux larmes qui troublaient sa vue, et se remit au travail avec une activité fébrile.

VII

La maison d'école est prête depuis longtemps, l'instituteur aussi, les élèves aussi — un peu moins peut-être — et l'autorisation de laisser les bambins de Chamblay « s'abreuver aux sources de la science » vient enfin de parvenir à M. le maire, dont l'écharpe aura là une magnifique occasion de ceindre le ventre officiel.

Nous voici au grand jour de l'inauguration. On a choisi un dimanche; une messe du Saint-Esprit a été chantée le matin. Le curé a réuni à dîner les autorités, plus Claude Francœur, Christian de Bussières et Guillaume Gervais. Les femmes n'en sont pas, cela va sans dire.

Après les vêpres, on se dirige vers l'école pavoisée de drapeaux et de guirlandes de fleurs.

Le pasteur a béni la maison, les bancs et les pupitres; le voilà sur le perron, dominant la foule.

A gauche, une trentaine d'enfants, dont les plus pauvres ont été habillés à neuf par Claude et par Christian. Guillaume est à leur tête.

A droite, le maire, les adjoints, le bedeau et la force armée, c'est-à-dire le garde-champêtre.

Un peu en avant, vers le centre, se pavane Gervaise, à la tête de sa tribu, presque aussi nombreuse que celle

de Jacob. Son mari, pauvre ilote, habitué depuis quarante ans à piocher la terre avec la passive résignation d'une bête de somme, est à côté d'elle. Son intelligence engourdie ne comprend pas grand'chose à ce qui se passe, mais il n'en est pas moins orgueilleux d'avoir contribué à donner le jour au *magister* du village.

Claude, sa femme, sa fille et Christian sont un peu à l'écart, sous les arbres de la place. Modeste, en robe de mousseline rose, sans bijoux ni dentelles, un bouquet de jasmin à la ceinture, ses beaux cheveux blonds roulés en torsades, est simplement quoique élégamment vètue. Comme les fermières *cossues*, elle porte le chapeau moderne, mais sa mère a conservé le bonnet cauchois.

Le « tas » des paysans et des paysannes regarde bouche béante. Les plus « malins » échangent des réflexions :

— Pourquoi une école ?

— Ça va-t-il sur l'eau?

— J'avons *ben* grandi sans apprendre à lire.

— Moi *itou*, et je n'en sommes pas plus bête pour ça.

— J'suppose que tu ne l'es pas moins non plus.

— C'est bon à faire des fainéants.

— Des bavards.

— Des propres à rien.

— Mais puisqu'on ne paye pas !

— Ah bien! il ne manquerait plus que ça, qu'on nous fît payer !

— C'est-à-dire que, si on me prend mon fieu, j'entends qu'on m'indemnise.

— M. le curé fait signe qu'il a queuque chose à nous dégoiser.

— Des bêtises, quoi ! écoutons tout de même.

En effet, le pasteur, qui avait vu naître un bon tiers de la petite population de Chamblay, prononçait quel-

ques paroles de circonstance, bien touchantes et bien simples. Il sollicitait la confiance, le respect et l'affection de ses paroissiens pour un brave garçon qui, étant allé chercher la science au loin, la rapportait au pays. Il payait un juste tribut à la généreuse initiative de Claude. Il signalait la coopération du jeune baron de Bussières, qui, à l'âge où tant de jeunes gens riches gaspillent leurs biens en vains plaisirs et en choses futiles, l'employait d'une façon si noble et si digne.

— Mes chers frères, dit le curé en terminant, une école cela n'a l'air de rien, et c'est tout simplement la régénération de la commune. C'est le refrènement des mauvaises passions ; c'est, avec le temps, le bien-être ramené dans vos ménages ; c'est le goût de la lecture substitué aux querelles et aux inutiles dépenses du cabaret, car les fondateurs de l'école songent aussi à fonder une bibliothèque... Si, en échange de ces inappréciables bienfaits, nous n'avons que de la reconnaissance à leur donner, tâchons au moins d'en être prodigues.

— Hein ! qu'est-ce que c'est? dit à son voisin le débitant de cidre et d'eau-de vie ; plus de cabaret ! en voilà une bonne, par exemple !

— Une bibliothèque ! reprit un autre ; pourquoi pas aussi supprimer la terre? Nous irons lire au lieu de labourer, et nous récolterons des histoires au lieu d'engranger du blé... Ce sera un fier profit !...

— Bah ! dit un troisième, laisse venir les bouquins; nous en ferons un feu de joie, cet hiver ; ça épargnera le bois.

Au moment où le curé achevait sa harangue, un roulement de voiture se fit entendre sur la route de Saint-Sylvain.

Bientôt une calèche armoriée déboucha sur la place ; elle contenait trois personnes : M. Duranton, sa fille et le père de Christian.

Tous les regards se dirigèrent sur les nouveaux venus.

Ces mots : « C'est le baron de Bussières » répétés de proche en proche, arrivèrent jusqu'à Gervaise. Il y avait un quart d'heure que la bonne femme n'avait eu l'occasion de parler ; c'était trop pour elle ; aussi, oubliant sa mésaventure d'autrefois, alors que les acclamations de sa marmaille avaient effrayé le cheval du vieux gentilhomme, se mit-elle à crier comme une sourde :

— Vive monsieur le baron ! Vive monsieur le baron !

Il y a partout des moutons de Panurge. Criez vive n'importe quoi — la chose la plus absurde du monde — et il se trouvera là des badauds pour crier comme vous.

Ce furent d'abord les enfants qui firent chorus, puis quelques paysans, moins par conviction que pour s'amuser.

M. de Bussières n'était pas habitué à ce royal accueil ; il passait généralement partout sans produire une grande sensation. Ne se sentant plus de joie, comme le corbeau de la fable, il salua de la main, descendit majestueusement de voiture, et éparpilla sur la tête des braillards une cinquantaine de francs de monnaie.

Ce noble procédé mit le comble à l'enthousiasme. Quelques mauvais plaisants parlaient déjà de porter le baron en triomphe.

Ce dernier eut un accès d'attendrissement :

— Je ne me croyais pas autant de popularité, dit-il à M. Duranton. C'est égal, cela fait du bien de se voir aimé.

— Comment ! répondit ironiquement le colonel, vous, un gentilhomme de vieille roche, un paladin d'avant le déluge, vous faites quelque cas de l'opinion de ces manants, comme vous les appelez ! Ce n'est pourtant pas ce que vous me disiez l'autre jour.

— Certainement, certainement... mais un peu d'eau bénite de cour, cela coûte si peu ! Ces braves gens ont du plaisir à me voir... Il y a des natures qui provoquent les sympathies de la foule, tout naturellement, sans savoir pourquoi...

— Ah ! et tu es de ces natures-là ?

Christian était accouru vers son père.

— Tu ne t'attendais pas à cette surprise, mon garçon, dit le gentilhomme à son fils ; j'ai voulu voir par moi-même cette bicoque qu'on inaugure avec tant de pompe... Peste ! c'est presque aussi bien que le chenil de mes chiens courants... Ah ! çà, où est donc maître Aliboron, ce cuistre à qui tu t'es amusé à faire des rentes ?... J'espère que tu vas me le présenter.

— Mon père ! supplia Christian, plus inquiet que charmé de la venue du baron, ménagez Guillaume ; c'est un garçon d'une valeur réelle.

— Je ne dis pas non... pourtant, je ne l'ai pas entendu crier avec les autres... Où donc est-il ?

— Dans l'école, mon père, où l'on vient de servir une collation aux enfants.

— Une collation !... si nous allions voir ? Mais ça ne doit pas valoir le diable.

— Pardon, mon père, je suis à vous tout à l'heure... permettez que j'aille offrir le bras à ma cousine, que je vois là-bas.

— Il y a longtemps que ce devrait être fait, monsieur le sauvage.

Pendant que le jeune homme courait à Francine, M. de Bussières, grisé d'hommages, la tête haute, le jarret tendu, promenait çà et là, sur les groupes de villageoises, un regard de commissaire priseur.

— Peste ! le joli minois ! s'écria-t-il tout à coup.

Et, portant galamment la main à son chapeau, il ajouta :

— Ma belle enfant, je vous en fais mon compliment sincère : vous êtes charmante.

La jeune fille rougit et baissa les yeux.

— Charmante ! charmante ! répéta le baron.

Il allait même, de sa noble main, lui pincer le menton, mais la paysanne se recula vivement.

M. de Bussières crut avoir commis une maladresse.

— Diable ! pensa-t-il, c'est peut-être quelque grosse fermière bourrée de sacs d'écus.

Puis tout haut avec plus de politesse que jamais :

— Mademoiselle, demanda-t-il, à qui ai-je l'honneur de parler ?

— A ma fille Arlette, monsieur le baron, dit une voix à quelques pas de là ; l'honneur n'est peut-être pas aussi grand que vous le pensiez.

— Ah ! bah ! vraiment, répliqua M. de Bussières en reconnaissant Gervaise ; vous faites de beaux élèves, mère Gigogne.

— Vot'fieu est là pour le dire, monsieur le baron.

Ce dernier jeta au « joli brin de fille » un dernier sourire, et, tortillant les pointes de sa moustache grise, il se dirigea solennellement vers la maison scolaire, où Claude, sa femme, Guillaume et Modeste dirigeaient les apprêts de la collation.

Le vieux gentilhomme n'était pas Normand pour rien. Cordial et bonhomme avec Claude, il eut pour Marguerite un regain de galanterie, le tout dans une juste et discrète mesure. La beauté fine et délicate de Modeste, qu'il n'avait pas eu l'occasion de voir, depuis trois ou quatre ans, lui fit bien vite oublier, quitte à y revenir, la fraîcheur d'Arlette un peu rose-pompon.

— Bon ! se dit-il, voilà le mot de l'énigme ! Il y a de l'amour sous roche ; je ne m'étonne plus si le gaillard est toujours fourré à la ferme.

Puis, allant vers Guillaume :

— Très-bien ! très-bien ! dit-il en le lorgnant des pieds à la tête ; c'est sans doute vous qui êtes le jeune savant dont on m'a parlé ?

— Oh ! savant ! se récria Guillaume.

— Je m'entends, jeune homme ; vous connaissez le proverbe : Dans le royaume des aveugles... C'est égal, ce ne doit pas être une société bien divertissante que celle des adverbes et des participes ; et, le soir venu, une fois que vous serez seul entre ces quatre murailles...

— La lecture est une grande ressource, monsieur le baron, répondit Guillaume ; quand on l'aime, on n'est jamais seul.

— Certainement, certainement... comme théorie, cela ne fait pas de mal dans la conversation. On a tout de suite l'air d'un homme supérieur et d'avoir inventé la poudre... mais dans la pratique, voyez-vous... lire, toujours lire, cela doit devenir monotone... Moi qui vous parle, je n'ai jamais lu que la *Physiologie du goût*, de Brillat-Savarin, et je ne m'en porte pas plus mal... Voilà un livre !... Le connaissez-vous ?

— Non, monsieur le baron.

— Et ils appellent cela élever la jeunesse ! Enfin ! Mais, j'y pense ; ce serait un véritable progrès : pourquoi ne feriez-vous pas à ces jeunes sauvages un cours de gastronomie ? J'ajouterais volontiers une centaine d'écus à vos émoluments.

— Il y a un programme officiel dont nous n'avons pas le droit de nous écarter, répondit Guillaume en riant.

— Tant pis ! Au surplus je m'en lave les mains... Qu'est-ce que nous disions ? Ah ! oui, remplacez-moi vos bouquins par une jolie fille ; un homme public doit être marié ; ça lui donne du poids... sans compter

que ça vous donnera aussi de bonne soupe, de beaux enfants, et peut-être le bonheur par-dessus le marché... Voyons, moi aussi, je voudrais faire quelque chose pour vous....

— Vous êtes mille fois trop bon, mais...

— Avez-vous satisfait à la loi sur la conscription ?

— Non, monsieur le baron, répondit Claude qui venait de se joindre à eux ; il est du même âge que Christian. Ce sera pour l'année prochaine.

— Eh bien, s'il tire un mauvais numéro, je me charge de lui acheter un homme. Est-ce convenu?

— La loi exempte les jeunes gens qui se consacrent à l'enseignement, répondit le fermier.

— Que le diable emporte la loi! dit M. de Bussières avec une colère comique.

— Et, s'il en était autrement, continua Francœur, je réclamerais la priorité.

— Vous voulez donc faire tout le bien à vous seul? s'écria le gentilhomme avec plus d'ironie que d'admiration ; c'est de l'égoïsme, cela, du monopole, de l'accaparement... Je réclame !

— En ce qui concerne Guillaume, monsieur le baron, permettez-moi de vous dire que vous auriez tort de réclamer... Ma conduite envers lui n'a pas même le mérite d'être désintéressée ; car, selon toute apparence, dans un an, il sera mon fils.

— Et moi qui, tout à l'heure, lui prêchais le mariage !... Corbleu ! jeune homme, vous pouvez vous vanter d'être né coiffé... sans doute sous le capricorne, acheva mentalement le baron.

Sous le malicieux regard que lui lançait ce dernier, Guillaume était devenu pâle comme un mort ; il prétexta d'un ordre à donner et se déroba à des félicitations qu'il lui était également interdit d'accepter et de repousser.

La nouvelle de ce mariage aurait dérouté tout autre que M. de Bussières ; elle donnait, en effet, un démenti aux soupçons qu'il venait de concevoir sur les relations de Christian et de Modeste. Mais le baron avait une morale à lui, élastique et commode, une morale à la Louis XV, renouvelée du Parc-aux-Cerfs, dont il croyait son fils solidaire, et qu'il traduisait par les inductions que voici :

— Christian a lorgné la petite fermière ; il est dans son rôle ; elle ne lui résistera pas, c'est probable ; et, pour le cas où il la compromettrait, il se sera préparé, en établissant ce Guillaume, un éditeur responsable qui épousera de confiance et les yeux fermés... C'est très-fort cela, pour un jeune homme de son âge, décidément ; il tient de moi.

M. Duranton, Francine et Christian venaient, à leur tour, de pénétrer dans l'école.

Le colonel fut droit à Claude, et, lui tendant la main, il le félicita, en quelques paroles simples et dignes, sur l'initiative qu'il venait de prendre en créant une école à Chamblay, et sur la juste influence qu'il s'était acquise dans le pays.

Ce n'était ni la familiarité hautaine ni l'admiration goguenarde de M. de Bussières. On voyait tout de suite que ces deux hommes — M. Duranton et Claude — étaient faits pour sympathiser ; que, sur leur réputation, ils s'estimaient déjà sans se connaître ; qu'ils marchaient dans les mêmes voies de libéralité, de réforme, et que, de cette rencontre, allaient naître, entre eux, des rapports solides et durables.

Christian présentait sa cousine à sa mère adoptive, puis Modeste à Mlle Duranton.

Pendant ce temps-là, M. de Bussières cherchait des yeux Gervaise. Ne la trouvant pas dans l'école, il était

allé faire un tour sur la place, dans l'espoir de la rencontrer.

Ainsi qu'il appartenait à la mère de l'instituteur communal, le héros de la journée, Gervaise pérorait entourée de commères.

Elle racontait comme quoi son fieu savait toutes les langues et d'autres encore, — qu'il avait dû laisser ses couronnes à Paris, par économie, pour ne pas payer le port, tant il y en avait !

Gervaise avait déjà répété tant de fois ces contes plus que bleus qu'elle y croyait maintenant elle-même comme à l'Evangile.

— Hé ! bonne femme, lui cria M. de Bussières.

Gervaise accourut et fit une révérence proportionnée à son respect.

— Voilà votre fils honorablement casé, dit le gentilhomme ; vous devez être bien heureuse.

— Oui-dà, monsieur le baron ; aussi j'rendons grâce à Dieu, à Claude et à M. Christian... qui est tout votre portrait.

— Et vos autres enfants, est-ce qu'ils tournent tous également bien ?

C'était le cas ou jamais de se faire pauvre et d'inspirer la pitié.

— Dame, vous savez, monsieur le baron, quand il y en a tant, on a bien de la peine...

— Prenez ceci, dit le gentilhomme en lui glissant quelques louis.

— Vive monsieur le baron ! Vive...

— Assez, interrompit M. de Bussières fouillant, une seconde fois, dans sa poche ; assez, ma brave femme ! Tenez prenez encore ceci... Que font vos filles?

— Elles travaillent de ci et de là, au logis ou en journée.

— Si celle qui est là-bas... n'est-ce pas Arlette que vous la nommez ?

— Oui, monsieur le baron.

— Si Arlette voulait entrer à mon service, j'ai précisément besoin d'une servante... La place est douce et commode, les gages sont bons... Je pourrais même les augmenter un peu, en considération des soins que vous avez autrefois donnés à mon fils.

Gervaise était trop fûtée pour ne pas comprendre ; cependant, elle n'en eut pas l'air.

— Ma fine ! dit-elle, ça ne serait pas de refus... faut consulter l'enfant.

Et appelant Arlette :

— Mignonne, reprit-elle, M. le baron dit comme ça qu'il lui faut une servante... Voudrais-tu aller à Saint-Martin-des-Bois?

La jeune paysanne devint pourpre.

— Non, mère, répondit-elle du ton le plus décidé, cela ne me convient pas.

Elle salua le gentilhomme, et fut rejoindre ses compagnes.

M. de Bussières était mécontent.

— Que leur faut-il donc, à vos filles? demanda-t-il ; une place à la cour?

— Ah ! bien, si vous croyez qu'on les gouverne à sa guise, dit Gervaise ; c'est qu'elles vous ont des têtes, mais des têtes !...

— Mauvaise éducation ! grommela le vieux gentilhomme.

— Nous ne mangeons pas de ce pain-là, pensait Gervaise.

Puis, avec une naïveté parfaitement jouée :

— Je ne voudrions pourtant pas laisser M. le baron dans l'embarras, reprit la Normande. Tous les enfants

sont grands ; on se passera facilement de moi au logis, et si je pouvais faire l'affaire ?...

M. de Bussières essaya de réprimer un grand éclat de rire, mais il n'y réussit qu'à demi.

— Oui, je comprends, poursuivit Gervaise, tenant son sérieux, une jeunesse c'est toujours plus alerte, plus allant et venant ; mais j'avons tout de même de bons bras ; je n'boude pas sur l'ouvrage, et si...

Le baron n'en écouta pas davantage.

— Où diable ! la vertu va-t-elle se nicher ! grommela-t-il en tournant les talons.

VIII

Dans la circonstance, Claude ne pouvait se dispenser d'emmener à la ferme le baron et ses hôtes.

Francine et Modeste marchaient devant, se donnant le bras, comme les deux pères ; elles s'étaient convenues tout de suite.

Toutes deux étaient charmantes à voir, bien qu'il y eût entre elles un contraste frappant.

Mlle Duranton, habillée à la dernière mode, — robe courte sur un jupon éclatant, bottines à glands, toque au front, — ressemble assez bien à une bergère d'Opéra-Comique ; aussi les hommes et les femmes de Chamblay,

ébahis de ces ajustements bigarrés, font-ils la haie sur son passage, ce qui ne lui plaît que médiocrement. Nous savons déjà que c'est une jolie brune, très-pourvue de tous les appeaux qui nous prennent au piége — un doux piége, du reste, dans lequel on n'est pas trop malheureux de tomber — un loup de dentelle ajoute à la vivacité de ses grands yeux noirs. Elle trotte menu sur ses hauts talons, comme une bergeronnette.

Cet ensemble lui donne je ne sais quoi de décidé, de mutin, de tapageur, très-émoustillant, très-gentil à voir, très-goûté de nos jours, mais qui a, selon nous, le grave inconvénient d'attirer moins les maris que les galants.

Heureusement que sa nature était excellente, car, privée depuis longtemps des conseils d'une mère, elle a poussé un peu au hasard, en pleine liberté, sous la prétendue surveillance d'une vieille tante qui ne surveillait absolument rien... que la parfaite clôture des appartements, en raison de sa sciatique.

Comme beaucoup de nos demoiselles d'aujourd'hui, à qui on laisse tout lire, Francine est trop avancée pour son âge ; chaste sans innocence, elle n'ignore rien de la vie ; les problèmes les plus scabreux, les questions conjugales les plus épineuses ont été soulevées devant elle. La fraîcheur de ses sensations en a quelque peu souffert ; elle ne parle guère à la lune, ni aux étoiles ; elle n'effeuille pas de marguerites ; mais elle a un fonds d'honnêteté d'abord, de raison ensuite, qui ne lui fait entrevoir le bonheur que dans le devoir, et la durée des affections que dans la modération de leur cours ; avec cela, loyale comme un homme, et franche comme son père.

Du reste, cette douce philosophie n'a pas eu de combat à soutenir ; sa jolie petite tête n'a été mise en ébullition par aucun de ces obstacles qui soufflent sur une simple fantaisie comme le vent sur une étincelle. On l'a

habituée à considérer son cousin comme l'époux probable que lui réservait l'avenir. Or, Christian étant un jeune et beau cavalier, aussi noble que millionnaire, la perspective n'avait rien de pénible.

Il est vrai que ce dernier ne se montrait ni très-galant, ni très-empressé, et que, pour les motifs que nous savons, il ne multipliait pas autant qu'il l'aurait pu les occasions de voir sa cousine ; mais, fort calme elle-même, Mlle Duranton ne prétendait pas à ce qu'elle appelait les témoignages romanesques d'une cour trop exclusivement assidue.

Sous ce rapport, Christian lui donnait toute satisfaction ; peut-être même lui en donnait-il un peu trop.

Modeste, nous l'avons dit tout à l'heure, offre avec Francine un contraste frappant. Elle porte une simple robe de mousseline, ondoyante et légère, non pas à traîne mais rasant le sol, ce qui donne à sa tournure autant de distinction que de modestie ; elle a tout de la jeune fille, rien de l'écuyère et de la femme libre. Il y a un lustre ou deux, quand le carnaval ne durait pas toute l'année, à les voir ainsi, marchant l'une à côté de l'autre, c'est assurément la fermière que l'on eût prise pour une demoiselle, dans la meilleure acception du mot. Modeste marche et ne sautille pas ; elle déplace beaucoup moins d'air que sa compagne, laquelle jongle avec son ombrelle. On voit que celle-ci aime à commander, et que l'autre met son humble gloire à obéir. Modeste est douce et timide, tout tendresse et tout cœur ; elle aime Christian avec l'aveugle adoration d'un sauvage pour son fétiche. Peu lui importe qu'il soit noble et riche ; c'est tout au plus si elle s'est jamais rendu compte de son rang. Et, si elle l'a fait, cela a été pour regretter qu'il ne fût pas un paysan comme elle est une paysanne.

Quant à la « fortune, » elle ne saisit que très-imparfaitement le sens de ce mot. D'après elle, ce doit être le bonheur, et le bonheur doit résulter d'une affection mutuelle, non d'un coffre-fort.

Quoi qu'il en fût de ces disparates, les deux jeunes filles, en arrivant à la ferme, étaient déjà presque des amies. M[lle] Duranton avait invité Modeste à venir la voir à Bretteville, à y passer quelques jours, mais la pauvre enfant n'osait accueillir ces avances qu'avec réserve, car elle ne s'en jugeait plus digne et se condamnait elle-même avec une impitoyable sévérité.

Marguerite avait pris les devants pour organiser un goûter champêtre : de la crème, des fruits, des gâteaux sortant du four, et dont la saveur toute particulière rendit à M. de Bussières la belle humeur que lui avait un instant ôtée le refus d'Arlette.

Francine jouait avec Mouton dont les prouesses passées étaient venues jusqu'à elle. Mouton avait alors quatorze ans, l'âge mûr des chiens, ce qui ne l'empêchait pas d'être encore d'une coquetterie juvénile et de se pavaner gravement sous la toque emplumée dont l'avait coiffé l'espiègle jeune fille.

Claude et le colonel causaient d'économie sociale, ce qui faisait dire au baron, entre deux bouchées, qu'ils parlaient hébreu.

Sur la recommandation expresse de Christian, Modeste prenait à tâche de circonvenir le vieux gentilhomme ; elle lui avait avancé le meilleur fauteuil et roulé un tabouret sous les pieds ; elle lui choisissait les plus beaux fruits, les gâteaux les mieux réussis.

M. de Bussières l'avait d'abord trouvée *ravissante ;* mais, depuis qu'il savait qu'elle était la fille de Claude, son enthousiasme s'était refroidi : il ne la trouvait plus que *passable.*

— Pourquoi donc cette petite s'acharne-t-elle ainsi après moi ? pensa-t-il.

Ses soupçons s'en accrurent ; il résolut d'en avoir le cœur net avant de quitter la ferme, et, bâclant à la hâte un plan de campagne, il entraîna gaîment Francine et Modeste dans le jardin.

— Je vous confisque pour moi seul, dit-il en riant, afin de ne pas faire de jaloux parmi les jeunes gens. Chut ! ajouta-t-il tout bas, je vous prépare une surprise.

— Laquelle ? demanda Francine.

— Ah ! voilà ! si je vous le dis, vous ne serez plus étonnées.

— Alors, ce n'était pas la peine de nous mener si loin.

— N'est-ce pas déjà une sensation agréable que celle de savoir qu'il se prépare quelque chose ?

— C'est-à-dire que ça me met sur le gril, où j'espère bien que vous n'allez pas me laisser, riposta Francine. N'est-ce pas, mademoiselle Modeste, que nous voulons savoir ?

Modeste, plus circonspecte, fit un petit signe indécis qui ne signifiait ni oui ni non.

— Vous m'abandonnez ! reprit Francine ; eh bien, c'est égal, je lutterai toute seule.

Et elle se mit à tourmenter M. de Bussières, qui se laissait tirer l'oreille pour la forme, car il ne demandait qu'à dévoiler son fameux secret.

— Voilà ce que c'est, finit-il par dire : je prépare une chasse à courre pour après-demain.

— Ce n'est que cela ?

— Nous aurons une curée aux flambeaux.

— C'est déjà mieux.

— Il y aura aussi un grand dîner.

— Quant à ce détail, nous n'y tenons guère.

— Comment ! le dîner, vous osez appeler cela un détail ?

— J'ai cette audace, mon oncle.

— Savez-vous ce que c'est que des rouelles de cerf à la Saint-Hubert ?

— Ma foi, non, et je ne suis pas bien pressée de le savoir.

Il va sans dire que toutes ces réponses, assez cavalières, venaient de Francine.

— L'eau m'en vient à la bouche rien que d'y penser, reprit le vieux gentilhomme ; vous êtes des petites Vandales !

— Tout cela est bel et bon, mon cher oncle ; mais si, comme je le suppose, Mlle Modeste n'a jamais suivi une chasse, je doute que cela puisse l'amuser beaucoup. Quant à rester quatre ou cinq heures à table, ce n'est pas là non plus une perspective bien agréable pour des jeunes filles... Si vous voulez que nous allions à Saint-Martin, il faut que vous nous promettiez autre chose.

— Tout ce que vous voudrez : faites votre programme.

— Vous nous donnerez un petit bal.

— Un bal ! où veux-tu que je prenne des musiciens ?

— Je tiendrai le piano.

— C'est cela ! et, alors, tu ne danseras pas ?

— Mlle Modeste et moi, nous nous relayerons.

— Hélas ! reprit timidement cette dernière, ce serait avec bien du plaisir, mais...

— Vous n'avez pas appris, acheva gracieusement Francine, et je vous en félicite, car, lorsqu'on l'écorche comme moi, et à moins d'être de première force, le piano est un instrument de torture qu'il faudrait bannir de la société.

Notez que Mlle Duranton était une excellente musicienne.

— Ah ! mais, j'y pense ! s'écria la pétulante jeune personne, le colonel du régiment qui est à Caen est un des bons amis de mon père ; il nous prêtera bien une petite flûte, une clarinette, un hautbois et un cornet à piston.

— Restent les danseurs, dit M. de Bussières qui, petit à petit, en arrivait à ses fins Je ne vois pas beaucoup de jeunes gens dans le cercle de nos relations... Et toi, Francine ?

— Dame, la vérité est qu'il n'y en a guère, avoua Mlle Duranton. Christian...

— Le fiancé de Mlle Modeste, compta le baron, en voilà un...

— Mon fiancé ! balbutia Modeste interdite.

— Ah ! ah ! ma belle enfant, vous ne me croyiez pas si bien au courant de vos petits secrets.

La pauvre jeune fille aurait voulu pouvoir se cacher sous terre ; une sueur froide lui perlait aux tempes.

Dans sa pensée, il ne pouvait être question que de Christian. M. de Bussières savait-il donc la vérité ? Comment l'avait-il surprise ? Qui la lui avait dite ?

— Oui, oui, continua le perfide baron en observant l'effet de ses paroles, Guillaume Gervais, le nouvel instituteur, m'a honoré de ses confidences...

Modeste ne comprenait plus.

— Quoi ! dit Francine, c'est ce jeune homme qui est le fiancé de mademoiselle ? Si je l'avais su, je l'aurais mieux regardé.

— Tu le reverras tout à l'heure ; il est, ma foi, très-bien : de beaux yeux, une tête énergique, de la tournure, de l'usage... ma parole d'honneur ! aujourd'hui, tout le monde s'en mêle !... En somme, ma chère demoiselle, je crois que vous aurez là un mari très-convenable.

Pour la première fois de sa vie, un sentiment de révolte entra dans le cœur de Modeste.

— Monsieur, dit-elle d'un ton décidé qui supprimait le doute, on vous a induit en erreur; Guillaume n'est point mon fiancé.

— Ah! çà, qui trompe-t-on ici? se demanda M. de Bussières. Cependant, reprit-il tout haut, votre père lui-même...

— Mon père, monsieur, a pu former autrefois des projets auxquels il renoncera certainement, quand il voudra bien me consulter.

— Il n'y a pas à en douter, ma chère enfant, répondit le baron de l'air le plus gracieux; c'est l'histoire éternelle : les pères proposent et les demoiselles disposent... au fond, cela m'est égal; si vous aviez même besoin d'un avocat auprès de vos parents...

— Ma cause est toute gagnée, monsieur le baron; mes parents ne contrarieront jamais mes inclinations.

— Allons, très-bien... que voulez-vous! mon imagination est toujours jeune, elle prend le galop; j'aime ces unions candides et patriarcales : Rébecca à la fontaine et présentant à Isaac des rafraîchissements : rien que cette circonstance m'aurait décidé à l'épouser... Je me disais : Christian et Guillaume sont du même âge; ils se marieront dans un an, le même jour : Christian à Francine, Guillaume à Modeste...

C'était le coup de grâce.

Modeste donnait le bras à M. de Bussières; sa main s'y contracta avec une telle impulsion nerveuse que le vieux gentilhomme faillit pousser un cri de douleur.

— Ouais! se dit-il, j'ai touché la corde sensible.

— Mais, elle se trouve mal! cria Francine.

En effet, la tête de Modeste venait de se pencher, comme un lys brisé, sur l'épaule de M. de Bussières.

— Je m'en doutais bien, dit le gentilhomme; Francine, aidez-moi donc à la déposer sur ce banc.

— De quoi vous doutiez-vous donc? demanda Mlle Duranton en obéissant à son oncle.

— Silence ! pas si haut ! Elle n'est peut-être évanouie que d'un œil... Est-ce qu'on sait jamais avec les femmes !

Francine desserrait la ceinture de Modeste et lui faisait respirer un flacon de sels.

— Ah ! mon oncle, dit-elle, un pareil soupçon !... Voyez comme elle est pâle !... on dirait une morte !... Eh bien, de quoi vous doutiez-vous ?

— Qu'elle aime Christian.

— Vous croyez ?... Après tout, reprit tranquillement Mlle Duranton, c'était à prévoir... Christian lui-même a peut-être pris goût à ce jeu champêtre, et cela m'explique bien des choses.

— A la bonne heure, ma nièce ! tu prends ton parti en brave.

— Mais, je ne le prends pas du tout, mon oncle, rassurez-vous !.... Voulez-vous que le château épouse la ferme, qu'un de Bussières s'allie à une Francœur ? Est-ce possible ?

— On a vu des rois...

— Dans les siècles passés, je ne dis pas... mais aujourd'hui ! C'est une idylle, comme il paraît que tous les jeunes gens en filent, plus ou moins, avant de « s'enterrer dans le mariage. » Ils se servent de cette expression, n'est-ce pas ?

— Ma foi, je crois que oui.

— C'est plus franc que flatteur ; mais c'est à nous de les faire mentir... Je crois qu'elle revient un peu ; nous pouvons nous dispenser d'appeler... Pauvre jeune fille !... Elle va bien souffrir... Je ne l'en aime que plus ! Après tout, il vaut mieux que cette crise éclate plus tôt que plus tard ; elle nous ouvre les yeux à toutes deux ; à

Modeste, pour l'éclairer sur son imprudence ; à moi, pour m'apprendre à ne pas laisser ainsi flotter les rênes sur le cou de monsieur mon cousin... Allons, mon oncle, retirez vous... Laissez-nous toutes deux.

Le baron s'empressa d'autant plus d'obéir, qu'il venait de voir son fils et Guillaume déboucher dans le jardin.

— Mon pauvre ami, dit-il à l'instituteur, de ce ton quasi-mystérieux qui provoque l'attention des tiers, votre charmante fiancée a eu quelque chose comme des éblouissements... Ne vous inquiétez pas, c'est la maladie des jeunes filles ; elles ne l'auraient pas, que nous voudrions la leur voir... Laissez-la aux soins de ma nièce : elle vous appellera, quand il vous sera permis de vous présenter.

Ce brûlot lancé, il laissa les deux jeunes gens, et regagna la ferme.

Christian semblait incrusté au sol ; il regardait Guillaume d'un air stupéfait.

— Qu'a voulu dire mon père ? demanda-t-il brusquement.

Ce n'était plus l'heure des défaites. Si épais que fût l'appareil mis sur la blessure, il fallait l'arracher et dire : « Tiens, regarde ! »

— J'aime Modeste, répondit Guillaume avec une douceur extrême.

— Tu aimes Modeste ?

L'humble fils de Gervaise baissa les yeux, comme s'il avait à s'accuser d'une mauvaise action.

— Oui, Claude m'avait en quelque sorte permis d'espérer.

— Et Modeste sait que tu l'aimes ?

— Elle le sait.

— Tu le lui as dit ?

— Oui, il y a trois ans, la veille de mon départ.

— Et... depuis ?

— Je le lui ai répété à mon retour, car je n'avais travaillé que pour l'obtenir.

— Qu'a-t-elle répondu ?

— Qu'elle ne m'aimait pas, et que je devais renoncer à elle.

— Après ?

— J'ai renoncé à elle, mais je l'aime toujours.

Christian eut un geste de colère ; il allait se trahir. Irrité, inquiet, nerveux, il marchait à grands pas, décrivant un cercle autour de Guillaume.

— Comment se fait-il que ni mon père Claude, ni toi, ni Modeste, ne m'ayez jamais fait part de ce projet ?

— Je suppose que Claude attendait une décision plus précise ; Modeste se tenait dans une réserve très-explicable, et moi, je n'avais aucun motif pour proclamer ma défaite.

— Et mon père, comment sait-il ?...

— Maître Claude lui a tout à l'heure fait part de ce projet, dans un moment d'épanchement.

Tout à coup, le jeune baron s'arrêta ; le jour se faisait dans son esprit.

— C'est pour cela que tu voulais partir ? dit-il.

Guillaume fit un signe affirmatif.

— C'est pour cela que tu ne m'aimes plus, que tu me fuis, que tu ne veux rien de moi ?

— Je t'aime toujours, Christian.

— Ah ! malheureux que tu es !... Je comprends tout maintenant !... Frère, pardonne-moi !... Pardonne-moi !...

Et, dans un mouvement frénétique, il prit à deux mains la tête de Guillaume, qu'il couvrit de baisers.

— Je n'ai rien à te pardonner, ni à Modeste non plus : l'amour ne se commande pas... Le tort est à celui qui

ne sait pas l'inspirer... Que veux-tu? Je partirai, et, dans quelques années, je reviendrai guéri.

— Si tu savais... je te dirai plus tard... mais tu m'es dévoué quand même, n'est-ce pas?

— Oui, répondit simplement Guillaume.

Ce « oui » valait toutes les protestations de la terre.

— Eh bien, ne pars pas encore; j'aurai peut-être besoin de toi.

. . . .

Le premier mouvement de Modeste, en revenant à elle, avait été de repousser Francine qui la tenait dans ses bras. Mais l'aimable jeune fille avait l'esprit assez bien fait pour ne pas s'offenser d'un geste qui ne se justifiait que trop bien.

Elle retint Modeste, et, l'appuyant tendrement sur son cœur :

— Là, mon ange.., vous êtes mieux, n'est-ce pas?

— Oui, répondit sèchement la triste martyre.

Francine espérait un élan de confiance, que sa double qualité d'étrangère et de rivale ne lui permettait pas de solliciter.

Le plus simple, en ce cas, était de ne pas insister sur la cause réelle d'un évanouissement qu'un malaise fortuit pouvait expliquer.

— Vous êtes sujette aux syncopes? demanda Francine.

— Oui, mademoiselle, depuis quelque temps, répondit Modeste en se levant.

Au moment où elles rentrèrent dans la salle commune, M. de Bussières faisait ses invitations. Claude hésitait à répondre et consultait sa femme du regard.

— Il faut qu'ils acceptent; j'espère beaucoup de ce rapprochement, glissa Christian à Modeste en passant derrière elle.

— Cher bon père! dit la jeune fille, pense donc, un bal! Il y a si longtemps que je n'ai dansé.

Danser! Ah! oui, elle devait en avoir une bien grande envie!

Le fermier céda donc aux instances du baron, mais à contre-cœur.

Puis, ce fut au tour de Guillaume. Celui-là aussi ne tenait guère à la danse; il sentait que sa place n'était pas au château, et maintenant moins que jamais.

— Frère, lui dit affectueusement le jeune gentilhomme, partout où je suis, je veux que tu sois.

— Tiens, mais c'est vrai, insista le baron, je n'y pensais plus... Vous êtes frères, en effet, sinon par le sang, du moins par le lait. Ah! la belle chose! la sublime chose! la mirifique chose! J'en suis tout ému... La liberté, la fraternité, la mort! Ah! mais, non, la mort est de trop : la langue m'a fourché.

Tout cela était débité avec un mélange de bonhomie et de sarcasme, dans lequel il n'était pas toujours facile de se retrouver.

Guillaume promit, quitte à trouver plus tard un prétexte pour se dégager.

Le moment était venu de se séparer.

De plus en plus charmé des sérieuses qualités de Claude, le colonel Duranton lui demanda la permission de venir quelquefois lui serrer la main.

— Si vous le permettez, mon père, ajouta Francine en allant à Modeste les bras ouverts, je vous accompagnerai... j'ai trouvé ici une compagne dont je tiens à gagner le cœur.

— La petite sotte! pensa M. de Bussières, sur mon honneur!... Ça se gagne... C'est à qui de nous s'encanaille le plus... Bah! pendant que j'y suis... j'en serai quitte pour la laver tout à l'heure.

Et il tendit la main à son ennemi intime, Claude Francœur, moins charmé que surpris de cette dérogation aux habitudes du vieux gentilhomme.

Christian ne pouvait décemment laisser partir sa famille sans lui. Mais, en donnant la poignée d'adieu à Modeste, il trouva moyen de lui dire :

— Je reviendrai ce soir ; attends-moi.

IX

Modeste attendait avec une vive anxiété le jeune de Bussières.

Christian arrivait habituellement vers dix heures. On se couche tôt au village ; c'était le moment du premier, du meilleur sommeil, et, par conséquent celui où il avait le plus de chance de ne pas être surpris.

Or, onze heures venaient de sonner à l'église de Chamblay, et le jeune homme n'avait pas encore paru.

Dans les circonstances ordinaires, Modeste ne se serait pas inquiétée outre mesure de ce retard ; mais, après ce qui s'était passé dans la journée, après le coup que M. de Bussières lui avait porté en plein cœur, son imagination malade et surexcitée pouvait accepter les sup-

positions les plus révoltantes. Si, à la suite d'une explication avec son père, et maintenant que son indigne conduite, que son double amour étaient dévoilés, Christian n'allait plus venir!

Dans son impatience, Modeste était descendue; elle avait tout doucement ouvert la barrière et s'était même un peu aventurée sur le chemin, lorsqu'elle vit venir à elle une paysanne que l'obscurité l'empêcha d'abord de reconnaître.

— Tiens, dit Gervaise, c'est Modeste! Que faites-vous donc là à une pareille heure?

— Je souffrais, j'avais besoin d'air, répondit la jeune fille embarrassée; j'ai entendu un rossignol là-bas, dans le grand massif... Ce chant m'a attirée, et j'ai franchi la barrière sans m'en rendre compte.... Et, toi-même, Gervaise?

— Antoine, mon dernier, est malade; il a des coliques, des crampes... C'est ainsi que commence le choléra; j'ai eu peur, et je suis allée chercher le médecin... Il était en course et viendra tantôt.

— Il faut espérer que ce ne sera rien... Si tu avais besoin de quelque chose à la ferme...

— Merci, mon petit ange! Il faut que je rentre au galop... Vous aussi, n'est-ce pas? Ce n'est pas qu'il y a du danger à Chamblay... mais, la nuit, sur les chemins, on ne peut pas savoir...

Modeste était d'autant moins soucieuse de prolonger l'entretien que Christian pouvait survenir... et alors tout serait perdu.

Elles se séparèrent et rentrèrent chacune chez soi. Il était temps, car, quelques minutes plus tard, le jeune baron attachait son cheval à l'endroit habituel et pénétrait dans le clos.

— Je t'ai fait attendre, dit-il, tout étonné de trouver

là son amie ; il n'y a pas de ma faute : les Duranton ont soupé au château ; je les ai ensuite reconduits à Bretteville...

Ils entrèrent dans le jardin et s'y assirent.

Christian voulut s'emparer d'une main que Modeste retira.

— Ainsi, dit-elle sans autre préambule et sans autre reproche, vous allez épouser votre cousine... C'est mal ! c'est bien mal !

Et des sanglots lui coupèrent la voix.

— Que signifie cela ?... Modeste ! je t'en prie !... pourquoi ces larmes ?... Qui a pu te dire ?

— Votre père lui-même.

— Et tu as pu le croire, toi, ma femme devant Dieu ! Mais à quoi bon me défendre ?... Est-ce que j'ai besoin de te faire des serments !... Ne sais-tu pas que je n'aime et que je n'aimerai jamais que toi ?

Ces paroles calmèrent un peu la douleur de Modeste, et, cette main qu'elle avait d'abord refusée, elle la laissa prendre.

— Je ne t'aimerais pas, poursuivit Christian, que le plus simple sentiment de la loyauté et du devoir me ferait encore te donner mon nom... à plus forte raison, quand tout mon bonheur est attaché à cet acte de réparation et de justice.

— Cependant, ton père...

— Mon vrai père, c'est le tien ; ta mère a remplacé la chère morte ; je n'admets pas que tu me crois capable de l'oublier et de les en récompenser par l'ingratitude et par l'abandon... A mon tour, je te dirai : C'est mal ! c'est bien mal !

— Il y a sans doute des arrangements de famille ; on peut vouloir disposer de toi.

— Disposer de moi et sans moi ! Je voudrais bien voir

cela, par exemple! Mon père a formé le projet de me faire épouser Francine, je ne dis pas non.

— Et mademoiselle Duranton?...

— Ma cousine aime beaucoup mon père; elle cède volontiers à ses caprices et le laisse arranger l'avenir à sa guise, ce qui n'engage à rien.

— Elle est bien jolie! soupira Modeste.

— Oui, c'est possible... je ne l'ai jamais bien regardée... tandis que toi, je te sais par cœur... D'ailleurs, elle m'aime comme un cousin, et rien de plus. Bonne et généreuse comme je la connais, je la crois même très-capable d'épouser notre cause et de la plaider auprès de mon père... là est le véritable obstacle... Ce n'est pas Francine qu'il s'agit de vaincre, c'est un préjugé : et il n'y a rien d'entêté comme cela... Que mon père en vienne seulement à te connaître, à t'apprécier, et il raffolera bientôt de toi. Voilà pourquoi je suis si heureux de voir tes parents entrer en relations avec le château; il n'y a que la première visite qui coûte... les autres viendront toutes seules.

La pauvre enfant ne demandait qu'à croire et à être persuadée. La confiance lui revenait peu à peu. Ensuite, le jeune baron était d'autant plus éloquent qu'il croyait lui-même à ce qu'il disait.

— Si tu m'avais au moins prévenue, dit Modeste, j'aurais vaillamment supporté le coup, je ne me serais pas trahie; car, si M. le baron n'a pas tout deviné, c'est qu'il y aura mis du mauvais vouloir.

— Pouvais-je présumer qu'il aborderait jamais cette question avec toi? J'en suis encore à me demander par quel concours de circonstances ce vague projet de mariage a été amené sur le tapis...Quant à moi,il était tout simple que je ne te misse pas martel en tête, parce qu'il a plu à mon père de rêver une chose impossible... C'est

comme si je te demandais pourquoi tu ne m'as jamais parlé des prétentions de Guillaume.

— De Guillaume ? répéta Modeste étonnée à son tour.

— Mais je ne te le demande même pas ; je ne veux rien savoir ; je préfère me dire que tu n'as pas voulu faire naître entre lui et moi un motif de refroidissement.

— Je n'ai même pas songé à cela, mon ami ; mon père, lui aussi, avait fait un rêve, à ce qu'il paraît. J'ai franchement déclaré à Guillaume qu'il devait tourner ses vues d'un autre côté, et tout a été dit. Nous n'en avons jamais reparlé depuis.

— Le pauvre garçon !... Allons, il résulte de tout cela qu'il n'y a pas un chat à fouetter, n'est-ce pas, mon brave Mouton ? ajouta le jeune baron, en caressant l'animal dont le museau s'étalait sur les genoux de son maître.

Mouton était un chien de garde, dira-t-on, et il remplissait bien mal les fonctions dont l'honorait la confiance de Claude. Soit ; mais vouliez-vous qu'il aboyât contre ces enfants de la maison ?

— Et maintenant, ma chère adorée, reprit Christian, dresse bien tes batteries pour après-demain ; je ne te dirai pas de te faire belle, car tu l'es toujours, mais sois mieux que jolie, c'est-à-dire souriante et enjouée ; mon père aime cela, et je t'autorise à faire sa conquête.

— Ce sera bien difficile, répondit tristement Modeste ; je vois l'avenir en noir.

— En noir, pourquoi donc ?,.. Est-ce que tu n'es pas sûre de moi ?

— Si, mon Christian.

— C'est l'essentiel ; le reste n'est plus qu'une question de patience et d'adresse. Quand le moment sera venu, et s'il faut avoir recours anx grands moyens, je m'en ouvrirai au colonel ; c'est un brave et digne homme ; il était mon tuteur ; il est indulgent et juste,

il me comprendra ; or, quoiqu'ils aient toujours l'air de se quereller, mon père n'en a pas moins une grande déférence pour ses avis.

— Espérons, mon ami ; je ne demande pas mieux... Moi, je ne puis qu'attendre et prier... Mais je souffre bien.

— Tu souffres, chère moitié de moi-même, et tu ne m'en disais rien ?

— Que veux-tu que je te dise ? Je ne sais pas moi-même ce que j'ai... il me prend parfois des faiblesses, des éblouissements.

— Il faut consulter.

— Je n'ose pas, répondit Modeste dont la jolie tête blonde se cacha sur l'épaule de son jeune ami.

En vérité, je vous le dis, et, si paradoxal que cela paraisse, ils étaient encore plus innocents que coupables.

— Tu n'oses pas ? demanda Christian ; pourquoi donc ? Est-ce que tu n'as pas le droit d'être malade ?

— J'ai peur de tout... je n'ose plus regarder personne... un médécin m'épouvanterait ; il lirait ma faute dans mes yeux ; il me ferait des questions auxquelles je serais embarrassée de répondre.

— Ta faute !.. reprit Christian d'une voix émue, en couvrant de baisers les mains de la jeune fille ; pourquoi ne dis-tu pas « notre faute ? » Il semble qu'il n'y a que toi de coupable... C'est donc bien mal, de se donner pour toujours l'un à l'autre, en présence de Dieu !

— Il faut croire, puisque cela se paie par tant de honte et par tant de larmes.

— Des larmes, c'est possible ; je ne puis le nier, puisque je le vois... mais, de la honte, mon amie, jamais !... ou bien, alors, c'est que je mourrais !

Du dos de sa petite main, la jeune fille lui ferma la bouche.

Insensiblement, Christian s'était laissé glisser jusqu'aux pieds de Modeste ; il la contemplait comme une sainte ; il buvait la vie dans ses yeux.

Une heure se passa ainsi, dans ce silence éloquent, où les cœurs battent et s'entendent si bien. Ils oubliaient tout, même le temps qui ne se préoccupe ni des impatients qui veulent hâter sa marche, ni des amoureux qui veulent l'arrêter.

Mouton avait déjà tiré deux ou trois fois le jeune homme par le pan de son habit, sans qu'il s'en préoccupât.

Cependant, à une dernière secousse, plus vigoureuse que les autres, le jeune baron descendit sur terre.

— Que me veux-tu donc ? demanda-t-il.

L'intelligente bête leva le museau vers le ciel, où le jour commençait à poindre. Était-ce un avertissement que l'instinct le poussait à donner à son maître, qu'il voyait habituellement partir avant l'aube ? Nous n'oserions l'affirmer, mais Christian le comprit ainsi.

Il était temps. Déjà le charretier parlait à ses chevaux cette langue qui manque d'euphonie, mais qu'ils n'en saisissent que mieux. Encore quelques minutes, et il allait sortir de l'écurie pour vanner l'avoine.

Une dernière étreinte, toute son âme, dans un dernier regard, et Christian prit la fuite.

X

La veille du grand jour fixé pour la chasse, Mlle Duranton avait eu une de ces gracieuses idées dont elle était coutumière : Modeste avait-elle ou n'avait-elle pas tout ce qu'il fallait pour y figurer avec avantage?

A cette première idée s'en enchaînait naturellement une seconde,— celle d'aller mettre un costume de cheval à la disposition de la jeune fermière — et elle fut réalisée sur-le-champ.

On aurait tort de conclure de là que Francine n'aimait pas son cousin ; elle avait au contraire pour lui une amitié fort tendre, grandie chaque jour à la pensée qu'on le lui destinait pour époux ; elle venait de s'en rendre compte pour la première fois de sa vie, en entrevoyant la possibilité de perdre celui dont, la veille encore, sûre de lui être unie, elle ne faisait pas un cas excessif.

Toutefois, son humeur n'était pas jalouse, et sa tendresse ne tenait pas de l'exaltation ; il restait, dans son cœur, de la place pour le raisonnement.

— Si mon cousin aime réellement, sincèrement Modeste, pensait-elle, il ne saurait me convenir de pousser à l'en séparer ; je veux un mari à moi, bien à moi, tout

moi, qui ne m'apporte, dès la corbeille, ni indifférence, ni rancune ; et c'est ce qui arriverait si Christian voyait en moi la cause, directe ou indirecte, de ce qu'il ne manquerait pas d'appeler « le malheur de sa vie. » Il serait bien peu flatteur pour ma petite personne d'être infligée à monsieur mon cousin comme une punition. Si, au contraire, il ne s'agit que d'un bobo d'enfance, d'un attachement né de l'habitude, les obstacles, résultant de leur situation réciproque et des refus de mon oncle, en auront bientôt raison... et alors, l'ingrat me reviendra tout naturellement. Les premiers jours, je le consolerai, je pleurerai même un peu avec lui, parce qu'il est généralement ennuyeux de pleurer tout seul... et je ne lui donne pas un mois pour expier à mes pieds le crime de m'avoir méconnue.

Mlle Duranton avait donc décidé son père à l'accompagner à la ferme, ce qui avait été d'autant plus facile que ce farouche colonel d'Afrique ne lui refusait jamais rien.

Le groom suivait, muni d'un énorme paquet où Francine avait réuni tout ce qu'elle avait cru pouvoir flatter la coquetterie présumée de Mlle Francœur.

Ce fut en pure perte ; non pas que, après sa dernière entrevue avec Christian, Modeste conservât quelque secrète répulsion contre la cousine de son amant, mais parce qu'il lui déplaisait de se parer d'une chose empruntée, et que, d'ailleurs, elle avait à peu près, quoique dans des conditions plus simples, tout ce qu'il lui fallait.

On se rappelle, en effet, que Claude avait fait de Christian un excellent cavalier, et que Modeste participait à ses leçons, qui se résumaient en de fréquentes cavalcades.

A la vérité, cela datait d'assez loin. L'habitude était

un peu perdue, mais elle reviendrait bien vite, et, quant à l'attirail nécessaire, il devait rester quelque part, pendus dans une grande armoire, une longue jupe et un corsage de drap bleu qui feraient parfaitement l'affaire.

En ce qui concernait l'accessoire — la toque, les gants, la cravache — la ville était bonne, et M. Francœur était allé tout exprès à Caen, pour y faire ces petites emplettes qui ne manquaient pas d'importance.

L'aimable prévoyance de Francine n'en fut pas moins appréciée comme elle méritait de l'être. Cette seconde entrevue eut cela de bon qu'elle rompit un peu plus la glace entre les jeunes filles, et que Modeste rendit, ce jour-là, d'assez bon cœur, à sa nouvelle amie, le baiser d'adieu qu'elle ne lui avait octroyé, la veille, que du bout des lèvres.

A part l'occasion qu'il y avait trouvée de pénétrer, jusqu'à un certain point, le secret de Christian et de Modeste, le véritable mobile de la fête offerte par M. de Bussières était d'attirer Claude Francœur dans une sorte de piége aristocratique, où il laisserait probablement pas mal de ses plumes et de son importance plébéienne.

Ce fermier d'exception était devenu le cauchemar de ce gentilhomme bon vivant, mais excessivement ordinaire. Le baron ne voulait plus qu'on appelât Aristide le *Juste*; ce concert d'éloges lui agaçait le système nerveux, et Claude avait décidément besoin d'une forte leçon.

Or, c'était à un gentilhomme de vieille roche, à l'un des propriétaires les plus considérables de la province, qu'il appartenait de la lui donner.

Aussi le baron avait-il décidé que ce serait une exhibition au plus grand spectacle possible. Tout le vieux

luxe, un peu moisi, est mis à l'air, ce qui ne lui fera d'ailleurs pas de mal. Des appartements, fermés depuis plusieurs années, renouvellent connaissance avec le soleil ; les lustres sortent de leur gaîne et les fauteuils de leur robe de chambre. Les pendules rattrapent l'heure là où elles l'avaient laissée. Les rideaux passent du safran au blanc le plus pur. On époussette, dans leurs cadres, les respectables aïeux, que cette attention inusitée semble faire sourire.

Le perron craque sous une double file de caisses d'oranger, lesquelles craquent aussi en raison de leur vétusté. D'antiques carrosses, exhumés des remises, grimacent la splendeur et sonnent la ferraille. Le coupé et le tilbury de Christian, signés Binder, détonnent parmi ces ruines... Vieux habits, vieux galons ! Ce sont les livrées : voyant que les domestiques ne les mettaient plus, les vers s'y sont mis ; le cocher, qui s'est permis d'engraisser, étouffe dans la sienne ; le valet de pied, qui a maigri, se voue, pour la remplir, aux postiches les plus audacieux.

Tout cela vous a pourtant un certain grand air de sincérité et de durée, de noblesse vermoulue, mais réelle, dont on rirait peut-être à la Chaussée-d'Antin, mais non dans le vieux Faubourg et encore moins à Saint-Martin-des-Bois.

Tout est massif et sincère ; si la fortune date de loin, on voit qu'elle s'est conservée ; on ignore le plaqué et le ruolz ; le linge vaut son pesant d'or ; les grands crûs ne figurent pas sur une feuille de vélin bariolée de fleurs, mais ils remplissent authentiquement les bouteilles poudreuses.

L'escadron des servantes, habituellement assez élégant, a subi une métamorphose dans le sens inverse : c'est-à-dire que, pour provoquer l'attention le moins

possible et ne pas donner d'aliment aux mauvaises langues, M. de Bussières les a condamnées à s'enlaidir le chef du classique bonnet de coton, la coiffure par excellence des paysannes de la Normandie.

Mlle Duranton doit faire les honneurs du château de son oncle, où elle et son père sont venus s'installer la veille.

Dès sept heures du matin, la cour d'honneur présente un tableau des plus animés. La meute est accouplée et tenue en laisse par les valets de chiens ; des piqueurs sonnent le départ ; les chevaux piaffent ; des voitures attelées attendent les dames ; une troupe de rabatteurs entoure l'esplanade, le bâton à la main.

M. de Bussières, le colonel et Christian, en costume de chasse, — casaque rouge, culottes de daim, bottes à revers — reçoivent les invités. La réunion est aussi imposante que nombreuse : la noblesse et la haute bourgeoisie écrémées à trois lieues à la ronde. Le baron a même la satisfaction de voir quelques boutonnières émaillées de rosettes. On va, on vient, on échange des compliments, des cigares, des poignées de main.

On doit se mettre en chasse à huit heures ; on dînera sous bois, à midi ; on soupera au château, puis la curée aux flambeaux, puis le bal : voilà le programme.

M. de Bussières se fait à l'avance une joie maligne de voir arriver le fermier et sa famille dans un attirail qui, sans doute, contrastera très-fort avec la tenue correcte de son entourage.

Mais voici venir, au petit galop, deux cavaliers parfaitement montés : l'un en habit bourgeois — veste de chasse brune à boutons de bronze, culottes de velours rayé, gilet blanc et bottes molles, — dirige son cheval avec une virile souplesse. L'autre, une blonde jeune fille, en amazone bleue, le front couvert d'un petit cha-

peau de feutre, orné d'une plume de héron, manie, avec une sûreté presque égale, un double poney aux attaches fines et nerveuses.

— Qui est-ce là? demande le baron.

— Francœur et sa fille, répond Christian, rougissant de plaisir et d'orgueil aux murmures d'admiration soulevés sur le passage de la jeune fille.

— Ah! bah! mâchonne M. de Bussières, ils ont l'air de quelque chose, ma parole d'honneur!

Francine court au-devant de Modeste, et l'embrasse sur les deux joues.

M. Duranton serre cordialement la main du fermier.

Le baron est poli; il fait à son mauvais jeu la meilleure mine possible.

Puis, la cavalcade défile vers les bois.

Mme Francœur avait refusé d'accompagner au château son mari et sa fille. Il lui suffisait d'être une femme sensée pour comprendre qu'elle y serait mal à l'aise.

— Bon pour un homme comme Claude, avait-elle dit, qui doit être à sa place partout. Bon aussi pour Modeste, que son éducation rapproche du moins un peu de Mlle Duranton et des autres dames avec lesquelles elle va se trouver.

Guillaume avait prétexté de ses fonctions qui le retenaient à l'école.

Nous épargnerons au lecteur les incidents oiseux de la chasse et ceux du dîner. Il nous suffira de dire que Lucullus dînait chez Lucullus, et que jamais estomacs normands — des estomacs à triple fond, cuirassés et blindés — n'avaient été soumis à une épreuve si terrible.

Ajoutons qu'ils en sortirent à leur gloire, et ne demandant qu'un intervalle de quelques heures pour recommencer.

M. de Bussières avait cru jouer à Claude un tour pendable en le faisant s'asseoir à sa droite; selon lui, cet excès d'honneur devait l'humilier; mais Francœur ne parut pas s'en apercevoir et accepta la place indiquée avec autant d'indifférence que s'il se fût agi du bout de la table.

Une seconde tactique du baron fut de diriger la conversation vers la politique — science équivoque à laquelle il espérait que Claude était étranger, — et d'interpeller directement ce dernier à propos des questions les plus épineuses!

Claude n'avait jamais siégé dans aucun congrès; toutes les paix, toutes les guerres, tous les protocoles s'étaient faits sans lui; il ne connaissait que de nom les diplomates les plus tapageurs. Mais il avait ce jugement simple et droit qui se tire toujours avec honneur des labyrinthes les plus compliqués.

Battu encore de ce côté, le vieux gentilhomme essaya de griser son convive. Il y avait précisément là des vins fins et généreux dont le mélange montait au cerveau. On allait bien rire de voir ce sage, ce Caton, ce paysan dégrossi, balbutier de pâteuses niaiseries et ne plus pouvoir remonter à cheval!... Seulement, le baron ignorait encore que Claude s'était tracé de certaines limites qu'il ne dépassait jamais, et que, ces limites atteintes, on ne l'aurait plus fait, pour un empire, porter un verre à ses lèvres.

Le résultat de cet essai fut que M. de Bussières chavirait légèrement lui-même, au sortir de table; ce qui, pendant quelques heures, l'empêcha de tenter de nouvelles mystifications à l'endroit de son hôte.

Le souper étant pour sept heures, il était important de rentrer à cinq, pour que les dames eussent le temps

de faire leur seconde toilette, laquelle serait naturellement suivie d'une troisième, destinée au bal.

Du reste, elles avaient, toutes, pris leurs précautions, ce qui n'étonnera personne. Modeste elle-même a envoyé deux robes : l'une de taffetas gris et l'autre de mousseline blanche.

Pourtant, une chose la distingue : c'est qu'elle est prête bien avant les autres. Christian en profite pour l'emmener faire une pieuse visite au tombeau de sa mère.

De là, ils montent dans l'appartement occupé jadis par Mme de Bussières, et où toutes choses, restées dans le même état, témoignent du culte assidu dont le jeune baron n'a jamais cessé d'entourer la pauvre défunte.

Ce sont autant de saintes reliques, devant lesquelles Modeste pleure et s'agenouille, pour ainsi dire, à chaque pas. Elle se souvient, comme si cela datait d'hier, de ce pâle fantôme qui venait de temps à autre à la ferme, leur apporter de mélancoliques sourires, égayés de gâteaux et de caresses. Ah! que ne vivait-elle encore cette pauvre femme, si experte à souffrir, si compatissante au malheur! Ce n'est pas elle qui songerait à contrarier l'inclination de son fils, à mettre un obstacle à leur bonheur commun!...

— Te plairais-tu ici, chère aimée? demanda Christian, répétant sans le savoir et avec une égale passion, la question adressée par Claude à Marguerite, il y a de cela dix-huit ans.

Modeste se sentait plus effrayée qu'éblouie des splendeurs qui frappaient ses regards.

— Hélas! reprit-elle, je n'ai jamais si bien compris qu'aujourd'hui, la distance qui nous sépare! Dieu m'a fait naître si loin de toi!

— Il nous a réunis dans le même berceau; or, Dieu ne doit rien faire sans poursuivre un but.

— Puisse-t-il alors changer les idées de M. de Bussières, car j'ai eu beau m'efforcer de lui plaire, il était facile de voir que je n'y réussissais pas. Tout me dit que nos espérances seront déçues, et quand je me compare à toutes ces grandes dames...

— Tu te trouves fort au-dessus d'elles, n'est-ce pas? interrompit le jeune homme en souriant; et tu as bien raison.

— La situation est bien grave pour plaisanter, Christian.

— Je ne plaisante pas.

— Il y a un obstacle plus grand que tous les autres, et qui naît de moi-même. Quelle contenance aurai-je au milieu de ce monde dont l'éducation diffère tant de la mienne?

— Tu viens d'en faire l'essai, chère Modeste, — c'est trop Modeste que je devrais dire. — Et ton amour-propre n'a pas dû en souffrir.

— Je fais bon marché de mon amour-propre, mais ma raison est plus exigeante... Vois ta cousine, par exemple.

— Eh bien, ma cousine?

— Elle est musicienne, elle dessine, elle peut te dire qu'elle t'aime en italien et en anglais.

— D'abord, je te prie de croire qu'elle ne me l'a jamais dit en aucune langue. Ensuite, la belle avance! tu me le dis en français, que je comprends bien mieux.

— On assure qu'il vient un moment où l'amour se calme...

— Un pur blasphème, mon amie! l'amour augmente, j'en sais quelque chose.

— Et que, alors, les talents sont une grande res-

source pour embellir l'existence à deux, acheva Modeste.

— Je n'ai pas une très-grande expérience, reprit le jeune homme, mais il me semble que le talent le plus précieux chez une femme sera toujours d'être douce, aimante et gracieuse comme toi. Après tout, si tu tiens absolument à baragouiner, comme ces dames, un idiome étranger, ou à martyriser un innocent piano qui ne t'a jamais rien fait, c'est chose bien facile : nous te ferons venir des maîtres de Caen.

— Il est trop tard.

— C'est juste! j'oubliais que tu es déjà une vieille femme... Ah! pauvre mignonne chérie, si tu pouvais seulement t'apprécier et te voir, tu serais bien tranquille, va! Je serais curieux de savoir ce que tous les professeurs du monde ajouteraient à ta beauté, et surtout à ton cœur, à ce cœur si tendre, si confiant, si dévoué, et que j'aime par-dessus tout !

Modeste n'écoutait pas; elle suivait sa pensée :

— Un mari qui rougit de sa femme, reprit-elle, ce doit être, pour tous les deux, un supplice horrible.

— Rougir de toi! s'écria Christian.

Et, par une de ces inspirations soudaines, où le sublime touche la naïveté, il entraîna la jeune fille devant le portrait de feu la baronne.

— Chère bonne mère, dit-il, en s'adressant au tableau, tu dois être assez sainte pour faire des miracles... dis-lui donc, à cette incrédule, qu'elle offense ton fils en doutant de lui!

— Pardon! dit Modeste.

Et elle lui sauta au cou, ce qui était la meilleure réponse qu'elle pouvait donner.

Au souper, M. Duranton s'empara de Claude et le mit à côté de lui. Il voulait ainsi le soustraire aux arquebusades de l'amphitryon.

Cette fois, grâce à la généreuse initiative du colonel, on causa culture, agronomie, et Francœur étonna tout le monde par la nouveauté, par la profondeur de ses vues.

Au dessert, un veneur vint déclarer les résultats de la chasse, et il se trouva que Claude avait abattu le plus de gibier.

On lui porta un toast.

— Décidément, pensait le baron, c'est un triomphe que j'ai ménagé à ce diabolique paysan... mais, je prendrai ma revanche plus tard.

Le cerf avait eu la courtoisie de venir se faire tuer dans la mare convenue. A l'heure de la curée, les chiens se ruaient sur les entrailles du pauvre animal, lorsqu'une énorme bête, sortie on ne savait d'où, tomba tout à coup au milieu de la meute, comme une bombe dans un gros de pillards. A la lueur fantastique des torches, on l'avait prise pour un loup; mais, le premier mouvement de surprise passé, on reconnut Mouton, lequel emportait majestueusement sa large part du festin.

— Qu'on abatte l'intrus! ordonna le baron.

— Halte-là! cria Christian; c'est mon ami d'enfance!

Au surplus, Mouton n'avait pas attendu le résultat de son équipée; il était déjà loin, et bien adroite eut été la balle qui l'aurait atteint dans sa fuite.

— Son ami d'enfance! grommela M. de Bussières. Je ne lui connaissais encore que M. Guillaume et Mlle Modeste... Combien en a-t-il donc?

Le baron n'avait pas de chance, mais, ainsi que nous l'avons dit tout à l'heure, il se réservait pour le soir.

La jeunesse dansait et les douairières regardaient danser; car les femmes ont cela d'étrange que, lorsqu'elles sont à la retraite, elles sautillent encore par réminiscence, au bruit de l'orchestre. Quelques hobereaux jouaient à la bouillotte ou à l'écarté. Le baron hantait le buffet avec une assiduité qui devait flatter ses rafraîchissements. Claude, accoudé à un balcon, prenait l'air du soir.

— Bon! se dit M. de Bussières, voilà mon homme... C'est le moment de lui faire avaler les couleuvres que je lui tiens en réserve.

Et, le rejoignant :

— Eh bien! mon cher monsieur Francœur, demanda-t-il, que vous semble de ma petite fête?

— Charmante, monsieur le baron, mais je m'étonne de m'y voir.

— Tiens, vous répondez là, sans vous en douter, comme le doge de Venise, appelé à Versailles par Louis XIV.

— Les beaux esprits se rencontrent, dit le fermier en riant; mais, vrai, je me sens un peu dépaysé, et c'est tout au plus si je reconnais ma fille au milieu de tout ce beau monde.

— C'est absolument comme moi : j'avais toutes les peines du monde à reconnaître mon fils au milieu des paysans de Chamblay... A chacun son lot : le poisson vit dans la rivière, et le gibier dans la plaine!... Attrape! pensa le vieux gentilhomme.

Claude ne releva pas cette impertinence.

— Je voulais précisément vous parler à ce sujet, reprit le baron. Christian arrive à un âge où les actions prennent de l'importance, où les habitudes commencent à s'invétérer. Or, je vous avoue que, lorsque je le vois à tu et à toi avec ce Guillaume et autres pastours...

— Ce Guillaume, comme vous dites, est son frère de lait...

— Oui, j'entends bien.

— Et je lui souhaite d'avoir toujours un aussi digne compagnon.

— Dieu me garde d'attaquer sa moralité, à ce garçon; si cela peut vous faire plaisir, je le tiens pour le plus vertueux pédagogue de France et de Navarre... Vous-même, cher monsieur Francœur, vous êtes certainement un homme très-recommandable... mais il n'en est pas moins vrai que Christian est appelé à faire un riche mariage, qu'il devrait voir le monde, frayer avec ses égaux...

— Vous ne voulez sans doute pas dire par là que je l'en empêche? demanda le fermier.

— Non, pas précisément; mais si vous étiez moins empressés à l'accueillir...

— Prétendez-vous donc que je lui ferme la porte d'une maison que, depuis sa plus tendre enfance, il considère comme la sienne?

— Mon Dieu! je ne prétends rien; je fais la part de toutes choses. Je trouve même très-légitime la reconnaissance qu'il vous garde... mais je me demande s'il est absolument nécessaire qu'il vous la témoigne si souvent... Qu'en pensez-vous, cher monsieur Francœur?

— Je pense, monsieur le baron, reprit froidement Claude, que la reconnaissance ne se mesure pas; on n'en augmente pas la dose à volonté, pas plus qu'on ne la diminue; elle est ce que le cœur la fait, voilà tout!

— Vous parlez comme un livre.

— Je parle comme je sens. Les goûts de Christian paraissent devoir le fixer ici; il a l'intention de se livrer

à la grande culture; mon expérience pouvait lui être utile, et je la lui ai offerte.

— Sans doute ! sans doute ! c'est même très-aimable à vous.

— De là des relations qui me semblaient devoir n'offenser personne.

M. de Bussières était un peu désorienté devant cette dignité calme, et qui ne manquait pas d'une certaine raideur.

— Mais, diable d'homme que vous êtes, reprit-il, qui vous dit qu'elles offensent quelqu'un?

— Vous, ce me semble, monsieur le baron.

— Moi? pas le moins du monde! seulement, comme Christian ne sort guère de Chamblay, et comme je n'entends pas que mon nom s'éteigne, je cherche en vain la femme qu'il pourrait y prendre... Ceci est un coup de maître, se dit à part soi le vieux gentilhomme.

— Il prendra la femme qu'il voudra, répondit Claude; ce n'est plus mon affaire.

— Vous admettez sans doute bien que ce soit un peu la mienne, cher monsieur Francœur?

— Assurément, la vôtre et la sienne... mais la sienne d'abord.

— Voilà un principe subversif que je ne saurais accepter; du reste, nous ne pouvons avoir là-dessus les mêmes idées; voulez-vous me permettre une comparaison?

— Toutes les comparaisons que vous voudrez, monsieur le baron.

— Suivez-moi bien : un brin d'herbe quelconque pousse dans votre cour, je suppose; un coup de vent le déracine, il s'envole ailleurs et peu importe ce qui en arrive... mais que ce soit une plante rare, vous lui choi-

sirez le terrain, vous la mettrez à l'abri, vous la cultiverez avec soin, de rejeton en rejeton... Eh bien, le brin d'herbe, c'est la roture...

— Je comprends... et la plante rare... c'est Christian, interrompit Francœur en levant un peu les épaules.

— Ce n'est pas d'aujourd'hui que noblesse oblige, continua le baron en se posant de trois quarts, la main droite dans le gilet, comme l'un des aïeux de sa galerie. Nous sommes en quelque sorte solidaires; la faute de l'un rejaillit sur l'autre. Si je permettais à mon fils de se mésallier, tous ces représentants de la vieille aristocratie française, dont vous me voyez entouré, seraient en droit de m'en demander compte... Mais peut-être ne savez-vous pas au juste de quelles illustrations vous êtes entouré?

— J'avoue mon ignorance, monsieur le baron.

— Ainsi, tenez, ce beau vieillard là-bas, qui néglige de porter ses décorations, a pour ancêtre un des preux qui étaient au combat de Roncevaux, en 778.

— Ah! vraiment?

— Ce grand jeune homme, avec lequel il cause, descend, par les femmes, de Pépin d'Héristal, qui fut maire du palais, sous la première race. Cela vous étonne, n'est-ce pas?

— Mais, pas trop; il faut bien descendre de quelqu'un ou de quelque chose.

— Ce gros bonhomme qui n'a l'air de rien du tout, continua M. de Bussières...

— Et qui est ce dont il a l'air, interrompit une voix moqueuse derrière le baron ; ce gros bonhomme, qui se fait appeler le comte de Beaumesnil, est le fils d'un marchand de lin qui s'appelait Tétard.

— Laisse-nous donc un peu tranquilles, mon cousin!

it le baron avec dépit; je présente mes hôtes à M Francœur.

— A distance, et en leur donnant une couche de vernis, reprit gaiement le colonel, mais n'importe! Permets-moi de t'aider... A en croire ses cartes et le panneau de ses voitures, ce maigrelet, là-bas, qui avale une glace, serait marquis de Vierville et autres lieux; il porte d'argent à neuf grilles d'or : cela fait très-bien. Toutefois, dans les actes authentiques, où le code n'aime pas qu'on plaisante, il signe simplement Grossetête.

Claude souriait.

— Colonel, tu es une mauvaise langue, maugréa le baron.

— Est-ce vrai? demanda M. Duranton.

— Je ne sais... je ne crois pas, reprit avec embarras M. de Bussières. Dans tous les cas, cela ne prouverait qu'une chose : c'est que l'ivraie se mêle souvent au bon grain.

Et il tourna le dos au colonel, lui laissant le champ libre.

A l'heure du départ, et par les ordres du baron, une voiture à ses armes attendait Claude et sa fille pour les reconduire à Chamblay. Mais le fermier s'était fait amener sa carriole, et l'ostentation du gentilhomme en fut pour ses frais.

Ce qui mit le comble à l'irritation de M. de Bussières, — lequel avait échoué dans toutes ses tentatives d'humilier Francœur, — c'est que, à mesure que ses hôtes venaient prendre congé de lui, il en était bien peu qui ne le remerciassent de les avoir mis en rapport avec un homme aussi distingué que le fermier de Chamblay.

— C'est égal, maître Francœur, pensa le baron en se couchant, si tu avais conçu l'ambitieuse pensée d'avoir

pour gendre un de Bussières, je t'ai administré des réfrigérants qui te donneront à réfléchir.

Le lendemain, le château avais remis ses splendeurs sous cloche, et l'escadron des servantes avait remplacé le casque à mèche par le bonnet de tulle à grands rubans flottants.

XI

A Chamblay aussi les choses avaient repris leur cours habituel. L'école allait son train, Gervaise tricotait de l'aiguille et de la langue avec une égale prestesse, Mouton n'égorgeait personne. La surface était calme, unie, presque dormante ; elle n'en cachait pas moins des remous et des tourbillons.

Mlle Duranton venait souvent à la ferme, mais elle n'avait jamais pu obtenir que Modeste lui rendît, à Bretteville, une de ses visites. Du reste, la jeune fermière était triste et maladive ; ses couleurs rosées s'effaçaient ; un malaise général semblait l'accabler.

Claude et Marguerite s'effrayaient de ces symptômes ; ils interrogeaient leur fille ; ils voulaient savoir ; Modeste répondait invariablement : « Je n'ai rien. »

Francœur en était venu à s'imaginer que sa fille don-

ıait des regrets à ce monde brillant, entrevu un instant, ɜt à s'accuser de l'y avoir menée.

— Voilà ce que c'est! disait-il, nous sommes sortis łe notre humble sphère, nous nous sommes gonflés de ɾanité, et voilà que nous crevons, comme la grenouille łe la fable... La mère a été plus sage que nous, elle n'a ɔas voulu quitter le logis... On a toujours tort de viser ı plus haut que soi; paysans nous sommes et paysans ıous devons rester.

Modeste se défend mollement, de façon à laisser ɜroire que son père a deviné juste. Ne vaut-il pas nieux, en effet, qu'il se figure cela que la vérité?

Christian fréquente moins assidûment la ferme; M. de Bussières et Francine l'accaparent et le circonviennent; ce sont, chaque jour, de nouvelles fêtes, de ıouvelles visites. Chacun des convives du baron rend, sinon la chasse, du moins le dîner qu'on lui a offert; or, il est à peu près indispensable que le jeune baron soit de ces corvées.

Il faut d'ailleurs reconnaître que sa position est très-lifficile : comment ne pas souscrire de bonne grâce à ous les désirs de celui qui, par son consentement ou par son refus, tient en sa main sa destinée et celle de Modeste? Ce n'est pas que le jeune homme ne fût fort capable, le cas échéant, de braver l'interdiction paternelle; mais ni Francœur, ni Modeste elle-même ne souscriraient jamais à une union réprouvée par M. de Bussières.

L'apparente désertion de Christian affecte Claude, mais il est trop fier pour s'en plaindre, surtout après ɜs insinuations quelque peu brutales du vieux gentilhomme.

— Il paraît, se dit-il, qu'il n'avait pas besoin de mon concours pour enseigner l'ingratitude à son fils... à

moins que cela ne s'apprenne tout seul, ce qui est encore bien possible.

Ah! s'il avait su que, tout en lui conservant une tendresse plus vive que jamais, le jeune homme n'osait subir ses regards et tremblait devant lui! Les remords qui torturaient Modeste accablaient Christian; tous deux portaient déjà le fardeau de leur faute.

Guillaume, de son côté, se tenait à l'écart; mais cela étonnait moins le fermier, car il avait interrogé sa fille au sujet de la recherche du jeune magister, et celle-ci lui avait franchement répondu qu'elle y était insensible. Or, elle en avait sans doute dit autant à Guillaume lui-même, dont la réserve s'expliquait alors tout naturellement.

Les jours, les semaines se passaient ainsi, sans changement sensible, si ce n'est que Modeste souffrait davantage, et que, vers les derniers temps, le jeune de Bussières avait multiplié ses visites nocturnes. Les circonstances devenant plus graves, il se tramait sans doute, entre les amants, une de ces décisions capitales qui engagent l'avenir pour toujours.

Une voiture fermée traversant la grande rue de Chamblay, à onze heures du soir! Voilà ce qui ne s'était peut-être jamais vu de la vie. Si le village s'en était douté, il se serait certainement réveillé tout exprès pour se mettre aux portes.

Cette voiture allait aussi lentement que possible; elle semblait avoir peur du bruit de ses roues. Elle s'arrêta devant une étroite ruelle qui avoisinait la maison d'école. Un jeune homme en descendit, et donna tout bas un ordre au cocher, lequel descendit à son tour, prit les chevaux par le mors, et les engagea dans la susdite ruelle avec des précautions infinies.

Cette manœuvre avait pour but de dégager la rue et de soustraire l'équipage aux yeux des passants, si, d'aventure, il survenait quelqu'un.

Le jeune homme franchit une haie et se dirigea vers l'école, dont il ouvrit sans façon la porte fermée au loquet. La nuit était des plus sombres, et semblait avoir été choisie tout exprès sans lune. Mais ce discret visiteur connaissait les êtres; il alla droit à la cuisine, alluma une chandelle et gravit rapidement l'escalier qui conduisait au premier étage.

Guillaume ne dormait guère, comme tous ceux qui souffrent; au grincement du pène, il se dressa en sursaut et cria :

— Qui va là?

— Moi, répondit Christian.

— Toi!

— Oui, mon ami; allons, debout et habille-toi!

— Qu'arrive-t-il donc? dit Guillaume.

Et, sautant en bas du lit, il se vêtissait à la hâte.

— Un grand malheur, frère. Tu te rappelles que je t'ai prié de rester à Chamblay, parce que j'aurais peut-être besoin de ton amitié... Eh bien, le moment est venu.

— Dispose de moi.

— Sais-tu conduire une voiture?

— Oui.

— La voiture est là, dans la ruelle; il faudrait me mener à Caen. Le cocher attendrait ici; tu serais de retour à trois ou quatre heures du matin, de façon à ce qu'il puisse rentrer lui-même, à Saint-Martin, sans donner l'éveil. Je l'ai largement payé, mais il importe qu'il ne sache pas la direction que je vais prendre.

— Quoi! tant de mystère pour aller à Caen!

— Je ne vais pas seulement à Caen, je vais à Paris.

— A Paris!... Abandonnerait-il Modeste? se demanda Guillaume, saisi d'une horrible inquiétude.

— Ce n'est pas tout, reprit Christian... Ah! frère, je vais mettre ton dévouement à une bien grande épreuve... Après ce premier service d'aider à ma fuite...

— Ta fuite!... tu as donc commis quelque crime?

— Pire que cela, peut-être! Après ce premier service, il faudra résister aux sollicitations de ceux qui supposeront que tu connais la vérité, fût-ce Claude ou mon père; il faudra me tenir au courant de ce qui se passera ici pendant notre absence....

— Leur absence! pensa Guillaume dont les tempes s'inondaient d'une sueur froide; que veut-il dire?

— Nous correspondrons par le bureau de Bretteville, continua le jeune baron; ce sera plus sûr.

— Bien, bien, j'ai compris; mais le motif de cet étrange départ? Tu parlais d'un grand malheur : quel est-il?

Un léger bruit se fit entendre au dehors. Christian s'élança vers la porte et prêta l'oreille.

— Qu'y a-t-il? demanda Guillaume.

— Rien encore... j'ai cru que c'était elle.

Le fils de Gervaise eut un mouvement de rage et fit un pas vers Christian; mais celui-ci, tout à l'attente et à l'anxiété, ne s'en aperçut pas. Il suffit d'une seconde pour calmer Guillaume.

— Serait-ce Modeste que tu attends? demanda-t-il.

— Tu savais donc...? dit Christian, navré de ce rôle horrible qu'il se voyait forcé de faire jouer à un rival.

— Oui, je savais...

— Ah! mon pauvre ami, pardonne-moi! mais le passé est le passé; si je pouvais le racheter de mon sang, ce serait vite fait!

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit; je te demande si c'est Modeste que tu attends....

— Oui, elle sera ici dans quelques minutes.

— Ici! répéta Guillaume; ici, malheureux! mais tu ne t'es donc pas dit que cette maison devait t'être, entre toutes, respectable et sacrée?

— Je ne l'ai pas choisie, reprit le jeune gentilhomme avec une nuance d'amertume; les circonstances me l'ont désignée... Je m'y croyais un ami...

— Christian!

— Au surplus, si tu crains d'être compromis, je vais l'attendre au dehors : elle n'entrera pas.

— Je te pardonne,dit Guillaume; la passion t'aveugle; elle t'ôte le sens du juste et du vrai... il s'agit bien de moi! Est-ce que je tiens encore à quelque chose?... veux-tu ma vie? prends-la; tu me rendras service...

— Guillaume! mon bon Guillaume!

— Cette maison est-elle seulement à moi! poursuivit le maître d'école; demande-toi donc un peu à qui elle est... fais au moins que ce que tu exiges soit possible!... Un rendez-vous sous ce toit avec la fille de Francœur, d'un homme à qui je dois tout!... Et toi-même, ne lui dois-tu donc rien?

— Oui, oui, tu as raison; je sais tout cela; tout ce que tu pourras me dire, je me le suis répété cent fois... mais que faire contre l'immuable?...à qui me confier?... tu étais le dernier lien qui devait nous rattacher à la famille, au pays....

— Le dernier lien?...

— Tu n'as donc pas compris que nous partons?

— Toi, oui; et je ne sais même pas encore bien pourquoi.

— Parce qu'il le faut : Modeste part aussi.

— Tu es fou ! dit Guillaume ; mon devoir est de te sauver de toi-même ; Modeste ne partira pas !

— Ne t'ai-je pas dit qu'il le fallait?

— Non, reprit le brave jeune homme, avec une énergie croissante, il ne le faut pas ! La conscience a toujours deux routes devant elle. Dieu ne peut pas permettre que, fatalement, un homme doive mal faire... Enlever Modeste ! mais, ce serait, du même coup, tuer Claude et Marguerite, ton vrai père, ta vraie mère, ceux-là !... Christian, mon ami, mon frère, continua Guillaume en entourant de ses bras le cou du coupable, au nom du ciel, ne leur inflige pas ce désespoir, cette honte !... Ils te pardonneront... Modeste est tout pour eux !... Et, toi, n'as-tu pas été élevé sur leurs genoux?... Est-ce qu'ils ne t'aiment pas déjà comme un fils?... Ah ! si tu pouvais être ingrat à ce point, ce serait à douter de Dieu !...

— Tu ne m'as pas compris..... je t'ai dit qu'il le fallait !

— Si, je ne t'ai que trop compris, et je persiste à dire qu'il ne le faut pas !... Un aveu loyal, là est le salut... Modeste partie, qui sauvegardera sa réputation? Quand la clameur publique l'aura couverte de mépris, sa famille elle-même ne pourra plus lui faire grâce... ce sera une femme perdue...

— Et si elle restait?...

— Ce ne serait plus qu'une jeune fille trompée.

— Trompée?

— Oui, trompée ! répéta Guillaume, qui ne contenait plus qu'à grand'peine son indignation. Tant pis si le mot est dur !... Comment ! tu aimais Modeste, et tu ne l'as pas respectée !... Mais moi, je l'aimais aussi, et j'aurais baisé, à deux genoux, la trace de ses pas !

— Guillaume ! Guillaume ! ne m'accable pas !

Il n'en fallut pas plus pour ramener l'instituteur à un calme apparent.

— Aujourd'hui, reprit-il, je me suis dompté; je l'aime comme une sœur... et, à ce titre, dussé-je me mettre entre vous deux, je le répète : elle ne partira pas!

— Tu ne sais pas ce que tu dis!

— Je le sais parfaitement, car je pressentais ce qui arrive, et j'y ai beaucoup réfléchi... Tu as mal aimé Modeste, tu l'as aimé pour toi et non pour elle, mais, enfin, tu l'aimes, c'est incontestable... Dans six mois ou un an, tu l'aimeras peut-être encore, je veux bien l'admettre.

— Écoute! non, ce n'est pas elle...

— Dans une couple d'années, continua Guillaume, un peu plus un peu moins, tu commenceras à reconnaître que le désordre exclut le bonheur; insensiblement, tu te détacheras de ta maîtresse, qui, dès lors, ne sera jamais ta femme... Or, il faut qu'elle le soit.

— Je ne forme pas d'autre vœu, dit Christian.

— Je le sais, et cela te sauve de ma haine, car je reste ton frère malgré tout... Aie donc le courage d'affronter le désespoir de Marguerite et la colère de Claude. Le premier moment passé, ils ne trouveront plus dans leur cœur qu'indulgence et pardon.

— Et le déshonneur devenu public?

— Ne l'est-il pas de toute façon?

— Claude pourra laisser supposer que sa fille est à Condé, chez le grand'père...

— Et puis?

— Si son absence doit se prolonger, on la justifiera, plus tard, par d'autres prétextes.

— Et puis?... à quelle solution cela mène-t-il?... Et ton absence, à toi, qui coïnciderait avec celle de Modeste?

Le jeune baron fit un geste d'impatience. Eviter le

premier éclat, soustraire Modeste aux reproches de sa famille, se soustraire lui-même aux railleries de M. de Bussières, il n'avait rien vu au-delà. Le hasard ferait le reste; Claude s'attendrirait, et, le mal étant fait, le baron lui-même consentirait peut-être à ce qu'il fût réparé.

— Souviens-toi que les absents ont deux fois tort, continua Guillaume; quand on a déclaré la guerre, on ne fuit pas devant la bataille.

Christian, l'oreille attentive, s'élançait au moindre bruit.

— Cette fois, dit-il, c'est elle; attends-moi; je remonte dans un instant; j'ai encore diverses instructions à te donner; une fois en route, nous n'aurons plus occasion de nous parler; grâce à l'obscurité, tu passeras pour mon cocher; Modeste souffrirait trop de savoir que tu nous conduis....

Guillaume allait répondre, mais Christian était déjà loin.

Résolu à retenir la jeune fille, même malgré elle, le maître d'école se tint aux aguets.

Pâle et tremblante, sans châle ni chapeau, Modeste s'était arrêtée sur le seuil.

— Tu es à peine couverte, chère aimée, dit le jeune homme en la prenant dans ses bras comme pour l'emporter; les nuits sont fraîches; heureusement que j'ai songé à me munir d'un manteau; la voiture est là.

— Mon ami, dit Modeste en se dégageant de cette étreinte, tu ne m'en voudras pas... la réflexion m'est venue... Dieu m'a éclairée... Je n'ai pas le courage de les abandonner... ils en mourraient...

— Mais, alors, que faire?... que faire?...

— Attendre, voir, espérer...

— Espérer quoi?

— Que ton père consente... Écoute, mon Christian, reprit-elle — comprenant déjà qu'elle était déchue de cette estime qui fait la force de l'amour — écoute, si tu m'aimes toujours, si tu me veux encore pour ta femme, tu lui parleras sans retard.

— Soit! je le veux bien... je ne demande pas mieux... Cependant...

Quoique déjà convaincu à demi par Guillaume, il était facile de voir que Christian manquait d'enthousiasme pour ce procédé lent et difficile. Il aurait préféré vaincre de haute lutte, par la force des choses.

— Moi, de mon côté, reprit la jeune fille, je dirai tout à maman...

Et, voyant que le jeune homme secouait la tête d'un air découragé :

— Ne t'inquiète pas, ajouta-t-elle; Dieu me soutiendra, m'inspirera... Je le prierai qu'il t'inspire aussi... Je trouverai ce qu'il faut pour attendrir, pour persuader... Je ne sais pas quoi, mais je le trouverai... par exemple, je t'avertirai : tu ne viendras pas ce jour-là... Il faut que je sois seule à essuyer ses reproches... bonne et tendre mère! Elle sera bien étonnée, bien épouvantée... mon ami, tu comprends, n'est-ce pas? Ce sont mes parents... Je suis tout à toi, mais je leur appartiens bien aussi...

Son cœur s'écoulait ainsi par ses lèvres, et Christian, ému, irrésolu, ne trouvait rien à répondre.

— Adieu donc, mon Christian bien-aimé, continua Modeste d'une voix entrecoupée par des larmes; on va peut-être nous séparer, ma mère exigera que tu cesses de venir... il faudra se soumettre...

— Nous aurons toujours la ressource de nous voir la nuit.

— Oh! non, mon ami, je t'en conjure, plus de cela!...

Je l'ai promis au bon Dieu... Et puis, ces terreurs de te voir surpris, je n'ai plus la force de les supporter... ce sera bien dur de ne plus te voir; mais, si tu réussis, notre séparation ne sera pas longue; tu viendras me rapporter ton cœur, et, dans tous les cas, j'attendrai, je saurai attendre... Adieu!... encore adieu!

Christian ne résistait plus; son silence disait assez qu'il était à bout de lutte. Dans un de ces moments où le désespoir pousse à tout, il avait, la veille, arraché le consentement de Modeste. Elle serait alors partie tout de suite, sans plus réfléchir... un coup de tête, ou de cœur plutôt! mais cette nature droite, si peu faite pour le désordre, si étonnée d'être perdue, si pure dans sa faute, ne devait pas la pousser plus loin.

Le jeune baron voulut l'accompagner; elle s'y refusa.

— Mouton m'attend sur la route, dit-elle; je n'ai rien à craindre.

Et elle disparut.

Christian rejoignit le maître d'école, et lui annonça qu'il ne partait plus.

— A la bonne heure! dit Guillaume en lui serrant la main; tu as compris...

— Je n'ai rien compris; c'est elle qui n'a pas voulu.

— Et à quel parti vous êtes-vous arrêtés?

— Au plus mauvais possible: Modeste doit tout avouer à sa mère, qui ne me recevra plus; moi, je dois en parler à mon père, qui refusera; non-seulement il refusera, mais il jettera feu et flamme contre Claude, contre Modeste... contre moi aussi, mais c'est la moindre des choses... A l'heure qu'il est, les deux familles se supportent: demain, elles seront brouillées à mort, et de difficiles à vaincre qu'étaient les obstacles, ils vont devenir insurmontables.

— Pourquoi ne recourrais-tu pas à l'intervention de M. Duranton? demanda Guillaume; si je le juge bien, si ses actions concordent avec ses paroles, ce doit être un homme juste et sans préjugés.

— Oui, mais il y a encore là une considération qui m'arrête. Le colonel se figure que j'épouserai ma cousine; mon père et lui ont arrangé cela en famille, sans me consulter, comme si je n'y étais pour rien. C'est égal, je verrai... j'essayerai peut-être.

Peut-être!... C'est-à-dire le doute, l'irrésolution, le nuage... C'est par cet adverbe fatal que se résumait la situation.

XII

Si nous pouvions dépeindre, telle qu'elle l'avait ressentie, l'immense douleur de Modeste, au premier tressaillement de la vie inconnue qu'elle portait en elle, ces lignes seraient une grande et une bonne œuvre, car elles arrêteraient certainement sur le bord de l'abîme plus d'une pauvre fille sur le point d'y tomber.

Malheureusement, la parole écrite ou parlée ne sera jamais que le pâle reflet des sensations profondes.

C'était le soir, à l'heure du coucher; elle était seule, dans sa chambre, occupée à faire sa toilette de nuit.

Déjà, à quelques symptômes, elle avait, de loin en loin, entrevu la possibilité d'un malheur; mais ces symptômes n'avaient rien de concluant; on pouvait également les attribuer à ceci ou à cela, et Modeste avait une si grande foi dans la miséricorde de Dieu, qu'une semblable expiation, infligée à une créature, ne lui paraissait pas possible.

Quand il n'y eut plus à douter, la ferme détermination de Modeste fut d'aller se noyer, cette nuit même, dans le premier étang qu'elle rencontrerait sur sa route; puis, à deux genoux au pied de son lit, étouffant ses sanglots dans les couvertures, elle demanda pardon à Dieu de l'action qu'elle allait commettre.

C'était un crime ajouté à une faute; mais la société est ainsi faite, ses appréciations sont si erronées, que celui-ci expiait en quelque sorte celle-là.

D'un de ces coups d'œil rapides, qui sont comme un vaste éclair foudroyant la conscience, Modeste avait entrevu toutes les conséquences de sa situation : l'honneur de la famille perdu; son père la tuant peut-être, dans le premier mouvement de son indignation; si elle échappait à ce danger, sa mère essayant en vain de la cacher à tous les yeux; le village bientôt instruit, et montrant du doigt celle que l'on avait toujours citée pour sa piété et sa sagesse ; le mépris succédant à l'estime, les sarcasmes au respect; forcée de se dérober à tous les yeux, de fuir quand quelqu'un viendrait; lire, chaque jour et à toute heure, sur les traits de ceux qu'elle aimait les ravages faits par la douleur, et se dire : « Je leur rends la mort en échange de la vie qu'ils m'avaient donnée! »

Une de ses amies, mariée l'an dernier, venait d'être mère. Modeste se rappela toutes les joies qui avaient précédé, accompagné, suivi la naissance de cet enfant :

la jeune femme, fière de son doux fardeau, rayonnante d'espoir, l'objet des soins les plus attentifs, des précautions les plus minutieuses;— les préparatifs charmants, le berceau, les brassières brodées, les petits bonnets coquets;— le baptême, la joie franche, toutes les portes ouvertes à la famille, aux félicitations, aux amis... Tandis qu'elle... Ah! oui, mieux valait mourir tout de suite, d'une seule fois, que de dépérir lentement, chaque jour, à coups de hontes et d'humiliations.

Et Modeste, éperdue, affolée, descendit pour fuir. En traversant la cour, elle pensa que, la veille au soir, elle avait quitté assez froidement son père et sa mère, que cette dernière impression leur resterait sans doute pour toujours; que rien ne l'empêchait de remettre au lendemain l'exécution de son projet, et que, pendant cette dernière journée, elle leur ferait à eux et à elle-même une provision de caresses pour l'éternité.

Le lendemain, la nuit venue, après des tortures inouïes, de secrets attendrissements, de terribles luttes, elle gagna une pièce d'eau située sur la route de Bretteville.

Là, à la vue de l'eau — nous ne la donnons pas pour une héroïne — le frisson la prit; elle eut horreur de la mort. C'était un double suicide en une seule personne; si elle avait le triste et coupable droit de disposer d'elle-même, avait-elle bien celui de supprimer, du même coup, le pauvre petit être qui déjà tressaillait en elle? Puis, elle n'avait pas revu Christian, et c'était bien le moins qu'elle lui dît adieu; puis enfin, et nous prenons sur nous d'affirmer qu'elle fut presque heureuse de cet incident, Mouton, qui l'avait suivie sans qu'elle s'en aperçût, se jetterait certainement après elle, et la retirerait aussitôt de l'eau.

Que ceux qui n'admettent pas ces hésitations se noient les premiers!

Une fois retardés, ces projets sinistres aboutissent rarement. La pensée s'acclimate au malheur, comme la vue aux ténèbres, comme le corps à la maladie. D'abord, Christian lui avait fait jurer de vivre ; ensuite, il lui avait juré, de son côté, qu'il l'épouserait, et que le mal serait réparé.

Et voilà comment les jours succédant aux jours, les semaines succédant aux semaines, ils en étaient successivement arrivés à cette détermination de fuir ensemble, dont nous avons vu, au précédent chapitre, le résultat négatif.

Conseillé par Guillaume, poussé par Modeste, qui, elle-même, attendait un instant favorable pour se jeter aux pieds de sa mère, le jeune baron avait donc résolu d'aller dire à M. Duranton toute la vérité.

Le colonel était l'homme du monde le plus accessible aux sentiments généreux ; en toute autre circonstance, le jeune homme eût à peine considéré comme pénible l'aveu qu'il avait à lui faire ; mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, les projets d'union entre lui et Francine, sinon absolument concertés, du moins très-visiblement ébauchés, rendaient cette démarche d'une délicatesse extrême.

Deux ou trois jours s'étaient écoulés depuis l'entrevue chez Guillaume.

— Le sort en est jeté, avait dit Christian à Modeste, en la quittant la veille ; j'irai demain à Bretteville, et je reviendrai immédiatement te faire part du résultat de mon entrevue avec le colonel.

Le jeune baron avait d'abord décidé qu'il irait le matin : le matin, on a l'esprit plus dispos, les idées plus nettes. Puis, avec l'espoir non avoué de trouver le cousin sorti, il avait remis sa visite au milieu de la journée. Et enfin, considérant que, de dîner ensemble, cela

facilite l'expansion, il avait encore retardé son départ de deux ou trois heures.

Or, le colonel avait importé de sa vie nomade les habitudes parisiennes ; au grand mécontentement de M. de Bussières, qui s'en accommodait fort mal, on ne dînait qu'à six heures à la villa Duranton.

Christian arriva vers cinq heures et demie.

Le couvert était déjà mis sous la vérandah.

Le jeune homme n'était pas encore descendu de cheval, que, déjà, une voix joyeuse l'accueillait du haut d'un balcon.

— A la bonne heure, mon cousin ! Voilà ce qui s'appelle être exact ; nous n'attendions plus que vous pour nous mettre à table.

— Plus que moi, chère Francine ? vous saviez donc que je devais venir ? (*A part :*) C'est tout au plus si je le savais moi-même.

— Mais, sans doute ! reprit Mlle Duranton, moitié reproche, moitié raillerie, n'avez-vous pas promis à mon père d'arriver un de ces jours, à l'heure du dîner ? Or, « un de ces jours, » cela devait au moins vouloir dire « dans trois ou quatre semaines, » et comme le mois est à sa fin...

— Si vous saviez comme j'ai eu à faire !

— Oh ! je m'en doute bien : pauvre garçon ! Vous devez être accablé de besogne !

Francine descendit, et glissant gentiment son bras sous celui de Christian :

— Allons à la recherche de mon père, dit-elle ; il doit être quelque part dans le parc où l'on fait des embellissements.

Mlle Duranton, nous l'avons déjà dit, n'attachait que peu d'importance à ce qu'elle appelait le « goût passager » de Christian pour Modeste ; il ne lui convenait

pas d'entrer en lutte ouverte avec la fille du fermier. Mais, tout en restant dans les bornes d'une réserve parfaite, elle n'avait pas renoncé, pour cela, à lutter de grâce, de charme, et à se servir des armes courtoises d'une innocente coquetterie.

— Mon cousin, dit-elle, je parie que vous ne savez même pas au juste quand vous êtes venu ici pour la dernière fois ?

— J'avoue que, si vous me demandiez une date précise...

— Eh bien, moi, je le sais : c'était le 25 du mois dernier. Il est vrai que j'ai un carnet spécial, où je consigne les grands événements.

— Il me semblait qu'il n'y avait pas si longtemps.

— Preuve que le temps vous a paru court.

— Dites plutôt bien long ! répondit Christian en songeant à toutes les inquiétudes qui gâtaient sa vie.

— Ah ! voilà qui est aimable !... Je le disais bien, moi, que vous n'êtes pas aussi ours qu'on le prétend !

— En vérité, dit le jeune homme en riant, on me fait l'honneur de me ranger parmi ces mammifères plantigrades.

— Dame ! il y a un peu de votre faute : vous n'allez nulle part... cela prouve que l'on vous regrette.

— On est bien bon !

— Comme vous dites cela !... C'est donc mal de marquer d'un signe joyeux les jours où vous venez?

— Oh ! non, ma cousine ! C'est très-bien, au contraire, et je vous en remercie.

— Cette villa vous plaît-elle? demanda Francine, détournant ainsi la conversation, pour y revenir par un autre chemin ; mon père y fait faire d'assez grands changements ; il sera charmé d'avoir votre avis.

Et, comme le jeune homme ne répondait rien :

— C'est moins vaste, c'est moins imposant que le château de Bussières, reprit-elle; mais je trouve que c'est plus commode ; on est plus chez soi... l'habiteriez-vous volontiers?

— Oui... je ne sais pas.... cela me serait égal.

— A quoi pensez-vous donc, Christian?

— Moi ! dit le jeune homme, sortant en effet de chez les Francœur où sa pensée venait de faire un voyage.

— Vous avez quelque chose qui vous préoccupe.

— Mon Dieu! non, je vous assure.

— Eh bien! moi, je vous assure le contraire... j'ai des yeux peut-être...

— Et même de fort beaux, ma cousine...

— Ce n'est pas là répondre; je préférerais un peu moins de galanterie et un peu plus de confiance.

Ils s'étaient quitté le bras au détour d'un sentier.

— Voyons, monsieur, dit-elle en renouant la chaîne un instant rompue, dites-moi bien vite ce que vous avez! Christian, ajouta-t-elle avec une sollicitude où se trahissait plus de tendresse qu'elle ne l'eût peut-être voulu, est-ce que vous ne me croyez pas capable de prendre une part de vos peines, si vous en avez?

— Je vous crois capable de tout ce qui est beau et bien, ma cousine.

— Je ris volontiers, mais si vous saviez comme, au fond, je suis sérieuse!... Pensez-vous donc trouver quelque part une confidente plus discrète et plus dévouée?...

— Quel malheur que je ne puisse pas tout lui dire! pensait Christian; elle serait, auprès de mon père, un excellent avocat... mais, à une jeune personne, ce ne serait pas convenable... Et puis, si, par hasard, je m'étais fait aimer, comme je commence à le craindre...

C'est pour le coup que mon rôle deviendrait pénible!...

M. Duranton venant à leur rencontre, la conversation en resta là. Le colonel, heureux de l'entente cordiale qui paraissait régner entre les deux jeunes gens, reçut Christian à bras ouverts.

Le dîner fut charmant. Francine y avait spontanément ajouté ces mille petites recherches, par lesquelles les jeunes filles savent si bien témoigner leur joie secrète, et faire comprendre à « quelqu'un » qu'il est le bienvenu.

En s'offrant de ceci ou de cela, les mains de Christian et de Francine se rencontraient fréquemment, et il semblait à celle-ci que son cousin ne fuyait pas trop ce contact. Peut-être était-ce une douce illusion. Peut-être le jeune homme était-il attiré, sans le savoir, par ce fluide aimanté que dégage toujours autour d'elle une gracieuse personne.

Le fait est qu'ils n'avaient jamais paru mieux unis que dans ce moment où leur rupture était imminente. Le colonel se croyait déjà entre ses deux enfants; il se frottait les mains ; il formait les plus beaux projets.

— J'espère que te voilà ici pour quelques jours? demanda M. Duranton.

— Non, mon cousin; je compte repartir ce soir.

— Par exemple! vois donc un peu la petite bouche froncée que tu fais faire à Francine! elle qui rêve toujours d'avoir un cavalier de planton... comme à la porte des officiers généraux.

— Oh! dit la jeune fille, je ne suis pas si exigeante; je sais que ces messieurs aiment leur liberté... A propos, mon cousin, vous savez : vous pouvez fumer : j'adore l'odeur du cigare.

— Elle a cela de bon, dit le père, c'est qu'elle n'est

pas petite-maîtresse, et que rien ne la gêne... mais, j'y pense, mon garçon, tu ne peux pas partir ; j'ai besoin de tes lumières pour demain matin.

— De mes lumières, mon cousin !... En ce cas, vous avez besoin de bien peu de chose... Il est vrai que ce sera en plein jour, et que le soleil y sera déjà pour sa part.

— Non, mais je ne plaisante pas... demande à Francine... tu as déjà eu l'occasion de signer des baux, n'est-ce pas?

— Oui, quelques-uns.

— Et tu t'y entends?

— Comme ci, comme ça.

— Eh bien, moi, je ne m'y entends pas du tout... je sais bien que les notaires sont faits pour qu'on s'en serve ; mais il faudrait aller à Saint-Sylvain... Or, j'ai un bail à conclure, demain, avec un de mes fermiers qui passe pour malin, et je ne serais pas fâché que tu fusses là, pour me crier gare ! s'il y a des casse-cou.

Christian n'était pas fâché de reculer, ne fût-ce que de quelques heures, le difficile entretien qu'il était venu provoquer. Il en revint à sa première pensée — « que les idées sont plus nettes le matin » — et, persuadé, en outre, que Modeste ne s'inquiéterait pas de ne pas le revoir le jour même, ce qui devenait d'ailleurs difficile, vu l'heure avancée :

— Mon cher cousin, reprit-il, faites de moi ce que vous voudrez ; je suis à vos ordres.

Le colonel lui tendit la main, et Francine le remercia par un doux sourire.

Le soir, on fit un peu de musique. Christian avait un filet de voix ; il se résigna à chanter bien qu'il n'en eût guère l'envie.

On put aussi faire un whist à trois — *avec le mort* —

bonne fortune qui n'était par survenue au colonel depuis longtemps.

Il s'écria même dans un excès de joie :

— Voilà comme je comprends l'existence! Voilà comme je voudrais vivre toujours... avec quelques mioches pour saccager mes plates-bandes et monter à cheval sur mes genoux!

Le lendemain matin, après le premier déjeuner, le colonel et Christian partirent, à pied, pour la ferme où devait se signer le bail en question.

Il y avait une heure de chemin.

C'était le moment ou jamais de frapper au cœur du colonel.

Comme les peureux qui tiennent un pistolet, mais qui n'osent presser la détente, Christian jugea qu'une demi-heure suffirait à son plaidoyer, et, mentalement, il se fixa une borne milliaire, située à moitié route, comme l'endroit où il ouvrirait enfin les hostilités.

C'était encore une vingtaine de minutes de gagnées.

Arrivé à l'endroit fatal, le jeune homme toussa, et, selon les règles de l'art oratoire, préluda par l'exorde suivant :

— Mon cher tuteur, en vous confiant le soin de veiller sur moi, ma pauvre excellente mère a donné la mesure de l'estime qu'elle faisait de vous. Elle se substituait un autre elle-même, un ami sûr, un guide dévoué.

— Dis aussi un second père, mon enfant, interrompit M. Duranton, à qui ce préambule faisait pressentir la demande formelle de la main de sa fille.

— Oui, un second père, continua Christian, et cela était d'autant plus nécessaire que le véritable devait ne pas se montrer tout à fait à la hauteur de ses devoirs.

— Pas de récriminations, mon ami; le passé est le passé... J'ajoute que le cher papa s'est très-honorablement amendé, et que les procédés les plus généreux ont fait place à son indifférence d'autrefois.

— Loin de moi la pensée d'accuser M. de Bussières, que je respecte et que j'aime, reprit Christian; je ne récrimine pas, je constate... je constate, parce que là est l'origine du présent, dont il serait injuste de me rendre absolument responsable.

— Mais le présent ne m'a pas l'air bien pénible, dit le colonel.

— Puissiez-vous ne pas changer d'avis tout à l'heure! répliqua le jeune homme...On m'a laissé sur une pente, et je l'ai suivie.

— Que veux-tu dire?

— C'est bien simple : vous étiez absent, colonel, et même hors de France; mon père, quoique plus rapproché de moi en apparence, était, moralement, à l'autre bout du monde. J'étais orphelin de fait. C'est dans ces conditions que j'ai été élevé par les Francœur, et que je me suis naturellement attaché à eux comme à ma famille véritable.

— Rien de plus juste, mon garçon, et je ne pense pas que personne s'avise de t'en faire un crime.

— Quand vous êtes revenu à Bretteville, mon cher tuteur, quand j'ai retrouvé mon père, en un mot, quand j'ai pu revenir aux affections qu'indique la nature, il était déjà bien tard.

— Entends-tu par là qu'il ne restait plus, pour nous, de place dans ton cœur?

— A Dieu ne plaise, colonel! il en restait une que je vous ai donnée à tous bien grande et bien large.

— A la bonne heure!

— Seulement, livré à moi-même, j'avais disposé de moi.

M. Duranton commençait à concevoir une vague inquiétude.

— Que diable me chantes-tu là? reprit-il; si tu veux que je te comprenne, explique toi nettement.

— Voici en deux mots : j'ai fait à Modeste Francœur les promesses les plus solennelles.

— Les promesses de quoi?

— De l'épouser, balbutia Christian.

Le colonel eut un demi-sourire, un peu jaune, mais qui n'annonçait rien de désespéré.

— Je m'en doutais, reprit-il du ton le plus calme ; il ne pouvait même en être autrement; au point où nous en sommes, cet aveu est très-loyal de ta part; tu n'as pas voulu laisser de point noir dans le passé. Toutefois, ajouta malicieusement l'officier, il suffit que tu te sois confessé à moi; les femmes sont jalouses de tout, et même de rien. Donc, si, par un excès de délicatesse, tu t'étais promis de te confesser aussi à Francine, moi, son père, je t'en dispense... Elle pourrait ne pas le prendre aussi bien que moi.

Christian rougit.

— Parbleu! continua M. Duranton, qui de nous n'a pas fait, deux ou trois fois dans sa vie et même plus, les serments les plus solennels! Je n'ai aucune connaissance en anatomie, mais on ne m'ôtera pas de l'idée que le cœur a plusieurs enveloppes, dont il se dégage successivement au profit ou au détriment des premières venues. Puis, la raison arrive, le goût s'épure, les aspirations s'élèvent, et à la dernière le bon. Mlle Modeste est assurément une très-charmante et très-agréable personne. Elle t'a ôté ta première enveloppe, et, je le répète, cela devait être... mais ce qui était aussi dans l'ordre logique, c'est que tu finisses par t'apercevoir que les

convenances sociales mettaient, entre vous deux, d'infranchissables barrières.

— Et si j'avais engagé ma parole? demanda Christian.

— Ce serait plus grave. Est-ce à M. Francœur, au chef de famille?

— Non, répondit le jeune homme ; maître Claude ne sait rien.

— Tant mieux ; il sera même prudent de le laisser dans cette ignorance.

— C'est impossible.

— Pourquoi?

— Parce que je viens de vous dire que ma parole était engagée ; parce que les choses en sont à ce point, que, sous peine d'être un malhonnête homme, il m'est interdit d'y manquer.

M. Duranton s'arrêta court, comme sous le déchirement d'une blessure soudaine ; il prit son pupille par les deux bras, et, le regardant bien en face :

— Pas possible ! dit-il.

Christian baissa les yeux, ce qui était confirmer l'aveu de sa faute.

— Une jeune fille à l'apparence si sage, si candide !

— Même aujourd'hui, reprit avec feu Christian, cette apparence ne ment pas. Cette faute, que déjà elle expie si cruellement, on ne doit l'imputer qu'à moi... Aussi est il de mon devoir de la réparer, et cela promptement, avant que la honte n'éclate... Dites, mon cher tuteur, n'est-ce pas votre avis?

— Mon enfant, mets ta main dans la mienne, dégage-toi de toute crainte, de toute considération sociale, et réponds-moi comme à Dieu lui-même : En épousant Mlle Francœur, rempliras-tu seulement un devoir, ou écouterais-tu la voix de ton cœur?

— Je ferais l'un et l'autre.

— Ainsi, tu l'aimes, tu l'estimes toujours.

— Plus que jamais!

— En ce cas, il n'y a pas à tergiverser : il faut que tu l'épouses.

— Ah! mon bon, mon excellent tuteur, je n'en attendais pas moins de vous!

— S'il n'en avait pas été ainsi, reprit le colonel, si tu n'étais pas aussi sûr de la profondeur de ton attachement, je t'aurais peut-être conseillé de garder ta liberté, quitte à chercher avec toi le moyen d'atténuer le mal autant que possible... Car, vois-tu, mon enfant, à ton âge on suit le premier élan; au mien, on le raisonne. L'expérience donne de rudes leçons; elle nous apprend l'instabilité de toutes choses, et surtout des affections qui n'ont d'autre base que les charmes de la jeunesse; chaque jour effeuille un de ces charmes, et alors, à la folle passion, succèdent souvent la satiété et le dégoût.

— Modeste n'a pas que la beauté, riposta Christian; elle a toutes les qualités aimables, sérieuses, qui entretiennent la tendresse après l'avoir fait naître.

— Je ne dis pas non, mon ami; je raisonne en thèse générale. Mais, il n'en est pas moins vrai que, dans ce cas particulier, il y a des anomalies de premier ordre. Il est plus sûr que, si tu avais trente ans, tu ne ferais pas de la fille d'un paysan...

— Oh! un paysan!

— Personne ne l'aime et ne l'estime plus que moi, poursuivit M. Duranton; il est au-dessus de ses pareils; mais je ne puis pourtant pas changer sa condition pour te faire plaisir; lui-même ne le voudrait pas; son blason est une charrue; il y tient, et il a raison d'y tenir... Je répète donc que, si tu avais trente ans, tu ne ferais très-probablement pas de la fille d'un paysan une baronne

de Bussières... Ce qui ne veut pas dire que tu aurais raison à trente ans, et que tu as tort aujourd'hui... Je me résume : tu ne peux pas abandonner cette pauvre fille dans la situation où tu l'as mise. Je me désole de n'avoir pas une autre solution, juste et possible, à t'indiquer ; le devoir commande ; suis-le donc sans regarder en arrière... ni même en avant....

Le brave colonel était réellement bouleversé ; tous ses plans s'écroulaient ; il souffrait surtout pour sa fille... mais, juge dans sa propre cause, il ne s'en était pas moins condamné.

— Ah ! ça, mais, où allions-nous donc ? demanda-t-il tout à coup.

— A la ferme de Pierreux, pour un bail à examiner.

— C'est juste. Cela m'était sorti de la tête... Je n'ai pas l'esprit aux affaires : ce sera pour un autre jour... ou plutôt, non, vas-y tout seul, pèse les clauses une à une, et mets tes observations en marge ; tu diras au tenancier de m'apporter le papier demain... Mais, mon pauvre ami, je songe à une chose : Et ton père ?... Nous arrangeons l'avenir comme s'il n'avait pas une voix suprême au chapitre.

— Hélas ! dit Christian, je ne me suis jamais dissimulé que la difficulté serait là.

— J'ai une idée, reprit le colonel ; les petits moyens décident parfois des grandes choses : mon garde m'a apporté hier un chevreuil ; je rentre de ce pas à la villa, je fais atteler, j'emporte l'animal, et j'en fais hommage à ton père, qui me retient à dîner ; au dessert, je tâte le terrain, j'ouvre la tranchée... Il en faudra, des feux de file ! Avec cela que Claude Francœur est sa bête noire ! mais, tu seras là pour me soutenir.

— Est-ce bien nécessaire ? demanda le timide jeune homme.

— Je ne sais pas trop ; ta présence l'irriterait peut-être... toute réflexion faite, je me charge d'emporter la place avec mes seules troupes... Tiens-toi tranquille à la ferme... je te ferai prévenir quand tu n'auras plus qu'à paraître et à recueillir le fruit de ma victoire... C'est égal, je ne puis encore me faire à cette idée... je ne rêve pas... C'est bien vrai ce que tu m'as dit?

— Hélas! répéta Christian.

— Allons, le sort en est jeté! Tu prendras cette sente qui abrége la route, et tu attendras de mes nouvelles à Chamblay.

Ils se donnèrent une poignée de main presque solennelle, et chacun tira de son côté.

Le pauvre colonel avait une double mission à remplir; par une retenue qui s'explique, il n'avait pas, dans tout ce qui précède, prononcé une seule fois le nom de sa fille, et pourtant ce nom était venu à chaque instant sur ses lèvres... Il fallait que Francine sût la vérité tout de suite, ne fût-ce que pour la détacher à temps de son ingrat cousin; mais comment la lui apprendre?

M. Duranton était sorti de chez lui, rayonnant de satisfaction; il y rentrait, une heure après, le cœur gros de tristesse.

Ainsi va la vie.

Francine avait employé la matinée à renouveler les fleurs des jardinières, à commander un excellent déjeuner, et à faire une toilette charmante.

Le colonel fit prévenir sa fille qu'il désirait lui parler, et se réfugia dans son cabinet. Il avait tout à la fois hâte de l'embrasser, et redoutait de la voir venir.

Francine entra, pétulante, joyeuse, un chant sur les lèvres.

— Tiens, demanda-t-elle en faisant du regard le tour de la pièce, où est-*il* donc?

— Il est parti, répondit M. Duranton en attirant doucement sa fille sur ses genoux.

— Comment, parti? Sans prendre congé! sans me dire adieu!... Ce serait affreux! D'ailleurs, son cheval est à l'écurie; il n'y a pas deux minutes que je lui donnais un morceau de sucre.

— Je ne parle pas du cheval, je parle du cavalier.

— J'entends bien ; mais l'un ne va pas sans l'autre... Veux-tu que je te dise? C'est une peur que tu veux me faire... *il* se cache quelque part.

— Je t'assure que non; ton oncle aimant le chevreuil, l'idée m'est tout à coup venue d'aller manger le nôtre à Bussières...

— Ah! parfait!

— Nous étions déjà loin, poursuivit le colonel; il se faisait tard; revenir ici, seller un cheval, retourner à Saint-Martin, tout cela demandait du temps... si bien que Christian a préféré prendre tout de suite un chemin de traverse... Il doit nous avoir annoncés à l'heure qu'il est.

— Très-bien, cher père! je comprends maintenant... L'essentiel est que je n'aurai pas fait ma toilette pour rien.

— Ce n'était donc pas pour moi? demanda M. Duranton en essayant de sourire.

— Si, un peu pour toi... mais pas tout entière.

— Et, le reste... pour qui?

— Que c'est vilain de me faire dire ces choses-là! comme si tu ne le savais pas! D'ailleurs, où est le mal? ne doit-il pas être mon mari?

— Est-ce bien sûr?

— J'en ai douté longtemps; mais, depuis hier...

— Il s'est déclaré?

— Pas ouvertement; mais tu as vu toi-même comme il était gentil, complaisant, attentionné.

— Et... tu l'aimes? demanda le père avec anxiété.

— Pour te punir de me mettre ainsi sur la sellette, je devrais bien te répondre que non.

Tout cela était débité avec un enjouement, avec un entrain qui faisaient d'autant plus souffrir M. Duranton.

Cependant, il fallait en finir.

— Ma mignonne chérie, dit il en la serrant plus étroitement contre sa poitrine, et en frôlant son oreille de si près que chaque syllabe se doublait d'un baiser, tu es la digne fille d'un soldat, n'est-ce pas? Et le cœur qui bat là, sous cette mousseline, est un cœur vaillant?

— Oui, père ; mais à quel propos?

— Eh bien ! arme-toi de courage et de fierté : Christian ne t'aime pas.

— Pas beaucoup encore, je le sais, répondit Francine, mais cela viendra.

Le colonel secoua négativement la tête.

— J'ai bien de la patience, moi, continua la jeune fille, pourquoi n'en aurais-tu pas?... Il croit aimer la petite Francœur, qui est d'ailleurs charmante et avec laquelle il a été élevé...

— Comment! tu sais...

— Oh ! je suis plus clairvoyante que tu ne le crois... mais comme il ne peut pas en faire sa femme...

— Pourquoi non?

— Pourquoi! pourquoi!... tu ne m'as jamais adressé d'aussi étranges questions... Je le sens, sans pouvoir le dire... il me semble que tout s'y oppose... et c'est bien quelque chose que *tout*, n'est-ce pas, monsieur mon cher père?

— Souvent ce n'est rien, mon enfant.

— Tu dois avoir de sérieuses raisons pour me parler ainsi... Christian t'aura fait quelque confidence.

— Oui... il veut, il doit épouser Modeste... je me suis chargé d'arracher le consentement de son père à cette mésalliance.

— Toi!

Et Francine se dégagea violemment des brasdu colonel..

— Toi! répéta-t-elle, toi!

Puis sa colère tomba tout à coup, ses joues pâlirent, et deux larmes, vainement refoulées, jaillirent de ses yeux.

M. Duranton arpentait le cabinet à grands pas; il ne disait plus rien; il souffrait pour deux; il laissait à la blessure le temps de saigner.

Enfin, il s'arrêta devant sa fille, et lui tendit la main.

— Si nous partions dans quelques jours pour l'Italie? proposa-t-il.

Francine prit la main de son père et la porta à ses lèvres.

Cela voulait dire : « Je ne savais plus ce que je faisais; pardonne-moi mon emportement. »

— Alors, tout est bien fini? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Tout, pauvre enfant!

— Mais, il doit y avoir là-dessous quelque chose que je ne comprends pas... que tu ne me dis pas... On ne renonce pas ainsi, tout de suite, à des projets mûris pendant toute la vie, et auxquels, toi-même, tu paraissais tenir... Je puis bien te l'avouer... j'aime mon cousin!.. j'en doutais peut-être; j'en suis sûre maintenant... S'il le faut, je saurai me résigner... mais je veux tenir de lui, de lui-même, entends-tu bien! qu'il renonce à moi, pour le présent et pour l'avenir.

M. Duranton était fort embarrassé; il prenait des détours; il cherchait des biais, des euphémismes, mais Francine ne comprenait pas.

— Et mon oncle, dit-elle, crois-tu donc qu'il consente...?

— Il le faudra bien.

— Pourquoi, cher bon père?

— Que diable!... parce que... parce que...

— Si tu n'as pas d'autres raisons que celle là à me donner...

— Si, j'en ai d'autres... malheureusement et de péremptoires! Après tout, tu ne sors pas de nourrice; tu n'as pas vécu dans une boîte... Je te vois toujours lire, et il est impossible que...

— Impossible que?... Mais dépêche-toi donc!

— Tu as poussé à l'air libre, continua le colonel se disculpant à l'avance de ce qu'il allait être forcé de dire; ce genre d'éducation a ses avantages et ses inconvénients; s'il en perd quelques-unes, il en préserve beaucoup d'autres.

— Quel préambule, mon Dieu! C'est donc bien terrible?

— Hélas! oui, assez pour faire le malheur de plusieurs personnes, y compris le tien.... Bref, un honnête homme n'abandonne pas la mère de son enfant.

— De son enfant... tu dis? Modeste... ah! je comprends!

Et, soudain, ses larmes tarirent.

— Quand partons-nous, père? demanda-t-elle; demain? ce soir? à l'instant? le plus vite possible!

— Pas avant quelques jours... Ne faut-il pas que je plaide et que je gagne la cause de ce malheureux garçon?... Cela me rappelle que je dois aller à Saint-Martin... Le cabriolet est sans doute attelé... Je ne te propose pas de venir avec moi.

— Je ne remettrai jamais les pieds à Bussières.

— Jamais... c'est peut-être beaucoup dire.

— Mon pauvre oncle qui m'aimait tant!

— Eh bien, voilà que tu recommences à pleurer! Et cette promesse que tu m'avais faite d'être une fille de cœur?... Allons, mademoiselle, essuyez-moi vite ces vilains beaux yeux!... je regrette bien d'être obligé de te laisser seule en un pareil moment...

La jeune fille sortit tout à coup de son abattement :

— Je change d'avis, dit-elle ; je t'accompagne... je veux être digne de toi... Moi aussi je plaiderai pour Christian, pour Modeste... pauvre Modeste!... Ce ne sera pas trop de deux avocats... Oh! nous l'emporterons, tu verras... Quand je me mets à être éloquente... au profit des autres, bien entendu, car lorsqu'il s'agit de moi... M. de Bussières ne peut pas refuser; ce serait tuer la mère et l'enfant... Et puis, nous partirons aussitôt... Je me sens bien la force de contribuer de mon mieux à leur bonheur, mais je n'aurais pas celle d'en être témoin.

Ici, il faut bien le dire, l'instinct de la rivalité surnagea un instant; elle fit à son père la même question que le colonel avait dejà adressée à Christian, et qui, fût-elle résolue en faveur de son amour-propre, ne pouvait plus rien changer à la logique des faits : à savoir si, en se mariant, le jeune baron accomplissait un sacrifice ou satisfaisait une passion.

— Je n'en sais trop rien, répondit M. Duranton, lequel jugea qu'il avait le droit de mentir pour laisser le doute à sa fille.

Francine monta chez elle, jeta un regard de regret à sa jolie toilette si inutilement préparée, passa à la hâte une robe très-simple, et, dominant la situation, calme en apparence, presque souriante, elle prit place dans la voiture à côté de son père.

XIII

Modeste, ignorant que Christian avait successivement retardé, du matin à l'après-dîner et de l'après-dîner au soir, sa visite à Bretteville, avait été très-inquiète de ne pas le voir revenir.

C'était, aux yeux de la jeune fille le pronostic certain d'une mauvaise nouvelle, que son amant mettait naturellement peu de hâte à lui révéler.

La nuit fut mauvaise; elle souffrit beaucoup, moralement et physiquement. C'était un miracle que sa mère ne l'entendît pas se plaindre, aller et venir. Une crise subite pouvait tout révéler. L'important était que Mme Francœur y fût au moins préparée.

Claude devait, ce jour-là, partir de grand matin pour la chasse; en pareil cas, il ne réveillait habituellement personne. Marguerite lui mettait, la veille, en se couchant, une cafetière pleine dans un foyer de tourbe, et le premier déjeuner du fermier se tenait ainsi chaud jusqu'au lendemain.

Quand Modeste entendit son père se lever, elle fut prise du besoin d'aller l'embrasser... Savait-on ce qui allait arriver?... peut-être allait-elle être forcée de partir, et ne l'embrasserait-elle de longtemps.

Claude, en voyant paraître sa fille, courut à elle tout alarmé.

— Chère enfant, demanda-t-il, serais-tu malade?

— Non, répondit Modeste, je ne dormais pas, je t'ai entendu, j'ai pensé que tu pourrais avoir besoin de quelque chose... et me voilà!

— Tu es la perle des filles, dit le fermier.

L'aube naissait à peine; encore était-elle combattue par une petite lampe qui lui disputait ses premiers rayons. Sans cette circonstance, le fermier aurait vu rougir Modeste à ce compliment mal venu; il aurait aussi remarqué l'altération de ses traits.

— Ainsi, tu m'aimes? demanda la pauvre éplorée.

— Non, répondit Claude, je ne t'aime pas; cela se voit assez.

Et il la mangeait de baisers.

— Encore père! encore!

— Tant que tu voudras... mais, toute belle action mérite récompense; ainsi, je pousserai jusqu'aux Pierreux, et je t'en rapporterai une touffe de ces beaux dahlias blancs que tu as tant admirés au château de Bussières. Le fermier du colonel m'en a promis une collection.

Claude n'avait jamais été plus gai, plus content de vivre, plus fier de sa fille.

Il s'en allait, chantant, le fusil sur l'épaule, le carnier en sautoir, ses chiens gambadant autour de lui.

Comme il allait franchir la barrière, Modeste courut sur ses traces : elle voulait lui dire un dernier adieu; mais sa voix pleine de larmes allait la trahir,... elle se hissa jusqu'aux lèvres de Francœur.

— C'est juste, dit ce dernier en souriant, j'avais oublié celui-là.

Et il partit.

Durant les nouvelles caresses ainsi provoquées, Modeste avait pris la main de son père, et s'était formulé elle-même une croix sur le front.

Toute la matinée se passa dans l'attente. Christian ne venait pas.

Nous saurons tout à l'heure ce qui l'avait retardé.

Vers deux heures, la mère et la fille se trouvaient assises, dans la salle, l'une vis-à-vis de l'autre, les pieds sur le même tabouret.

La jeune fille brodait ; Marguerite cousait une layette destinée à une pauvre femme du village.

— Est-ce gentil! dit-elle en coiffant sa main d'un petit bonnet qu'elle venait de garnir d'une dentelle commune, mais mignonne.

Modeste regardait le léger trousseau, amoncelé dans une corbeille à ouvrage. Son cœur se déchirait ; elle pensait trop pour pouvoir parler... L'enfant de la pauvresse était attendu et désiré ; on travaillait pour lui ouvertement ; il allait apporter la joie... le sien apporterait la honte ; on ne pouvait travailler pour lui qu'en se cachant.

Tout à coup, et comme brusquement poussée par une main invisible, elle se laissa tomber à deux genoux sur le tabouret et entoura de ses bras le cou de Marguerite. Puis, la tête sur l'épaule de sa mère alarmée, peu à peu, d'une voix doublement assourdie par la confusion et par les sanglots, elle lui fit une confidence si délicate, qu'une jeune fille, sans mourir de honte, ne peut que la murmurer seulement, et seulement à l'oreille de sa mère.

Marguerite ramena en face d'elle la tête de sa fille, et l'interrogea d'un de ces profonds regards qui percent les entrailles... Elle ne croyait pas... elle ne pouvait pas croire... Modeste le lui aurait répété cent fois qu'elle

ne l'eût pas cru... mais, soudain, l'intuition du passé, les malaises, les maux de cœur, la démarche lente, les orbites cernées, tous ces symptômes de chaque jour lui revinrent à la mémoire et l'éclairèrent comme un coup de foudre.

La sainte femme, l'épouse sans tache se leva, elle écarta la coupable d'un revers de main, mais sans violence, et, allant droit à une Sainte-Vierge encadrée d'ébène, elle s'y agenouilla pour prier.

Modeste était restée debout, une main appuyée sur la table, rouge de honte et les yeux baissés.

Elle attendait.

Quelques minutes s'écoulèrent : ici, le repentir, et, là-bas, la miséricorde.

Une mère, coupable elle-même, eût sans doute jeté les hauts cris. Quand Marguerite eut fini de prier, elle revint à sa place, silencieuse, résignée, plus vieille de dix ans :

— Mets-toi là, dit-elle à sa fille, et raconte-moi tout.

Modeste raconta tout; ce n'était pas long.

Au nom de Christian, Mme Francœur joignit les mains, et leva vers le ciel un de ces regards comme devaient en avoir les martyrs du cirque, au premier lambeau de chair que leur arrachait la griffe d'une panthère furieuse.

— Lui! dit elle; mon enfant!... Son frère!...

— Grâce, maman!... grâce!... supplia Modeste quand elle eut fini...Sauve-moi!...Sauve ta malheureuse fille!... dis-moi ce que je dois faire... toute ma vie sera consacrée à expier, à te chérir, à te remercier!

Et elle s'était de nouveau blottie sur le sein de sa mère.

Marguerite la souleva jusqu'à ses lèvres; et l'embrassa... C'était le pardon.

— Écoute, dit cette noble femme, cette simple paysanne, je n'ajouterai pas mes reproches à ta misère profonde... Tant d'autres, hélas! se chargeront de ton châtiment, que je puis bien ne songer, moi, ta mère, qu'à te plaindre et à te porter secours!...

— Que tu es bonne et miséricordieuse, mère chérie! Si tu savais de quel lourd fardeau je me sens soulagée!

— Il y a un nom que, ni toi ni moi, nous n'avons encore osé prononcer, reprit Mme Francœur.

— Mon père! dit Modeste en se cachant le front dans les mains.

— Oui, malheureuse enfant, ton père... ton père pour qui l'honnêteté est le premier bien... Si j'avais à lui annoncer sa ruine, ou que tu es morte, ce serait affreux, n'est-ce pas? Eh bien, il l'accepterait mieux que son déshonneur... mais... il s'agit d'aviser promptement. Heureusement que nous avons quelques heures devant nous... le premier éclat sera terrible! je dois être seule à le subir... Où pourrais-je bien t'envoyer pendant ce temps? à Condé, dans ma famille... mais c'est là que ton père irait tout d'abord te chercher... A Thiberville, chez ma belle-sœur... Tu dirais qu'il règne ici une mauvaise fièvre, et que nous avons voulu t'éloigner..... Pendant ce temps, il se calmerait, on prendrait un parti décisif...

Modeste espérait toujours que Christian allait venir, qu'il lui apporterait une nouvelle modifiant la situation ; elle demanda timidement s'il ne serait pas possible de retarder, de quelques jours, ce départ qui la désolait.

— Tu sais dans quel accord nous vivons, ton père et moi, reprit Marguerite. Je n'ai jamais rien eu à lui cacher ; il lit dans mes yeux plus couramment que dans les livres... Dès son entrée ici il devinera un malheur...

Et quel malheur, grand Dieu! Je pourrais d'ailleurs l'abuser que je ne le ferais pas... Ton père est notre chef, notre guide, notre seul recours ; il faut qu'il sache tout, et le plus tôt possible... Allons, vite, ma pauvre enfant, quelques hardes, un paquet...

Marguerite prit dans une armoire, sous des piles de linge, une longue bourse, et la mit dans les mains de Modeste. Elle ne voulait pas pleurer, mais des larmes cuisaient, malgré elle, au coin de sa paupière.

— Tiens, dit-elle, voilà mes épargnes de jeune fille ; j'ai gagné cet argent à tourner mon rouet, et je me suis bien souvent privée de dormir pour grossir ma petite fortune... Prends cela... On ne sait pas ce qui peut arriver... Cette vieille bourse est presque une relique... telle je te la donne, telle elle était quand je suis entrée ici, le jour de mon mariage, au bras de ton père, le cœur bien content, et aussi la tête bien haute, parce que... Ah! Modeste! Modeste! tu ne sauras jamais à quelle orgueilleuse satisfaction tu as renoncé! Quand tu épouseras Christian, car Dieu voudra que tu l'épouses, et que tu entreras à ton tour chez ton mari, si élevée que soit la porte, il faudra néanmoins que tu baisses le front.

La jeune fille pleurait à chaudes larmes.

— Pardonne-moi, chère enfant, reprit Marguerite, j'ai tort de te dire tout... C'est plus fort que moi...

Il n'y avait personne à la maison ; la récolte des pommes occupait, au dehors, tous les gens de service. Marguerite avait même pris la précaution de clore la barrière ; mais elle comptait sans Gervaise, dont le clos communiquait par un passage avec le jardin de la ferme.

Gervaise apparut donc dans sa tenue habituelle, c'est-à-dire le tricot à la main, et de longues aiguilles fourrées dans les cheveux.

— Bonjour, les voisines, dit-elle ; mon homme est aux champs, les enfants sont à leur tâche, et je viens tailler un brin de bavette.

Modeste avait rapidement essuyé ses yeux; elle se tenait debout devant la malle, essayant, autant que possible, de dissimuler ses préparatifs.

Mais Gervaise avait le coup d'œil aussi fin que la langue bien pendue.

— Un quelqu'un va donc en voyage? demanda-t-elle.

La mère et la fille échangèrent un regard de détresse.

— Qu'est-ce que c'est? reprit la bonne femme; il y a des manigances, on a les yeux rouges, on se cache de moi... Du moment que je vous gêne, bonsoir la compagnie, je m'en vais....

Mais elle ne s'en allait pas; la curiosité lui soufflait de rester.

Tout à coup, elle se frappa le front : un souvenir lui venait, puis une induction, puis une certitude.

Gervaise, une certaine nuit qu'elle allait chercher le médecin, n'avait-elle pas rencontré Modeste, prenant soi-disant l'air sur le grand chemin... Cela avait suffi pour qu'elle soupçonnât. De là à épier et à se convaincre, il n'y avait que l'épaisseur d'une fille d'Ève, greffée sur Normande.

Par exemple, quant à trahir Modeste et le jeune baron qu'elle avait nourri, elle en était incapable.

— Chère pauvrette du bon Dieu, dit la paysanne, je me doutais que cela finirait mal.

Et d'un mouvement vrai, sympathique, presque violent, auquel il était impossible de se tromper, elle prit à deux mains la tête de Modeste qu'elle couvrit de baisers.

— Que voulez-vous dire? demanda Mme Francœur.

— Il y a belle heure, continua Gervaise, naïvement cruelle, que les voyant grandir et qu'ils s'inclinaient l'un pour l'autre, sans empêchement d'aucune sorte, je me suis dit : les braves Francœur seront peut-être, un jour, à même de porter envie à plus d'un qui ne les vaut pas.

Marguerite baissa la tête, et Modeste se reprit à pleurer.

— Bonnes gens, reprit la paysanne, avant tout faut se mettre à l'abri des méchants caquets et du venin des mauvais regards. Ayez confiance en moi; la Gervaise vous appartient corps et âme... Que voulez-vous faire?

Et, comme Marguerite hésitait encore à répondre :

— Me v'là à vos ordres, poursuivit-elle sans s'offenser de cette défiance ; je peux aller et venir sans qu'on y trouve à redire. J'ai justement deux sacs de pommes à porter à Mézidon. Ça y est-il? je t'emmène, n'est-ce pas, ma mignonne chérie?

— Eh bien, oui, bonne Gervaise, reprit Marguerite, vaincue par cette obstination généreuse; mettez vite une bâche à votre voiture, et passez derrière le jardin. J'y vais porter la malle ; Modeste montera près de vous, et se tiendra cachée jusqu'à la sortie du village. Vous la conduirez à Thiberville : cette visite paraîtra toute simple à ma belle-sœur, et lui fera même plaisir.

Gervaise s'élança dehors.

Au bout de cinq minutes elle revint, fit un signe à Modeste, l'attira à l'écart, et, lui glissant un petit sac en toile, assez lourd :

— Tiens, dit-elle, c'est le magot en réserve qui nous a donné, autrefois, tant de bonne volonté et de courage; à l'enfant du bon Dieu faut donner l'argent du bon Dieu; il ne pouvait trouver un meilleur placement.

Modeste, très-émue, repoussa légèrement la lourde sacoche.

— Merci, bonne Gervaise, dit-elle, merci bien! C'est comme si je l'avais accepté... Maman m'a donné ses économies; elles sont plus que suffisantes.

— Vous êtes une brave femme! dit Marguerite; ça vaut plus que tout ce que nous avons pu faire pour vous.

Mais Gervaise n'était pas normande pour rien; elle s'obstina, et, pour en finir, car le temps pressait, Mme Francœur la laissa fourrager dans les hardes de sa fille et y cacher tout ce qu'elle voulut.

Seulement, dès que la paysanne eut tourné le dos, la fermière serra dans son armoire, pour le lui rendre le lendemain, l'argent de Gervaise.

Celle-ci venait d'attacher son cheval en toute hâte. Au moment où la voiture s'engageait dans le sentier qui contournait le jardin de la ferme, deux coups de fusil retentirent dans la plaine.

— Serait-ce Claude qui revient? pensa Gervaise.

Et comme, en ce cas, ils allaient infailliblement se rencontrer, elle rebroussa chemin et prit une direction qui devait la ramener, tout à l'heure, à son point de départ.

Modeste en serait quitte pour passer par le clos, au lieu de prendre par le jardin.

Tout cela avait pris un peu de temps.

Avant de quitter sa mère, — pour la revoir Dieu sait quand! selon que son père pardonnerait ou non, — Modeste avait humblement repris sa place aux genoux de la pauvre femme, sur laquelle devait éclater le désespoir du père de famille.

Elle n'implorait plus pour elle, mais pour Christian, qui allait sans doute revenir, et auquel il fallait bien ménager un appui, si faible qu'il fût.

— Tu lui pardonneras! disait-elle; il a tant souffert!

il s'est tant repenti! Tu ne sais pas, je voulais mourir, je voulais me jeter dans l'étang de Bretteville... C'est lui qui m'en a empêchée... Pauvre Christian! Il n'est pas plus coupable que moi... Et c'est le père de mon enfant !...

En levant les yeux pour solliciter Marguerite, qui pleurait, la tête dans les mains, Modeste jeta un cri déchirant.

Son père était là, debout sur le seuil, effrayant de pâleur... D'une main, il tenait un gros bouquet de dahlias, et, de l'autre, son fusil.

Voici ce qui était arrivé :

Chassant de ce côté, et voulant rapporter à sa fille les fleurs qu'il lui avait promises, Claude était entré aux Pierreux, où la première personne qu'il avait vue était Christian, en train d'examiner, à la prière du colonel, les clauses d'un contrat.

Ils avaient dîné ensemble, après quoi Francœur, retournant à Chamblay, avait proposé au jeune homme de l'accompagner.

Comme Modeste l'attendait, et qu'il allait s'y rendre de lui-même, Christian avait naturellement accepté. On lui avait prêté un fusil pour chasser, chemin faisant.

Claude, nous l'avons dit, était plus gai que d'habitude, sans savoir pourquoi. Il y a comme cela des jours qui se lèvent couleur de rose, et qui se couchent dans le deuil.

— Si nous leur faisions une surprise? proposa-t-il au jeune baron. Au lieu de traverser la cour, nous entrerons par la grange; j'irai tout doucement m'assurer qu'elles travaillent dans la salle, et nous nous annoncerons tout à coup par une mousqueterie.

Une bien bonne idée qu'il avait eue là!

Christian était donc resté un peu en arrière, attendant le signal convenu.

Modeste s'était traînée jusqu'aux genoux de son père, et, là, le front courbé jusqu'à terre :

— Grâce! disait-elle, grâce!

Un nuage passa devant les yeux du fermier... La rage lui montait au cerveau... il vit rouge... le bouquet lui échappa, il repoussa sa fille qui retomba évanouie, et se tournant vers Christian, qui attendait toujours, il déchargea sur lui, coup sur coup, les deux canons de son fusil.

Bien que Christian eût vu le mouvement, il était resté en place, sans se défier ; mais Mouton l'avait vu aussi, ce mouvement... d'un bond formidable il s'était rué sur Claude, et allait sans doute l'étrangler, lorsque, atteint dans le trajet par la seconde décharge, la pauvre bête était venue rouler aux pieds du jeune homme.

De son côté, Christian, étourdi, étonné, s'élançait au secours de Claude.

— Va-t'en! dit le fermier ; va-t'en!

Et, déjà plus calme, plus maître de lui, mais aussi plus désespéré, il entra dans la salle où Marguerite, épouvantée, ne songeait même pas à rappeler Modeste à la vie.

Christian soulevait Mouton, qui perdait des flots de sang, et le couvrait de caresses.

Gervaise, effarée, venait d'accourir.

— Mon doux Jésus! s'écriait-elle, qu'est-ce qu'il y a donc?

Le jeune homme était fort pâle et tremblait un peu; avait-on tiré sur lui ou sur Mouton? Il n'en savait rien.

— Pars, mon fieu! dit Gervaise; pars au plus vite!

Ça sent le malheur ici! Modeste a tout avoué... J'allais la conduire à Thiberville, quand vous êtes venus. On s'arrangera bien sans toi ; ta présence gâterait tout.

Christian hésitait ; il lui paraissait lâche d'abandonner ainsi la jeune fille à la fureur de son père.

— Il ne la tuera pas, elle, reprit la paysanne, tandis que toi... quitte à te pleurer ensuite toute sa vie, quand il serait trop tard... mais, n'est-ce pas une voiture bourgeoise que je vois venir là-bas.

— Pauvre bonne bête! elle s'est jetée au-devant du coup de feu... sans elle... mère Gervais, il faut aller chercher un vétérinaire.

Mais Mouton n'avait plus besoin que d'une fosse et de quelques pelletées de terre par-dessus; il venait d'expirer sur l'épaule de son maître.

— Sois tranquille, dit Gervaise en entraînant Christian. C'était plus qu'un chien ; il reposera dans notre pré, et je lui rendrai les derniers devoirs.

Le jeune homme était à bout de forces ; il paraissait succomber à tant d'émotions.

La voiture signalée par Gervaise venait de s'arrêter ; c'était le cabriolet de M. Duranton.

— De la part de Mlle Francine, dit le cocher en lui tendant un billet.

Ce billet, tracé à la hâte, au crayon, ne contenait que deux lignes :

— « Mon cher cousin, venez vite, votre père consent.»

Le premier mouvement de Christian fut de courir vers la ferme; mais il ne pouvait pas même marcher.

— Monsieur le baron est couvert de sang, fit observer le cocher ; lui serait-il arrivé quelque accident?

— Oui, Benoit, j'ai tué mon chien à la chasse, sans le vouloir, bien entendu... et je l'ai rapporté du bois.

Christian remit à la paysanne la lettre de sa cousine.

— Porte cela à Claude, dit-il, et tâche de dire à Modeste de prendre courage, que tout ira bien.

Gervaise partie, le jeune homme fit, en chancelant, quelques pas dans la direction de la voiture; une sueur glacée lui perlait au front... Il réussit à atteindre le marche-pied, se hissa tant bien que mal, et donna l'ordre au cocher de retourner à Bussières.

— Qu'ai-je donc? se dit-il; ma vue se trouble; tout semble tourner autour de moi... je ne distingue plus les arbres...

Et, grièvement blessé sans qu'il s'en fût encore aperçu, il s'affaissa sur lui-même, sous la capote du cabriolet.

XIV

Nous avons laissé le colonel Duranton et sa fille partant pour Bussières, où ils allaient faire, au profit de Christian, le siége du baron.

C'était, du reste, une journée de guerre, car, en descendant de voiture, ils entendirent, du côté de l'office, une cacophonie de voix glapissantes, au milieu desquelles se détachait, en basse continue, le faux bourdon du vieux gentilhomme.

Les chiens en aboyaient, et les domestiques mâles riaient dans la cour.

— Que se passe-t-il donc ici? demanda le colonel à Pierrotin, cet intendant avec lequel nous avons déjà eu l'occasion de lier connaissance, le jour où M. de Bussières fit, pour la première fois, visiter à Christian les biens que celui-ci tenait de sa mère.

— Rien de bien nouveau, mon colonel, répondit l'intendant en clignant de l'œil; ce sont ces demoiselles qui se chamaillent, et M. le baron qui cherche, en douceur, à les remettre au pas.

— Peste! quelle douceur! dit l'ancien officier, tout en aidant Francine à sauter du marche-pied; si mon digne cousin se livre souvent à ce genre de vocalises, il y perdra certainement la voix.

— Si cela continue, mon colonel, M. le baron y perdra bien autre chose; ce qu'on gaspille ici est inimaginable : l'argent fond comme le beurre entre les griffes de ce régiment de pillardes, et surtout entre celles de Mlle Mariette qui tient le haut du fourneau. Mon maître n'y voit que du feu... Quand cette coquine est entrée ici, son bagage tenait dans un mouchoir noué aux quatre coins; aujourd'hui, il lui faudrait un chariot pour emporter toutes ses fanfreluches... Ah! si M. le baron avait le bon esprit de faire maison nette!

— Sois tranquille, mon brave Pierrotin, cela ne peut manquer d'arriver un jour ou l'autre.

— Il faudra donc que le bon Dieu s'en mêle.

— A moins qu'il ne me remette ses pouvoirs... Et, quant à Mariette particulièrement, je me charge de la rappeler à la discipline.

— A savoir, mon colonel. Tout ce qu'elle fait est bien fait. M. le baron en est un peu toqué, passez-moi le mot; quand je me permets, par hasard, une obser-

vation, il m'appelle imbécile et m'envoie au diable.

— Il te reste toujours la ressource de ne pas y aller.

— Vous voyez bien que j'en use, mon colonel, puisque je suis là.

Pendant cet aparté, Francine recommandait au palefrenier de donner un picotin au cheval, mais de ne pas dételer, parce qu'il se pourrait que le cabriolet fût envoyé à Chamblay.

M. Duranton écartait, autant que possible, sa fille de ces tristes scènes; il avait menacé son cousin de ne plus lui amener Francine, si elles se reproduisaient; or, le baron aimait beaucoup sa nièce, et il est juste de dire que celle-ci le lui rendait bien; elle se permettait même parfois de le gronder, mais si drôlement, si gentiment, en des termes où la folie s'alliait si bien à la raison, et le respect à la familiarité, que, pour rien au monde, il n'aurait voulu en être privé. C'était une sorte de traitement hygiénique favorable à l'immense travail de ses digestions.

— Va m'attendre au salon, dit le colonel à sa fille.

Et il se rapprocha du champ de bataille où la mousqueterie allait son train.

— Faites toutes vos paquets, voleuses, trompeuses que vous êtes! hurlait M. de Bussières. Je vous donne un quart d'heure pour détaler. Ah! vous découcherez sans ma permission! ah! vous boirez de mon meilleur vin avec je ne sais quels drôles que vous nourrissez à mes dépens et à ma barbe!... Ah! vous vous arracherez mutuellement, par jalousie, les cheveux et les bonnets!

— A la bonne heure, mon cousin! voilà un beau mouvement! dit le colonel.

Mais, quand le baron était en colère contre quelqu'un, il l'était contre tout le monde.

— Ça ne te regarde pas, répondit-il brusquement; laisse-moi mener ma barque comme je l'entends.

— Mène-la, baron, mène-la... je ne puis que t'approuver, surtout quand c'est dans cette direction.

— Je n'ai que faire de ton approbation; pourvu que je m'approuve moi-même, cela suffit.

— Allons, très-bien !

— Oui, je vous chasse toutes, dit le hobereau, en reprenant à partie l'escadron des servantes.

— Vous entendez! insista Mariette avec une crânerie superbe, et comme si elle n'avait pas été comprise dans la proscription; faites-nous voir vos talons plus vite que cela!... Que M. le baron soit tranquille, je vais faire exécuter ses ordres, haut la main!...

— Hein! qu'est-ce que c'est? demanda M. de Bussières étourdi de tant d'audace, et faisant mine de lever un fouet de chasse qu'il tenait à la main.

— Allez-y donc! je voudrais bien voir! riposta Mariette, les poings campés sur les hanches, et s'offrant aux coups du baron.

— Oui, toi, je sais, tu es une bonne fille, dit piteusement M. de Bussières en baissant le ton.

— Ainsi soit-il! conclut le colonel.

Et il pirouetta sur ses talons, pendant que sa fille accourait malgré sa défense.

— Mon oncle, dit-elle, mon bon oncle, vous n'êtes pas raisonnable! Voyez un peu dans quel état vous vous mettez!

Puis, l'entraînant doucement, tout en lui épongeant le front et les tempes de son petit mouchoir brodé :

— Ce n'est pas seulement pour ces scènes qui sont ridicules, reprit-elle, mais c'est pour le mal qu'elles vous font... On n'est pas plus imprudent; vous me faites trembler pour votre santé.

— En effet, reprit M. de Bussières, tout attendri de la sollicitude dont il était l'objet, je me ressens de ces secousses pendant plusieurs jours...

— Eh bien, alors...

— Cette Mariette a une tête du diable....

— Nous en savons quelque chose; mon père allait même la renvoyer, lorsque vous avez eu la mauvaise idée de nous la prendre.

— Oh! vous la prendre!.. Je la renverrais bien aussi, mais elle vous fait le coulis d'écrevisses... je ne te dis que cela!

— Mon oncle!

— Plus on en mange, et plus on en veut manger, ce qui est le triomphe de l'art!

— Et c'est pour une considération si futile...

— Comment, si futile? On voit bien que tu as un jeune estomac qui ne doute de rien!

— Si vous le désirez, mon oncle, j'apprendrai à le faire, ce fameux coulis.

— Je le désire très-fort, ma nièce.

— Ce ne doit pas être bien difficile.

— Tu crois cela, ma mignonne...

En ce moment, Pierrotin passait, le chevreuil sur l'épaule.

— Voilà ce que mon père vous apporte, dit Francine.

— Belle pièce! s'écria le baron en se frottant les mains.

— On m'a donné dernièrement une recette de plantes aromatiques pour faire mariner le gibier...

— Et ces plantes, chère petite?

— Je puis bien avoir aussi mon secret.

— Sournoise! Je te l'achète contre une paire de boucles d'oreilles ou contre un bracelet.

— Nenni, je le garde, monsieur mon cher oncle, à moins que vous ne soyez bien gentil, bien raisonnable, et que vous n'écartiez de vous ces vilaines occasions de vous mettre en colère et d'abréger ainsi votre vie.

— Allons, pensa le gentilhomme, faisons quelque chose pour elle... et pour sa marinade.

Puis, tout haut :

— Pierrotin, ajouta-t-il avec majesté, — majesté comique pour ceux qui connaissaient ses petites faiblesses — Pierrotin, tu sais que je ne reviens jamais sur mes décisions; fais le compte des servantes et donne-leur une indemnité de quinze jours.... Je leur accorde une heure pour décamper; si, après ce délai, il s'en trouve encore une au château, c'est toi que j'en fais responsable.

— Pas de danger, monsieur le baron; la besogne me plaît trop pour que je l'esquive.

— Seulement, reprit le gentilhomme, le service exige que nous en gardions au moins une; or, Mariette ayant été, dans tout ceci, la plus calme et la plus soumise, il est juste que nous lui donnions la préférence.

L'intendant sortit de l'office en haussant les épaules. Du reste, le gros de ces demoiselles s'en allait, et c'était toujours cela de gagné.

Le colonel, étendu sur un banc, dans le jardin, fumait un cigare, en attendant de commencer, lui aussi, les hostilités. Il était soucieux ; sa conscience, qu'il interrogeait, lui répondait qu'il avait peut-être un peu superficiellement rempli ses devoirs de tuteur. Il était clair que, moins abandonné aux Francœur et à lui-même, guidé dans la vie par un homme de son rang, soumis à des devoirs sociaux, mis à même de voir et de comparer, il était clair, disions-nous, que Christian n'eût pas circonscrit l'univers à Chamblay seulement, et

qu'il en serait résulté, pour lui, de plus hautes visées.

Le ciel le punissait par la désolation de Francine, froissée dans ses espérances et trompée dans ses affections.

Nous rendons, du reste, à M. Duranton cette justice qu'il faisait actuellement taire tout intérêt personnel; le mariage de Christian et de Modeste lui semblait indispensable; aussi était-il d'autant plus décidé à y concourir loyalement, qu'il s'en reconnaissait en quelque sorte la première cause.

Pierrotin avait procédé vite et militairement.

Du banc où il était, le colonel put assister au départ simultané de quatre fillettes, en somme assez jolies, quoique la mine allongée et les yeux rouges : quatre ennemies de la veille, momentanément frappées du même ostracisme et réunies par le même malheur.

Un domestique chargeait une carriole de leur bagage, un peu trop considérable pour avoir été honnêtement gagné. Si M. de Bussières s'était avisé de jeter un regard curieux dans ces caisses profondes, il y aurait certainement reconnu beaucoup de ses dépouilles opimes, acquises par contrebande, et qu'il aurait eu le droit d'arrêter aux portes. Mais le vieux Céladon était au-dessus de ces misères. Bien plus : alors que ces demoiselles étaient à peine venues en sabots, il les renvoyait en voiture.

Grâce à l'amour-propre de Mariette, laquelle tenait à prouver qu'elle pouvait se passer des proscrites, grâce aussi aux mille charmants petits soins apportés par Francine dans les détails du service, le dîner fut une œuvre d'art.

Le colonel, si enclin aux discussions, se gardait bien de contrecarrer le *sujet* qu'il allait, tout à l'heure, falloir attendrir.

Mlle Duranton cachait si bien sa douleur, que, par la force de sa volonté, elle lui donnait des semblants de gaîté.

On souscrivait à toutes les envies du gentilhomme; on le dorlotait comme un enfant malade.

— Oui, mon cher cousin, — certainement, mon bon oncle, — vous avez bien raison, — c'est clair comme le jour, — j'ai toujours dit que vous étiez un homme d'un grand sens, — plein de cœur, — l'équité en personne, — quelle bonne mine vous avez! — quelle verdeur! — vous rajeunissez tous les jours, — bon pied, bon œil, — le goût de Brillat-Savarin, — l'estomac de Gargantua, et autres douceurs destinées à faire passer l'amertume du plat imprévu qu'on lui destinait au dessert.

C'était une double fête de la vanité et de la gourmandise satisfaites à laquelle le baron ne s'était jamais aussi complétement trouvé.

— Ah! s'écria-t-il au comble de la jubilation, voilà comme je voudrais vivre toujours!

— Il ne tiendrait qu'à vous, mon oncle, répondit Francine, entamant le feu.

— Tu crois?... Aurais-tu, par hasard, une recette pour cela, comme pour faire mariner le chevreuil?

— Oui, mon oncle, et une recette bien simple : il faut marier Christian. C'est le seul moyen d'avoir une maison bien organisée, bien tenue...

— Ma fille a raison, ajouta le colonel; il faut ici une femme jeune et gaie, douce et entendue, qui ne lésine pas, mais qui sache compter. Il n'y a pas de fortune, si robuste qu'elle soit, qui puisse résister à des dilapidations de chaque jour, comme celles dont tu étais victime. Pierrotin m'en a compté de belles!

— De quoi se mêle-t-il, ce vieil imbécile?

— Il se mêle de te servir, puisque tu le paies pour cela.

— Ce qui ne saurait être contesté, mon cher oncle, reprit avec une tendresse infinie Mlle Duranton, c'est que vous ne pouvez rester seul plus longtemps. Voyons, ne vous serait il pas bien doux de voir aller et venir autour de vous, attentive à vos désirs, souriante, empressée, une aimable bru...

— Elle ne se dit pas de sottises, pensa le baron.

— Une aimable bru, qui retiendrait ici le cher déserteur, et vous ferait renaître en un joli petit chérubin blond et rose!

— Là, là, mignonne, interrompit en souriant M. de Bussières; de quel train tu y vas! ô innocence, voilà de tes hardiesses! Mais pourquoi donc serait-il blond, ce marmot? Il n'aurait, ce me semble, aucun titre légitime à cette parenté avec le sieur Phœbus et la dame Cérès.

Le moment fatal approchait; la pauvre Francine perdait contenance; le colonel pensa qu'il fallait faire donner le gros de l'armée.

— Brun ou blond, reprit-il, il importe peu.

— Il importe beaucoup, car j'entends bien que ce bambin de l'avenir ressemble à sa mère, et comme la mère sera brune...

— Qu'en sais tu?

— Dame, à moins que Francine ne change de couleur...

— Écoute, mon ami, reprit gravement M. Duranton, puisque nous avons entamé ce sujet, je crois que le moment est venu de nous en expliquer loyalement.

— Expliquons-nous en, colonel, je ne demande pas mieux.

— Moi aussi, continua M. Duranton, je n'eusse pas mieux demandé que de voir se resserrer nos liens de famille; seulement, c'était à la condition que les deux cœurs fussent du contrat.

— J'espère qu'ils en seront.

— Ma fille n'aime pas Christian, reprit le colonel.

— Hein! que m'apprends-tu là? C'est-à-dire, en ce cas, qu'elle ne l'aimerait plus.

— Plus ou pas, c'est absolument la même chose.

— Voilà du nouveau, par exemple! s'écria le baron.

— Demande-le-lui à elle même, reprit M. Duranton; n'est-ce pas, Francine, que tu as renoncé à épouser ton cousin?

— Oui, mon père, répondit celle-ci à demi-voix.

— Voilà un oui qui manque de netteté. Mais, dernièrement encore, chère petite ingrate, nous nous plaisions à former des projets dont cette union était la première base.

— Souvent femme varie, dit héroïquement le colonel.

— Alors, il n'y a rien de perdu, reprit le baron; qui a varié hier peut varier demain... Et en quoi monsieur mon fils a-t-il pu démériter de tes sympathies, mademoiselle ma nièce?

— La sympathie et l'amitié y sont toujours, dit le colonel; seulement il y a ce... je ne sais quoi... de plus tendre... qui ne se commande pas; n'est-ce pas, Francine?

— N'est-ce pas, Francine! n'est ce pas, Francine! s'écria le baron, tu as l'air de craindre qu'elle ne sache pas bien sa leçon... Que diable! laisse-la donc s'expliquer elle-même.

— Mon père a dit vrai, confirma la courageuse fille.

— Et que va dire Christian?

— Christian se résignera, répondit M. Duranton.

— Fais-moi le plaisir de laisser parler ta fille.

— Je crois même que c'est déjà fait, ajouta Francine en essayant de sourire.

— Pourquoi me parliez-vous d'une aimable bru à faire régner ici? C'était donc pour augmenter mes regrets?

— Il n'y a pas que moi, mon bon oncle.

— Je ne suis plus votre bon oncle, mademoiselle. C'est très-mal, ce que vous faites-là!... infidèle à votre âge!...

— Mais, mon oncle... D'ailleurs, Christian lui-même...

— Christian lui-même!... Je voudrais bien voir!...

— Après tout, mon cousin, ces enfants sont maîtres de leur cœur; moi j'ai pour principe...

— Oui, je sais, tu as toujours beaucoup de principes... tu es même à cheval dessus... l'habitude de la cavalerie... Eh bien, Francine, ajouta M. de Bussières en se tournant vers sa nièce, veux-tu que je te dise?... Moi aussi j'ai appris à déchiffrer ce grimoire qu'on appelle un cœur; or, je lis dans le tien que la petite fermière de Chamblay... Mlle chose... je ne sais plus comment... te porte de l'ombrage; il y a du dépit sous roche.

— Non, mon oncle, je vous assure... Christian n'aimerait pas Modeste que ma résolution resterait la même.

— Il l'aime donc? demanda le gentilhomme.

— Elle est assez jolie et assez distinguée pour cela, répondit M. Duranton.

— Peuh! une amourette! un feu de paille!

— Elle l'aime aussi, ajouta Francine.

— Je le crois sans peine. Christian est assez bien tourné pour cela... mais ce n'est pas une raison...

— Trouve-m'en donc une meilleure que celle de s'aimer.

— Encore un de tes principes, n'est-ce pas?

— Sans doute, mon cousin; et le plus arrêté de tous...

D'ailleurs, plus d'un galant homme serait fier d'épouser Mlle Francœur...

— Qu'est-ce que cela me fait?

— Elle est parfaitement élevée...

— Tant mieux pour elle!

— Elle est riche...

— Grand bien lui fasse!

— Et ferait l'ornement de plus d'un salon.

— Pourvu qu'elle n'orne pas le mien, c'est tout ce que je lui demande.

— Somme toute, c'est un excellent parti.

— Je le crois bien! C'est même un parti brillant, éblouissant, abracadabrant! De quoi pourrions-nous bien écarteler nos armes?...de deux bœufs sur un champ de seigle.

— Ce champ-là en vaut bien un autre.

— Cela dépend des goûts, mon cousin... Tu me fais rire, parole d'honneur! mais j'aime à croire que, si Christian était là, tu modérerais tes discours; il n'est déjà que trop enclin à porter aux nues ces maudits Francœur... Dans trois mois, il épousera Francine.

Celle-ci balança sa petite tête de gauche à droite et de droite à gauche.

— Tu arranges cela à toi seul, dit le colonel, comme si tu y étais pour tout, et que les futurs conjoints y fussent pour rien... A ton tour, tu me fais rire!

— Ah çà! est-ce que cette mauvaise plaisanterie ne va pas finir? reprit le baron visiblement irrité.

— Il ne faut jamais prendre un mariage pour une plaisanterie, mon cousin; c'est une chose fort grave.

— J'espère bien que vous n'avez pas la sotte mission de me proposer cette énormité?

— Nous serons Modeste et moi à vous aimer, reprit Francine; vous aurez deux filles au lieu d'une.

— C'est trop de moitié, mon enfant... Voyons, là, sérieusement, serait-il possible que cet idiot de Christian songeât à épouser la petite Francœur?

— Oui, mon oncle, avec votre permission, bien entendu.

— Ma permission! je lui donnerais plutôt celle de se pendre.

— Mais, pourtant, mon bon oncle, s'il aime cette jeune fille, s'il lui a promis qu'elle serait sa femme?

— Promesse d'amoureux vaut serment de buveur.

— Cousin, interrompit le colonel en abordant, cette fois, la question nettement, je n'ai qu'une chose à ajouter, et qui te décidera tout de suite : notre honneur est attaché à ce mariage; Christian doit une réparation à Mlle Francœur.

— Une réparation! reprit M. de Bussières, pourpre de colère, non à cause du fait en lui-même, qu'il considérait commme une bagatelle, mais eu égard aux conséquences sérieuses qu'il pouvait avoir. — Un accroc à la robe d'innocence de Mlle Francœur... Qu'est-ce que cela peut bien valoir l'honneur d'un Francœur?

— Autant que le tien.

— Oui, je te vois venir avec tes principes; mais j'en ai assez comme cela... Fichtre! on le vend cher, l'honneur, dans cette famille-là! moi, j'en achète tant que je veux pour des babioles.

— Si tu voulais bien te rappeler que ma fille est-là, dit le colonel. On ne doit pas plaisanter sur les questions de ce genre. Et, pour le cas où Christian ne réparerait pas sa faute, le père de Mlle Modeste est très-capable de le tuer net.

— Je voudrais bien voir...

— Quand tu l'aurais vu, il serait trop tard. Ensuite,

Christian est un garçon de cœur, et, que tu le veuilles ou non, il s'exécutera tôt ou tard... fût-ce après ta mort; et qu'y auras-tu gagné? des ennuis, la solitude, la tristesse : ton malheur à toi et celui de ton fils.

La première de ces considérations était de nature à toucher M. de Bussières. Si Claude n'avait été qu'un paysan comme tant d'autres, il se serait borné à rire de l'aventure. Mais le fermier de Chamblay était un homme en vue, une puissance, relative sans doute, mais très-réelle dans le milieu où elle s'exerçait; il pouvait fort bien se faire, comme l'avait insinué M. Duranton, qu'il recourût à toutes les extrémités, y compris la réparation pénale, car Modeste était mineure. C'était donc un gaillard avec lequel il fallait compter, quitte à joindre ce nouveau grief aux griefs anciens, et à se ménager, pour plus tard, une solide vengeance.

Le vieux gentilhomme se leva :

— Colonel, dit-il avec un certain air de grandeur qu'il savait prendre au besoin, je ne veux pas de scandale. Si tu es le confident, l'intermédiaire, le je ne sais quoi des Francœur, je t'autorise à leur faire, de ma part, la proposition que voici : je mets cinquante mille francs dans le tablier de M[lle] Modeste; c'est un joli denier, très-capable de faire renaître à l'état de lys immaculé une vertu ternie. Il n'en manque même pas, qui, à ce taux, seraient charmées de se ternir tout exprès.

— J'imagine que tu ne dis pas cela pour les Francœur.

— Je ne nomme personne, et je sous-entends qui je veux. Payons donc en prince, bien que nous ne soyons que baron... Mais, quant à souiller par une sordide alliance le nom que je porte, un nom qui date de huit siècles; quant à laisser introduire une fille perdue sous ce toit vénéré, qui n'a jamais légalement abrité que des

femmes pures, la prétention est si burlesque, que je ne puis encore m'expliquer qu'elle te soit venue... De l'argent tant qu'on voudra, mais je ne trafique pas de mes aïeux.

Et, jetant sa serviette sur la table, le vieux baron sortit majestueusement de la salle à manger.

Francine et son père se regardèrent piteusement.

— Nous voilà bien avancés, dit ce dernier.

— Rien n'est perdu, reprit la vaillante jeune fille; laisse-moi faire.

Et, lestée de deux baisers pris en guise de munitions, elle s'élança sur les traces de M. de Bussières.

— Je sais que certaines batailles, entre autres celle de Waterloo, ont été gagnées par une dernière charge, au moment où on s'y attendait le moins, pensa le colonel; mais, à moins que Blücher n'arrive... et je ne pense pas qu'il soit dans les environs.

M. de Bussières avait beau être en colère, il ne s'en était pas moins rappelé qu'une digestion interrompue est le premier pas vers la gastralgie. Francine le retrouva, arpentant au pas gymnastique une allée de son parc.

— Pas un mot de plus, mon enfant, je t'en prie, dit-il en la voyant; la discussion est épuisée; tu es une brave fille que j'aime et que j'admire, car tu plaides contre ton propre cœur; aussi dois-je me montrer inflexible, quand ce ne serait que pour toi.

— Pour ce qui est de moi, mon oncle, je suis hors de cause; je n'aime plus Christian, et quelle que soit votre décision, elle ne saurait modifier la mienne.

— Bah! est-ce qu'on sait jamais!

— Moi, je sais fort bien. Je suis une Bussières, par alliance du moins, et vous me permettrez bien d'être fière, mais ce qu'il y a de terrible à penser, c'est que

Modeste va être mère, qu'un enfant va naître, un Bussières aussi, et que ce sera dans la honte.

— Oh ! un Bussières, c'est beaucoup dire.

— C'est dire la vérité, et rien de plus... Ainsi, jugez par votre propre affliction du désespoir de ce pauvre Claude.

— Quant à cela, ma chérie, c'est le cadet de mes soucis.

— C'est Modeste qui est surtout à plaindre ! toute une vie perdue ! elle si belle, si douce, si charmante ! Elle voulait venir se jeter à vos pieds.

— Je l'aurais bien reçue !

— Vous l'auriez reçue comme un galant homme que vous êtes !

— Tu crois ?

— J'en suis sûre. Modeste en était sûre aussi ; il y a des élans de cœur qui ne trompent jamais... elle se sentait entraînée vers vous ; vous vous en êtes bien aperçu, l'autre jour, à la ferme, lorsque, sans le savoir, vous lui avez fait tant de mal.

— Je le savais fort bien, et je m'explique, aujourd'hui, toutes ses prévenances.

— Comme je l'aimerais ! me disait-elle ;— reprit Francine, encouragée par le calme apparent du baron, dans les petits mensonges dont elle chargeait sa conscience,— je serais sa première servante ; j'ai tant à me faire pardonner ! Il lui faudra tant d'indulgence et de pitié pour daigner m'admettre auprès de lui, que ce serait peu de ma vie entière pour lui en témoigner ma reconnaissance.

— Elle disait cela ?

— Oui, mon oncle, et moi je l'encourageais à la confiance, en la confirmant dans tout le bien qu'elle pense de vous.

— Tu as eu tort.

— Voilà qu'elle va croire que j'ai menti, que je l'ai trompée.

— Le beau malheur!

— D'abord, mon oncle, j'ai promis pour vous; j'ai engagé ma parole.

— Tu en seras quitte pour la dégager.

Cependant, tout en se défendant, M. de Bussières réfléchissait, et ses réflexions étaient d'une couleur fort sombre.

D'abord, il était évident que Claude n'accepterait ni cinquante mille francs, ni cinquante millions; l'offre serait même considérée comme une aggravation de l'injure. Le scandale était donc inévitable. Christian et lui, dans ce pays pieux, seraient à l'index. Francine elle-même ne voulait plus de son cousin, ce qui était assez naturel; à plus forte raison, cette esclandre soulevée autour de leur nom ferait-elle peut-être échouer, dans l'avenir, les alliances honorables auxquelles le jeune homme pourrait prétendre. Un enfant naturel dans le passé, cela perd les jeunes filles, mais cela n'embellit pas du tout la situation des jeunes gens. Il faudrait renoncer aux douceurs de la famille, aux caresses des petits enfants, si chères aux vieillards... et puis le nom s'éteindrait. Un instant, il avait espéré que Mariette réaliserait pour lui la complaisante Babet du grand chansonnier; mais Mariette, il venait d'en avoir la preuve, était une créature perverse et intéressée, sur l'affection de laquelle il avait peut-être le tort de compter.

Le *peut-être* était bon!

Comment trancher la question, sans céder aux prières de Francine et aux sollicitations du colonel, ce qu'il ne voulait faire à aucun prix? Ne pourrait-on pas conten-

ter, en apparence, tout le monde, et se fier au temps, qui est un grand maître comme chacun sait.

— Admettons que je dise oui, pensait M. de Bussières, et que, en raison de leur jeunesse, j'impose à cette paysanne et à mon fils deux années de stage et d'attente : deux années pendant lesquelles Christian apprendrait la vie en émiettant son cœur sur les grands chemin... Evidemment, ils accepteraient avec effusion, Claude tout le premier... et je mets ma main au feu qu'au retour, le gaillard aurait oublié ses serments.

Ce plan machiavélique une fois arrêté, le baron se frotta les mains, et se tournant vers Francine :

— Décidément, dit-il, je ne suis plus qu'une vieille ganache, sans nerf et sans fermeté ; tu fais de moi ce que tu veux.

— Quoi ! mon oncle, il se pourrait?...

— Oui, petite sirène, il se peut... mais qu'on me prenne vite au mot ; si on me donne le temps de la réflexion, je ne réponds plus de rien... Allez donc refuser quelque chose à un minois comme celui-là ! car tu sais que je ne fais rien pour eux... tout pour toi !... L'animal ! avoir sous la main un trésor comme celui-là, et ne pas s'en apercevoir ! Ah ! si j'étais seulement mon fils.

Francine était elle réellement heureuse de cette victoire presque inespérée ? Mon Dieu ! il ne faut pas demander à la nature humaine plus qu'elle ne peut donner. Elle avait fait tout au monde pour réussir ; on ne pouvait pas lui en demander davantage ; s'il y avait un ver caché qui rongeât sa joie, elle n'en était que plus méritante.

— Puis-je annoncer cette bonne nouvelle à mon cousin ? demanda Francine.

— Parfaitement, répondit l'astucieux baron.

C'est alors que Mlle Duranton écrivit à Christian ce billet que nous l'avons vu recevoir à la fin du dernier chapitre :

« Venez vite, votre père consent. »

Pendant ce temps, le colonel accablait le baron des félicitations les plus chaudes et des poignées de main les plus viriles.

On s'attendait à voir arriver Christian fou de joie, riant, empressé, ne sachant que faire du bonheur qui le débordait de toutes parts.

La nuit commençait à tomber, lorsqu'on entendit une voiture entrer dans la cour.

Francine se précipita au devant de son cousin.

Qu'on juge de son épouvante, lorsqu'elle se trouva en face du jeune homme évanoui, couvert de sang, soutenu par le cocher, et autour de qui s'agitaient, en tumulte, les domestiques effrayés !

Le colonel et le baron accoururent au cri qu'elle poussa.

— J'ai bien peur que ce ne soit là l'œuvre d'un père offensé, pensa M. Duranton en arrêtant sa fille, qui, affolée de douleur, allait se jeter sur Christian.

M. de Bussières, lui, prit son fils dans ses bras, et l'emporta sans rien dire... Seulement, une grosse larme roulait sur ses moustaches grises.

XV

Revenons à la ferme, où la situation est encore plus affreuse qu'au château de Bussières.

Le premier moment passé, Christian blessé, Modeste repoussée du pied, Claude Francœur était tombé sur une chaise, comme une masse inerte, et, là, le front dans les mains, les doigts crispés sur le crâne, la conscience aux abois, le cœur déchiré, l'esprit perdu, la pensée confuse, il cherchait à se retrouver dans ce grand naufrage. Mais, pas une épave ne flottait sur l'onde courroucée, et la terre, c'est-à-dire l'espérance, était à une telle distance, qu'il fallait même renoncer à l'espoir d'y aborder jamais.

Marguerite avait trouvé assez de forces pour emporter sa fille dans ses bras ; elle l'avait couchée sur son lit ! elle avait attendu qu'elle reprît ses sens ; puis, un doigt sur les lèvres pour lui recommander le repos et le silence, elle l'avait quittée, pour retourner à cet autre enfant — un homme fort pourtant — qui réclamait également ses soins dans la salle du bas.

On ne saura jamais ce que d'humbles femmes, douces,

timorées et qui passent habituellement pour nulles, ont, dans ces circonstances, de forces surhumaines.

Claude avait quitté la salle ; il était monté dans sa chambre.

Dans la cour, tout était animation et mouvement ; les journaliers revenaient des champs ; les charrettes arrivaient chargées de pommes, que l'on déversait sur l'aire du pressoir et sur le gazon de l'enclos. Personne ne se doutait de rien. Cependant, Pierrette venait de trouver par terre le carnier de Claude ; elle avait aussi remarqué quelques traces de sang.

Marguerite, interpellée à ce sujet, répondit que son mari avait eu le malheur de tuer Mouton, en déchargeant son fusil.

— Il en est même si affecté, ajouta-t-elle, qu'il en a pris un grand mal de tête, et qu'il est allé se coucher. Modeste aussi en est toute malade... Fais la paie, renvoie tout le monde, et ne t'occupe pas du souper, si ce n'est pour Tranquille, pour Rustaud et pour toi ; vous mangerez dans le fournil.

Pierrette sortie, Marguerite avait fermé la porte de l'habitation, pour être tout à sa fille et à son mari.

C'est alors que Gervaise avait apporté le billet de Francine, qu'elle s'était chargée de transmettre à Claude, et que Pierrette l'avait arrêtée au passage, prétextant de l'indisposition générale, fourrant le « mot d'écrit » dans son tablier, et promettant de le remettre à son adresse le plus tôt possible.

Gervaise tenait à remplir sa mission ; elle avait appelé, elle avait secoué la porte ; mais, personne n'ouvrant, elle s'était retirée comme les autres.

Pendant ce temps, la fermière montait chez son mari.

Claude était debout, les bras croisés, devant un por-

trait de Modeste, dessiné au crayon, alors qu'elle était une bambine de cinq à six ans.

Deux larmes coulaient lentement le long de ses joues et y laissaient un sillon d'argent.

— Mon ami, dit la fermière en allant à lui, aie pitié de moi, aie pitié de ta fille, aie pitié de toi-même... Tes larmes me tuent... C'est la première fois que je te vois pleurer.

— Les malheureux! les ingrats! les indignes! disait Claude sans répondre autrement que par ces exclamations.

Tout en essayant de prodiguer à son mari des consolations — elle qui avait tant besoin d'être consolée — Marguerite baignait d'eau fraîche le visage enflammé de Claude; elle le déshabillait à demi, et l'asseyait dans un fauteuil, la tête soutenue par des oreillers.

— Les indignes! les ingrats! les assassins de notre repos! les larrons de notre honneur! répétait incessamment le malheureux père; se jouer ainsi de nous, de notre confiance, de notre crédulité! Un abandonné que j'ai recueilli! un orphelin à qui nous avions rendu une famille! Ah! Dieu n'est pas juste!

— Calme-toi, Claude! calme-toi! Nous étions trop heureux, vois-tu... la preuve que Dieu est juste, c'est qu'il nous envoie, comme à tout le monde, notre part de calamités... Si tu savais comme notre pauvre enfant...

— Ne me parle pas de cette malheureuse, elle n'existe plus pour moi... je ne veux plus la voir, je la renie, je la repousse, je la mau...

— Claude! s'écria Marguerite en étouffant sous ses lèvres la malédiction commencée, Claude! Je ne te reconnais plus... C'est d'un mauvais chrétien ce que tu fais là! Qui donc recueillera ta fille, si tu la repousses?

Où trouvera-t-elle la protection due à sa jeunesse, le secours qu'appelle son malheur? Qui donc aura de l'indulgence, si tu n'en as pas? Elle est coupable, oui, bien coupable, mais la faute qu'elle a commise porte sa peine avec elle... Ah! mon Claude, toi aussi, tu as besoin de pardon... la colère n'arrange jamais rien... tirer sur Christian! Si tu l'avais tué, ou seulement blessé, quels remords pour toi! quelle douleur pour nous!

Pendant longtemps encore, Marguerite plaida pour sa fille avec cette éloquence simple et vraie que les mères les plus incultes trouvent dans leur cœur, au moment donné.

Claude, sombre, abattu, farouche, écoutait sans comprendre.

Vers neuf heures, il se coucha, et pour n'avoir plus à répondre, il feignit de s'endormir.

Marguerite aurait voulu pouvoir se multiplier; elle alla du père à la fille.

Celle-ci, immobile et blanche comme une morte, les bras inertes, la tête renversée, était encore dans la position où l'avait laissée sa mère.

Mme Francœur l'embrassa, ce qui était le meilleur calmant qu'elle pût lui donner; puis elle la redressait, l'encourageait, la couvrait, traduisant par mille soins muets son inépuisable tendresse.

Modeste se laissait faire sans rien dire, effleurant au passage, de ses lèvres blêmies, les mains de la sainte femme.

— Et mon père? demanda-t-elle enfin d'une voix peureuse.

— Ton père est bien malheureux, mon enfant.

— Me pardonnera-t-il?

— Il faut l'espérer... mais la miséricorde ne lui viendra pas tout de suite.

— N'ai-je pas entendu comme un coup de fusil ?

— Oui, mais ne prends point d'inquiétude... C'est un accident dont ce pauvre Mouton a été la victime.

Modeste avait tant sangloté depuis quelques heures, qu'elle croyait n'avoir plus de larmes ; elle en retrouva pour pleurer Mouton.

La nuit fut bien rude, et bien longue, pour les habitants de la ferme. Marguerite avait installé un matelas par terre, à côté du lit de Modeste. Bien entendu que ni l'une ni l'autre ne dormaient ; le silence était parfois troublé par de longs soupirs venus de la chambre voisine. Parfois, aussi, on entendait Claude se lever violemment et marcher à grands pas, en se parlant à lui-même par phrases saccadées.

Modeste, au supplice, se couvrait la tête pour ne pas entendre... mais c'était dans son propre cœur que le bruit se faisait.

Le lendemain, au soleil levant, Pierrette fit la commission de Gervaise.

Francœur n'était déjà plus le chêne abattu de la veille ; il s'était relevé ferme et fort, vainqueur de soi-même.

— Eh quoi ! dit-il après avoir lu et communiqué à sa femme le billet de Francine, il n'y avait donc que nous d'aveugles, et tout le monde savait ce qui se passait !

Il présida, ainsi qu'il le faisait chaque matin, à la distribution des travaux de la journée ; il alla donner partout le coup d'œil du maître ; après quoi il se mit à table, fit semblant de manger et ne demanda même pas où était sa fille. A ses yeux, la faute restait la même, bien que les résultats parussent devoir l'amoindrir.

A une heure, il sella lui-même son bidet, et partit pour Saint-Martin.

Les deux femmes restaient seules ; un rayon d'espoir luisait dans leurs larmes, comme lorsque la rosée s'irrise au soleil levant.

XVI

M. de Bussières attendait le fermier. Pour donner plus de solennité à l'entrevue qui se préparait, il avait fait ouvrir le grand salon de réception. L'entourage des mauvaises peintures qui représentaient ses aïeux lui donnerait une plus grande mine, pensait-il ; ses foudres tomberaient de plus haut sur l'humilité de Francœur.

Le domestique en livrée qui guettait la venue de Claude affectait une mine refrognée qui n'annonçait rien de bon.

Mais le fermier n'était pas dans une disposition d'esprit à remarquer ce détail, pas plus que la majesté du sanctuaire où on venait de l'introduire.

— Qui annoncerai-je? demanda le valet en toisant Francœur avec cet air d'insolence des Frontins de théâtre, que l'on a le tort de ne pas souffleter.

— Claude Francœur, répondit le fermier.

Et, debout au milieu du salon, le chapeau à la main, triste, grave, humilié — lui si fier ! — il attendit... il attendit même pendant un quart d'heure, car le baron

voulait lui laisser le temps de se pénétrer des grandeurs qui l'entouraient.

Malheureusement, M. de Bussières n'avait pas de hallebardiers à son service; sans cela, il les eut, à coup sûr, fait s'échelonner sur deux rangs dans le vestibule, pour se ménager une royale entrée.

Le gentilhomme entra donc seul, arborant ses plus grands airs, et marchant droit à Claude :

— Monsieur, lui dit-il, savez-vous que mon devoir serait de déposer une plainte au parquet de Caen, et de vous faire arrêter?

Claude eut comme un éblouissement; il comprit que Christian avait été blessé.

— Ah! vous tirez sur les gens! continua le baron; vous chassez au gentilhomme! Vous vous faites justice vous-même des prétendus torts de mon fils!... Autrefois, nous avions droit de vie et de mort sur les manants : il paraît que les rôles sont changés.

— Christian a donc été atteint?

— Oui, monsieur... et je ne m'explique pas que vous l'ignoriez.

— Gravement? demanda Claude avec une touchante expression de prière et de regret.

— Très-gravement, monsieur; mais le crime n'est pas dans la gravité de la blessure, il est dans l'intention, dans l'arme pointée, dans l'audace inouïe que vous avez eue d'attenter à la vie d'un Bussières... oui, je le répète, je devrais vous livrer aux tribunaux, comme un malfaiteur que vous êtes... et peut-être je le ferai.

— Libre à vous, monsieur, reprit Claude avec dignité... j'ai eu tort de frapper un jeune homme que, si je dois en juger par le passé, j'aime sans doute plus que vous ne l'aimez vous-même...

— C'est là une appréciation, monsieur, que je ne vous reconnais pas le droit de faire.

— L'affection que je lui porte, continua le fermier, n'a malheureusement pas pu le protéger contre un premier mouvement de colère, dont je n'ai pas été le maître... ma fille déshonorée, ma confiance trahie, notre honneur perdu!... tout cela du même coup et à l'improviste!... j'étais armé, le coupable était là... mettez-vous à ma place, monsieur, et osez me dire que vous n'en eussiez pas fait autant!... Un instant après, la raison revenue, j'ai béni le ciel de ce qu'il avait fait trembler ma main... je ne m'étais rendu aucun compte du résultat de mon imprudence...

— Le mot est indulgent, reprit M. de Bussières; les juges en trouveraient un autre... Quoi qu'il en soit, monsieur, vous devez comprendre que cet odieux attentat change la face des choses... Je m'étais laissé attendrir à la pensée de vos souffrances paternelles, j'avais cédé aux sollicitations de ma nièce, vos manœuvres allaient réussir.

— Mes manœuvres! répéta Claude; que voulez-vous dire, monsieur?

— Je veux dire que, non content de me déposséder du cœur de mon fils, non content de substituer votre autorité à la mienne, vos droits aux miens, non content d'user et d'abuser de l'influence que vous donne votre réputation usurpée de vertu et de sagesse, vous avez encore voulu accaparer l'héritier des Bussières.

Grâce au douloureux souvenir de ce qui s'était passé la veille, grâce aussi au respect que lui inspirait le légitime courroux de ce père ulcéré, Claude trouva la force de contenir son indignation.

— Monsieur, reprit-il avec un calme apparent, il y a de ces accusations auxquelles un homme de mon carac-

tère peut se dispenser de répondre: elles retombent sur leur auteur qui, seul, doit en rougir.

— Monsieur, vous oubliez...

Claude n'avait plus rien à ménager; tout projet d'alliance était bien rompu.

— Je n'oublie rien, continua-t-il, et je vais vous le prouver : Vous avez été un mari injuste et un père dénaturé; vous avez, lorsqu'il était enfant, banni votre fils de votre présence et de votre cœur... Ces droits, cette autorité que vous me reprochez d'avoir usurpés, vous les aviez répudiés; vous n'aviez rien du père de famille, pas même, de loin en loin, ce vulgaire intérêt qui sauve l'apparence... Il y a de pauvres enfants que l'on jette au coin d'une borne : vous avez abandonné le vôtre, non pas précisément à la charité, mais à la sollicitude publique...

M. de Bussières était au comble de l'exaspération.

— Comment! reprit-il, ce n'est pas assez d'être un assassin, vous venez encore m'insulter chez moi!

— C'est alors que nous l'avons recueilli, poursuivit Francœur sans daigner répondre.

— Vous saviez bien ce que vous faisiez.

— Nous savions que nous accomplissions une bonne œuvre, et cela suffisait.

— Une bonne œuvre doublée d'espérances.

— Je croyais vous avoir prouvé, à une certaine époque...

— Que vous étiez assez habile pour refuser cinquante mille francs, dans l'espoir que, plus tard, ils décupleraient... Oui, en effet, je me le rappelle...

Claude tordait son chapeau pour donner une issue à sa colère.

— En ce cas, reprit-il, j'ai été bien maladroit, car, ce plan, si parfaitement combiné, je viens de le détruire d'un seul coup.

— L'événement a devancé vos calculs, voilà tout. Vos innocents complices sont allés trop loin ; ils ont un peu abusé de la liberté que vous leur laissiez... J'ajouterai, à ce propos, que vous ne devez vous en prendre qu'à vous et à votre sainte femme de ce qui arrive... Sur mon honneur, on n'a jamais vu fille si mal gardée...

— J'ai eu tort en cela, répondit tristement le fermier; mais j'avais confiance, et je ne savais pas qu'ils s'aimassent.

— Vous y avez mis de la bonne volonté, cela sautait aux yeux... Ce n'est pas le tout, monsieur, que de fonder des écoles, d'instituer des bibliothèques, de prêcher et de moraliser sur la place publique, ajouta ironiquement le vieux gentilhomme ; il est également bon d'avoir l'œil à ce qui se passe chez soi.

Claude baissa la tête, car il y avait du vrai dans ce que disait le baron... Par moments, il se reprenait à espérer que tout n'était pas perdu ; la colère était un peu soulagée, et la froide raison revenait.

— Epargnez-moi, monsieur, reprit-il d'une voix grave ; je suis à la fois si offensé et si coupable moi-même, que je ne sais plus qui doit l'emporter de mes reproches ou de mes regrets... Je venais ici plein de gratitude et de soulagement, touché jusqu'au fond de l'âme du consentement que vous veniez de donner, et que je n'espérais pas, je l'avoue... Et voilà que, par ma faute, ma fille est perdue à jamais !... Vous parliez de tribunaux, monsieur le baron : que serait cet arrêt des hommes, en comparaison du châtiment que m'inflige celui du Destin ? Au moment où j'ai appris le plus grand désastre qui puisse frapper un père, il a fallu que mon doigt fût sur la gâchette d'un fusil... Que la volonté de Dieu soit faite !... Puisse-t-il vous éclairer sur la sincérité, sur le désintéressement de l'affection que nous avons toujours portée

à votre fils! Je me serais volontiers dépouillé de tout ce que je possède, pour que la dot de Modeste fût à peu près égale à la fortune actuelle de Christian...

— Monsieur, interrompit sèchement le gentilhomme, tous les millions de la terre ne laveraient pas le sang que vous avez répandu... Toutefois, je me prêterai volontiers à réparer de mon mieux le tort fait à mademoiselle votre fille; si ce qu'on m'a donné à entendre est vrai, si elle devient mère, son enfant sera reçu ici à bras ouverts. Nous lui rendrons, et au-delà, ce que vous avez, autrefois, fait pour Christian... mon fils lui donnera son nom...

Tel que nous connaissons M. de Bussières, c'était déjà une belle concession... mais, qui sait? peut-être sous cette apparente grandeur d'âme, ne songeait-il qu'à se ménager une chance de perpétuer sa maison, pour le cas où Christian ne se marierait pas... peut-être aussi prévoyait-il que, grâce à la clause suivante, on refuserait.

— Je ne mets à cela qu'une condition, poursuivit le baron, c'est qu'il ne connaîtra jamais sa mère et que vous oublierez qu'il existe.

— Quoi! objecta le fermier, vous voudriez enlever à ma fille la seule consolation qui lui resterait?

— Ce serait, en même temps, effacer le témoignage de sa faute; elle pourrait se marier; une dot efface bien des choses...

Claude fit un geste d'indignation.

— Dame! reprit avec cynisme M. de Bussières, ce n'est pas le moment de faire le délicat... Je connais, moi, un jeune gaillard, du nom de Guillaume, qui endosserait la situation, les yeux fermés.

— Ah! monsieur!... Et vous croyez que moi, Claude Francœur...

— Pour Dieu ! pas de grandes phrases ! reprit le baron ; il vous reste encore une ressource : si votre malheureux coup de fusil n'a pas ébruité l'aventure, faites voyager à point Mlle Modeste ; vous savez le proverbe : Quand on le sait, c'est peu de chose ; quand on l'ignore...

— Assez ! monsieur ! interrompit Claude, je n'en entendrai pas davantage.

Et, saluant légèrement, il coupa court à un entretien qui ne pouvait avoir pour résultat que d'envenimer encore la situation.

M. de Bussières accompagna d'un sourire ironique la sortie du fermier ; de l'une des fenêtres du salon, il le vit traverser la cour d'un pas chancelant, et remonter à cheval comme un homme ivre.

— Enfin ! se dit-il satisfait de lui-même, voilà ce chêne déraciné, cet orgueil réduit!...

Cependant, quelques inconnus criaillaient et gesticulaient dans la cour. En même temps, accourait Pierrotin, poussant des lamentations.

— Qu'y a-t-il ? demanda le châtelain, est-ce que Christian irait plus mal ?

— Non, monsieur le baron, au contraire ; Mlle Francine et le colonel sont auprès de lui.

— Très-bien ; que veulent ces hommes, là-bas, et que signifie ce tapage ?

— Ah ! si monsieur le baron savait !

— Comment veux-tu que je sache, animal, si tu ne me dis pas... ?

— Monsieur le baron avait voulu que Mlle Mariette réglât les fournitures journalières...

— Eh bien, après ?

— Je lui avais donné de l'argent pour cela...

— Parbleu! elle ne pouvait pas payer de sa poche.

— Ah! que monsieur le baron soit tranquille : elle n'a même pas payé de la nôtre. Il y a trois mois et plus qu'elle achète à crédit... Comme la maison est solide, les fournisseurs attendaient avec plus ou moins de patience; mais, hier, ils ont appris que les servantes étaient renvoyées; cela leur a donné de l'inquiétude, et les voilà qui viennent réclamer le paiement de leurs factures.

— Comment, Mariette... une fille que je croyais l'honnêteté en personne! il doit y avoir quelque chose là-dessous.

— Il y a quelque chose là-dessous, en effet, monsieur le baron : c'est que Mariette a détourné les fonds à son profit.

— Si cela était... je voudrais bien voir! s'écria M. de Bussières, pris d'une de ces rages soudaines qui ne duraient pas; qu'on la fouille! qu'on la dénonce! qu'on la chasse!

— En attendant, je vais payer ces marchands et les renvoyer, n'est-ce pas, monsieur le baron?

— Certainement; ils devraient déjà être partis... Corbleu! Morbleu! Ventrebleu! Une fille pour qui j'ai eu toutes les bontés imaginables!

— Il pourrait bien dire les faiblesses, pensa Pierrotin.

— Ainsi, c'est entendu, je la renvoie, demanda l'intendant.

— Toute réflexion faite, reprit le baron, je veux éclaircir cette affaire moi-même; la précipitation ne vaut jamais rien... Fais venir Mariette... Je vais te la tancer de la bonne manière!

— Oui, se dit Pierrotin en s'en allant, nous la connaissons, cette manière... elle ne lui fera pas grand mal.

Mariette arriva, l'œil rougi par le coin de son tablier, qu'elle y portait plus fréquemment que ne semblaient l'exiger ses larmes absentes.

Ceci se passait toujours dans le grand salon, lequel avait accidentellement pris l'air, en l'honneur de Claude.

Le baron s'était posé de trois quarts, la main droite dans le gilet : attitude magistrale, copiée d'après le portrait d'un de ses ancêtres, conseiller au Parlement, qui se morfondait sur l'un des panneaux, depuis plus d'un siècle.

Mariette le surprit en train d'étudier, dans une glace, des regards farouches.

— Tiens, que faites-vous donc là? dit-elle, vous ressemblez à Croquemitaine.

— Mademoiselle, la question n'est pas de savoir à qui je ressemble; je viens d'en apprendre de belles sur votre compte... Eh bien, qu'est-ce donc? comment donc? pourquoi donc? allons donc! fi donc!

— Ah! reprit Mariette, vous n'avez pas besoin de me gronder... j'en ai assez souffert, allez!... même que j'en suis malade, et que je n'en ai plus que les os sur la peau.

— Mais, pas trop! pas trop! dit le vieux gentilhomme.

— J'ai eu tort... je n'aurais pas dû le faire... et si je vous avais dit de *quoi qui* retournait...

— Eh bien, voyons, de quoi retournait-il?

— Si vous me regardez comme ça, avec de gros yeux, je ne pourrai plus parler... je sens mon cœur qui s'en va...

Le baron, flatté d'avoir produit son petit effet, éteignit ses foudres et prit une attitude moins olympienne.

— C'est donc pour vous dire, monsieur le baron, que mon frère, le grand Jacques, vous savez bien?...

— Je ne sais pas, mais allez toujours.

— Je vous en ai cependant assez parlé... Pour lors, il soutenait ma mère *qu'est* veuve... vous savez?... au Petit-Quévilly...

— Au Petit-Quévilly... ensuite?

— Il marchait sur vingt-et-un ans... mon pauvre frère... et voilà qu'il les a attrapés...

— Je vous demande un peu ce que tout cela peut me faire.

— Possible que cela ne vous fasse rien à vous, mais ça nous faisait beaucoup, à ma mère et à moi... Pour lors, il a reçu un papier avec de l'imprimé dessus, et il est allé à la mairie mettre sa main dans une roue.

— L'imprudent! s'écria le baron. Oh! toutes ces affreuses mécaniques qu'on invente aujourd'hui! je parie qu'il s'est estropié?

— Plût à Dieu! ça ne nous aurait rien coûté... que le chirurgien.

— Je ne comprends plus du tout.

— Il a mis sa main dans une roue, quoi! et il en a tiré un mauvais numéro.

— Ah! ce n'est que cela!

— On voit bien que vous avez des mille et des cents! pour lors...

— Voilà une préposition et un adverbe qu'elle affectionne particulièrement, pensa M. de Bussières.

— Pour lors, continua Mariette, ma mère en a pleuré toutes ses larmes, et mon frère a pensé à se couper un doigt, dans l'espoir que ça le ferait réformer.

— Il était fou!

— Non, monsieur le baron, mais il était pauvre.

— Eh bien! *pour lors?*

— Le curé lui a dit qu'il marcherait tout de même, ou qu'on le ferait fusiller.

— Oh! fusiller!... Est-ce qu'on est vraiment aussi sévère que cela?

— Encore plus, monsieur le baron!

— Ce serait difficile... Et enfin...

— Il a aussi voulu *se périr* dans un puits, mais on l'a repêché.

— S'il est véritablement le soutien de votre mère, je ne vois pas trop en quoi ce suicide pouvait améliorer la situation.

— Que voulez-vous? on perd la tête!... ma mère m'écrivait des lettres, que mon sang en tournait, et que j'en ai même, un jour, laissé brûler un faisan... monsieur se le rappelle?

— Parfaitement... Mais pourquoi ne m'as-tu pas fait part de tes chagrins?

— Dame, monsieur le baron est si compatissant que c'est presqu'un meurtre de rien lui demander; il n'a pas de défense; il vous donne tout de suite...

— Et voilà pourquoi tu as préféré t'accorder toi-même la somme qu'il fallait pour remplacer le grand Jacques?

— Grâce à la confiance de monsieur, j'avais de l'argent en maniement... C'était si facile!

— Mais ce n'est pas délicat.

— Et puis, je me disais: on aura toujours la ressource de retenir ça sur mes gages...

Ici, le baron ne put s'empêcher de sourire, car il s'agissait de deux à trois mille francs, et il aurait fallu pas mal d'années pour combler le déficit.

— Pour lors, monsieur le baron, tout le monde a été sauvé; car monsieur le baron pense bien qu'il fallait un motif comme celui-là pour... Ce n'est pas quand on a été couronnée à Nanterre...

— C'est bien vrai cela, Mariette?

— Jour de Dieu, si monsieur le baron en doutait...

— Mais, comment se fait-il que, née au Petit-Quévilly, tu aies concouru à Nanterre?

— J'étais en service dans ce pays-là. Et chez de braves maîtres, allez! J'aurais bien mieux fait de me jeter à l'eau, plutôt que d'entrer ici... On sacrifie son temps, sa jeunesse, son salut, tout, quoi!... et pour vous récompenser, on vous appelle voleuse...

Cette fois, de goutte en goutte, Mariette était parvenue à répandre un torrent de larmes.

— Allons, calme-toi, je te donnerai quelque chose pour te dédommager...

— Je ne veux rien... C'est assez comme cela..... j'vas écrire au grand Jacques qu'il vienne vous remercier...

— Oh! pour cela, non! je l'en dispense, reprit M. de Bussières, lequel trouvait, à part lui, que les parents de Mariette avaient, en général, beaucoup trop de moustache pour des paysans.

XVII

Dans un intérêt facile à comprendre, M. de Bussières avait aggravé à plaisir la blessure de son fils, et laissé

croire à Claude qu'elle pourrait avoir de funestes suites.

Heureusement, il n'en était rien. Toutefois, les cahots du cabriolet avaient fait perdre beaucoup de sang au jeune homme; de là, l'état de prostration complète dans lequel il était arrivé au château.

Aux premières questions de son père, Christian avait répondu qu'il avait emprunté un fusil au fermier des Pierreux, que l'arme était à chien, en mauvais état, de vieille fabrique, et que, n'ayant pas l'habitude d'en manier de pareilles, il s'était sottement blessé lui-même, comme un apprenti chasseur.

Le baron avait d'abord accepté ce conte, mais le médecin de Bretteville, appelé à la hâte, s'était montré plus sceptique. Le coup, selon lui, avait dû être tiré à trois ou quatre pas de distance, presque à bout portant : le petit plomb avait fait balle, et la direction était telle qu'une main étrangère avait, seule, pu pointer le fusil.

Christian s'était obstiné à nier l'évidence, disant, avec une apparence de raison, qu'il devait savoir mieux que personne ce qui en était... mais la fièvre était venue, puis un peu de délire, et le pauvre jeune homme s'était trahi, dévoilant lui-même toutes les circonstances de la catastrophe.

Alors, on avait beaucoup de peine à retenir M. de Bussières, lequel ne parlait de rien moins que d'aller faire mourir le fermier sous la cravache ou sous le bâton.

Le lendemain, à l'heure où Claude s'était présenté au château, Christian allait aussi bien que possible. Toutefois, il n'était en état ni de s'informer des choses qui l'intéressaient le plus, ni même de se rendre un compte bien lucide de ce qui se passait autour de lui.

M. Duranton et Francine avaient passé la nuit dans sa chambre. Celle-ci était admirable de sollicitude, de dévouement et aussi d'abnégation, car, en présentant une potion au malade, il lui était arrivé plus d'une fois de s'entendre appeler Modeste, et de recueillir des témoignages de reconnaissance qui n'étaient pas à son adresse.

Une fois bien rassuré, par le docteur, sur les conséquence d'une blessure qui ne demandait que des soins et quelques semaines de repos, le baron s'était presque réjoui d'un événement qui semblait déplacer les torts, et le dégageait d'une promesse gênante, si machiavélique qu'elle fût.

Le cocher ayant été interrogé, il résultait de son rapport, que le jeune baron, en quittant Chamblay, ne se savait pas atteint, et qu'il avait même attribué au contact de son chien le sang remarqué sur lui. A plus forte raison Claude devait-il ignorer que son coup avait porté. D'ailleurs, n'aurait-on pas recueilli le blessé à la ferme, ou même chez Gervaise, plutôt que de le renvoyer brutalement au château sans un premier pansement, sans secours, sans rien, au risque de le voir succomber en route ?

Il était donc à présumer que Claude allait venir réclamer, comme un acte de justice, la réparation due à sa fille. Or, le baron se promettait un véritable plaisir de lui rendre son coup de fusil à coups d'épingle, et de le précipiter, du haut de ses prétentions, dans le désespoir et dans l'abaissement.

Nous avons vu comment il s'en était acquitté.

Le fermier était revenu à Chamblay dans une situation d'esprit facile à comprendre.

Il fit signe à Marguerite de le suivre dans leur chambre, et, comme la pauvre mère, tout inquiète, n'osait

l'interroger, il lui prit les deux mains, l'attira sur sa poitrine et lui dit en l'embrassant :

— Fais appel à tout ton courage... Christian est blessé, Modeste est perdue.

Puis, il raconta ce qui s'était passé entre M. de Bussières et lui.

Marguerite ne put réprimer ses larmes, mais elle arrêta le cri de son désespoir qui pouvait retentir, à l'état de reproche, dans la conscience de son mari.

— Maintenant, mon ami, dit-elle, nous n'avons plus de refuge que dans la bonne union de la famille. Si la faute de Modeste, qui allait être réparée, ne peut plus l'être, il serait injuste de l'en rendre responsable... A quoi bon l'accabler de tes rigueurs? Nous souffrirons moins de la voir pleurer avec nous, que de la savoir loin d'ici, isolée, sans consolation... Je vais la chercher; ménage-lui les reproches... Songe à la lourde croix qu'elle va porter toute sa vie.

Claude ne répondit rien : c'était consentir.

Il aurait certainement moins vite pardonné à la jeune baronne de Bussières, heureuse, réhabilitée, honorée, qu'à sa fille humiliée et délaissée, compromise d'abord par son imprudence à elle, mais définitivement perdue par sa faute à lui.

Marguerite reparut bientôt, tirant après elle Modeste qui, n'osant avancer, restait sur le seuil de la porte... pâle, brisée d'émotion et de peur, ses beaux yeux noyés de larmes brillantes, ses petites mains jointes, humble et malheureuse, implorant du geste et du regard... Rien qu'à la voir ainsi, la colère la plus féroce se serait calmée, l'indignation la plus légitime se serait fondue.

— Ah ! Modeste ! Modeste ! dit le fermier.

Ce fut tout... mais sa voix était si pénétrée de pitié et d'amour qu'il n'en fallait pas davantage.

— Mon père! s'écria la jeune fille.

Et elle s'élança au cou de Claude.

Celui-ci eut, cependant, encore la force de ne pas l'embrasser ; mais, il se laissait couvrir de caresses, et c'était déjà beaucoup.

— Ma fille, dit maître Francœur quand cette effusion fut un peu calmée, j'arrive de Bussières, et j'en rapporte la cruelle certitude que tu ne seras jamais la femme de Christian.

— Il y a peut-être encore quelque espoir, hasarda Marguerite, craignant que, dans l'état où était sa fille, cette brusque nouvelle ne provoquât de nouveaux malheurs.

— Il n'y en a pas, répondit Claude. Mieux vaut vous mettre tout de suite en face de la vérité, si cruelle qu'elle soit, que de vous leurrer d'espérances qui ne se réaliseraient jamais... Hier encore, il n'était que difficile de surmonter les obstacles ; aujourd'hui, c'est impossible...

— Oh! mon Dieu! oh! mon Dieu! sanglota Modeste... Christian me repousse...

— Non, mon enfant, Christian ne te repousse pas... je veux être juste avant tout... S'il pouvait disposer de lui, il réaliserait les promesses qu'il t'a faites... L'autorité de son père — autorité que je ne lui permettrais pas de braver — pèse sur lui, comme elle pèse sur nous.

— Ainsi, je ne le verrai plus?

— Non, répondit résolûment le fermier... Si, à défaut de réserve et de respect de toi-même, tu avais mieux connu le monde, tu aurais prévu ce qui arrive... le bonheur est de plain-pied, on ne l'escalade pas; il faut le chercher autour de soi, parmi ses égaux... mais là est peut-être ton excuse : c'est que tu ne savais rien, et que tu n'as pas calculé.

— Mais, alors, que vais-je devenir? demanda Modeste avec épouvante, et se rendant véritablement compte, pour la première fois, de la profondeur de l'abîme dans lequel elle était tombée.

— Nous te resterons, nous élèverons ton enfant... tu vivras ici avec nous comme par le passé.

Modeste jeta sur sa mère un regard de détresse.

— Si tu voulais, Claude, proposa timidement Marguerite, je conduirais Modeste à Thiberville, chez ma sœur. Elle y resterait jusqu'à...

— Non, interrompit le fermier; le pardon se mérite par l'expiation... je ne veux tromper personne.

— Oh! père! supplia la jeune fille, tout le village saura...

— Que tu as manqué à tes devoirs, acheva Claude; il est juste qu'il le sache.

— Père, je t'en supplie, épargne-moi cette nouvelle torture, cette honte...

— Nous les as-tu épargnées, à nous, la torture et la honte?

— Père? mais, songe donc! mais la seule pensée de braver les regards me fait déjà frémir! que sera-ce...?

— Il est trop tard pour frémir; il fallait le faire avant.

C'était comme un regain de colère qui lui montait au cerveau.

— Je serai victime, mais non pas complice, poursuivit le fermier; si ta mère et toi vous avez pensé que je me prêterais à vos petites manœuvres, vous vous êtes trompées.

— Claude, reprit Marguerite, c'est pourtant notre honneur à tous qui est en question.

— Il y a plus de véritable honneur dans l'aveu public d'une faute, que dans l'étalage d'une vertu menteuse, répondit l'inflexible paysan.

— C'est plus que le martyre, insista Modeste ; c'est m'infliger une mort de toute heure et de chaque jour... C'est me condamner à ne plus sortir, à ne plus lever les yeux... Si je suis indigne de pitié, qu'on me punisse, mais non comme cela! Laissez-moi partir!... vous n'entendrez plus parler de moi... Je prendrai le voile.

— Voilà qui serait noble et courageux, reprit le fermier; si tu abandonnes ton enfant, qui donc l'élèvera?

Modeste rougit. Elle était encore si peu femme, qu'on pouvait bien lui pardonner d'oublier, un instant, qu'elle allait être mère.

Pendant que ceci se passait à la ferme, de sourdes rumeurs couraient dans le village. L'histoire du coup de fusil commençait à circuler. Un domestique du château, allant à Bretteville, s'était arrêté à la porte du maréchal-ferrant. Là, il avait raconté aux désœuvrés de la forge l'arrivée de Christian dans l'état que nous savons, l'entrevue de Claude avec M. de Bussières, et la rupture définitive qui en avait été la suite.

Selon ce valet, qui, à l'exemple de ses pareils, voulait avoir l'air d'être de moitié dans les secrets de son maître, le jeune baron, une fois guéri, partirait pour la *capitale*, d'où il ne reviendrait vraisemblablement que pour épouser sa cousine, la fille du colonel Duranton... même qu'elle était installée au château, qu'elle veillait le blessé, et qu'il allait, lui, à Bretteville, pour y chercher quelques jupes et quelques collerettes de rechange.

Puis, sur ce thème donné, les imaginations étaient allées leur train : ainsi, Claude avait surpris Christian dans la chambre de Modeste; ils s'étaient battus; le fermier avait voulu tuer le jeune baron, et que sais-je encore! On criait à l'orgueil de Claude, à l'inconduite

de Modeste, à la complicité de sa mère... et pourtant on ne savait pas encore à quel point la pauvre jeune fille était compromise; que serait-ce donc, lorsqu'on le saurait?

Quant à M. de Bussières, comme on ne lui devait pas de reconnaissance; comme il était trop haut pour que l'envie montât jusqu'à lui; comme il n'avait ni instruit, ni protégé, ni secouru personne, il provoquait naturellement toutes les sympathies.

Gervaise, à qui revenaient tous ces bavardages, et qui, s'il n'avait pas été question des Francœur, y aurait si bien joué sa partie, Gervaise demandait au ciel une idée, une inspiration, un baume à appliquer sur ce grand malheur qui frappait ses amis de la ferme; de grosses larmes roulaient dans ses yeux; elle défaisait plus de mailles qu'elle n'en tricotait; elle en oubliait ses fromages, et sa basse-cour criait famine.

— Oui, va, pleure, propre à rien, se disait-elle, en tamponnant rudement ses paupières; ça leur fait de belles jambes à ces braves gens du bon Dieu!... Ce petit gueux de Christian! S'il ne leur fallait que mon saint-frusquin, y compris la terre, la maison et le bétail, comme je le leur baillerais bien tout de suite! Mais à *quoi que* ça leur servirait? à rien de rien... Ce n'est pas là que le bât les blesse... Oh mais! oh mais!... Moi qui cherchais une idée, en voilà une fameuse! une plus que fameuse! et qui rafistolerait bien des choses!... que tout le village en jaunirait comme un coing, et que les mauvaises langues en seraient clouées.

Soudain, Gervaise change de tablier, de fichu, de bonnet de coton, car elle avait pour principe très sage que la mère de l'instituteur ne devait se montrer qu'en tenue décente, et elle se dirigea vers l'école.

Guillaume venait d'être mis au courant, par le vieux

curé, au désespoir, de ce qui se passait. Nous n'insisterons pas sur ses souffrances, sur son anxiété : son premier mouvement avait été de courir à la ferme ; mais il y a de ces situations difficiles, équivoques, où, quand le cœur voudrait parler, la délicatesse conseille de s'abstenir. C'était d'ailleurs l'heure de la classe, et Guillaume était l'esclave de son devoir.

Les écoliers, silencieux et la tête sur leur livre, semblaient comprendre que le maître avait du chagrin.

— Guillaume, dit Gervaise en entrant, j'ai à te parler ; viens une minute dans le clos.

L'ardeur de la bonne femme était un peu calmée ; elle avait réflechi en chemin, et comme ces coureurs, déterminés au départ, qui s'arrêtent tout à coup devant l'obstacle à franchir, elle restait bouche close devant son fils qui l'avait suivie.

— Eh bien, mère, demanda ce dernier, voilà tout ce que tu as à me dire? tu paraissais si pressée !

— Dame! mon garçon, je tourne ma langue sept fois... C'est plus difficile à dégoiser que je ne croyais.... Tu sais ce qui arrive, n'est-ce pas?... les Francœur sont dans la peine.

— Oui, je sais, répondit tristement le jeune homme.

— Tu sais... tout?

— Oui, tout! Christian ne m'a rien caché.

L'embarras de Gervaise parut redoubler.

— Nous devons gros aux Francœur, reprit-elle... toi, le premier.

— Je me le rappelle assez, mère... trop peut-être... ma mémoire n'a pas besoin d'être stimulée.

— Comment, trop?

— J'entends par là que j'aurais préféré rester un simple paysan... Claude l'a fait pour le bien, sans doute... mais...

— Mais? voyons, dévide ton chapelet.

— Mère, je n'ai qu'un seul secret au monde; laisse-moi le garder.

— Tu n'en as pas seulement la queue d'un, reprit Gervaise; ce n'est pas à moi que l'on fait accroire que des vessies sont des lanternes. Je ne serais pas ta mère, si je ne m'étais pas aperçue de tes airs sombres... j'ai flairé le vent, et je sais où allaient tes soupirs... je ne t'en ai pas parlé; à *quoi que* ça aurait servi? la place était prise.

— Et, aujourd'hui, à quoi cela sert-il que tu m'en parles.

— A *queuque* chose peut-être... C'est à toi de voir... Supposons que Christian soit mort... Il ne l'est pas, Dieu merci!... mais il n'en vaut guère mieux pour Modeste, que je tiens tout de même pour une honnête fille, malgré ce qui arrive..... Eh bien, sachant que nous n'avons ni un pouce de terre, ni un grain de blé qui ne nous viennent des Francœur, qu'ils t'ont élevé, que tu es quasiment leur fils, est-ce que, en cherchant bien, en réunissant tous nos cœurs, en mettant notre reconnaissance d'un seul tas, il n'y aurait pas moyen de leur rendre en bloc ce qu'ils nous ont donné en détail... bien entendu que c'est toi, mon fieu, qui paierais pour tous... à moins que tu ne trouves que c'est trop cher.

— Je te comprends, va, répondit Guillaume; rien ne serait trop cher pour la sauver... mais je n'oserais jamais.

— Quoi donc que tu as à craindre? les *diries* des mauvaises gens : on s'en moque comme d'un grain de poussière dans l'œil. Si l'on nous jette au nez que les Francœur sont des richards, et que nous sommes des malins, j'ai la langue assez bien pendue pour répondre

que, grâce à notre travail, le bien du prochain n'empêche pas le soleil de luire sur le nôtre... Nous n'avons rien à envier à personne, et, en fait d'honneur, que les plus fiers apportent leur balance, nous pèserons le leur et le nôtre.

Guillaume prit à deux mains la tête de sa mère, et l'embrassa étroitement.

— Tu es le meilleur cœur et la plus brave femme du monde, dit-il avec effusion. Rentre à la maison ; ne dis rien à personne. Aussitôt la classe finie, je cours à la ferme... Moi aussi, j'ai mon idée.

— Laquelle ? demanda Gervaise.

— Voilà l'heure qui sonne, dit le jeune homme en évitant de répondre ; vite, que je renvoie les enfants !

Guillaume avait en effet une idée : une idée folle, héroïque, désintéressée à l'excès, telle qu'il en naît parfois chez les âmes trop tendres, trop exaltées, qui vivent solitaires, et que tentent les grands sacrifices... mais nous la dirons tout à l'heure.

Guillaume désirait que la démarche qu'il allait tenter fût aussi secrète que possible. Le visage en feu, le cœur battant fort, il franchit la haie de l'enclos, et, de sentier en sentier, de taillis en taillis, il arriva, sans être vu, à la barrière de la ferme.

Claude sortait de chez lui, en costume de travail, la bêche sur l'épaule.

Tous deux commencèrent par échanger une de ces poignées de main silencieuses, qui, dans de certains cas, expriment tant de choses.

Francœur avait amicalement glissé son bras sous celui du jeune homme ; mais ce bras tremblait comme la feuille, si bien qu'il en passa comme un frisson dans les veines du fermier.

— Maître, commença Guillaume, excusez-moi si je

suis venu... Je ne voudrais pas être importun... Il y a des douleurs qui ne peuvent pas être consolées, mais je souhaiterais vous parler en particulier.

— En ce cas, rentrons, mon ami; allons au jardin; nous y serons plus seuls.

Ils furent pour s'asseoir sur ce même banc de gazon, où Christian et Modeste avaient passé, l'un auprès de l'autre, de si longues heures.

— Pas là, dit Guillaume... Allons plus au fond.

Francœur se laissa conduire.

— Et maintenant, parle, mon garçon, dit-il lorsqu'ils se furent installés sous une charmille épaisse.

Le maître d'école de Chamblay prit la main de Claude, et la gardant dans les siennes :

— Mon cher bienfaiteur, commença-t-il, vous savez combien je vous suis attaché... Vous savez aussi combien est profonde l'affection que je porte à Modeste...

— Oui, je sais cela, répondit le fermier avec une intraduisible expression de tristesse et de regret.

— Cette affection n'a fait que grandir, continua Guillaume; rien ne l'a découragée... J'aime Modeste comme je l'aimais il y a trois ans, comme je l'aimerai toute ma vie... et je viens vous supplier de m'accorder sa main.

Claude fit un bond, et regarda Guillaume.

— Je n'ignore pas qu'elle s'est attachée à Christian, continua ce dernier... Cette préférence était bien naturelle, et je l'avais acceptée sans me plaindre... Aujourd'hui que, d'après ce qu'on affirme, ces projets ne peuvent aboutir, je me remets sur les rangs... n'est-ce pas tout simple?

— Il appelle cela tout simple! pensa le fermier en levant au ciel un regard désolé.

— Quand l'affection peut librement se manifester,

continua le jeune homme, elle est contagieuse, et peut-être qu'avec le temps...

— Mon cher garçon, reprit courageusement Claude, ta démarche me touche plus que tu ne le sauras jamais... mais il y a un obstacle... un obstacle insurmontable.

— Est-ce que Christian épouse Modeste?

— Non.

— Est-ce qu'il y a quelque apparence qu'il l'épouse dans l'avenir?

— Non, mon ami, non.

— Eh bien, alors?...

— Je t'ai dit que l'obstacle est insurmontable, reprit Claude; tu peux t'en rapporter à moi... D'ailleurs, tu ne tarderas pas à le connaître... comme tout le monde, hélas!

— Je le connais, dit Guillaume en baissant les yeux, comme s'il avait été le coupable... ils voulaient même fuir, il y a quelques jours; Christian s'était adressé à moi... C'est moi qui les en ai empêchés... ou plutôt, non, c'est Modeste qui, au dernier moment, ne s'est pas senti le courage de vous quitter.

— Et, malgré cela, tu voudrais...?

Claude était trop ému pour achever sa phrase; mais il tendit les bras au fils de Gervaise.

— Non-seulement je voudrais, dit ce dernier, mais c'est le plus cher de mes vœux.

Le malheureux père s'abîma un instant dans de cruelles réflexions..

— Ah! les belles imprudences, les nobles folies que celles de la jeunesse! reprit-il bientôt; et que notre expérience, que notre sagesse sont mesquines devant cette exaltation! Cher et brave enfant, ajouta-t-il, heureusement que je puis te sauver de toi même. Ce sont

là de ces dévouements qui ne s'acceptent pas. On dirait...

— Qu'importe ce qu'on dirait!

— On dirait que je n'ai cherché à faire de toi un homme honorable, que pour te sacrifier plus tard à mon égoïsme, à mes intérêts... On rirait de toi... tu perdrais la considération dont tu jouis aujourd'hui.

— Dans tous les cas, j'aurais retrouvé le bonheur, ce qui est bien une compensation.

— Pas même, mon ami... Dans les premiers temps, c'est possible... mais après! l'ivresse disparue, la mémoire reviendrait bien vite! le passé ferait obstacle à l'avenir...

— Si vous saviez comme je l'aime, dit Guillaume, vous ne me feriez pas toutes ces objections.

— Non, ne me tente pas... laisse-moi être un homme... je n'aurais qu'à faiblir, et je ne me le pardonnerais jamais... C'est quand survient l'adversité, qu'il faut être fort... et d'ailleurs, malgré tout, je présume encore trop bien de Modeste elle-même...

— Au moins, permettez-moi de la consulter? demanda Guillaume; il ne faudrait pas décider d'elle sans elle...

— Tu as raison, répondit le fermier; sa vie commence à peine; l'avenir est si long pour elle, qu'elle peut bien avoir droit au chapitre qui en décide... je ne sais trop moi-même si je désire ou si je crains que tu réussisses... D'un côté, sa faute m'humilie, elle me désespère... et, de l'autre, il me semble que je ne lui pardonnerais pas de la laver si vite, aux dépens d'un autre... Va donc, et quoi qu'il arrive, Guillaume, souviens-toi que tu es, que tu resteras mon fils.

Modeste était encore dans la chambre de son père lorsque Guillaume informa Mme Francœur qu'il venait parler à la jeune fille de la part de Claude.

— Elle n'est guère en état de te recevoir, mon garçon, fit observer la fermière.

Mais, le désir de son mari équivalant à un ordre pour cette femme trop rare, elle n'en introduisit pas moins le fils de Gervaise.

Modeste, en le voyant, crut qu'il lui apportait des nouvelles ou quelque secret message de Christian ; elle vint au-devant de lui, et lui tendit la main.

Marguerite était la cheville ouvrière de cette ruche qu'on appelait la ferme. On s'adressait à elle cent fois le jour, pour ceci ou pour cela ; aussi, à peine était-elle montée qu'elle avait dû descendre.

— L'avez-vous vu ? demanda Modeste ; vous a-t-il dit quelque chose pour moi ?

— Je ne l'ai pas vu, répondit Guillaume.

— Ah ! je croyais, j'espérais...

— Je ne songe qu'à une chose, Modeste : à votre bonheur ; et, du moment qu'il le réalisait, je lui pardonnais tout le reste ; aujourd'hui, que le contraire arrive...

— Eh bien, nous n'en sommes que plus à plaindre ; ce n'est pas une raison pour y ajouter votre haine, répondit froidement la jeune fille.

— Oh ! ma haine ! se récria Guillaume, il y a encore bien des amitiés qui ne valent pas cette haine-là !.. mais je ne suis pas venu pour vous dire ces choses... Depuis la perte de certaines illusions qu'il est inutile de rappeler, la vie m'est à charge ; je ne sais plus qu'en faire, à moins que je ne puisse l'employer au service de quelqu'un... et je viens vous l'offrir. Écoutez-moi... il n'est pas question de mon amour infini... Je désire même que vous oubliiez que je vous aime... Vous êtes à Christian ; Christian est à vous, et, à un jour donné, vous serez sa femme...,

Un éclair d'espoir rayonna sur le visage de Modeste.

— Mais, hélas ! ce jour n'est pas proche, continua Guillaume ; des mois, des années vous en séparent peut-être... Eh bien, ces mois, ces années que vous passeriez dans une position fausse et dans l'isolement, je viens vous proposer d'en adoucir l'amertume.

— Comment cela?

— Je vais vous le dire ; seulement, il faudrait que vous eussiez en moi une confiance entière.

— Pourquoi ne l'aurais-je pas? Vous ne m'avez jamais trompée.

— J'ai demandé votre main à maître Claude, et il n'est pas éloigné de me l'accorder....

— Ma main ! s'écria Mlle Francœur stupéfaite.

— Oh ! mais, ne vous effrayez pas... cela ne vous engagerait à rien envers moi... seulement, ce serait, pour vous, l'honorabilité, la tête haute, le respect de tous, l'attente dans le calme et dans la patience...

— Je ne comprends plus... l'attente de quoi, puisque j'aurais mis, entre Christian et moi une infranchissable barrière?

— Nous n'aurions été que frère et sœur, reprit Guillaume. Je disparaîtrais quand il le faudrait... Aux yeux du monde, vous seriez une veuve ; mais, le jour où, par un événement quelconque, Christian vous serait rendu, ce serait sa fiancée qu'il retrouverait.

Modeste crut, un instant, que le jeune homme était devenu fou.

— Vous disparaîtriez ? demanda-t-elle ; et comment?

— Il y a tant de manières !

— Guillaume, mon ami, revenez à vous !... Qu'est-ce que cela sigifie ?... Vous me faites peur !

— Je vous jure, Modeste, que j'ai toute ma raison... malheureusement.

— Mais, alors, vous vous tueriez donc?

— Non, répondit le jeune homme en souriant tristement ; on se bat toujours un peu dans quelque coin de l'Europe... Si la mort ne venait pas à moi, j'irais au devant d'elle, voilà tout.

— Et vous prétendez avoir toute votre raison?... Et vous croyez que je serais capable de...

— Chère Modeste, interrompit Guillaume, il faut savoir ce que j'ai souffert, ce que je souffre encore, pour comprendre quelle délivrance ce serait pour moi que l'éternel repos.

— Ce que vous appelez votre délivrance, Guillaume, serait le signal de notre perte, à Christian et à moi... Comment oser s'aimer, ou même se regarder, quand se dresse, entre deux cœurs, le souvenir d'un pareil sacrifice?

— Réfléchissez, reprit-il d'une voix suppliante ; songez à votre père, à votre mère, aux amers déboires qui vous attendent tous...

— En ce moment, je ne veux penser qu'à vous, Guillaume ; je vous aime comme le meilleur des frères, et je vous bénis.

— Si vous refusez, je n'en vivrai pas davantage, au contraire, car je ne serai pas soutenu par la pensée que je vous suis utile.

— N'est-ce donc pas m'être utile que de me conserver un ami comme vous, un dévouement comme le vôtre?

Mme Francœur venait de rentrer dans la chambre où se débattait cette touchante querelle.

— Tiens, mère, ajouta Modeste, embrasse donc Guillaume ; si tu savais ce qu'il m'a offert...

Et n'osant l'embrasser elle-même, elle poussa le jeune homme dans les bras de Marguerite.

— Qu'est-ce donc ? demanda celle-ci.

— Rien, répondit Guillaume. Les remèdes qui ne guérissent pas ne sont bons qu'à être jetés... J'offrais ma vie pour quelque chose ; il va falloir que je la donne pour rien.

Et il s'en alla plus désespéré que lorsqu'il était venu.

XVIII

Le surlendemain de ce jour, où Modeste avait refusé l'héroïque et folle proposition de Guillaume, était un dimanche.

Les sorcières de Chamblay n'avaient pas précisément employé la veille, c'est-à-dire le samedi, à chevaucher sur un balai, mais à colporter, de proche en proche, le malheur survenu à la ferme. Bien entendu qu'elles s'en délectaient comme d'une bonne fortune. Un village si petit, où il survenait si peu d'événements, où les langues trouvaient si rarement l'occasion de se dégourdir !... Une séduction, une tentative de meurtre, sans compter la suite, il y avait là une provision de scandales, de morsures et de bavardages à défrayer tout l'hiver... Ah ! que les veillées allaient être amusantes !

Le dimanche donc, à l'heure de la messe, Modeste s'était habillée très-simplement ; elle souffrait beaucoup, mais elle n'avait pas voulu se dire malade, tâchant d'oublier elle-même sa situation, et redoutant surtout de la rappeler à son père.

Pâle, un peu défaite, le regard attristé, les lèvres pensives, rien de gracieux, de touchant et de sympathique comme toute sa personne.

Marguerite avait relevé sur son bonnet le capuchon d'une mante noire.

Cependant, elles étaient loin de se douter que, grâce à l'indiscrétion d'un domestique, le bruit de leur malheur avait fait, en deux jours, un si beau chemin.

Suivant la coutume, Claude avait laissé les deux femmes prendre les devants. Au village, les hommes ne font leur entrée à l'église qu'après l'évangile, au commencement du sermon.

Il y avait foule sur la place, moins pour le bon Dieu peut-être, que pour voir si Modeste viendrait à l'église, et l'attitude qu'elle y garderait.

Des groupes, formés çà et là, causaient avec animation.

Quelques mégères, des garçons et des fillettes à la mine insolente, s'étaient rangés sur deux lignes, à l'entrée du cimetière, évidemment dans un but hostile.

C'était une manière de fourches caudines sous lesquelles la lie de Chamblay avait imaginé de faire passer Mlle Francœur.

Gervaise, suivie de ses quatre filles, essayait vainement d'écarter, de la main et du coude, cette haie vivante.

— Elle viendra, disait-on.

— Elle ne viendra pas.

— Il faudrait être bien effrontée pour oser se montrer en plein jour ! reprenait une horrible vieille qui devait à Claude de n'être pas morte de faim.

— J'ai défendu à ma fille de la saluer, ajoutait la paysanne pour laquelle Marguerite faisait une layette.

— Ces riches, ça se croit tout permis !

— Ils faisaient assez d'embarras !

— Vous verrez qu'ils en feront encore !

— Si elle a jamais l'audace de m'adresser la parole, je sais bien ce que je lui dirai.

— Et que lui direz-vous donc, à cette pauvre chère âme du bon Dieu, si ce n'est qu'elle a été bien généreuse d'habiller, l'autre hiver, tous vos moutards de la tête aux pieds ? demanda Gervaise.

L'ingrate villageoise, ainsi interpellée, s'éloigna en grommelant.

— Et d'une ! dit Gervaise en poussant Arlette à la place conquise.

— *N'empêche* que c'est pas grand chose de bon, affirma une vieille fille qui communiait tous les dimanches.

— Voyez-vous cette mangeuse de bon Dieu ! répliqua vertement Gervaise ; ça vous prend des airs de sainte-nitouche, faute d'avoir trouvé l'occasion de courir le guilledou.

La dévote haussa les épaules et abandonna la partie.

— Et de deux ! dit Gervaise en faisant avancer Lise qui combla le vide.

Quelques minutes de plus, et elle était capable de dissiper l'attroupement à elle seule.

Mais Modeste et sa mère venaient de déboucher sur la place.

— La voilà ! la voilà ! criait-on de tous les coins du cimetière.

Les groupes se serraient ; les abords de l'église étaient pour ainsi dire gardés. L'insulte était sur toutes les lèvres, le mépris dans tous les regards.

Et pas un homme de cœur pour imposer à cette foule stupide, et pour protéger la jeune fille !

Gervaise cherchait autour d'elle, lorsqu'elle vit Guillaume sortir du presbytère.

Elle courut à lui :

— Vite, dit-elle, va au-devant de Modeste, car il se manigance, ici, de méchants projets.

Le jeune homme s'élança à la rencontre des deux femmes et les salua. Sa première pensée fut de leur faire rebrousser chemin ; mais, pour cela, il fallait des explications aussi dures à donner qu'à entendre.

D'ailleurs, Claude arrivant de son côté, il était à présumer que la présence de l'instituteur et celle du fermier suffiraient à réprimer les hostilités.

Au village, on se borne généralement à marcher l'un à côté de l'autre ; pourtant, dans la circonstance, Guillaume voulut donner à la pauvre jeune fille un témoignage public de respect. Il mit le chapeau à la main, offrit son bras, que Modeste, tout étonnée, n'osa refuser, et attendit, dans cette attitude, l'arrivée de Claude.

Ce dernier avait apprécié d'un coup d'œil la disposition des esprits. Il hâta le pas, fit signe à Guillaume de veiller sur Marguerite, et prit lui-même les devants avec sa fille.

Modeste grelottait de honte et de peur. Le bourdonnement des voix résonnait à son oreille comme un glas funèbre ; les regards de la foule lui semblaient marquer ses joues d'un fer rouge.

Claude se pencha vers sa fille, dont il serra tendrement le bras sous le sien.

— C'est le chemin de la croix, mon enfant, dit-il, mais la palme est au bout... Allons, un peu de courage.

Cette bonne parole et ce geste affectueux ranimèrent Modeste ; elle retrouvait son père.

Calme et triste, sans humilité comme sans forfanterie, Claude Francœur fendait la foule qui s'écartait machinalement devant lui. Il ne saluait personne et personne ne le saluait. Son regard doux, mais ferme, interrogeait les physionomies : celles-ci immobilisées par la crainte, celles-là surprises dans un demi-sourire qu'elles n'achevaient pas.

On comprenait que l'homme, pas plus que le père, ne tolèrerait une insulte.

Gervaise et ses filles avaient gagné du terrain. Elles occupaient le porche de l'église et s'y tenaient solidement.

On franchit enfin le passage ; il était temps, car, en entrant dans l'église, Modeste perdit connaissance.

Claude transporta sa fille dans la sacristie, où il la laissa aux soins de Marguerite.

— Elle entendra la messe ici, dit le vieux curé, profondément indigné de la conduite de ses paroissiens.

Pendant ce temps, les mauvaises têtes de Chamblay complotaient une revanche, et se disaient que, à la sortie de l'office, on ne se laisserait plus imposer par les grands airs de maître Francœur.

Après l'Evangile, le digne prêtre, qui ne devait pas prêcher ce jour-là, monta cependant en chaire.

— « Mes chers paroissiens, dit-il d'une voix émue, de-
« puis quarante ans que j'exerce, au milieu de vous, mon
« saint ministère, dispensant à tous, du plus grand au
« plus petit, du plus fort au plus faible, du plus riche au
« plus pauvre, la parole divine, je me plaisais à croire
« que, liés par des intérêts communs, par une existence
« commune, vous ne formiez en quelque sorte qu'une
« même famille. Je vois aujourd'hui avec douleur que je
« me suis trompé... Etes-vous une société de chrétiens, ou
« bien une tribu de sauvages et d'ennemis réciproques?

« Eh quoi ! il est parmi vous, un homme bon et généreux, « compatissant à toutes les souffrances, charitable à « toutes les misères... »

Ici, tous les regards se tournèrent vers Claude, debout à la porte de la sacristie.

« Un homme, continua le curé, à qui il suffirait « d'appeler par leur nom ceux auxquels il a rendu ser- « vice, pour voir se lever, dans cette enceinte, les trois « quarts des assistants... »

Quelques têtes se baissèrent avec confusion.

« Cet homme, jeune encore, vous l'avez connu en- « fant ; il a grandi sous vos yeux, comme un de ces ar- « bres robustes qui répandent autour d'eux l'ombre et la « fraîcheur... Sa vie a été une suite de bienfaits ; prodi- « gue de son temps, de son argent et de sa peine, il a, je « le répète, tendu à tous l'appui de sa main virile... Cela « est si vrai que je n'ai même pas besoin de le nommer, « et que, dès mes premières paroles, vous l'avez recon- « nu... Je disais tout à l'heure que, s'il faisait l'appel de « ceux qu'il a sauvés d'une infortune quelconque, les trois « quarts des assistants se lèveraient ; maintenant, je ren- « verse la proposition, et je dis : S'il en est un seul qui « ait à se plaindre de lui, un seul qu'il ait seulement « froissé ou rebuté, qu'il se lève, qu'il parle, et à celui- « là, en raison de la faiblesse humaine, nous pardonne- « rons peut-être de ne point s'être incliné avec respect « devant le grand malheur qui a frappé cet homme. »

Le curé de Chamblay fit une pause, promenant sur l'assemblée son regard interrogateur, comme s'il attendait que quelqu'un répondît à son appel.

« Tout le monde se tait, reprit-il au bout de quel- « ques minutes ; ainsi, cela est bien avéré : presque tous « ses obligés, et pas un seul qui puisse lui reprocher « quelque chose !... »

« Le Christ, le Juste au Golgotha et les Pharisiens qui « l'abreuvent de fiel... Hélas! mes enfants, mes très-« chers enfants, continua le vieillard d'une voix que l'é-« motion rendait tremblante, ce n'est pas vous, c'est moi « que j'accuse... puisque je n'ai pas su développer dans « vos cœurs l'indulgence et la charité, ces vertus évangé-« liques que la bonté de Dieu met en germe dans toute « créature, c'est que je suis sans doute un pasteur indi-« gne...Ma longue carrière a été stérile ; je n'étais pas à la « hauteur de ma tâche...cela est triste à s'avouer...Le jour « ne peut être loin où j'irai rendre compte au juge suprême « de moi et de vous tous ; il me dira : Je t'avais confié des « hommes pour les rendre meilleurs : tu n'en as fait que « des ingrats et des cruels... et je n'aurai rien à répon-« dre, et je serai puni selon sa divine justice... Il en est « encore temps, mes chers frères ; si vous aimez un peu « le vieillard que, depuis tant d'années, vous avez vu au « berceau de tous ceux qui venaient au monde, au che-« vet de tous ceux qui allaient le quitter, détournez de « lui cette réprobation... Soyez humains, soyez bons... « interrogez votre conscience, et demandez-vous si vous « êtes sans péché pour lapider ceux qui faillissent... La « faute d'un jour ne suffit pas à contrebalancer les ver-« tus de toute la vie : à ce titre, la douce et pieuse en-« fant, à laquelle je fais allusion, reste encore une de mes « paroissiennes les plus méritantes, et c'est plus parti-« culièrement elle que je bénis aujourd'hui, au nom du « Père, du Fils et du Saint-Esprit, ainsi soit-il.»

Le curé descendit de la chaire, et l'apparition de quelques mouchoirs, compliquée de gens, sans doute enrhumés, qui se mouchaient bruyamment, permettait de croire qu'un petit nombre d'âmes sensibles avaient été touché de l'allocution.

— Il n'y a pas d'avance à se bien tenir, dit à sa voi-

sine l'acariâtre vieille fille que nous avons signalée, puisqu'on porte aux nues celles qui tournent mal.

En cet instant, un bruit de chaises remuées attira l'attention vers l'entrée de l'église.

C'était le colonel Duranton et sa fille, précédés du bedeau qui leur frayait un passage vers le chœur où ils avaient aperçu le fermier.

L'apparition du tuteur de Christian produisit, dans la circonstance, un effet magique. Un revirement soudain se fit dans les esprits ; on se mordit les pouces d'avoir été si prompt à l'insulte. Modeste était donc rien moins que perdue, puisque, après ce qui s'était passé, le colonel allait à Francœur et lui donnait une poignée de main.

Voici, du reste, comment M. Duranton, un peu à son corps défendant, avait été amené à venir, ce jour-là, à Chamblay.

Christian allait presque bien, et, dès le matin, en voyant à son chevet sa cousine toute bonne et si dévouée, il l'avait suppliée, les larmes aux yeux, d'aller voir Modeste.

Le jeune baron connaissait l'inflexibilité, la rigueur de Claude ; il pressentait que, au risque de ce qui pourrait en advenir, ce dernier contraindrait sa fille à aller à la messe, où son absence eût donné lieu à mille commentaires. Il savait aussi — les domestiques n'avaient pas su se taire — que Francœur était venu au château, qu'il en avait été repoussé avec perte, et que toute cette triste histoire courait déjà le pays.

La conclusion à tirer était que Modeste allait passer une affreuse journée, qu'il lui fallait une sauvegarde, un appui moral, et que Mlle Duranton, nièce de M. de Bussières, cousine du coupable, remplirait mieux que tout autre ce rôle tutélaire.

Toutefois, l'entreprise n'était pas facile, et Christian

avait failli y échouer ; car si, d'un côté, Francine était bien l'auxiliaire qu'il fallait, de l'autre, elle devait être moins disposée que personne à secourir sa rivale. Ensuite, à bien considérer la situation, si peu collet-monté que fût Mlle Duranton, cette démarche de la part d'une jeune fille n'était pas des plus convenables ; plus d'une indulgente douairière l'eût même trouvée déplacée, bien que l'incontestable honorabilité de la famille Francœur l'atténuât quelque peu.

Eh bien, le jeune blessé y avait déployé une éloquence si touchante, si persuasive, que tous ces graves obstacles, nés de l'amour-propre et de l'étiquette, il les avait terrassés. Francine, vaincue dans sa résistance, avait eu raison, à son tour, de celle du colonel ; et voilà pourquoi tous deux, le père et la fille, messagers de conciliation et d'espoir, venaient de tomber, comme du ciel, en pleine église de Chamblay.

Le service divin se termina sans autre incident.

Quand le curé fut rentré dans la sacristie, Claude alla le remercier chaleureusement du généreux appui qu'il en avait reçu.

— Allez, chère enfant, dit le pasteur en effleurant de ses lèvres le front courbé de Modeste, allez et prenez courage... Tout n'est pas perdu... Voilà même qui est d'un bon présage, ajouta-t-il en désignant M. Duranton, lequel venait, à son tour, serrer la main du curé.

— Je suis le messager de consolation et de paix, dit le colonel.

Puis il souleva jusqu'à ses lèvres la petite main tremblante de Modeste, et la baisant courtoisement :

— Ma chère demoiselle, reprit-il, veuillez me compter parmi vos serviteurs les plus dévoués.

Restait Francine, qui, la messe finie, s'était agenouillée un instant sur les marches du maître autel,

sans doute pour demander à Dieu le courage et l'abnégation.

La peur et la reconnaissance, la honte et la joie se disputaient le cœur de Modeste; elle comprenait que Mlle Duranton accomplissait là un grand acte de commisération et de générosité. Aussi n'osait-elle ni faire un pas vers elle, ni lever les yeux.

Mais Francine n'était pas d'une nature à faire les choses à demi ; elle embrassa cordialement sa rivale et glissa son bras sous le sien.

— Que vous êtes bonne et miséricordieuse! s'écria Modeste touchée jusqu'aux larmes.

— Hélas! pensa Francine, elle ne sait pas à quel point elle dit vrai!

Les deux jeunes filles marchaient en avant ; puis venait M. Duranton donnant le bras à Marguerite ; puis Guillaume et Claude.

Cette fois, tous les chapeaux se soulevèrent sur le passage de ce dernier. Quelques mains calleuses se tendirent vers lui, il se laissa serrer la main sans rancune.

La vieille dévote, que Gervaise avait mise hors de combat, salua Modeste jusqu'à terre, et la femme à la layette se courbait humblement pour baiser le bas de sa robe, lorsque Claude la releva d'un bras vigoureux :

— Ni injures, ni génuflexions, dit-il, nous ne voulons pas plus des unes que des autres.

Quelques voix, franchement émues, criaient de concert : « Bonjour, Modeste! Ça va bien, Modeste? au revoir, Modeste !...» Et celle-ci répondait aux uns et aux autres avec une bienveillance pleine d'humilité.

Claude n'était pas sans inquiétude sur les conséquences que pourrait avoir, non pour lui, mais pour Christian, la regrettable blessure qu'il lui avait faite. Mais le colonel le rassura complétement.

— Ce n'est rien, disait-il ; j'en ai reçu de plus graves sur les champs de bataille, et je ne m'en porte pas plus mal... Quant aux suites morales, il est clair que ce n'est pas fait pour adoucir le père du jeune homme ; les grains de plomb, ainsi offerts, sont de trop dans une corbeille : il vaut mieux des perles... Pourtant, vous savez, mon cousin est un original, tout par soubresauts, par saccades... Laissons-le digérer sa mauvaise humeur... il ne faut qu'un moment... or, vous pouvez compter sur moi, non-seulement pour en profiter, mais pour le faire naître.

Francine, de son côté, consolait Modeste.

— Il vous aime, disait-elle, et c'est l'essentiel ; il ne rêve que de vous, il ne parle que de vous ; vous êtes plus présente à sa pensée que ceux-là mêmes à qui il parle ; car, hier encore, il m'appelait « Modeste » par inadvertance... Vous êtes jeunes tous deux ; si le présent est cruel, vous aurez au moins le bonheur en perspective... tandis que tant d'autres !...

Après avoir traversé ainsi tout le village, et donné ce témoignage public d'estime aux habitants de la ferme, M. Duranton et sa fille remontèrent dans leur voiture, qui les suivait au pas, et reprirent le chemin de Saint-Martin des Bois.

XIX

Nous avons dit que M. et Mlle Duranton s'étaient installés au château.

Ils allaient, tour à tour, faire leur quart auprès de Christian, lequel boudait son père, et, presque guéri, prolongeait à plaisir sa séquestration.

De deux jours l'un, Francine se faisait conduire à la ferme, d'où elle revenait chargée de nouvelles, en échange de celles qu'elle y avait laissées.

Une sorte de conspiration du silence et de la tristesse s'était organisée autour de M. de Bussières. On ne lui reprochait rien ouvertement, mais le reproche était dans tout, dans le geste, dans le regard, dans l'indifférence polie qu'on lui témoignait : sa nièce l'embrassait bien encore le matin et le soir, mais du bout des lèvres, comme on s'acquitte d'une corvée; lorsque le baron voulait la retenir dans ses bras, elle se dégageait prestement et prenait la fuite.

— Est-ce que je serais devenu lépreux sans le savoir? se demandait le vieux gentilhomme.

Aux repas, plus de douce gaieté, plus d'aimables causeries, ces condiments d'une bonne digestion. S'il arrivait au baron de vouloir dérouiller les langues et d'en-

tamer une question quelconque, le colonel le prenait tout de suite de très-haut, se faisant quand même de l'avis contraire, niant l'évidence, soutenant que le blanc était noir, le noir blanc, puis jetant sa serviette, aussitôt le café pris et s'en allant, au fond du parc, fumer son cigare tout seul.

— Voyons, ma Francinette, demandait alors le pauvre baron, est-ce que je n'avais pas raison? Je ne sais quelle mouche a piqué ton père.

— Mon oncle, ces questions ne sont pas de ma compétence.

— Mais cela crève les yeux... il ne peut pas y avoir deux façons de voir.

— Si j'avais à me prononcer pour quelqu'un, ce serait naturellement pour mon père.

— Alors, toi aussi, tu me donnes tort?

— Peut-être bien.

De telle façon que, après s'être demandé s'il avait la lèpre, M. de Bussières finissait par craindre que sa raison ne déménageât.

Priait-il sa nièce de se mettre au piano, et de lui chanter quelque chose, celle-ci répondait :

— De la musique, mon oncle ? Vous n'y pensez pas ! Que mon cousin se désole, il faut bien le supporter, puisque je ne puis l'empêcher ; mais insulter à sa souffrance, chanter en bas, quand on pleure là-haut : jamais de la vie !

Et elle s'en allait, comme venait de le faire son père.

Le baron se résignait alors à faire sa sieste sans accompagnement ; mais son sommeil était lourd, embarrassé, peuplé de cauchemars, et, au réveil, il en éprouvait plus de mal que de bien.

Mariette elle-même lui faisait froide mine et lui rendait la vie dure : non pas qu'elle s'intéressât le moins

du monde à Modeste et à Christian, mais parce que la présence au château de ses anciens maîtres menaçait son influence, paralysait ses manœuvres, et que toute conclusion lui semblait bonne qui les ferait retourner chez eux.

— Mariez-les donc de bonne volonté, ces pauvres enfants, lui cornait-elle aux oreilles du matin au soir ; sans cela, vous courez le risque qu'ils se marieront malgré vous, et alors vous serez bien avancé !

Au point de vue du baron, il y avait du vrai dans cette perspective, car on ne l'eut jamais persuadé que Christian, fût-il majeur et voulût-il enfreindre la volonté paternelle, Claude refuserait obstinément de l'accepter pour gendre, dans de pareilles conditions.

M. de Bussières se débattait donc comme le diable dans un bénitier ; il voulait céder, puis ne voulait plus, lorsqu'une circonstance, en apparence insignifiante, vint le décider à la clémence... mais toujours aux mêmes conditions jésuitiques, stipulées naguère, d'une séparation préalable de deux années.

Cette circonstance la voici :

Un matin que le docteur descendait de chez Christian, il rencontra dans le vestibule M. de Bussières, lequel, depuis qu'il était en chartre privée, recherchait volontiers l'occasion d'échanger quelques paroles avec une figure humaine.

— Eh bien, et mon fils ? demanda-t-il.

— La plaie se cicatrise, monsieur le baron ; encore quelques jours, et il n'y paraîtra plus... mais je n'en dirai pas autant de vous... Avancez donc un peu le bras que je voie cela !... Hum ! la peau est sèche, le pouls est fréquent... Et la langue ? Hum ! la langue est chargée... Souffrez-vous quelque part ?

— Non, pas positivement.

— Eh bien, je vous trouve changé, maigri... Il faut faire attention à cela.

— A quoi, docteur?

— Dame! je ne sais pas... à moins que ce ne soit le résultat de tous ces ennuis... Vous vous affectez peut-être trop... Allons, morbleu, un peu de philosophie! Il faut bien que les jeunes gens jettent leur gourme; et nous-mêmes... Otez-vous cela de l'esprit, monsieur le baron; sinon je vous préviens que vous en ferez une maladie... et ces maladies noires, voyez-vous, c'est mille fois plus dangereux que les autres.

— Et que dois-je faire, docteur? demanda piteusement M. de Bussières.

— *Mens sana in corpore sano*, reprit le docteur : riez, prenez des distractions, voyez le monde, montez à cheval...

— Il en parle bien à son aise, pensa le baron; monter à cheval, c'est facile, mais le reste...

Toute la journée qui suivit, il la passa à s'arrêter devant toutes les glaces, y cherchant — et y trouvant, cela va sans dire, — la confirmation des symptômes signalés par le docteur.

Ce dernier était-il de bonne foi, ou bien s'agissait-il d'une innocente supercherie, inventée par Francine, et à laquelle Hippocrate s'était bénévolement associé? Ce point n'a jamais été éclairci. Toujours est-il que M. de Bussières ne maigrissait pas; au contraire.

Mais l'essentiel était qu'il le crût.

Le lendemain, au déjeuner, après s'être senti, toute la nuit, diminuer à vue d'œil, son parti était pris.

Considérant que, après tout, on se marie pour soi-même et non pour les autres — que, si leur union tournait mal, ce seraient surtout les conjoints qui auraient à en souffrir; — Vu que, l'espèce humaine étant géné-

ralement aveugle, c'est une tentative inutile que de vouloir l'opérer de la cataracte ; — vu que, l'amour étant arrivé à l'état de fièvre chaude, le plus sûr moyen de guérir promptement le malade, *similia similibus*, est de lui accorder l'objet de ses vœux ; — considérant que, lorsque les colonels sont hargneux et les nièces acariâtres, ils ne contribuent que fort peu à embellir l'existence de leurs cousins et de leurs oncles... par ces motifs, M. de Bussières déclara donc que, de lui-même, dégagé de toute influence étrangère, mais prodigieusement agacé par les obsessions muettes auxquelles il servait de cible, malade de corps et faible d'esprit, il autorisait Charles-Pierre-André-Christian, baron de Bussières et *aultres lieux* à commettre toutes les folies qui lui passeraient par la tête, y compris celle d'épouser Mlle Francœur, vulgairement appelée *Modeste*, lequel nom était admirablement approprié à sa conduite et à son intéressante position.

Cette harangue terminée, le baron but un grand verre d'eau et constata avec plaisir, dans un petit miroir de poche qu'il portait sur lui, que son embonpoint revenait déjà.

Le consentement n'était pas formulé dans un style flatteur ; mais, selon l'usage, cette fois encore, ce fut la musique qui fit avaler la prose.

Francine paya d'un seul coup à son oncle, arrérages compris, tous les baisers qu'elle lui devait.

Le colonel lui donna une de ces agréables et sérieuses poignées de main qui déboitent l'épaule.

Christian se trouva soudain la force de descendre, et vint mêler sa joie chaleureuse au contentement général.

— Pourvu que je n'engraisse pas trop maintenant, pensa le baron.

Mais cela n'était pas à craindre, car un grand déboire l'attendait au sortir de table.

Ce déboire lui apparut sous la forme d'un dragon à crinière flottante, que Mariette faisait se rafraîchir dans l'office.

— Eh bien, mademoiselle, qu'est-ce que cela? demanda le vieux gentilhomme, devenu tout à coup plus garance que le pantalon du troupier.

— C'est le grand Jacques, monsieur le baron, répondit l'audacieuse ; c'est mon frère que vous avez eu la bonté de racheter du service, et qui n'a pas voulu retourner au pays sans venir vous dire qu'il vous porterait toujours dans son cœur.

— Une jolie habitation que j'aurai là! pensa M. de Bussières.

— *Oh! ui, tujurs*, confirma le dragon en étalant sa main sur le plastron de sa veste.

— Je vous avais dit que c'était inutile... mais quel est ce jargon qu'il parle ?

— Il a été élevé chez une tante, à Sarreguemines.

— Quelle famille nomade!... la mère au Petit-Quevilly, la sœur à Nanterre, le frère dans la Moselle...

— Les pauvres gens vont vivre où ils peuvent.

— Je croyais qu'il venait seulement de tomber au sort; alors comment se fait-il...

— *Ui, mais jé afrai déchà été ingorporé.*

— Pardi! le remplaçant ne s'est pas trouvé tout seul; il a fallu le chercher... pendant ce temps, mon pauvre frère a dû rejoindre le régiment pour lequel il avait été désigné.

— *Ui, pur leguel jé afrai été tésigné.*

M. de Bussières n'était pas content; sa raison lui criait de douter; sa faiblesse lui disait de croire.

— C'est bien, reprit-il; maintenant que vous m'avez

témoigné votre reconnaissance, je ne vous retiens plus.

— Mais, moi, je le retiens, s'écria Mariette.

Puis, se mettant tout à coup à pleurer :

— Si c'est là le bon accueil qu'on fait ici à ma famille... exténuez-vous donc à travailler pour des maîtres qui ne tiennent pas tant seulement compte du mal que vous vous donnez!.. Pour une pauvre petite fois que mon frère vient me voir,je ne pourrais pas le garder pendant vingt-quatre heures! Ah! mais nous verrons... Je m'en irais plutôt moi-même!... Si c'est la nourriture qui vous gêne, je la payerai de ma poche.

Au lieu d'exaspérer le baron, cette sortie le rasséréna complétement; il pensa que l'innocence seule pouvait avoir un pareil aplomb.

— Ce que vous dites là est insensé, Mariette, reprit-il; vous savez bien que c'est, ici, la maison du bon Dieu, et que l'appétit de chacun peut s'y satisfaire... Va pour vingt-quatre heures; on lui préparera une chambre au-dessus des écuries, à côté de celle du cocher.

En ce moment,le colonel Duranton traversait la cour; il s'arrêta devant la fenêtre ouverte de l'office,et regarda le militaire entre les deux yeux.

Celui-ci s'était levé comme sous l'impulsion d'un ressort, et, les talons sur la même ligne, le petit doigt sur la couture du charivari, il portait militairement au front le revers de la main droite.

— Diable! pensa le baron, pour un conscrit il a déjà du métier.

— Ici, à l'ordre, cavalier! dit le colonel d'une voix brève.

Le militaire sortit de l'office, et, docile comme un mouton, quoique raide comme un piquet, il vint se placer devant M. Duranton dans la même attitude que dessus.

— Tu t'appelles Schmuch.

— *Ui*, mon commandant.

— Tu es du 4e dragons, 3e escadron.

— *Ui*, mon commandant.

— Tu es en congé renouvelable.

— *Ui*, mon commandant.

— Cette fille est ta sœur? demanda M. Duranton en désignant Mariette.

— *Ui*, mon commandant... C'est-à-dire non, se reprit Schmuch en voyant que le colonel fronçait ses sourcils.

— Où l'as-tu connue?

— A Nanterre, mon commandant, quand le *réchiment* était à Saint-*Chermain*.

— Très-bien... maintenant, par le flanc gauche, file ton nœud et plus vite que cela ! Tiens, voilà pour boire à la santé de ton ancien commandant, ajouta le colonel en tirant un louis de sa poche.

— Comment! tu le récompenses? s'écria le baron furieux.

— Mais il me semble qu'il nous a rendu là, sans le savoir, un fameux service.

Le dragon ne se le fit pas répéter; il alla chercher son casque, et sans se donner le temps d'agrafer le ceinturon de son sabre, sans même daigner jeter un dernier adieu à l'Ariane qu'il abandonnait, il prit la clef des champs.

Mariette restait là, intrépidement, les poings sur les hanches.

— Eh bien, après? demanda-t-elle.

M. de Bussières voulait parler, mais il étouffait ; ses yeux sortaient de leur orbite : il tournait à l'apoplexie.

— Viens, lui dit M. Duranton en l'entraînant, cette malheureuse est au-dessous de ta colère ; je ne souffrirai

même pas que tu lui adresses un reproche... Seulement, qu'elle s'en aille; je vais de ce pas, à Chamblay, remplir la mission dont tu m'as chargé... Si elle s'avise d'être encore ici à mon retour.... Vous m'avez entendu, Mariette?

Mariette haussa les épaules et ne répondit pas.

XX

Cette ferme de Chamblay, dont nous avons connu les habitants si heureux et si gais, M. et Mlle Duranton — car Francine avait voulu accompagner son père — la trouvèrent enveloppée d'un suaire de désolation.

Les choses extérieures et inanimées ont beau rester les mêmes, elles s'imprègnent en quelque sorte, selon les circonstances, d'un caractère différent.

C'étaient toujours les mêmes allées et venues de laboureurs et de journaliers, mais, comme dans les *Templiers* de Raynouard, « les chants avaient cessé.» La douleur de Claude était trop comprise et trop respectée pour que tout le monde n'en prît pas sa part, ne fût-ce qu'en apparence.

Francœur était un homme juste et droit, mais assez Normand toutefois pour flairer les piéges auxquels on voulait le prendre. Aussi fut-il moins enthousiasmé,

qu'on pourrait le croire, de la générosité de M. de Bussières.

Deux années de séparation, de nouvelles relations, d'autres habitudes, l'éblouissement parisien, l'exemple qui entraîne, le mirage qui attire, tout cela devait, selon lui, bien vite étouffer le souvenir de Modeste dans le cœur du jeune baron.

— J'y ai pensé comme vous, cher monsieur Francœur, reprit le colonel, et je m'associe à vos craintes. Paris ne vaut rien pour les jeunes gens livrés à eux-mêmes et que n'y attire pas le besoin de se faire une carrière. Mais, en qualité de tuteur, j'ai ma voix au chapître, et je vote pour l'Algérie.

— Oui, la séparation décidée, cela vaudrait mieux... mais qu'y ferait Christian? demanda Claude; et puis le climat...

— Le climat est excellent, meilleur sous tous les rapports que celui de Paris. Quant à ce qu'il y ferait, j'ai là un chef de corps, de mes amis, qui me rendra certainement le service de le prendre pour secrétaire. Quelques mois de discipline militaire ne lui feront pas de mal. C'est à la fois hygiénique et réfrigérant.

— Mais M. de Bussières voudra-t-il?

— M. de Bussières commencera par ne pas vouloir : c'est dans l'ordre; puis, nous le ferons peu à peu changer d'avis, ce qui est encore dans l'ordre.

— C'est égal, c'est bien long, deux ans, reprit Claude; et quand je songe que d'ici-là ma pauvre Modeste...

— L'enfant aura provisoirement deux mères, sans compter Mme Francœur, interrompit le colonel en faisant allusion à sa fille; il sera tour à tour choyé ici et à Bretteville. Cette communauté de soins témoignera qu'il est de la famille.

— Que vous êtes bon! dit le fermier en serrant la main de M. Duranton.

— Quant aux deux années d'épreuve, reprit ce dernier, ce serait bien le diable si nous n'obtenions pas une commutation de peine. Rapportez-vous-en, pour cela, à Francine : elle a déjà beaucoup fait ; elle fera plus encore. C'est vraiment un cœur d'or, ajouta le père attendri en regardant sa fille qui causait avec Modeste, à quelques pas de là.

— Oui, un cœur d'or, répéta Claude en soupirant... et un corps sans tache.

— Ne parlons pas de cela, mon brave Francœur ; la tache est de celles qui s'effacent ; nous sommes en général trop portés à accuser les femmes. Que de jeunes filles innocentes, et tout étonnées d'avoir été coupables, qui succombent à nos attaques !..Votre enfant n'est qu'à plaindre ; Christian est à blâmer ; il mérite une leçon sévère ; ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'elle s'applique à l'un comme à l'autre... Mais voyez donc quelle douce influence ma fille exerce déjà sur la vôtre ! Je viens de voir sourire Mlle Modeste, et ses fraîches couleurs reviennent à vue d'œil.

En effet, Modeste, tout à l'heure si pâle, si défaite, semblait puiser l'espérance et la vie aux lèvres de Francine.

A quels sentiments de bonté presque surnaturelle et de délicatesse excessive, Mlle Duranton faisait-elle appel pour consoler ainsi une rivale à la fois si triomphante et si abaissée ? Où trouvait-elle de tendre paroles, à l'adresse de celle qui lui enlevait à jamais le cœur convoité par elle-même ? Comment l'orgueil blessé, l'amour méconnu, la douleur secrète ne se trahissaient-ils pas?

Elle avait le respect d'elle-même : là était tout le secret de sa force.

— Venez dîner dimanche à Bretteville, continua

M. Duranton... Christian est maintenant en état de supporter la voiture, il y sera; vous vous verrez, vous vous entendrez....

Et comme Claude semblait hésiter :

— Voyons, reprit le colonel, après ce qui s'est passé, est-ce que vous allez lui garder rancune? il vous avait pris l'honneur : il vous le rend; tandis que, si vous lui aviez pris la vie...

— Ce n'est pas la même chose : je mets l'un au-dessus de l'autre.

— Soit. Mais, comme il faudra bien que vous lui pardonniez un jour, autant le faire tout de suite... Entre nous soit dit, vous ne trouveriez pas beaucoup de jeunes gens dans sa position, riches, indépendants, pouvant disposer d'eux-mêmes, sinon de droit, du moins de fait, qui, en pareille circonstance, consentiraient à s'expatrier pendant deux ans, je mets le *maximum*, pour conquérir la femme de leur choix... il faut un certain courage, allez, une volonté ferme de tenir ses serments..... Eh bien, cela mérite quelque chose...

— Dites-lui...

— Non, cela ne suffit pas... je ne lui dirai rien; moi le colonel Duranton, moi le tuteur de Christian, moi qui fais de l'honneur un aussi grand cas que vous-même, je déclare, sur ma conscience, que vous devez à votre gendre futur un adieu cordial et une poignée de main.

— J'irai, dit Claude en se faisant violence.

— A la bonne heure!... Amenez-nous aussi M. Guillaume, l'instituteur de Chamblay... Christian en parle souvent; il sera content de le voir.

Gervaise était naturellement initiée à tous les secrets; elle avait vu arriver M. Duranton et sa fille; elle était accourue; elle voulait tout savoir, c'est bien naturel.

— Ah! ça, et moi donc, M. le colonel, dit-elle, lorsqu'elle eut apprit que Claude et Guillaume iraient, le dimanche suivant, faire leurs adieux à Christian. — Ah! ça, et moi donc? est-ce que vous croyez bonnement que j'vas laisser partir comme ça mon *nourrisson*, sans lui bailler des embrassades que ses joues en deviendront chaudes comme de la braise?...

— Rien ne vous empêchera de venir aussi, ma brave femme, dit le colonel.

— Ça te servira, glissa la paysanne à l'oreille de Modeste; si tu as queuque chose à lui faire dire ou à lui donner, les femmes s'y entendent mieux que les hommes.

Le premier visage que rencontra le colonel, à son retour à Bussières, fut celui de Mlle Mariette, allant, venant, trottinant à ses petites affaires, avec le calme d'une personne qui se sent bien chez elle, et ne songe nullement à déménager.

Ce modèle des filles de confiance lui jeta, en passant, un regard narquois où perçait le triomphe.

— Un instant, Benoît, dit M. Duranton à son cocher, ne remise pas la voiture; il se peut que nous retournions, ce soir, à Bretteville.

M. de Bussières arpentait le salon de long en large, se caressant la barbe et se frottant les mains.

Il n'avait pas de grandes raisons pour cela; mais ne suffit-il pas de se croire heureux, pour qu'on le soit réellement?

— Ah! ça, mon cousin, demanda le colonel, cette vipère est donc toujours là?

— De quelle vipère veux-tu parler? reprit le baron, un peu embarrassé.

— De Mariette.

— L'expression est un peu violente... Oui, elle m'a donné des explications.

— Je ne serais pas fâché de savoir lesquelles, par exemple.

— Le dragon s'appelle bien Schmuch, tandis que Mariette s'appelle Lemoine.

— Et après?

— Après..., la mère est une veuve remariée ; ils sont de deux lits : c'est bien simple.

— C'est bien simple, en effet, surtout de ta part, reprit M. Duranton; et tu crois cela, toi?

— Pourquoi non? qu'est-ce que cela a d'extraordinaire?

— Cela a d'extraordinaire que... Mais, au fait, je suis bien bon de m'évertuer à t'ouvrir les yeux; tu es incorrigible... arrange-toi comme tu l'entendras.

— C'est bien ce que je compte faire.

— Voilà Christian guéri, reprit le colonel ; nous retournons à Bretteville.

— A ton aise, cousin... A propos, comment les choses se sont-elles passées là-bas, à Chamblay?... M. le fermier doit être satisfait; il aura pris ses grands airs de triomphateur.

— Mais, pas trop.

— Il refuse?

— Il accepte, parce qu'il ne peut faire autrement...

— C'est bien aimable à lui.

— Maintenant, autre chose : Christian a été élevé au grand air des champs; il a des habitudes saines et laborieuses; il est rangé et de bonnes mœurs...

— Oui, de bonnes mœurs surtout, parlons-en!...

— N'en parlons pas, mon cousin, dit le colonel, car je pourrais établir des comparaisons qui ne seraient pas à l'avantage de tout le monde.

— Qu'est-ce à dire? demanda le baron.

— Rien! je répète que, sauf une faute qu'il a commise, ton fils est un garçon de bonnes mœurs... Eh bien! je te demande si tu tiens essentiellement à en faire un mauvais sujet?

— Voilà une singulière question.

— C'est que, si j'en juge par les projets que tu as sur lui, ça en a tout à fait l'air.

— Pourrais-tu t'expliquer un peu plus clairement?

— Volontiers! Paris est une ville dangereuse pour la jeunesse; Christian n'a aucune expérience de la vie qu'on y mène; il tombera bien vite dans quelque piége, et Dieu sait ce qui en arrivera.

Le baron se sentit deviné.

— Est-ce M. *de Francœur-Chamblay* qui t'a fait ces observations? demanda-t-il avec ironie.

Le colonel comprit qu'il suffirait que Claude y eût seulement une part pour qu'elles fussent mal venues.

— Non, répondit-il, ces observations viennent de moi, de moi seul; elles me sont inspirées par l'intérêt que je porte à Christian, et par la part de responsabilité que m'a léguée Mme de Bussières; si la mère de Christian vivait encore, elle serait certainement de mon avis.

A moins de dire tout net : « Je veux que mon fils s'étourdisse dans d'indignes amours et abandonne Modeste, » le baron ne pouvait pas insister.

— Et où voudrais-tu que nous l'envoyions? demanda-t-il.

— Mon Dieu! où cela te conviendrait, pourvu que ce ne fût pas à Paris... J'avais pensé à l'Algérie...

— Il y a des Mauresques, sans compter les Françaises... on m'a même affirmé que certaines Bédouines ne sont pas trop mal.

— Parbleu!... à moins de le mettre dans un couvent,

L'essentiel est que nous prévenions le danger dans la mesure raisonnable... J'ai conservé là-bas des amis qui lui feraient une existence régulière et occupée.

— Eh bien, nous reparlerons de cela, dit M. de Bussières, pensant qu'une concession en valait une autre, et charmé de voir que le colonel n'insistait plus sur la généalogie de Mariette, quelque peu scabreuse.

Les deux cousins se quittèrent assez froidement, mais sans rupture ouverte.

Pendant cette conversation, Christian et Francine causaient dans le jardin.

Celle-ci fit semblant de n'avoir rien deviné, de ne rien savoir, et embrassa son oncle comme de coutume.

Au moment où les Duranton montaient en voiture, Mariette eut le front de venir à eux.

— Monsieur et mademoiselle, un bon voyage je vous souhaite, dit-elle avec un sourire doublé d'insolence.

Le colonel avait pris les rênes; pour toute réponse, il lui allongea un grand coup de fouet.

XXI

Le jour fixé pour l'entrevue de Bretteville arriva comme ils arrivent tous, à leur heure, les uns trop lentement, les autres trop vite, selon qu'on les espère ou qu'on les redoute.

La carriole était attelée.

Exacts au rendez-vous donné, Gervaise et son fils attendaient dans la salle, en compagnie de Marguerite et de Modeste qui rentraient des vêpres.

Celle-ci tenait à la main un petit paroissien, élégant et coquet, sur lequel son nom était gravé.

— Dame Marguerite, demanda Guillaume, n'avez-vous rien à faire dire à Christian?

— Oh! que oui, mon garçon! répondit la fermière; si je soulageais mon cœur de tout ce qu'il y a dedans, j'en aurais pour longtemps... Tu lui diras que je l'aime toujours comme mon enfant, et que nous prierons, chaque jour, le bon Dieu pour lui.

— Si vous avez quelque chose, une croix bénite, une amulette, un souvenir à lui envoyer, reprit Guillaume en s'adressant toujours à Mme Francœur, mais en regardant Modeste, je suis sûr que cela lui ferait plaisir, et je m'en chargerais volontiers.

— C'est une bonne idée, répondit Marguerite ; attends, je vais quérir là-haut ce que tu demandes.

La fermière sortie :

— C'est surtout pour vous ce que j'en disais, mademoiselle Modeste, ajouta le jeune homme ; disposez de moi.

Modeste allait lui tendre, à destination de l'exilé, le livre d'heures qu'elle tenait à la main, lorsqu'une petite toux sèche, partie du coin où Gervaise s'était assise, l'arrêta soudain.

— Merci, Guillaume, dit-elle ; ce que maman lui donne suffira... et, quant à mes adieux, mon père s'est chargé de les lui transmettre.

Et elle sortit un instant, suivie de Gervaise.

— Tu allais faire là un beau coup, ma mignonne, dit la paysanne. Le pauvre garçon n'a-t-il pas déjà un assez grand crève-cœur de t'aimer à en perdre l'entendement, sans que tu le fasses encore porteur de tes tendresses à l'adresse d'un autre ?

— C'est vrai, ma bonne Gervaise, je n'y pensais pas.

Claude venait de donner le signal du départ.

— Allons, ajouta Gervaise, baille-moi vite cela — et elle s'emparait du petit livre — il y aura bien sûr une réponse ; je te la rapporterai.

En moins d'une heure, le fermier, Gervaise et son fils arrivaient à Bretteville.

Sous l'avenue des marronniers qui précède la *villa*, ils virent venir à leur rencontre un jeune homme, pâle et faible encore, appuyé d'un côté sur une canne, et, de l'autre, au bras de M. Duranton.

C'était Christian.

Des larmes roulèrent dans les yeux du fermier ; son cœur se fondit... Il passa les guides à Guillaume, des-

cendit de voiture, et courut plutôt qu'il ne marcha au-devant du jeune baron.

Celui-ci, de son côté, avait hâté le pas autant que ses forces le lui permettaient.

Claude ouvrit ses bras, dans lesquels se jeta Christian. Pendant une minute, le fils coupable et le père irrité oublièrent, l'un sa faute, l'autre sa colère.

Puis vint le tour de Gervaise; puis celui de Guillaume, qui se contenta de serrer la main de son frère de lait.

La route à parcourir s'acheva à pied ; seulement, ce n'était plus le colonel qui soutenait le blessé, c'était maître Claude.

Toujours souriante et gracieuse, Francine reçut ses visiteurs au seuil de l'habitation.

En attendant le dîner, le fermier et Christian furent laissés seul à seul dans le salon, pendant que les autres convives s'éparpillaient dans le parc.

Jusque-là, ils ne s'étaient encore rien dit, mais l'émotion avait parlé pour eux.

— Mon père! dit Christian en se jetant à genoux.

Claude ne faisait rien à demi; du moment qu'il pardonnait, c'était largement, sans rancune, sans arrière-pensée; et voilà pourquoi il avait tant hésité à accepter cette entrevue.

— Christian, dit-il en relevant le jeune homme, n'oublions pas le passé, mais n'en parlons plus... L'avenir seul doit nous occuper ; or, je ne te cache pas que l'avenir m'inquiète...

— Mon père, je vous proteste...

— Tu es bien jeune, mon ami, pour comprendre l'importance de l'engagement qui te lie... le temps amènera la réflexion, et la réflexion les regrets...

— Jamais! s'écria le jeune homme.

— Si tu savais, reprit mélancoliquement le fermier,

si tu savais tous les démentis que ce mot reçoit!... Je ne doute, en ce moment, ni de ta sincérité, ni de toi... Aujourd'hui que tu es encore sous l'influence du premier amour, le devoir te paraît facile... plus tard, tu hésiteras peut-être devant son accomplissement.

— Jamais! jamais! répéta énergiquement Christian. Croyez-vous donc que je m'éloigne volontairement de tout ce que j'aime au monde?... Dites un mot, et je reste, et je répare sur l'heure la faute que j'ai commise! Si je m'exile, ce n'est pas uniquement parce que M. de Bussières l'exige : c'est parce qu'on m'affirme que vous l'exigez aussi.

— C'est-à-dire que je m'incline devant l'autorité paternelle, et que je n'admets pas que tu puisses l'enfreindre.

— Mais, vous aussi, vous êtes mon père, et même à plus juste titre... Oh! je vous en supplie! revenez sur cette cruelle détermination!

— Impossible, mon cher Christian; j'en souffre autant que toi-même : c'est assez te dire que la délicatesse, que l'honneur commandent, et que je n'ai pas le choix.

— Que de temps perdu pour le bonheur! Je suis trop jeune, dit-on : mais, est-ce donc un défaut? Je ne vois pas assez clair dans mon cœur : mais qui donc y peut lire mieux que moi? Et, en admettant l'impossible, c'est-à-dire que l'absence me fasse méconnaître, oublier Modeste, ou qu'elle atténue seulement ma tendresse pour elle, est-il donc sage et louable de m'exposer à devenir déloyal et traître, alors que je n'aurais qu'à vivre ici, sous une loi bénie, à l'abri de toutes les embûches que l'on me signale, mais dont je n'ai cependant pas peur, car je me sens plus fort qu'elles?

— Il le faut! dit Claude.

C'était tout ce qu'il trouvait à répondre.

Une pensée préoccupait le fermier ; elle montait à ses lèvres, et ne savait comment en sortir.

— Et ta blessure, cher enfant ? demanda-t-il enfin, en pressant les mains du jeune homme.

— Oh ! père, ce n'était rien... une égratignure...

— Tu dis cela pour atténuer mes remords... Veux-tu me la faire voir ?

— Mais, père, je t'assure...

— Ce sera mon expiation, reprit le fermier ; nous aurons chacun la nôtre.

Et, déjà, il dénouait délicatement les cordons qui retenaient la manche du blessé.

Christian voulut s'y opposer, mais il pensa que, dans l'imagination de Claude, ce serait grossir encore la réalité. Celui-ci put donc mettre à nu la plaie, et la baisa pieusement.

— Ah ! dit-il, quelle terrible inspiratrice que la colère ! la cicatrice restera.

— Bah ! est ce qu'on se regarde jamais à l'épaule !

— Tu souffres ?

— Non... j'en souffre là, ajouta le jeune homme en mettant la main sur son cœur, car elle me rappelle mon indignité....

— Silence ! reprit le fermier en appuyant une main sur les lèvres de Christian ; ma femme t'a envoyé sa bénédiction.

Le dîner ne fut pas bien gai, car il précédait la séparation, et chacun avait sa part de soucis.

Au moment où l'on se levait de table, Gervaise trouva le moyen de glisser au jeune baron le livre dont Modeste l'avait chargée.

— Une réponse ? demanda la paysanne.

— La voici, répondit Christian, comme Rosine à Figaro.

Et il lui confia une petite boîte, préparée d'avance.

Vers neuf heures, on se sépara. Claude et Gervaise retournèrent à Chamblay.

Guillaume accompagna son frère de lait jusqu'à Saint-Martin.

Claude voulut déposer Gervaise à sa porte; mais, celle-ci pensa bien que Modeste l'attendait avec impatience.

La petite boîte fut donc remise, le même soir, à son adresse.

Elle contenait une alliance, une petite montre, plus une lettre de quatre pages, que Modeste trouva trop courte, ce dont elle se dédommagea en la relisant toute la nuit.

« Prends courage, disait Christian en terminant; » quand tu te désoleras trop, pense au mal que ça peut » *lui* faire. Hélas! tu le verras, tu l'embrasseras, tu le » connaîtras avant moi! M. le curé de Chamblay, qui » est venu me voir l'autre jour, me disait que tout ce » qui doit durer s'édifie lentement, que tout ce qui » s'achète cher s'apprécie davantage... En ce cas, nous » devons nous attendre à beaucoup de bonheur pour » l'avenir... Tu es ma femme devant Dieu, et aussi » devant les hommes, il y manque ce qu'exige la loi, » mais, en attendant, le cœur y est tout entier... Je » t'envoie une alliance... elle porte nos deux noms n'en » formant qu'un seul... Quelle que soit l'heure à laquelle » tu consulteras cette petite montre, tu pourras te dire : » Il pense à moi. »

On s'était arrêté à ceci : que M. de Bussières, le colonel et sa fille accompagneraient Christian jusqu'à Paris, où, avant de se séparer, ils passeraient quelques jours ensemble. Mais le baron avait compté sans sa goutte, et Francine elle-même, un peu souffrante, désira rester.

M. Duranton, qui avait à demander quelques lettres de recommandation pour Alger au ministère de la guerre, fut seul du voyage. Les lettres obtenues, le jeune homme prit la direction de Marseille, et le colonel revint à Bretteville.

Peu désireux de retourner au château, où régnait Mariette, M. Duranton allait tout simplement se borner à écrire au baron le résultat du voyage, c'est-à-dire que Christian voguait vers l'Afrique, lorsqu'il apprit que la servante maîtresse avait demandé et obtenu quelques jours de congé, sous le prétexte d'aller soigner, à Quévilly, sa mère très-gravement malade.

— Je parierais ma tête que sa mère fait partie du 4e dragons, pensa le colonel ; mais je m'en lave les mains.

Et, comme plus rien n'y faisait obstacle, il partit pour Saint-Martin avec sa fille.

A part sa goutte, le vieux gentilhomme était encore très-indisposé d'une indigestion que, pour se distraire, il s'était procurée la veille.

Christian et Mariette — Mariette surtout — manquaient à ses habitudes. Il errait dans ce grand château, comme une âme en peine, bâillant d'une oreille à l'autre, et invoquant le sommeil qui ne venait pas.

Aussi le colonel et Francine furent-ils bien accueillis.

— Tu arrives à point, mon cousin, et toi aussi, Francinette, dit-il, car je crois que j'allais mourir pour me désennuyer.

— Le moyen est bon, mais trop radical, répondit le colonel.

— Mon oncle en avait un meilleur, fit observer Francine ; il n'en a pas voulu.

— Oui, je sais, chère petite : celui de faire des heureux, n'est-ce pas ? Mais que voulez-vous, le sire de

Francœur ne me convient pas ; il me produit l'effet indigeste de la bouillabaisse que j'ai eu la malencontreuse fantaisie de manger hier... Il faut que mon estomac s'y fasse peu à peu ; nous verrons plus tard... dans deux ans. Vous allez me rester pendant quelque temps, j'espère?

— C'est selon, mon cousin ; nous avons chacun nos répugnances, et pourvu que la mère de votre gouvernante continue à être malade...

— Colonel, le souhait n'est pas charitable.

— Je le reconnais, baron... Mais qu'a donc ma fille ? s'écria tout à coup M. Duranton en se précipitant vers Francine, qui, la tête renversée sur le coussin d'un divan, perdait connaissance.

Elle avait que toute son énergie était épuisée par la lutte morale soutenue depuis deux mois ; elle avait qu'elle s'était crue forte, n'étant que courageuse, que la réaction s'opérait, et que la nature reprenait ses droits un instant bravés.

Ce n'était qu'une première atteinte, mais elle en présageait d'autres.

M. de Bussières était au désespoir. Il allait, il venait, il appelait, il remuait tout le monde et toutes choses.

— Comme cela vous anime tout de suite une maison ! pensait l'égoïste ; ce qui ne l'empêchait pas d'avoir pour sa nièce une tendresse très-vive. Je ne souffre plus, je me sens renaître...

Il voulait absolument que l'on transportât Francine dans la plus belle chambre ; déjà un domestique était à cheval pour aller à Bretteville chercher le médecin.

Les forces étant un peu revenues à sa fille, le colonel pensa, au contraire, qu'il fallait en profiter pour regagner la villa le plus vite possible. Si Francine couvait une vraie maladie, comme elle semblait le prévoir, elle serait encore mieux chez elle que partout ailleurs ; sans

compter que le médecin serait là, sous la main, à toute heure du jour et de la nuit.

Si péremptoires que fussent ces raisons, M. de Bussières avait beaucoup de peine à s'y rendre.

— Ce n'était pas la peine de venir pour m'abandonner aussi vite, disait-il avec une ingénuité presque féroce; maintenant que je vous ai possédés pendant quelques heures, mon isolement va me paraître plus insupportable.

Cependant, il fallut céder, et les Duranton reprirent le chemin de Bretteville.

XXII

Le colonel avait bien fait d'emmener sa fille, car, la nuit suivante, une fièvre cérébrale s'était déclarée. La pauvre Francine payait sa vaillance ; elle fut, pendant plusieurs semaines, entre la vie et la mort.

M. de Bussières allait chaque jour à Bretteville savoir des nouvelles de la malade. C'était un but de promenade, une manière de tuer le temps; il faut toutefois ajouter qu'il était réellement affecté de la maladie de sa nièce, et que, à choisir, il aurait, sans nul doute, préféré une distraction moins lugubre.

Il avait écrit plusieurs fois à Mariette pour la rappe-

ler, mais la mère de cette fille pieuse souffrait toujours beaucoup; selon toute apparence, elle ne devait même guérir qu'après l'expiration du congé de Schmuch.

La science a fait tant de progrès, qu'elle est arrivée à prédire le retour à la santé à date fixe comme les éclipses.

Il n'en était cependant pas ainsi pour la guérison de Francine, bien lente à venir, car, si le résultat était physique, l'origine du mal était dans l'esprit.

La tristesse régnait partout : au château, à la ferme, à la villa : nous pourrions ajouter à l'école, où le fils de Gervaise en avait sa part... Tout cela, parce que, la nuit de son retour à Chamblay, Guillaume avait heurté, dans le taillis, le cheval de Christian, que le cheval avait henni, que, de ricochet en ricochet, les chiens de la ferme s'en étaient émus, que le berger Rustaud avait mis le nez à la fenêtre de l'étable, et que le jeune baron avait dû se réfugier chez Modeste.... ce qui ne serait jamais peut-être arrivé sans cette circonstance.

Ah! si Guillaume avait pu se douter qu'il était, en quelque sorte, la cause de tout ce qui arrivait!

Quant à Modeste, son état n'était plus un mystère, et les sourdes rumeurs, les insultes plus ou moins directes de recommencer; car, pour les habitants de Chamblay, le fait brutal était que Christian avait disparu, mais nul ne savait dans quelles conditions de retour.

La pauvre enfant n'osait plus se montrer. Un jour, à la messe, quelques villageoises, à côté desquelles elle avait pris place, s'étaient, d'un commun accord, retirées à distance.

Un soir, des jeunes gens en goguette avaient imaginé de lui donner un charivari. Claude était sorti, un gourdin à la main, mais il n'avait plus trouvé que des lâches qui prenaient la fuite.

Des fillettes, d'anciennes amies, peut-être moins

chastes qu'elle, s'étaient cotisées pour acheter, à une foire, un baby dans son berceau, et le lui avaient envoyé.

Ce n'était pas vivre.

Claude n'avait plus de courage à rien ; il voyait Modeste décliner de jour en jour; il passait de longues heures à l'encourager, à essayer de la distraire, sans en arracher l'ombre d'un sourire.

Marguerite priait.

Gervaise était venue habiter la ferme, pour être plus à portée de donner ses soins et de suppléer la mère désolée.

Guillaume aussi se multipliait ; la classe finie, il accourait à la ferme, dont, à défaut du maître, il surveillait les travaux.

Christian écrivait régulièrement toutes les semaines. Il était dans les spahis, à Oran. Grâce aux lettres qui le recommandaient, après huit jours de stage, il était passé brigadier; on l'employait aux écritures au bureau arabe. Le colonel l'ayant un jour retenu à dîner, cette distinction lui avait valu la sympathie, presque le respect de tout le monde. Bref, sans le souvenir incessant de Modeste, sans le remords de sa faute, sans son impatience de la réparer, il n'aurait pas été trop malheureux.

La jeunesse de Francine avait fini par avoir raison du mal extérieur, sinon du chagrin latent. Un beau jour elle était revenue à la ferme ; mais, les deux jeunes filles s'étaient mutuellement accueillies par un cri de surprise, tant, après une séparation de quelques semaines, elle se trouvaient cruellement changées !

Toutefois, l'une revenait de la maladie, et l'autre y allait.

Une circonstance vint encore aviver les souffrances et

l'humiliation de Modeste. Arlette, la fille aînée de Gervaise se mariait : elle épousait l'amoureux patient dont nous l'avons entendue raconter la discrète poursuite, un jour que, assises toutes deux sur le gazon de l'enclos, elles ourlaient des rideaux destinés à la maison d'école, et que le pauvre Mouton happait en se jouant.

Prévoyant bien le mal que cela ferait à sa chère Modeste, la brave Gervaise avait voulu ajourner le mariage.

— Nous ferons les deux cérémonies à la fois, disait-elle en faisant allusion au retour de Christian.

Arlette était une bonne fille,et son fiancé n'aurait pas chagriné une mouche ; mais, attendre près de deux ans, l'abnégation ne pouvait aller jusque-là.

On avait alors décidé que la noce se ferait sans bruit, sans éclat, c'est-à-dire sans ces détonations d'armes à feu, qui, dans les campagnes, ne manquent jamais de signaler l'union de deux cœurs devant M. le maire.

Or, Modeste, n'allant plus à l'église, elle n'entendrait pas publier les bans ; elle commençait même à garder la chambre, et comme cette chambre donnait sur la cour, il y avait toutes chances qu'elle ne verrait pas défiler le cortége.

Mais il paraît que, lorsqu'une jeune fille va se marier, cela se lit dans ses yeux, cela trépigne sur ses lèvres, cela saute dans son esprit, cela se dégage de toute sa personne, de toutes ses paroles, de tous ses mouvements, même de son silence et de son inaction.

Et comme, chaque jour que Dieu donnait, Arlette venait voir Modeste, Modeste avait tout deviné.

— Tu te maries demain, dit-elle un soir à l'heureuse fiancée.

— Moi! plus souvent!

— A quoi bon me le cacher, Arlette? Crains-tu donc

que je sois jalouse de ton bonheur?... Ouvre ce tiroir... bien! à gauche, dans le fond, un petit nécessaire... c'est cela même; fais-moi le plaisir de me l'apporter.... là!... merci!

Et, ouvrant le nécessaire, elle prit une chaîne d'or qu'elle passa au cou d'Arlette.

— Tiens, dit-elle, c'est mon cadeau de noces.

— Cela fera joliment bien sur ma belle robe blanche, dit Arlette toute joyeuse.

Elle s'était trahie, et cela devait être.

Le lendemain, au grand crève-cœur de Gervaise, de Claude et de Marguerite, Modeste voulut absolument voir son amie en costume de mariée. Elle lui prit les deux mains, l'attira bien en face, et regarda longtemps la couronne de fleurs d'oranger qui lui ceignait le front... Après quoi, elle fondit en larmes et se trouva mal.

A dater de ce jour, l'état de Modeste alla s'empirant.

Ce n'était ni la langueur, ni les défaillances, ni les troubles dans l'économie qui précèdent, d'habitude, la maternité. C'était une incessante prostration, la prescience d'un malheur prochain, un désespoir muet qui minaient les sources de la vie.

Le médecin commençait à hocher la tête d'une façon qui n'avait rien de rassurant.

A la suite de plusieurs conciliabules entre Claude, le colonel et Francine, celle-ci s'était décidée à faire quelques nouvelles tentatives auprès de son oncle.

— N'aurez-vous donc pas de pitié? disait-elle; Modeste se meurt... Si vous ne vous hâtez de faire revenir mon cousin, il ne la reverra jamais.

— J'en suis désolé pour mademoiselle Francœur, répondait l'entêté vieillard; ce sera assurément une grande perte que feraient monsieur son père et madame

sa mère, j'y prendrai une part très-vive... Mais je n'ai qu'une parole... D'ailleurs, d'après ce que tu me dis, ma petite Francinette, ce n'est pas assez que cette jeune fille soit de roture... et quelle roture, juste ciel!... elle serait encore d'une santé débile, d'une complexion délicate fort peu rassurante pour l'avenir de ma race ; or, les de Bussières ont toujours été de solides gaillards, et je n'entends pas qu'ils déchoient. Qu'elle guérisse d'abord, nous verrons ensuite.

Il tranchait la question à rebours, car, la maladie procédant du chagrin et de l'absence, c'était *avant* qu'il aurait fallu voir.

Guillaume s'agitait au milieu de tout cela, sombre, presque farouche, désespéré de son impuissance. Cependant, il méditait un projet audacieux, extravagant même, et que l'imminence du danger pouvait, seule, absoudre.

Du reste, si la situation restait telle quelle, toute espérance s'éteignait. Il n'y avait donc rien à perdre.

Son parti arrêté, Guillaume expédia à Christian le télégramme que voici :

« Ton père consent. Tu es engagé volontaire ; donne ta démission, et obtiens de ton colonel de partir sur l'heure.

» GUILLAUME. »

D'après ses calculs, quatre jours au moins devaient s'écouler avant le retour de Christian ; or, comme le départ du jeune homme pouvait être retardé par quelque circonstance imprévue, comme il ne voulait pas qu'on eût le temps de lui expédier contre-ordre, il remit au matin de ce quatrième jour l'entrevue, scabreuse mais décisive, que, pour l'accomplissement de son projet, il devait avoir avec M. de Bussières.

Ce quart d'heure venu, bien autrement terrible que celui de Rabelais, il alla au château et fit annoncer au vieux gentilhomme l'instituteur de Chamblay.

Le baron allait se mettre à table.

— Que diable peut me vouloir cet Olibrius? pensa-t-il.

Cependant, comme il continuait à s'ennuyer beaucoup, et que toute distraction était bonne à prendre, il donna l'ordre d'introduire le visiteur imprévu.

Guillaume tremblait, comme cela arrive aux plus braves conscrits avant le premier coup de feu.

— Bonjour, jeune homme, dit cordialement M. de Bussières ; je vous remets fort bien : vous êtes le fils de Gervaise ; j'ai même assisté à l'inauguration de votre école... Quel vent vous amène? Voulez-vous casser une croûte avec moi?... là, sans façon.

Le baron était plein d'aménité, quand il voulait; il faisait de la popularité à son heure et à sa manière. Ajoutons que, depuis un certain temps déjà, le colonel et Francine s'éloignaient de lui ; il sentait qu'on lui en voulait, et il s'en voulait peut-être lui-même d'une obstination qui tournait à la cruauté, et sur laquelle le maudit amour-propre l'empêchait de revenir.

De plus, il causait volontiers à son repas, et, depuis quelques semaines, il n'avait mis la main sur aucun convive.

Guillaume remercia sous le prétexte qu'il avait dîné.

— Bah! reprit le gentilhomme, à votre âge on dîne tant qu'on veut.

— Cela me serait impossible, monsieur le baron.

— Vous accepterez bien un verre de bordeaux?

— Impossible!

— En ce cas, jeune homme, vous permettez, n'est-ce pas? Comme le dit Boileau, à ce que je crois,

Un dîner réchauffé ne valut jamais rien.

Je vous écouterai en mangeant.

— Ce sera peut-être long.

— Raison de plus pour commencer tout de suite, mon ami.

— J'ai besoin de tout mon courage, monsieur le baron, et je réclame toute votre indulgence.

— Diable! c'est donc bien terrible, ce que vous avez à me dire?

— C'est au moins fort triste.

— Un instant, jeune homme! Si cela devait troubler ma digestion, je vous serais obligé de vouloir bien remettre l'entretien à un autre moment.

— Cela ne souffre pas de retard, monsieur le baron.

— En ce cas, marchez!

— Vous savez que j'ai été élevé par les soins de Claude Francœur, commença Guillaume, et que je lui dois le peu que je suis?

— Oui, je sais.... après?

— A ce titre, il est tout naturel que je lui sois dévoué et que je considère sa famille comme la mienne.

— Je ne vous en empêche pas, dit M. de Bussières entre deux bouchées.

— D'un autre côté, poursuivit Guillaume, je suis le frère de lait de monsieur Christian, et, à ce titre encore, j'ai pour lui le plus tendre et le plus profond attachement...

— Vous êtes trop bon... après?

— Eh bien, monsieur le baron, Christian est à la veille d'être frappé d'un affreux malheur, car sa fiancée est au plus mal...

— Cela m'afflige beaucoup, mon garçon, répondit

M. de Bussières en déchiquetant un perdreau ; mais que voulez-vous que j'y fasse?

— Je voudrais qu'elle fût sauvée, et cela dépend de vous.

— De moi! et comment cela? Je ne suis malheureusement pas le bon Dieu...

— Vous pouvez l'être en cette circonstance, monsieur le baron.

— Je ne serais pas fâché de savoir comment.

— En rappelant votre fils.

— Oh! oh! comme vous y allez, jeune homme! C'est à peine s'il est parti... En ce cas, il eût autant valu le laisser ici.

— Je crois, en effet, que cela eût été préférable.

— Moi, je crois le contraire, mon cher monsieur; vous trouverez peut-être bon que mon avis prime le vôtre.

Guillaume s'était raffermi; le combat s'engageait; son brave cœur se soulevait à la vue de cet homme qui mangeait comme quatre, alors qu'une pauvre jeune fille, séduite par son fils, succombait au désespoir et à la honte.

— Monsieur le baron, reprit-il, en toute autre circonstance je n'aurais qu'à m'incliner devant votre volonté; seulement, quand une âme se perd, quand quelqu'un se meurt, le droit de sauvetage appartient à tous.

— Sauvez, jeune homme! Sauvez! je ne demande pas mieux.

— C'est ce que j'ai essayé de faire en rappelant moi-même Christian.

— Vous dites? demanda le vieux gentilhomme, arrêtant sur Guillaume des yeux incrédules, et tenant, à une portée de sa bouche, une cuisse de gibier frappée de paralysie.

— Je dis, monsieur, que j'ai rappelé Christian en votre nom...

— En mon nom! Ce serait un peu fort! par exemple!...

— Je lui ai écrit que vous consentiez à ce que son mariage avec M[lle] Modeste se fît tout de suite.

— Cela dépasserait toutes les bornes!

— Si je compte juste, si la traversée a été bonne, il doit arriver aujourd'hui ou demain au plus tard.

— Allons, mon ami, vous êtes tout simplement fou, archi-fou, et je m'étonne qu'on vous confie des enfants à élever... Je reconnais dans ce choix la sagacité habituelle de l'infaillible Francœur.

— Monsieur le baron, reprit Guillaume avec beaucoup de calme, ce que je viens de vous dire est vrai de tout point.

— Mais, en ce cas, monsieur, fulmina le gentilhomme en se levant violemment, savez-vous qu'il ne me resterait plus qu'à vous faire jeter à la porte!

— Faites, monsieur le baron... Mais écoutez-moi d'abord, je vous en supplie!...

— Eh! monsieur, je ne fais que cela depuis une heure! Venir me braver chez moi!...

— Ceci est loin de ma pensée, j'ai voulu vous éviter des regrets tardifs.

— Chacun est libre de sa conscience, monsieur; peuplez la vôtre comme bon vous semble, et laissez-moi diriger la mienne!

— Je sais, par la voix publique, que vous êtes bon, sensible et bien meilleur que vous ne voulez le paraître.

— La voix publique se trompe, monsieur; d'ailleurs, qu'elle se mêle de ses affaires...

Il y avait déjà moins de colère dans l'accent du vieux gentilhomme.

— De toute façon, reprit Guillaume, et quel que soit l'arrêt que vous prononciez, monsieur votre fils pouvait revenir sans inconvénient : si vous daignez lui faire grâce et qu'il puisse épouser Modeste, sa présence est indispensable...

— Certainement, mais...

— Si, au contraire, vous persistez dans votre rigueur, cette présence ne vous inspirera plus aucune inquiétude, car c'est moi qui épouserai mademoiselle Francœur...

— Vous! s'écria M. de Bussières... Allons, pensa-t-il, je ne me trompe pas; il est fou à lier!

— Moi! reprit Guillaume; la fille de Claude Francœur ne peut donner le jour à un enfant que légitimement mariée et sous l'égide d'un homme de cœur qui se déclare le père de cet enfant.

— Nous ne nous sommes jamais refusés à le reconnaître, dit le baron.

— Cette tâche réparatrice ne peut incomber qu'à un mari, continua le jeune homme. Nous ne voulons pas d'une condescendance injurieuse parce qu'elle serait incomplète... J'épouserai donc Modeste à son lit de mort... et ce sera bientôt... puis je serai veuf, et le fils de Christian sera le mien.

— Ah! mais, non! mais, non! dit le gentilhomme; ce n'est pas ainsi que je l'entends... Que diable! un Bussières!...

— Et comme, tout naturellement, il ne m'inspirera pas une tendresse bien vive, reprit Guillaume, j'en ferai un ouvrier.

A cette menace, le baron tressaillit de la tête aux pieds. Un Bussières ouvrier!... c'est-à-dire que les vieux guerriers, ses aïeux qui tapissaient le grand salon, sortiraient de leur cadre et en reprendraient les armes!

Cependant, il se ravisa :

— Après tout, répondit-il, légalement, ce ne sera plus qu'un Gervais.

— Oui, mais quand vous le rencontrerez la bêche ou la cognée sur l'épaule, vous n'en saurez pas moins que c'est votre sang qui coule dans ses veines.

— Nous en aurons d'autres, qui nous le feront oublier.

— D'autres quoi ? demanda Guillaume.

— D'autres rejetons, cher monsieur, répondit le baron en se redressant avec orgueil, comme s'il se chargeait de les faire.

— J'en doute, dit Guillaume.

— Et pourquoi cela, je vous prie, jeune téméraire?

— Parce que, moi vivant, et Modeste morte, Christian n'épousera personne.

— C'est peut-être vous qui l'en empêcherez ? demanda le gentilhomme souriant de pitié, mais beaucoup plus sérieusement remué qu'il n'en avait l'air.

— Oui, monsieur le baron, ce sera moi. Si Christian voulait commettre cette indigne action de chercher l'oubli dans des liens nouveaux, je signalerais à qui de droit sa conduite passée, en même temps que la vôtre... à moins qu'il ne me tue, auquel cas l'avenir s'ouvrirait à votre lignée future sous les auspices les plus honorables et les plus glorieux.

En ce moment, ce simple fils de Gervaise, ce paysan dégrossi, cet humble maître d'école était plus qu'un homme : il y avait en lui du martyr chrétien mordu dans le Cirque. L'enthousiasme du bien, le sacrifice de soi-même, la passion exaltée le transfiguraient.

M. de Bussières n'avait jamais rien vu, ni entendu de pareil.

— Par la sambleu ! jeune homme, dit-il, vous êtes un

rude avocat ! Je commence à rendre justice à votre Francœur ; seulement, au lieu de vous donner des gamins en sevrage, il aurait dû vous envoyer au barreau de Caen... Moi, je m'en charge, si vous le voulez.

— Je vous remercie, monsieur le baron ; nous verrons plus tard, mais pour le moment....

— C'est juste ; oui, il y a quelque chose de plus pressant... Et c'est bien vrai que Christian revient ?

Guillaume fit signe que oui.

— Savez-vous, jeune homme, que vous avez eu là une idée diablement hardie ?

— Je l'avoue, monsieur le baron, mais je n'avais pas le choix des moyens. D'ailleurs, Christian m'avait si souvent répété que, sous une enveloppe un peu bourrue, vous étiez le meilleur des hommes....

— Ah ! Christian répétait cela... Mais voyons, mon garçon, soyons de bon compte : s'il est vrai que cette jeune fille se meurt...

— Elle meurt de chagrin et de honte, reprit vivement Guillaume ; ôtez le chagrin, disparaisse la honte, en un mot, ouvrez-lui vos bras, et je ne lui donne pas quinze jours pour redevenir fraîche comme une rose.

M. de Bussières ne répondait plus ; il réfléchissait :

— C'est étonnant comme ce gaillard-là m'a secoué et retourné, se disait-il ; j'aurais dû le faire jeter par la fenêtre vingt fois pour une... Eh bien ! non ; il a remué la corde sensible, il a trouvé le joint... Un Bussières ouvrier !... Duranton et sa fille avaient fini par m'écœurer ; c'était toujours les mêmes rengaînes monotones et à l'eau de guimauve ; ça me faisait l'effet d'une pinte de tisane sur un doigt de Bordeaux... Tandis que celui-ci... Tudieu ! quelle logique dans la discussion ! quel nerf dans les arguments ! C'est qu'il serait capable de faire comme il dit... Notre race serait éteinte... Et puis,

cette pauvre jeune fille... Après tout, elle est charmante... Je n'ai jamais voulu la mort de personne, moi, pas même des pécheresses : j'ai trop contribué à en faire.... Je ne savais pas qu'elle fût à l'extrémité ; et, d'ailleurs, puisque Christian arrive... Le tout est de savoir me prendre... Ensuite,ce qui me tourmentait,c'était de paraître céder aux arguments du colonel ; comme cela, au moins, il ne pourra pas se targuer d'avoir tout conduit, tout mené à bonne fin...

Cette dernière considération ne fut pas la moins décisive.

Guillaume attendait l'arrêt presque avec confiance ; il se sentait vainqueur, tant les traits du vieux gentilhomme reflétaient ce qui se passait en lui.

— Eh bien, monsieur le baron, demanda-t-il, serai-je décidément le père de votre petit-fils ?

— Non, répondit M. de Bussières ; je t'autorise même à aller dire, à ceux que cela intéresse, que tu viens de gagner, en dernier ressort, une cause qu'avait déjà perdue, je ne sais combien de fois, maître Duranton...

XXIII

Le lendemain de cette entrevue décisive entre le baron et Guillaume, vers dix heures du matin, un jeune homme à cheval suivait, au galop, la route plantée de pommiers qui va de Caen au village de Chamblay.

— Eh ! dites donc, ma commère, demanda à sa voisine une paysanne de Conteville, c'est-il pas le jeune monsieur de Bussières ce beau cavalier qui passe comme le vent?

— M'est avis que oui.

— On le disait parti pour deux ans, même que la fille aux Francœur en dépérit comme une plante qui manque de soleil.

— Oh ! mais, pour ces riches, les années, c'est pas comme pour nous ; çà se manigance à leur volonté.

— Ils peuvent faire quoi qu'ils veulent : çà se blanchit toujours.

Laissons jaser et médire ces bonnes méchantes vieilles, pour suivre Christian dont le cheval semblait avoir des ailes. Les hameaux succédaient aux hameaux, mais il ne voyait rien, ne regardait rien, si ce n'est, de temps à autre, quand les accidents de terrain le permettaient, tout là-bas, là-bas, au fond de la vallée, un clocher

pointu, d'abord presque invisible, mais qui se dessinait peu à peu.

La matinée était charmante. Avril bourgeonnait ; le printemps s'habillait de vert tendre ; il couvrait déjà de fleurs les branches épineuses de l'aubépine et de l'églantier. Le lilas balançait au vent ses grappes parfumées ; les boutons d'or et les marguerites étoilaient les prés ; de vagues senteurs de violette et de muguet sortaient des buissons. On entendait, sous bois, le chant monotone du coucou et le roucoulement des tourterelles. Il faisait bon vivre, surtout pour ceux en qui, l'orage passé, le printemps du bonheur renaissait aussi.

Du reste, le jeune baron ne s'occupait que de celui-ci ; il était comme sourd et aveugle, n'entendant que la voix de son cœur qui criait en lui : « Modeste ! Modeste ! »

Pourtant, au détour d'un sentier, il s'arrêta : il venait d'apercevoir et de reconnaître un cerisier précoce, déjà tout empourpré de ses fruits.

— Notre arbre ! s'écria-t-il.

Et, attendri jusqu'aux larmes, rejeté tout à coup dans un passé qui datait déjà de dix ans, il se revit grimpé sur les branches et laissant tomber des bouquets de cerises dans le tablier de Modeste.

C'était l'époque où ils oubliaient les leçons du bon curé, pour faire l'école buissonnière, et qu'ils se cachaient pour échapper à la surveillance de Mouton... Pauvre Mouton !

A partir de là, tout parlait à la mémoire et rappelait le bonheur. Ici, ils avaient, ensemble, déniché un nid de pinsons. Modeste, compatissante, voulait qu'on le respectât ; mais, lui, plus *féroce*, l'avait emporté.

Plus loin, sur l'écorce blanche de ce bouleau, alors qu'il faisait à peine des jambages, il avait essayé de graver, en majuscules, le nom de sa petite amie. Pour

tout le monde, c'était illisible ; pour elle, c'était un chef-d'œuvre de calligraphie.

Un peu plus grands, sous l'ombrage de ce saule qui pleurait sur eux, ils avaient lu *Paul et Virginie*, et ils avaient guetté tout exprès un jour de pluie, pour mettre en action la vignette qui se trouve en tête du volume : c'est-à-dire que Christian avait pris Modeste dans ses bras, que celle-ci avait arrondi sa jupe sur leurs deux petites têtes, en manière de préservatif, et qu'ils avaient ainsi traversé un ruisseau de deux pieds de large, promu, pour la circonstance, aux fonctions de torrent.

Ces douces réminiscences du passé furent tout à coup troublées par un tintement de cloche lent et répété... Christian s'arrêta et prêta l'oreille... C'était le glas des agonisants.

— Pour qui cet appel au recueillement et à la prière? se demanda le jeune homme. C'est peut-être pour Nicolas, le vieux cantonnier, ou pour la tante Véronique, la loueuse de chaises... pauvres vieilles bonnes gens !... Ils vont cesser de souffrir... C'est égal, quel que soit celui qui s'en va, j'aurais voulu lui serrer la main avant le départ.

Sous ces impressions, les pensées du voyageur, tout à l'heure si riantes, avaient naturellement pris une teinte de deuil.

Il éperonna sa monture, et reprit le galop. Il était encore à un quart de lieue de Chamblay.

Bientôt, aux mouvements du cheval, à la brise légère qui caressait ses cheveux, à l'aspect des sites nouveaux qui lui rappelaient d'autres souvenirs, les idées noires s'envolèrent, et la joie revint plus folle, plus expansive, plus enivrante que jamais.

Enfin, voilà le village ! Voilà la maison Francœur avec sa ceinture de lilas, ses pommiers tout blancs, et la vieille vigne qui tapisse déjà toute la façade.

Il voit çà et là, aux alentours, quelques paysans, quelques femmes dont il ne remarque pas le sombre costume, et, sans s'arrêter, il agite son chapeau en signe d'allégresse.

La barrière de la cour était ouverte ; à la vue du cavalier qui arrivait au galop, une jeune fille s'était élancée à sa rencontre.

— Modeste ! Modeste !

Il sauta de cheval et courut les bras ouverts, mais ce n'était pas celle qu'il espérait.

— Francine ! dit-il ; ma chère Francine ! mais où est Modeste ?

Et, sans attendre la réponse de la jeune fille, il s'élança vers la maison.

Mais, là, il se trouva en face de Claude, qui apparut sur le seuil, et, d'un bras énergique, lui barra le passage.

— Modeste ! Modeste ! appelait toujours Christian.

— Modeste est morte ! dit le fermier.

Christian n'entendit pas, ou ne crut pas ; il repoussa Claude comme il avait repoussé Francine, et, se frayant un passage, il gravit l'escalier quatre à quatre, et vint tomber à deux genoux devant le lit mortuaire....

Celle qu'il avait tant aimée, à laquelle il accourait consacrer sa vie, était là sans mouvement, sans parole, sans regard... morte ! oh ! oui, bien morte, puisqu'elle ne s'était pas soulevée à son approche, puisque ses yeux ne s'étaient rouverts, puisque la voix ne lui était pas revenue !.. Elle était là comme endormie : ses beaux cheveux blonds encadraient son front d'un nimbe d'or ; un cercle de bistre ombrait ses joues mates... elle avait tant pleuré depuis quelques mois ! un mince sillon d'argent trahissait la dernière larme versée...Sa petite main, d'une blancheur de cire, si durement repoussée par le vieux baron, pendait

inerte, froide, et c'est en vain que Christian cherchait à la ranimer de ses ardentes effluves.

Que dire encore? Son désespoir, ses cris, ses appels, ses reproches au ciel, ses vœux de mourir aussi... le langage a des limites, tandis que la douleur n'en a pas.

Dans la ruelle du lit, Marguerite, à genoux, priait et pleurait. Au coin le plus obscur de la chambre, Gervaise, accroupie sur ses talons, le front dans les mains, sanglotait tout bas ; mais ni la mère, ni la nourrice n'avaient même levé les yeux sur Christian.

Appelé par un exprès, M. Duranton venait d'accourir. Il fallut toute son autorité, ajoutée à celle de Claude, pour arracher Christian au lugubre attrait de cette chambre, éclairée de cierges et tendue de deuil, qu'il ne voulait plus quitter.

Guillaume aida le colonel à le mettre dans une voiture qui le ramena à Saint-Martin, sous la surveillance de Francine.

Le fils de Gervaise n'avait pas échangé une seule parole avec son frère de lait ; il ne lui avait même pas tendu la main.

— Il oubliera bientôt, lui, pensa-t-il en suivant des yeux la voiture qui emportait Christian et Francine.

. . . .

Ce jour-là même, à l'heure où ces tristes scènes se passaient à Chamblay, M. de Bussières était, en son château, un des plus heureux hommes du monde.

D'une part, il venait de faire le bonheur autour de lui et de se tranquilliser la conscience en acceptant pour bru Mlle Francœur.

De l'autre, Mariette venait de rentrer au bercail... Ah ! si vous saviez comme sa mère avait souffert, et comme elle l'avait soignée !... Jour et nuit, monsieur !... et des crises de nerfs, et des rages de ceci, et des attaques de

cela ! A chaque instant, on croyait qu'elle allait *passer*... puis les ordonnances, les pilules, les petites bouteilles, des médicaments qui coûtaient les yeux de la tête... que toutes ses épargnes y auraient à peine suffi... Une vraie sœur de charité que cette Mariette, bien digne d'être couronnée partout, au palais Mazarin non moins qu'à Nanterre !..Seulement,le médecin craignait une rechute, et il se pourrait bien qu'elle fût rappelée avant peu... si Schmuch parvenait à obtenir une prolongation de congé.

Le baron écoutait avec une confiante admiration cet épique récit, lorsque la voiture qui lui ramenait Christian en même temps que Francine, entra dans la cour.

Cette fois, le jeune homme était blessé au cœur ; les larmes coulaient au lieu de sang, mais l'état de prostration était presque le même. Hélas ! depuis quelque temps, ses retours de Chamblay n'étaient pas heureux !

Rendons à M. de Bussières cette justice de dire qu'il prit, sans arrière-pensée, une part véritable à la désolation de son fils. Il eut donné beaucoup pour ressusciter Modeste, — et Mariette fut oubliée... jusqu'au lendemain.

Claude et Marguerite sont restés les mêmes : serviables et généreux. En leur ôtant le bonheur, Dieu leur a laissé la bonté.

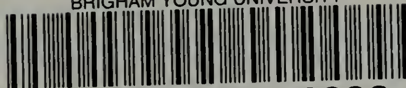
Guillaume avait disparu le soir même du jour où l'on avait enterré Modeste. Il a été tué, dans la dernière guerre, à Patay, en enlevant un drapeau à l'ennemi.

Quand le jeune baron va à la chasse, il s'arrête souvent de longues heures sur une hauteur qui domine

Chamblay, les regards fixés sur ce paradis perdu de ses jeunes années. Cependant...

Cependant, le cœur est un peu comme ces vélins préparés, sur lesquels il arrive souvent d'écrire un nom nouveau en effaçant l'ancien... Et Francine, qui, depuis quelques mois, dédaignait tout ornement, avait, hier, une rose dans les cheveux.

FIN.


BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22300 6336